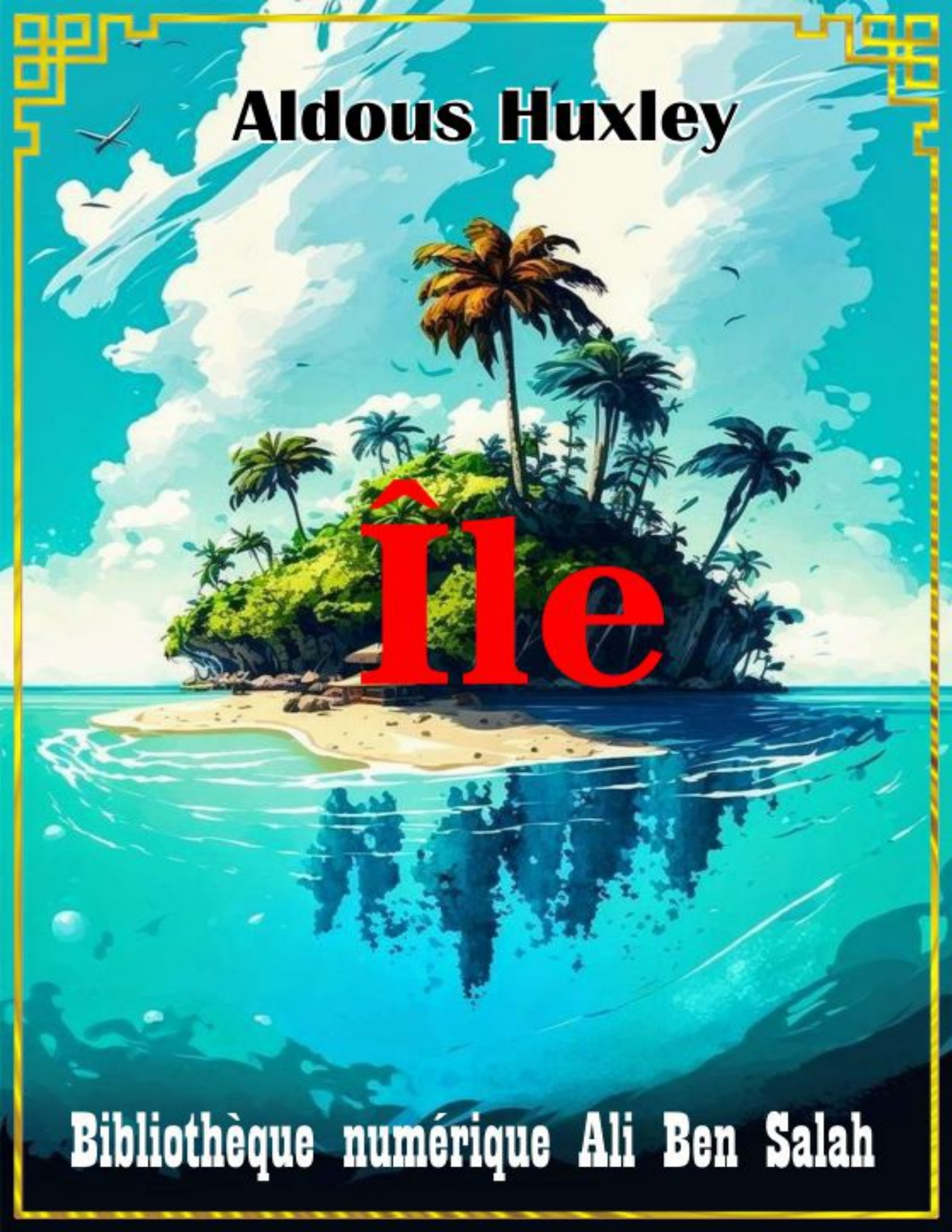




Aldous Huxley

île

Bibliothèque numérique Ali Ben Salah

Aldous Huxley



ÎLE

Roman

Traduit de l'anglais par Mathilde Treger

1962



KOTOBONLINE

Livres pour Tous

Bibliothèque numérique Ali Ben Salah

À Laura

« Lorsque nous forgeons un idéal, il nous est permis de tenir compte de
nos désirs ; mais il nous faut écarter l'impossible. »

ARISTOTE.

1

« Attention ! » cria une voix, et c'était comme si un hautbois se fût mis à parler tout à coup. « Attention ! » répéta la voix haut perchée et nasillarde. « Attention ! » Gisant sur un lit de feuilles mortes, tel un cadavre, les cheveux emmêlés, le visage barbouillé d'une façon grotesque, meurtri, les vêtements en lambeaux et maculés de boue, Will Farnaby s'éveilla en sursaut. Molly l'avait appelé. Il était temps de se lever, temps de s'habiller. Il ne fallait pas être en retard au bureau.

« Merci, chérie », dit-il en s'asseyant. Il ressentit une douleur aiguë dans son genou droit ; d'autres douleurs s'éveillèrent dans son dos, ses bras, sur son front.

« Attention ! » insistait la voix, sur le même ton. Appuyé sur un coude, Will regarda autour de lui et fut ahuri de voir, à la place du papier peint gris et des rideaux jaunes de sa chambre à coucher de Londres, une clairière ombragée et balayée par les rayons obliques de l'aurore.

« Attention ! »

Pourquoi disait-elle « Attention » ?

« Attention ! Attention ! » insistait la voix, au point que cela en devenait étrange et stupide.

« Molly ! » appela Will. « Molly ! »

Ce prénom fut comme un sésame. Soudain, un terrible sentiment de culpabilité, familier, se nicha dans le creux de son ventre, et il se souvint de l'odeur de formol, il revit la petite infirmière, qui se hâtait devant lui le long du couloir vert, il entendit le froissement des vêtements empesés. « Numéro 55 », avait-elle dit en ouvrant une porte blanche. Il était entré dans la chambre, et là, sur un lit blanc surélevé, il avait vu Molly. Molly, la moitié

du visage couverte de pansements et la bouche béante. « Molly ! » avait-il appelé, « Molly ! » Sa voix s'était brisée et il s'était mis à pleurer. Il implorait maintenant : « Ma chérie ! » Il n'y eut aucune réponse. De la bouche béante s'échappait une respiration saccadée et bruyante. Encore, encore... « Ma chérie, ma chérie... » C'est alors que la main qu'il tenait revint à la vie. Mais l'instant d'après elle était immobile.

« C'est moi, c'est Will ! »

Les doigts remuèrent une nouvelle fois. Lentement, dans un effort qui paraissait surhumain, ils se refermèrent sur les siens, qu'ils pressèrent un instant, puis se détendirent sans vie.

« Attention ! » lança la voix inhumaine. « Attention ! »

Il tenta de se rassurer : il s'agissait d'un accident. La route était mouillée, la voiture avait dérapé sur la ligne blanche. Ces choses-là arrivaient tous les jours. Les journaux en sont pleins ; lui-même avait décrit de tels accidents par douzaines. « Une mère et trois enfants tués dans une violente collision. » Mais là n'était pas la question. Le plus important était que, lorsque Molly lui avait demandé si c'était vraiment fini, il avait dit oui ; le plus important était que, moins d'une heure après qu'elle l'eut quitté, à l'issue de cette dernière rencontre qui le couvrait de honte, Molly agonisait dans une ambulance qui roulait sous la pluie. Il ne l'avait pas regardée quand elle était partie, il n'avait pas osé. Il n'aurait pas pu supporter la vue de ce visage pâle et tourmenté. Elle avait quitté sa chaise et, en traversant lentement la pièce, elle avait quitté sa vie. N'aurait-il pas dû la rappeler, implorer son pardon, lui dire qu'il l'aimait encore ? L'avait-il jamais aimée ?

Pour la centième fois, la voix de hautbois cria : « Attention ! » Oui, l'avait-il jamais aimée ?

« Au revoir, Will » avait-elle murmuré en franchissant le seuil. Ce fut ELLE alors qui murmura, dans un souffle venu des profondeurs du cœur : « Je t'aime encore, Will, en dépit de tout. »

L'instant d'après, la porte de l'appartement se refermait sur elle, presque sans bruit. Un claquement sec de la serrure ; elle était partie. Il bondit sur ses pieds, courut à la porte d'entrée, l'ouvrit pour écouter le bruit des pas descendant l'escalier. Tel un fantôme aux aurores, les effluves du parfum

familier s'attardaient avant de s'évanouir dans l'air. Il referma la porte, revint à la chambre gris et jaune et regarda par la fenêtre. Au bout de quelques secondes, il vit Molly traverser le trottoir et s'engouffrer dans la voiture. Il entendit le grincement aigu du starter, une fois, deux fois, puis le bourdonnement du moteur. Ouvrirait-il la fenêtre ? Il s'imagina crier : « Attends, Molly ! Attends ! » La fenêtre resta fermée ; la voiture démarra et tourna le coin de la rue, qui redevint déserte. Il était trop tard. Trop tard, Dieu merci ! s'exclama une voix railleuse. Oui, Dieu merci ! Et pourtant la culpabilité était là, au creux de l'estomac. La culpabilité, les tiraillements du remords – mais, au-delà de ces sentiments, Will éprouvait une joie horrible. Un être vulgaire, ignoble et brutal, un être étranger, qui était pourtant lui-même, se réjouissait de penser que, maintenant, plus rien ne pourrait l'empêcher d'atteindre ce qu'il désirait... Et ce qu'il désirait, c'était un nouveau parfum, la chaleur et la souplesse d'un corps plus jeune. « Attention ! » dit le hautbois. Oui, attention ! Attention à la chambre musquée de Babs, avec son alcôve couleur framboise, et ses deux fenêtres donnant sur Charing Cross Road, qu'éclairait, toute la nuit, l'éclat intermittent de l'enseigne Porter's Gin, de l'autre côté de la rue. Gin de pourpre royale, et pour dix secondes l'alcôve devenait le Sacré-Cœur ; pendant dix merveilleuses secondes le beau visage de Babs, si près du sien, rayonnait comme celui d'un séraphin, transfiguré par la passion. Puis venait la transfiguration, plus secrète encore, de l'ombre. Un, deux, trois, quatre... Oh, Dieu ! Faites que cela dure toujours ! Mais ponctuellement, à dix, la minuterie électrique éclairait une nouvelle révélation – et c'était alors le visage de la Mort, de l'Horreur essentielle. Car les lumières devenues vertes, l'alcôve rose de Babs se transformait pendant dix épouvantables secondes en un abîme de boue ; et, sur le lit, le corps de Babs lui-même était un cadavre tordu dans le spasme de la mort. Quand Porter's Gin s'étalait en lettres vertes, il devenait difficile d'oublier ce qui était arrivé et qui l'on était. Une seule chose restait à faire : fermer les yeux et plonger autant que possible dans cet autre monde, fait de sensualité, s'enfoncer violemment, délibérément, dans ces fureurs insensées auxquelles Molly (Molly avec ses pansements, Molly dans sa tombe humide de Highgate, et Highgate bien entendu faisait que l'on devait fermer les yeux chaque fois que l'enseigne verte dévoilait le corps de Babs) était toujours restée si absolument étrangère. Et non pas seulement Molly. Derrière ses paupières closes, Will revoyait sa mère, pâle comme un

camée, le visage transfiguré par une douleur résignée, les mains rendues monstrueuses, inhumaines, par l'arthrite. Et derrière le fauteuil roulant se tenait sa sœur Maud – toujours plus grosse, et tremblotant comme de la gélatine de tant de sentiments qui n'avaient pu s'épanouir dans un amour réalisé...

— Comment osez-vous, Will ?

— Oui, comment osez-vous ? répétait Maud, de sa voix de contralto éploré.

Il n'y avait pas de réponse. Pas de réponse, en aucun cas ; aucune parole ne pouvait être prononcée en leur présence, qui, une fois exprimée, pût être comprise de ces deux martyres, la mère mal mariée et la fille vouée à la pitié filiale. Pas de réponse, sauf en termes le plus obscènement objectifs et scientifiques, de la plus inadmissible crudité... Comment Will pouvait-il ?... Il pouvait, parce que pratiquement tout l'y autorisait ; parce que... eh bien ! parce que Babs possédait certains attraits physiques que n'avait pas Molly, parce que Babs se conduisait à certains moments d'une manière que Molly aurait trouvée inconcevable.

Il y eut un long silence ; puis, brutalement, la voix étrange reprit son vieux refrain :

« Attention ! Attention ! »

Attention à Molly, attention à Maud et à ta mère, attention à Babs. Et tout à coup un autre souvenir émergea du brouillard d'imprécision et de confusion. L'alcôve couleur framboise de Babs abritait un hôte nouveau, et le corps de Babs, extasié, frissonnait sous les caresses d'un autre. Au malaise qui persistait au creux de l'estomac vint s'ajouter une angoisse près du cœur, une contraction de la gorge.

« Attention ! »

La voix s'était approchée ; elle l'appelait à présent sur la droite. Will tourna la tête, essayant de se lever pour mieux voir ; mais le bras sur lequel il s'appuyait se mit à trembler, puis céda, et il retomba parmi les feuilles. Trop fatigué pour continuer de se souvenir, il demeura là un moment, à fixer de ses yeux mi-clos le monde incompréhensible qui l'entourait. Où était-il et

comment diable était-il arrivé là ? Mais rien de tout cela n'avait d'importance. Seules comptaient cette douleur et cette fatigue annihilante... Quand même, ne fût-ce que par intérêt scientifique !

Cet arbre, par exemple, sous lequel (sans que Will sût pourquoi) il se trouvait, cette colonne d'écorce grise avec, très haut, une voûte de branches mouchetée par le soleil, cet arbre devait, en toute logique, être un hêtre. Mais en l'occurrence – et Will se félicitait de tant de logique lucide – les feuilles n'auraient pas dû être si franchement persistantes. Pourquoi un hêtre aurait-il, comme celui-ci, des racines trouant la surface du sol ? Et ces absurdes étais de bois sur lesquels le pseudo-hêtre s'appuyait – que venaient-ils faire ici ? Will se souvint tout à coup d'un des plus mauvais vers qu'il préférait : Qui soutient, tu le demandes, en ces tristes jours mon esprit ? Réponse : ectoplasme congelé ; Dalí de l'ancienne manière... Ce qui élimina définitivement les Chilterns¹. Et les papillons, qui s'élançaient là, dans l'épaisse lumière couleur de beurre ? Pourquoi étaient-ils si grands, si invraisemblablement céruléens ? Ou noirs comme du velours, avec des ocelles et des taches si extravagantes ?... Violet tirant sur le noisette, émeraude, topaze, saphir, saupoudrés d'argent...

— Attention !

— Qui est là ? lança Will Farnaby, d'une voix qu'il voulait tonitruante ; mais il ne s'échappa de sa bouche qu'un grognement faible et chevrotant.

Il y eut un long silence, lourd de menaces. D'un trou, entre deux racines de l'arbre, un énorme mille-pattes noir surgit un instant, puis se précipita sur son régiment de pattes rouges dans une fissure de l'ectoplasme couvert de lichens.

— Qui est là ? grogna Will de nouveau.

Il y eut un bruissement dans les fourrés à sa gauche et, tout à coup, comme un coucou sortant d'une horloge, émergea un grand oiseau noir, de la taille d'une corneille – mais il va sans dire que ce n'était pas une corneille. Il fit claquer ses ailes aux pointes blanches et, s'élançant dans les airs, se posa sur la branche la plus basse d'un arbuste mort, à cinq mètres de l'endroit où Will était étendu. Ce dernier remarqua que le bec de l'oiseau était orange, et qu'il avait sous les yeux une tache jaune, dégarnie, et des fanons canari, qui

couvraient d'une épaisse crête de chair nue les côtés et le derrière de sa tête. L'oiseau dressa la tête et regarda l'homme, d'abord de son œil droit, puis de son œil gauche. Après quoi il ouvrit le bec, siffla dix ou douze notes d'un motif pentatonique, émit un bruit comme quelqu'un qui a le hoquet et enfin, dans une phrase musicale, do-do-sol-do, il dit : « Présent, les gars ! Présent, les gars ! »

Ces mots déclenchèrent comme un ressort, et soudain Will se souvint de tout. Il était à Pala, l'île interdite, qu'aucun journaliste n'avait jamais visitée. C'était sûrement le lendemain de cet après-midi où il avait été assez fou pour partir seul en bateau, du port de Rendang-Lobo. Il se souvenait de tout – la voile blanche gonflée par le vent, qui ressemblait à un énorme pétale de magnolia, l'eau éclaboussant la proue, les feux de diamant couronnant chaque vague, et ces sillons de jade. Et vers l'est, après le détroit, quels nuages, quels prodiges de blancheurs sculptées au-dessus des volcans de Pala !... Assis à la barre, il s'était surpris à chanter – chose incroyable, il s'était surpris dans cet acte de bonheur sans équivoque.

« Three, three for the rivals ! déclamait-il dans le vent. Two, two for the lily-whiste boys, clothed all in greenoh. One is one, and all alone... »

Oui, seul sur cet énorme joyau qu'était la mer. And ever more shall be so.

Après quoi, est-il besoin de dire que ce dont tous les navigateurs prudents et avertis l'avaient prévenu arriva. L'orage noir, qui vient d'on ne sait où, la fureur aveugle du vent, la pluie et les vagues...

« Présent, les gars ! chantait l'oiseau. Présent, les gars ! »

Le plus extraordinaire, songeait-il, était qu'il se trouvât ici, sous les arbres, et non pas là-bas, à la pointe du détroit de Pala ; ou, pis encore, en pièces au pied des falaises. Car même après qu'il eut réussi, par un pur miracle de manœuvre, à dégager des brisants son bateau en détresse et à atteindre la seule crique sableuse qu'il y eût le long de ces kilomètres de rochers – même à ce moment, ce n'était pas fini. Les falaises se dressaient autour de lui ; mais, au creux de la baie, il y avait une sorte de ravin escarpé où coulait, en une succession de chutes minuscules, un petit torrent ; des arbres et des buissons poussaient entre ces murs de calcaire gris. Deux cents mètres de rocher à pic – en chaussures de tennis – et pas un point d'appui qui ne fût

glissant et humide. Et puis, grand Dieu, ces serpents ! L'un d'eux, noir, s'enroula autour d'une branche à laquelle Will s'agrippait. Et cinq minutes plus tard, un grand serpent vert se lova dans la saillie où il était prêt à mettre le pied. À la peur avait succédé une terreur plus effroyable encore. La vue de ce serpent l'avait fait sursauter ; il avait retiré brusquement le pied ; ce geste soudain et irréfléchi lui avait fait perdre l'équilibre. Pendant une seconde qui s'éternisa, Will, pensant avec épouvante que sa dernière heure était arrivée, s'était balancé au-dessus du vide, puis était tombé. La mort, la mort, la mort... Enfin, il avait entendu comme un bruit de bois qui se brise, et il s'était retrouvé accroché aux branches d'un petit arbre, le visage écorché, le genou droit meurtri et couvert de sang – mais indemne. Péniblement, il avait repris son ascension. Son genou le torturait, mais il continuait à avancer. Il n'avait pas le choix. C'est alors que le jour avait commencé de baisser. Il avait grimpé, presque dans l'obscurité, poussé par la foi mais désespéré.

« Présent, les gars ! » criait l'oiseau.

Will Farnaby s'était évadé du lieu comme du temps. Il était là, sur le rocher, encore épouvanté par sa chute. Les feuilles mortes bruissaient au-dessous de lui, il frissonnait. Il était saisi de tremblements, de la tête aux pieds.

¹ Collines entre Bedford et Hertford (Buckinghamshire), souvent fréquentées par les voleurs.

2

Tout à coup, l'oiseau cessa de parler et se mit à piailler. Une petite voix humaine, aiguë, prononça : « Mynah », avant de continuer dans une langue inconnue de Will. Il y eut un bruit de pas sur les feuilles mortes. Puis un petit cri effrayé. Puis le silence. Will ouvrit les yeux et vit deux charmants enfants qui l'observaient, les yeux emplis d'étonnement et d'horreur. Le plus jeune était un garçon de cinq ou six ans, vêtu seulement d'un pagne vert. À ses côtés, une fillette, de quatre ou cinq ans son aînée, portait sur la tête un panier de fruits. Sa large jupe cramoisie descendait presque jusqu'aux chevilles, mais au-dessus de la taille, elle était nue. Sa peau luisait au soleil comme du cuivre rosé. Will porta son regard d'un enfant à l'autre. Comme ils étaient beaux, innocents et étonnamment racés ! Deux petits pur-sang. Un petit pur-sang rond et vigoureux, avec un visage d'ange – c'était le garçon. La fille appartenait à une autre race de pur-sang, aux lignes fines, avec un visage grave plutôt allongé et encadré de tresses noires.

Il y eut un nouveau cri. Perché sur l'arbuste mort, l'oiseau s'énervait cette fois. Il s'envola. Sans quitter des yeux le visage de Will, la petite fille appela de la main l'oiseau. Il s'agita, se posa, battit des ailes avec frénésie, puis, trouvant son équilibre, les replia et recommença immédiatement à hoqueter. Will l'observait sans étonnement. Tout était possible, maintenant, absolument tout. Y compris d'entendre parler un oiseau perché sur le doigt d'une enfant. Will tenta de sourire ; mais ses lèvres tremblaient encore, et ce qui se voulait être un signe d'amitié ressembla plutôt à une grimace effrayante. Le petit garçon s'abrita derrière sa sœur.

L'oiseau cessa de hoqueter et se mit à répéter un mot que Will ne comprenait pas. « Runa », était-ce cela ? Non, « Karuna ». Oui, c'était bien « Karuna ».

Will souleva une main tremblante et la tendit vers les fruits du panier rond.

Des mangues, des bananes... Sa gorge sèche s'emplit de salive.

— Faim, dit-il.

Puis, estimant que, dans ces contrées exotiques, l'enfant le comprendrait mieux s'il parlait à la manière d'un Chinois d'opérette, il reprit :

— Moi tlès faim.

— Désirez-vous manger ? demanda l'enfant, dans un anglais parfait.

— Oui, manger, répéta-t-il, manger.

— Va-t'en, Mynah.

La fillette secoua la main. L'oiseau poussa un cri de protestation et retourna se percher sur l'arbuste mort. Élevant ses deux petites mains en un geste de danseuse, la petite saisit le panier et le posa sur le sol. Elle choisit une banane, l'éplucha puis, partagée entre la crainte et la compassion, elle s'avança vers l'étranger. Dans son langage incompréhensible, le petit garçon poussa un cri d'alerte puis s'agrippa à la jupe rouge. Le rassurant d'un mot, la fillette s'arrêta, tout à fait hors de portée, et, tendant le fruit, elle demanda :

— Le voulez-vous ?

Tremblant toujours, Will Farnaby avança la main. Très prudemment, la petite se glissa en avant, puis s'arrêta de nouveau et, accroupie, elle le dévisagea avec attention.

— Vite, dit-il, mourant d'impatience.

Mais la petite fille ne voulait prendre aucun risque. Regardant la main de l'homme et se tenant sur ses gardes, elle se pencha en avant et tendit le bras avec prudence.

— Pour l'amour de Dieu ! implora-t-il.

— Dieu ? reprit l'enfant, soudain intéressée. Quel Dieu ? Il y en a tant !

— Celui que tu voudras, répondit-il avec impatience.

— Je n'en aime vraiment aucun, sauf le Dieu de la compassion.

— Alors, aie de la compassion pour moi, implora-t-il. Donne-moi cette banane.

L'expression de l'enfant changea.

— Pardon ! dit-elle.

Se dressant de toute sa hauteur, elle fit un pas en avant et posa le fruit dans la main tremblante de Will.

— Voilà, fit-elle, puis, comme un jeune animal qui évite un piège, elle sauta hors de portée.

Le petit garçon battit des mains et s'esclaffa. Elle se tourna vers lui et lui dit, dans leur incompréhensible langage, quelques mots. Il inclina sa tête ronde et répondit : « Bien, Chef », puis partit en trotinant, avançant à travers un barrage de papillons bleus et soufrés, puis à travers les ombres de la forêt, vers l'autre côté de la clairière.

— J'ai demandé à Tom Krishna d'aller chercher quelqu'un, expliqua-t-elle.

Will finit de manger la banane et en réclama une autre, puis une troisième. Maintenant que sa faim était devenue moins pressante, il éprouvait le besoin de satisfaire sa curiosité.

— Comment se fait-il que vous parliez si bien l'anglais ?

— Parce que tout le monde parle anglais.

— Tout le monde ?

— Oui, quand on ne parle pas le palanais.

Le sujet ne l'intéressant pas, elle se détourna et, agitant une petite main brune, se mit à siffler.

— Présent, les gars ! reprit l'oiseau qui quitta son perchoir pour venir se poser sur l'épaule de l'enfant.

Celle-ci éplucha une nouvelle banane, en donna deux tiers à Will et le reste au mynah.

— Cet oiseau est-il à vous ? demanda Will.

Elle secoua la tête :

— Les mynahs sont comme la lumière électrique. Ils n'appartiennent à

personne.

— Comment se fait-il qu’il parle ?

— Parce qu’on le lui a appris, répondit-elle patiemment.

Le ton de sa voix semblait dire : « Quel âne ! »

— Mais pourquoi lui a-t-on appris ces mots-là précisément ? Pourquoi : « Attention ! » et « Présent ! » ?

— Eh bien...

Elle cherchait comment expliquer l’évidence à cet étranger stupide.

— Parce qu’on l’oublie constamment, n’est-ce pas ? On oublie de faire attention à ce qui se passe autour de nous. Et c’est ainsi qu’on n’est pas présent là où l’on est.

— Et les mynahs volent autour de nous pour nous le rappeler. C’est bien ça ?

Elle approuva de la tête. Il y eut un silence.

— Quel est votre nom ? demanda-t-elle.

Will se présenta.

— Moi, je m’appelle Mary Sarojini MacPhail.

— MacPhail ?

C’était tout à fait invraisemblable.

— MacPhail, répéta-t-elle.

— Et votre petit frère s’appelle Tom Krishna ?

Elle hocha la tête.

— C’est extraordinaire !

— Êtes-vous venu à Pala par l’avion ?

— Je suis sorti de l’eau.

— De l’eau ? Avez-vous un bateau ?

— J'en avais un.

Will imagina les vagues qui se brisaient sur la carcasse. Répondant aux questions de l'enfant, il raconta ce qui s'était passé. La tempête, l'échouage du bateau, le long cauchemar de l'ascension, les serpents, la peur de tomber... Il se remit à trembler, plus violemment que jamais.

Mary Sarojini l'écoutait attentivement. Puis, comme la voix de Will s'altérait avant de se briser, elle s'avança et – l'oiseau toujours perché sur son épaule – s'agenouilla près de lui.

— Écoutez, Will, fit-elle en lui posant une main sur le front, vous avez réussi à échapper à tout cela.

Sa voix était calme et son ton péremptoire.

— Je voudrais bien savoir comment, dit-il, toujours claquant des dents.

— Comment ? Mais comme d'habitude, bien entendu ! Parlez-moi encore de ces serpents et de votre chute.

Will secoua la tête :

— Je ne veux pas.

— Bien sûr, vous ne voulez pas, mais vous devez le faire. Écoutez ce que disent les mynahs.

— Présent, les gars ! reprit l'oiseau. Présent, les gars !

— Vous ne pouvez être présent ici, continua-t-elle, que si vous vous délivrez de ces serpents. Racontez-moi.

— Je ne veux pas, je ne veux pas.

Will était au bord des larmes.

— Alors vous ne vous en délivrerez jamais. Ils ramperont éternellement dans votre tête. Souvenez-vous-en, ajouta sévèrement Mary Sarojini.

Il essaya de dominer son tremblement ; mais son corps avait cessé de lui appartenir. Quelqu'un d'autre le contrôlait, déterminé à l'humilier et à le faire souffrir.

— Quand vous étiez un petit garçon, que faisait votre mère lorsque vous

vous faisiez mal ?

— Elle me prenait dans ses bras et disait : « Mon pauvre bébé, mon pauvre petit bébé ! »

— Elle faisait vraiment cela ?

La fillette semblait tout à la fois choquée et stupéfaite.

— Mais c'est affreux ! C'est le meilleur moyen d'aggraver le mal. « Mon pauvre bébé ! » répéta-t-elle ironiquement. Vous deviez souffrir pendant des heures. Et vous n'avez jamais oublié.

Will Farnaby ne répondit pas. Il resta étendu et silencieux, secoué par des frissons irrépessibles.

— Bon, si vous ne voulez pas le faire seul, je dois le faire à votre place. Écoutez, Will, il y avait un serpent, un grand serpent vert, sur lequel vous avez failli marcher. Vous avez failli l'écraser, et vous avez eu si peur que vous avez perdu l'équilibre et êtes tombé. Maintenant, dites-le vous-même – dites-le !

— J'ai failli marcher dessus, murmura Will avec soumission. Puis, je...

Il n'y arrivait pas.

— Puis je suis tombé, articula-t-il enfin, presque imperceptiblement.

— Répétez.

— Je l'ai presque écrasé. Et alors...

Il s'entendit gémir.

— C'est bien, Will. Pleurez. Pleurez !

Le gémissement se transforma en une plainte. Honteux, il serra les dents et la plainte cessa.

— Non, ne faites pas ça ! cria-t-elle. Il faut que la plainte sorte si elle le veut. Rappelez-vous le serpent, Will ! Rappelez-vous votre chute.

Le gémissement s'échappa à nouveau, et Will se mit à frissonner de plus belle.

— Maintenant, racontez-moi ce qui est arrivé.

— Je crois voir ses yeux, je crois voir son dard aller et venir.

— Oui, vous pouvez voir son dard. Et qu'arriva-t-il alors ?

— J'ai perdu l'équilibre et je suis tombé.

— Répétez, Will.

Il sanglotait maintenant.

— Encore, insistait-elle.

— Je suis tombé.

— Encore.

Cela le déchirait, mais il dit :

— Je suis tombé.

— Encore, Will.

Elle était implacable.

— Encore.

— Je suis tombé. Je suis tombé. Je suis tombé...

Peu à peu, les sanglots de Will se calmaient. Les mots venaient plus facilement, et les souvenirs qu'ils évoquaient étaient moins pénibles.

— Je suis tombé, répéta-t-il pour la centième fois.

— Mais vous n'êtes pas tombé de bien haut, dit alors Mary Sarojini.

— Non, pas de bien haut.

— Alors, pourquoi faire tant d'histoires ? demanda l'enfant.

Il n'y avait dans sa voix ni malveillance ni ironie. Pas même l'ombre d'un blâme. Elle posait sans détour une question qui appelait une réponse aussi franche. Oui, pourquoi tant d'histoires ? Le serpent ne l'avait pas mordu et il ne s'était pas rompu le cou. Et puis, tout cela était arrivé hier. Aujourd'hui, il n'y avait que des papillons, cet oiseau qui disait de faire attention, cette enfant étrange lui faisant la morale qui ressemblait à un ange sorti d'une

mythologie lointaine, et qui, à moins de cinq degrés de l'équateur, le croiriez-vous, s'appelait MacPhail... Will Farnaby éclata de rire.

La petite fille applaudit et rit à son tour. L'oiseau sur son épaule y mêla les éclats de son gros rire démoniaque, qui emplit la clairière et se répandit parmi les arbres ; de sorte que tout l'univers semblait se tordre de rire devant la grande farce de l'existence.

3

— Eh bien, je suis heureux que tout cela soit si drôle, prononça soudain une voix de basse.

Will Farnaby se retourna et vit un petit homme maigre, vêtu à l'européenne et portant un sac noir, qui lui souriait. Will estima qu'il devait avoir plus de cinquante ans. Sous le large chapeau de paille, la chevelure était épaisse et blanche. Et quel étrange nez crochu ! Et ces yeux bleus, comme ils étaient inattendus dans ce visage sombre !

— Grand-père ! s'exclama Mary Sarojini.

L'étranger se tourna vers l'enfant.

— Qu'y a-t-il de si drôle ? demanda-t-il.

— Eh bien, commença Mary Sarojini, puis elle s'arrêta un instant pour rassembler ses idées. Cet homme était sur un bateau et, quand la tempête s'est déchaînée hier, il a fait naufrage quelque part, en bas. Il lui a fallu escalader la falaise. Il est tombé sur quelques serpents, et il a fait une chute. Mais heureusement, il y avait un arbre, de sorte qu'il a seulement eu peur. C'est pourquoi il grelottait si fort ; alors je lui ai donné quelques bananes, et je lui ai fait raconter son aventure mille et une fois. Et tout à coup il a compris qu'il n'y avait pas de raison de se tourmenter. Tout était fini. C'est ce qui l'a fait rire. Et quand il a ri, j'ai ri aussi. Et le mynah s'est mis à rire à son tour.

— Très bien, approuva le grand-père.

Puis, se tournant vers Will Farnaby :

— Maintenant, après les premiers secours psychologiques, voyons ce que nous pouvons faire pour notre pauvre vieux Frère-Âne. À propos, je suis le Dr Robert MacPhail. Qui êtes-vous ?

— Il s'appelle Will, répondit Mary Sarojini. Et son nom de famille est « Farquelque-chose ».

— Farnaby pour être précis. William Asquith Farnaby. Comme vous pouvez le deviner, mon père était un ardent libéral. Y compris lorsqu'il était ivre. Et même davantage, alors.

Will laissa échapper un gros rire moqueur, très éloigné de la franche hilarité qui l'avait pris lorsqu'il avait compris que cela n'avait aucun sens d'avoir peur.

— Vous n'aimiez donc pas votre père ? s'inquiéta Mary Sarojini.

— Pas autant que j'aurais dû, reconnut Will.

Le Dr MacPhail expliqua à l'enfant :

— Il détestait son père. Ça arrive à bien des gens.

Il s'accroupit et se mit à défaire les liens du sac noir.

— Un de nos anciens impérialistes, je présume, lança-t-il par-dessus son épaule.

— Né à Bloomsbury, confirma Will.

— Dans la haute société, diagnostiqua le Docteur. Mais il n'appartenait pas à la caste militaire ou terrienne.

— Exact. Mon père était avocat et journaliste politique. Quand l'alcool lui en laissait le loisir. Aussi incroyable que cela puisse paraître, ma mère était la fille d'un archidiacre. D'un archidiacre, répéta-t-il en riant de nouveau, de ce même rire qu'il avait eu lorsqu'il avait évoqué le penchant de son père pour le brandy.

Le Dr MacPhail l'observa un instant, puis reporta son attention sur les courroies de son sac.

— Lorsque vous riez ainsi, remarqua-t-il d'un ton docte, votre visage devient curieusement laid.

Déconcerté, Will chercha à masquer son embarras par une boutade :

— Il est toujours laid.

— Au contraire, il a un type de beauté baudelairien. Sauf quand vous vous avisez d'émettre des cris d'hyène. Pourquoi faites-vous cela ?

Will expliqua :

— Je suis journaliste. Correspondant spécial, payé pour voyager autour du monde et en rapporter toutes les horreurs. Quel autre bruit espérez-vous que j'émette ? « Coucou », « Bla-bla », « Marxmarx » ?

Il se remit à rire puis émit l'un de ses bons mots favoris :

— Je suis l'homme qui ne prend pas Oui pour une réponse !

— Joli, dit le Dr MacPhail. Très joli. Mais maintenant soyons sérieux.

Sortant de son sac une paire de ciseaux, il commença de couper le pantalon, déchiré et souillé de sang, au-dessus du genou blessé de Will.

Will Farnaby le regarda et se demanda dans quelle proportion cet invraisemblable Highlander était écossais et dans quelle proportion il était palanais. Les yeux bleus et le nez saillant ne laissaient planer aucun doute. Mais la peau brune, les mains fines, la grâce des mouvements, tout cela lui venait d'une contrée bien au sud de la Tweed.

— Êtes-vous né ici ? demanda-t-il.

Le Docteur inclina la tête.

— Oui, à Shivapuram, le jour anniversaire des funérailles de la reine Victoria.

Sur un dernier « clac » des ciseaux, la jambe du pantalon tomba, dévoilant le genou.

— Sale, fut le verdict du Dr MacPhail, après un examen attentif, mais je ne crois pas que ce soit grave.

Se tournant vers sa petite-fille :

— Cours à la Station et dis à Vijaya de venir avec un autre homme. Demande-leur de prendre une civière à l'infirmerie.

Mary Sarojini hocha la tête et, sans un mot, se leva et se hâta à travers la clairière.

Will regarda la petite silhouette qui s'éloignait – la jupe rouge se balançant de droite à gauche, la peau délicate du dos prenant au soleil un ton d'or rosé.

— Vous avez une petite-fille fort remarquable, dit-il au Dr MacPhail.

— Le père de Mary Sarojini, répondit le Docteur après un silence, était mon fils aîné. Il est mort il y a quatre mois, lors d'une ascension en montagne.

Will marmonna quelques condoléances, puis il y eut un nouveau silence. Le Dr MacPhail déboucha une bouteille d'alcool et se nettoya les mains.

— Cela vous fera un peu mal, prévint-il. Vous devriez écouter l'oiseau.

Il tendit la main dans la direction de l'arbuste mort, sur lequel, depuis le départ de Mary Sarojini, le mynah était retourné se percher.

— Écoutez-le bien, écoutez de toutes vos oreilles. Il vous épargnera de souffrir.

Will Farnaby écouta. Le mynah avait repris son premier thème.

— Attention ! disait cet oiseau parlant. Attention !

— Attention à quoi ? demanda Will, dans l'espoir de recevoir cette fois une réponse plus éclairante que celle de Mary Sarojini.

— À l'attention, répliqua le Dr MacPhail.

— Attention à l'attention ?

— Naturellement.

— Attention ! répétait le mynah avec ironie.

— Avez-vous beaucoup de ces oiseaux parlants ?

— Il doit y en avoir au moins une centaine sur l'île. C'était une idée de l'Ancien Rajah. Il pensait que cela rendrait les hommes meilleurs. Peut-être est-ce vrai, bien que ce ne soit pas très agréable pour les mynahs. Heureusement, les oiseaux n'entendent pas les sermons. Pas même ceux de saint François. Imaginez donc, poursuivit-il, des sermons prêchés à ces grives, à ces chardonnerets, parfaitement bons ! Quelle présomption ! Pourquoi ce saint ne s'est-il pas tu, afin de laisser les oiseaux LUI faire des

sermons ? Et maintenant, continua-t-il sur un autre ton, vous feriez mieux d'écouter notre ami sur son arbre. Je vais nettoyer la plaie.

— Attention !

— J'y suis.

Le jeune homme fit une grimace, puis se mordit la lèvre.

— Attention ! Attention ! Attention !

Oui, c'était bien vrai. Si l'on écoutait avec assez de concentration, la douleur n'était pas aussi aiguë.

— Attention ! Attention !

— Comment avez-vous fait pour escalader cette falaise ? demanda le Dr MacPhail en posant le pansement. Je ne puis pas comprendre...

Will essaya de rire.

— Souvenez-vous du début d'Erewhon¹ : « La chance a voulu que la Providence soit de mon côté. »

Des voix se firent entendre à l'autre bout de la clairière. Will se retourna et vit Mary Sarojini qui émergeait des arbres. Sa jupe rouge dansait au rythme de ses gambades. Derrière elle, le torse nu et portant sur l'épaule une civière faite d'une grosse toile enroulée sur deux montants de bambou, venait un colosse de bronze, suivi d'un adolescent mince, à la peau sombre, vêtu d'un short blanc.

— Voici Vijaya Bhattacharya, dit le Dr MacPhail, comme la statue de bronze s'approchait. Vijaya est mon assistant.

— À l'hôpital ?

Le Dr MacPhail secoua la tête :

— Sauf en cas d'urgence, je ne pratique plus. Vijaya et moi travaillons ensemble à la Station d'Agriculture Expérimentale. Et voici Murugan Mailendra (il tendit la main vers le jeune homme à la peau sombre) qui est avec nous provisoirement, pour étudier la science du sol et la reproduction des plantes.

Vijaya s'écarta et, posant une grande main sur l'épaule de son compagnon, le fit avancer. Comme il regardait ce beau visage maussade, Will reconnut tout à coup, avec un sursaut d'étonnement, le jeune homme élégant qu'il avait rencontré cinq jours plus tôt à Rendang-Lobo, et avec lequel il avait sillonné l'île, dans la Mercedes blanche du colonel Dipa. Il sourit et ouvrit la bouche pour parler, puis se ravisa. Presque imperceptiblement, mais sans le moindre doute, le jeune homme avait secoué la tête. Dans ses yeux, Will lut une expression de prière angoissée. Ses lèvres remuèrent, sans émettre aucun son. « S'il vous plaît ! » semblait-il supplier. « S'il vous plaît ! » Will changea d'expression.

— Bonjour, M. Mailendra, fit-il d'un ton de politesse désinvolte.

Murugan eut l'air délivré d'un grand fardeau.

— Bonjour, monsieur, répondit-il en faisant un petit salut.

Will regarda autour de lui, pour voir si les autres avaient remarqué le manège. Mary Sarojini et Vijaya s'occupaient de la civière, et le Docteur rangeait son sac noir. La petite comédie n'avait pas eu de témoin.

Le jeune Murugan avait sans doute des raisons de cacher qu'il s'était rendu à Rendang. Les garçons veulent être des garçons. Ils veulent même parfois être des filles. Le colonel Dipa s'était montré plus que paternel à l'égard de son jeune protégé, et réciproquement, Murugan s'était montré plus tendre qu'un fils – il était en adoration face au Colonel. Était-ce simplement le culte du héros, une banale admiration de collégien, pour cet homme fort qui avait conduit une révolution, liquidé l'opposition et s'était érigé en dictateur ? Ou bien s'agissait-il d'autres sentiments ? Murugan était-il un Antinoüs, pour cet Hadrien aux moustaches noires ? S'il avait du goût pour les brigands du Moyen Âge, c'était son droit. Et si le brigand aimait les jolis garçons, eh bien soit. Peut-être était-ce pour cette raison, songea Will, que le colonel Dipa avait évité de faire des présentations conventionnelles. « Voici Muru », avait-il seulement dit, quand ce dernier avait pénétré dans le bureau présidentiel. « Mon jeune ami Muru. » Il s'était levé et, posant le bras sur l'épaule du garçon, il l'avait amené au sofa où ils s'étaient assis l'un près de l'autre. « Puis-je conduire la Mercedes ? » avait demandé Murugan. Le dictateur avait souri avec indulgence, et approuvé, de sa tête noire et gominée. C'était

là une raison supplémentaire de penser que cette curieuse relation dépassait le cadre d'une simple amitié. Au volant de la voiture de course du Colonel, Murugan était devenu fou. Seul un amant passionné aurait confié sa vie, la sienne et celle de son hôte, à un tel chauffeur. Dans la plaine entre Rendang-Lobo et les gisements de pétrole, le compteur avait atteint le cent dix par deux fois ; et sur la route de montagne, entre les gisements et les mines de cuivre, ç'avait été bien pire. Gouffres béants ; pneus crissant dans les virages ; buffles surgissant entre les bambous à quelques mètres de la voiture ; camions dix tonnes hurlant, lancés sur le mauvais côté de la route... « N'êtes-vous pas un peu inquiet ? » se hasarda à demander Will. Mais le brigand était croyant autant qu'amoureux. « Lorsqu'on a conscience d'accomplir la volonté d'Allah – et je suis convaincu de l'accomplir, M. Farnaby – on n'a aucune raison d'être inquiet. L'inquiétude serait alors un blasphème. » Et comme Murugan faisait une embardée pour éviter un nouveau buffle, le Colonel avait ouvert son porte-cigarettes d'or et offert à Will une Balkan Sobranje.

— Prêt, lança Vijaya.

Will tourna la tête et vit la civière posée à terre près de lui.

— Bien, dit le Dr MacPhail. Installez-le dessus. Doucement. Doucement...

Une minute plus tard, la petite procession s'enfonçait dans l'étroit sentier entre les arbres. Mary Sarojini allait en tête, son grand-père fermait la marche et, entre eux, chacun tenant une extrémité de la civière, venaient Murugan et Vijaya.

De son lit mobile, Will levait les yeux vers la masse sombre de feuilles qui semblaient former le fond d'une mer vivante. Très haut, à la surface, on entendait un bruissement dans les feuilles, un bruit de singes. Et maintenant, une douzaine de calaos sautillaient, tout droit sortis de l'imagination d'un esprit dérangé, à travers un nuage d'orchidées.

— Vous vous sentez bien ? demanda Vijaya, se penchant avec sollicitude pour examiner son visage.

Will lui rendit son sourire.

— Extrêmement bien.

— Ce n'est pas loin, reprit l'autre, pour le rassurer. Nous arriverons là-bas dans quelques minutes.

— Qu'est-ce que ce « là-bas » ?

— La Station Expérimentale. Elle ressemble à Rothamsted. Êtes-vous jamais allé à Rothamsted lorsque vous étiez en Angleterre ?

Will en avait évidemment entendu parler, mais n'y était jamais allé.

— La Station fonctionne depuis plus de cent ans, reprit Vijaya.

— Cent dix-huit ans, pour être précis, dit le Dr MacPhail.

— Lawes et Gilbert commencèrent leurs travaux sur les fertilisants en 1843. Un de leurs élèves vint ici peu après 1850 pour aider mon grand-père à faire marcher la Station. Rothamsted-des-Tropiques – c'était l'idée. DES Tropiques et POUR les Tropiques.

Les ombres vertes devinrent plus claires, et bientôt la civière pénétra dans la lumière crue du soleil tropical. Will leva la tête et regarda autour de lui. Ils n'étaient pas loin d'un immense amphithéâtre. Cent cinquante mètres plus bas s'étalait une large plaine, où les champs dessinaient des damiers et où se détachaient des bouquets d'arbres et des groupes de maisons. En face, les pentes grimpaient à l'infini, à plusieurs milliers de mètres, jusqu'à une chaîne de montagnes en demi-cercle. De terrasse en terrasse, tour à tour vertes et dorées, depuis la plaine jusqu'au mur crénelé des sommets, les rizières suivaient le profil du terrain, ondulant au gré de chaque renflement et de chaque affaissement du versant, et les soulignant avec – semblait-il – une intention réfléchie et habile. Ici, la nature n'était plus simplement naturelle ; le paysage avait été composé, il avait été réduit à sa géométrie essentielle et s'exprimait en ces lignes sinueuses, ces bandes de couleur éclatante – ce qu'un peintre n'aurait obtenu que par un miracle de virtuosité.

— Que faisiez-vous à Rendang ? demanda le Dr Robert, rompant un long silence.

— Je recueillais la matière d'un article sur le nouveau régime.

— Je n'aurais pas pensé que le Colonel méritât un article.

— Vous avez tort. C'est un dictateur militaire. Cela signifie que la mort

rôle autour de lui. Et la mort est toujours matière à un article. De même que la lointaine odeur de la mort, s'esclaffa Will. C'est pourquoi on m'a demandé de m'arrêter à Rendang à mon retour de Chine.

Il y avait d'autres raisons, dont il préférait ne pas parler. Les journaux n'étaient pas la seule activité de lord Aldehyde. Il était aussi, à l'occasion, la Compagnie Pétrolière du Sud-Est Asiatique, ou la Compagnie Impériale et Étrangère de Cuivre, S.A.R.L. Officiellement, Will s'était rendu à Rendang pour y renifler la mort dans son contexte militaire ; mais il avait également pour mission de découvrir ce que pensait le dictateur des capitaux étrangers, quelles détaxes il était prêt à offrir, quelles garanties contre la nationalisation, quelle proportion des bénéfices pourrait être rapatriée, combien de techniciens et de gestionnaires indigènes on serait tenu d'employer... Une foule de questions. Le colonel Dipa s'était montré très affable et coopératif. Pour preuve, cette effarante randonnée, avec Murugan au volant, aux mines de cuivre. « Primitives, mon cher Farnaby, primitives. Vous voyez par vous-même qu'il est urgent de leur fournir un équipement moderne. » Un nouveau rendez-vous avait été pris – Will s'en souvenait maintenant – pour aujourd'hui même. Il imagina le Colonel à son bureau. Le rapport du chef de la Police : « M. Farnaby a été vu pour la dernière fois manœuvrant seul un petit bateau dans le détroit de Pala. Deux heures plus tard a éclaté une très violente tempête... Le croyons mort... » Alors qu'il était ici, sain et sauf, sur l'île interdite !

— Ils ne vous donneront jamais de visa, lui avait déclaré lord Aldehyde à leur dernière rencontre. Mais peut-être pourriez-vous y débarquer caché sous un déguisement. Portant un burnous, ou quelque chose de ce genre, comme Lawrence d'Arabie.

Impassible, Will avait promis :

— J'essaierai.

— De toute façon, si vous réussissiez à parvenir à Pala, allez droit au Palais. La Rani – c'est la Reine-Mère – est une de mes amies. Je l'ai rencontrée pour la première fois il y a six ans à Lugano. Elle s'y trouvait avec le vieux Voegeli, le financier, dont la petite amie du moment s'intéressait au spiritisme ; ils organisèrent une séance à mon intention. Un médium beuglant,

une vraie Voix Directe – mais, hélas, tout était dit en allemand ! Bon, quand les lumières se sont rallumées, j’ai eu une longue conversation avec elle.

— Avec la beuglante ?

— Non. Avec la Rani – c’est une femme remarquable. Vous connaissez la Croisade de l’Esprit ?

— C’est son invention ?

— Absolument. Et, personnellement, je préfère ça au Réarmement Moral. Ça marche mieux en Asie. Nous avons beaucoup discuté de cela, ce soir-là. Puis, nous avons parlé pétrole. Pala regorge de pétrole. Pendant des années, la Compagnie Pétrolière du Sud-Est Asiatique a tenté de s’y installer. Comme du reste toutes les compagnies. Rien à faire. Aucune concession pétrolière n’est accordée à quiconque. C’est leur politique intangible. Mais la Rani n’est pas d’accord. Elle désire que le pétrole serve à faire le bien dans le monde. À financer la Croisade de l’Esprit, par exemple. Donc, je répète, si jamais vous allez à Pala, allez tout droit au Palais. Parlez à la Reine. Apprenez tout ce qui concerne les dirigeants. Cherchez à savoir s’il existe une minorité pétrolière, et demandez comment nous pourrions l’aider à triompher.

Il termina en promettant à Will une prime généreuse, si ses efforts étaient couronnés de succès. Assez pour qu’il s’offrît toute une année de liberté.

— Plus de reportage ! Rien que le grand art, ART.

Et il avait poussé un rire scatologique, prononçant ce mot art comme s’il se terminait par un « s » et non par un « t ». Quelle créature innommable ! Mais Will écrivait cependant dans les journaux exécrables de cet être innommable, et il était prêt à se laisser corrompre pour favoriser les sombres tâches de cet homme vil. Et aujourd’hui, chose incroyable, il était à Pala. « La chance a voulu que la Providence soit de mon côté » – dans l’intention précise, bien entendu, d’y jouer l’une de ces sinistres farces qui sont la spécialité de la Providence. Il fut ramené à la réalité par la voix aiguë de Mary Sarojini :

— Nous sommes arrivés !

Will leva la tête. La petite colonne avait abandonné la grand-route et franchissait maintenant par une trouée la muraille de stuc blanc. À gauche, à l’endroit où s’élevait une succession de terrasses, on apercevait les silhouettes

de maisons basses, à l'ombre d'arbres bruissant d'oiseaux. Droit devant s'étendait une avenue de grands palmiers qui descendait vers un bassin de lotus, au bout duquel se dressait une énorme statue de Bouddha. Ils tournèrent à gauche et prirent un sentier en pente bordé d'arbres en fleurs d'où se dégageaient mille parfums, qui conduisait à la première terrasse. Derrière une clôture se trouvait – immobile, à l'exception de ses ruminantes mâchoires – un taureau trapu, blanc comme la neige, divinité sereine à la beauté inexpressive. L'amant d'Europe disparut, et un couple d'oiseaux de Junon passa, dont les plumes caressèrent l'herbe. Mary Sarojini ouvrit la porte d'un petit jardin.

— Voici mon bungalow, dit le Dr MacPhail.

Se tournant vers Murugan, il ajouta :

— Laissez-moi vous aider à monter les marches.

¹ Erewhon est l'anagramme de Nowhere. D'après le roman philosophique de Samuel Butler (1872), c'était le nom de la République Idéale.

Tom Krishna et Mary Sarojini faisaient la sieste dans la pièce voisine, avec les enfants du jardinier. Dans la pénombre de son salon, Susila MacPhail était seule, avec le souvenir de son bonheur passé et la douleur de son deuil récent. L'horloge de la cuisine sonna la demi-heure. Il était temps de partir. Elle se leva en soupirant, chaussa ses sandales et sortit, dans l'aveuglante lumière de l'après-midi tropical. Elle observa le ciel. Au-dessus des volcans, d'énormes nuages montaient vers le zénith. Il pleuvrait dans une heure. Allant d'une zone d'ombre à l'autre, elle parcourut le chemin bordé d'arbres. Soudain, dans un bruissement d'ailes, plusieurs pigeons s'élancèrent du plus élevé des arbres en piaillant. Les ailes vertes, le bec corail, la gorge prenant à la lumière des tons nacrés, ils s'envolèrent vers la forêt. Comme ils étaient beaux, indiciblement beaux ! Susila était sur le point de se retourner pour surprendre une expression de joie sur le visage levé de Dugald ; puis, se reprenant, elle baissa les yeux. Il n'y avait plus de Dugald ; ne restait que cette souffrance, qui ressemblait au vide qui vous poursuit jusque dans votre imagination, jusque dans votre sensibilité, après une amputation. « Amputation, murmura-t-elle, amputation... » Les larmes lui gonflaient les yeux. Elle se ressaisit. L'amputation subie n'était pas une raison pour qu'elle s'attendrît sur elle-même ; car, si Dugald était mort, les oiseaux étaient plus beaux que jamais, et les enfants de Dugald, tous sans exception, avaient encore davantage besoin d'être aimés, aidés, éduqués. Si l'absence de Dugald était à chaque instant si lancinante, c'était afin qu'elle se souvînt que, désormais, elle devait aimer pour deux, vivre pour deux, penser pour deux, sentir et comprendre non plus seulement avec sa propre sensibilité, mais encore avec celle qui, avant la catastrophe, les avait unis, lui et elle, en une communion de bonheur et d'intelligence.

Mais voici qu'elle était déjà au bungalow du Docteur. Elle gravit les marches, traversa la véranda et pénétra dans le salon. Son beau-père était

assis près de la fenêtre ; il sirotait du thé froid dans une tasse de faïence en lisant le Journal de Mycologie. Il leva les yeux et sourit :

— Susila, ma chère, je suis heureux que vous ayez pu venir.

Elle se pencha et posa un baiser sur la joue râpeuse.

— Qu'ai-je entendu dire par Mary Sarojini ? demanda-t-elle. Est-il vrai qu'elle ait trouvé un naufragé ?

— Qui vient d'Angleterre – via la Chine, Rendang et un naufrage. C'est un journaliste.

— À quoi ressemble-t-il ?

— Le physique du Messie. Mais trop intelligent pour croire en Dieu et à sa propre mission. Et trop sensible, même s'il est convaincu du contraire, pour la réaliser. Ses muscles voudraient agir, et son âme voudrait croire ; mais ses nerfs et son intelligence ne l'y autorisent pas.

— Alors, il doit être très malheureux.

— Si malheureux que son rire ressemble au cri de l'hyène.

— Le sait-il ?

— Il le sait et en tire gloire. Il en fait même des épigrammes : « Je suis l'homme qui ne prend pas Oui pour une réponse ! »

— Est-il gravement blessé ? demanda Susila.

— Pas gravement. Mais il a de la fièvre. Je lui ai donné des antibiotiques. Maintenant, c'est à vous de le remettre sur pieds en donnant sa chance à la vis medicatrix naturæ.

— Je ferai de mon mieux.

Puis, après un silence :

— Je suis allée voir Lakshmi, en revenant de l'école, dit Susila.

— Comment l'avez-vous trouvée ?

— Sans grand changement. Peut-être un peu plus faible qu'hier.

— C'est l'impression que j'ai eue en la voyant ce matin.

— Heureusement, la douleur ne semble pas augmenter. Nous pourrons la dominer psychologiquement. Aujourd'hui, nous avons agi sur la nausée. Elle a pu boire un peu. Je ne pense pas que nous ayons encore besoin de recourir aux liquides intraveineux.

— Dieu soit loué ! répondit le Docteur. Ces piqûres étaient une torture. Tant de courage devant les dangers véritables ! Mais, dès qu'il était question de seringue hypodermique ou d'une aiguille dans une veine, quelle terreur abjecte et démesurée !

Il se prit à songer qu'un jour, dans les tout premiers temps de leur mariage, il avait perdu patience et avait traité sa femme de lâche, pour avoir fait tant d'histoires. Lakshmi avait pleuré puis, résignée au martyre, elle l'avait agacé à force d'implorer son pardon. « Lakshmi, Lakshmi... » Et maintenant, d'ici quelques jours elle serait morte. Après trente-sept années de vie commune !

— De quoi avez-vous parlé ? demanda-t-il.

— De rien en particulier, répondit Susila.

En réalité, elles avaient parlé de Dugald. « Mon premier enfant, avait murmuré la mourante. Je ne savais pas qu'un bébé pouvait être aussi beau. » Dans leurs orbites creuses et sombres, les yeux avaient brillé, les lèvres exsangues avaient souri. « Des mains si minuscules ! » reprit la faible voix enrouée. « Une petite bouche si gourmande ! » Et sa main décharnée se porta en tremblant à l'endroit où, avant l'opération, il y avait un an, se trouvait son sein. « Je ne savais pas », répéta-t-elle. Comment aurait-elle pu savoir, avant l'événement ? Ç'avait été une révélation, une apocalypse de douceur et d'amour. « Comprenez-vous ce que je dis ? » Et Susila avait hoché la tête. Bien sûr qu'elle comprenait, elle en avait fait l'expérience avec ses propres enfants, elle avait fait l'expérience de cette apocalypse de douceur et d'amour, avec cet homme qu'était devenu le petit Dugald aux mains fines et à la bouche gourmande. « J'étais toujours inquiète, murmurait la mourante. Il était si fort, si tyrannique ! Il pouvait blesser, brutaliser, détruire. S'il avait épousé une autre femme... Je suis si reconnaissante que ce soit vous ! » La main décharnée quitta ce qui avait été son sein pour se poser sur le bras de Susila. Celle-ci s'était penchée pour baiser la main. Elles pleuraient toutes les deux.

Le Dr MacPhail soupira, leva les yeux et, comme un homme émergeant de l'eau, il s'ébroua.

— Le nom du naufragé est Farnaby, Will Farnaby.

— Will Farnaby, répéta Susila. Je ferais mieux d'aller voir ce que je puis faire pour lui.

Le Dr MacPhail la regarda s'éloigner, puis se renversa sur sa chaise et ferma les yeux. Il pensait à son fils, il pensait à sa femme, à Lakshmi lentement dévorée par la mort, à Dugald, cette flamme ardente et éclatante qui s'était brutalement éteinte. Il songeait à cette succession hasardeuse de bouleversements qui composait une vie, à toutes ces beautés, ces horreurs, ces absurdités, qui s'unissaient pour former l'ineffable, mais divinement significatif, moule de la destinée humaine. « Pauvre fille ! » songeait-il en lui-même, se souvenant du regard que Susila avait eu quand il lui avait annoncé l'accident de Dugald. « Pauvre fille ! » Et cet article sur les champignons hallucinogènes, dans le Journal de Mycologie... Une autre de ces absurdités qui se fondent dans le moule. Plusieurs vers d'un étrange petit poème du vieux Rajah lui revinrent en mémoire :

Toute chose, à toute chose
Parfaitement indifférente,
Œuvrant dans l'unité parfaite
Et la discorde pour un Bien au-delà
Du bien, pour un Être plus
Immuable dans l'éphémère, plus
Éternel dans son évanescence que
Dieu là-bas dans le Ciel.

La porte grinça et, un instant plus tard, Will entendit un léger bruit de pas et le bruissement d'une jupe. Puis une main se posa sur son épaule, et une voix de femme, grave et musicale, lui demanda comment il se sentait.

— Je me sens misérable, répondit-il sans ouvrir les yeux.

Il n'y avait dans sa voix aucun apitoiement égoïste, aucun appel à la

sympathie – rien que la constatation irritée d'un stoïque lassé par la comédie interminable de l'impassibilité et qui confesse la vérité à contrecœur.

— Je me sens misérable.

La main le frôla de nouveau.

— Je suis Susila MacPhail, dit la voix, la mère de Mary Sarojini.

À regret, Will tourna la tête et ouvrit les yeux. Une femme mûre, version plus brune de Mary Sarojini, était assise près du lit, lui souriant avec une sollicitude amicale. Sourire en retour lui aurait trop coûté ; il se contenta de répondre : « Bonjour » puis tira le drap un peu plus haut et referma les yeux.

Susila l'observa en silence – les épaules osseuses, le torse dont la peau à la pâleur nordique paraissait, à ses yeux de Palanaise, si fragile et vulnérable, le visage, aux traits durement marqués comme une gravure destinée à être vue de loin, tanné par le soleil – le visage tourmenté, et pourtant sensible, mis à nu. Elle se surprit à songer à un homme que l'on aurait écorché vif.

— J'ai appris que vous veniez d'Angleterre, dit-elle enfin.

— Je me moque d'où je viens, grommela-t-il, mécontent. Et où je vais. De l'enfer à l'enfer.

— Je suis allée en Angleterre juste après la guerre, poursuivit-elle. Pour y suivre des études.

Il essaya de ne pas écouter ; mais on ne peut fermer les oreilles ; il n'y avait aucun refuge contre cette voix importune.

— Il y avait dans mon cours de psychologie, disait la voix, une fille dont la famille vivait au pays de Galles. Elle m'a invitée à passer chez elle le premier mois des vacances d'été. Connaissez-vous le pays de Galles ?

Bien sûr qu'il connaissait le pays de Galles ! Pourquoi le tourmentait-elle avec ses souvenirs absurdes ?

— J'aimais me promener là-bas le long de l'eau, poursuivait Susila. Je regardais la cathédrale, de l'autre côté du fossé.

Et elle songeait, en revoyant la cathédrale, à Dugald sous les palmiers de la plage, à Dugald lui donnant sa première leçon d'alpinisme : « Vous êtes dans

la cordée. Vous êtes tout à fait en sécurité, vous ne pouvez absolument pas tomber... » Absolument pas tomber, répéta-t-elle amèrement, puis elle sortit de sa torpeur et se souvint qu'elle avait une tâche à accomplir ; elle se souvint – en observant de nouveau le visage douloureux – qu'un être humain souffrait ici.

— Comme c'était beau, reprit-elle, et comme c'était merveilleusement paisible !

Il sembla à Will Farnaby que la voix était devenue plus mélodieuse, et, d'une manière étrange, plus lointaine. Peut-être était-ce pour cela qu'il ne la trouvait plus importune.

— Quel extraordinaire sentiment de paix. Shanti. Shanti. Shanti. Une paix qui dépasse l'entendement.

Maintenant, la voix chantait presque, venant – semblait-il – d'un autre monde :

— Je puis fermer les yeux, chantait-elle, fermer les yeux et tout revoir si clairement. Je puis revoir l'église. Elle est imposante, bien plus haute que les grands arbres autour de l'évêché. Puis revoir l'herbe verte, et l'eau, et la lumière dorée du soleil sur les pierres, et les ombres obliques entre les piliers. Et écouter ! Je puis entendre les cloches. Les cloches et les corneilles. Les corneilles dans la tour, pouvez-vous les entendre ?

Oui, il pouvait entendre les corneilles, presque aussi distinctement qu'il entendait maintenant les perroquets dans les arbres, derrière la fenêtre. Il était ici et, en même temps, il était là-bas – ici dans cette chambre à la pénombre étouffante, près de l'équateur – mais aussi là-bas, dans cette fraîche dépression à la lisière des Mendips, avec les corneilles qui lançaient leur appel du haut de la tour de la cathédrale et le bruit des cloches se fondant dans le grand silence.

— Et il y a des nuages blancs, disait la voix, qui font paraître le ciel bleu plus pâle, plus délicat, si exquisement tendre.

Tendre, se répétait-il, le tendre ciel bleu de ce week-end d'avril qu'il avait passé là-bas, avant le désastre qu'avait été son mariage avec Molly. Il y avait des marguerites dans l'herbe, des pissenlits et, de l'autre côté de l'eau, se

dressait l'église énorme, dont l'austère géométrie semblait défier l'extravagance de ces doux nuages d'avril. Défier leur extravagance et en même temps la compléter, s'unir à elle, en une réconciliation parfaite. C'est ce qu'il avait dû y avoir entre lui et Molly – c'est ce qui avait existé alors.

— Et les cygnes.

La voix chantait maintenant, rêveuse : « Les cygnes... »

Oui, les cygnes. Des cygnes blancs évoluant sur un miroir de jade et de jais ; un miroir frémissant qui se gonflait et frissonnait, de telle sorte que leurs reflets d'argent se brisaient et s'unissaient sans cesse, se désunissant et se fondant à l'infini.

« Pareils à des motifs héraldiques. Romantiques, impossiblement beaux. Et pourtant ils nagent toujours là-bas – oiseaux réels en un lieu réel. Si proches de moi en ce moment que je pourrais les toucher – et pourtant si loin, à des milliers de kilomètres. Si loin, sur cette eau calme, animés comme par enchantement, lents, majestueux... »

Et les ténèbres de l'eau se soulevaient et se fendaient à mesure qu'avançaient les rondes gorges blanches, se soulevaient et se fendaient, s'élargissaient en un sillage miroitant derrière eux. Will pouvait les voir glisser sur le sombre miroir, il pouvait entendre les corneilles dans la tour, il pouvait saisir, à travers le parfum de désinfectants mêlé à celui des gardénias, l'odeur froide, fade et pourrissante de cette douve gothique dans la lointaine vallée verte.

« Flottant sans effort, se disait Will. Flottant sans effort. » Les mots lui causaient une satisfaction vive.

« Je serais assise là, se disait-elle. Je serais assise là, à regarder et à regarder encore, et bientôt je serais en train de flotter aussi. Avec les cygnes, sur cette étendue calme au-dessus des ténèbres, sous un ciel d'une pâleur délicate. Flottant en même temps sur cette autre étendue qui sépare le proche du lointain, le présent du passé. » Et le bonheur passé, songeait-elle, de cette lancinante, atroce conscience d'une absence.

— Flottant, reprit-elle tout haut, entre le réel et le rêve, entre ce qui nous vient de l'extérieur et ce qui s'échappe du plus profond de nous-mêmes.

Elle posa la main sur le front de Will, et tout à coup les mots prirent la forme des choses et des faits qu'ils traduisaient ; les images se changèrent en événements. Will flottait vraiment.

— Flottant, insistait la voix. Flottant comme un oiseau blanc sur l'eau. Flottant sur un vaste fleuve de vie – un vaste fleuve calme et silencieux qui s'écoule avec tant de lenteur qu'on pourrait le croire endormi. Une rivière endormie. Mais qui s'écoule irrésistiblement.

« La vie qui s'écoule silencieusement et irrésistiblement en une autre vie, plus parfaite, en une paix plus profonde, plus riche, plus forte, plus complète, puisqu'elle connaît votre douleur et votre tristesse, qu'elle les connaît et qu'elle les emporte afin qu'elles se fondent en sa propre substance. Et c'est dans cette paix que vous flottez maintenant, sur ce fleuve silencieux et calme, qui dort et qui pourtant vous attire précisément parce qu'il dort. Et je flotte avec lui. » Elle parlait pour l'étranger. Pour elle, elle parlait sur un ton différent : « Flottant sans effort. Rien à faire du tout. Rien que se laisser aller, se laisser porter, rien que demander à ce fleuve endormi et irrésistible de m'emporter avec lui – et sachant toujours qu'il va où je désire aller, où je dois aller : vers une vie et une paix plus vivantes. Au fil de la rivière endormie, irrésistiblement, dans la plénitude de la réconciliation. »

Sans le vouloir, et sans le savoir, Will Farnaby poussa un profond soupir. Comme le monde était devenu silencieux ! D'un silence cristallin, malgré l'agitation des perroquets derrière les volets, malgré la voix qui continuait de chanter près de lui. Le silence et le vide au-delà desquels le fleuve continuait de couler, endormi et irrésistible.

Susila baissa les yeux vers le visage appuyé sur l'oreiller. Il lui parut tout à coup très jeune, enfantin dans sa parfaite sérénité. Les rides qui sillonnaient le front avaient disparu. Les lèvres, tout à l'heure étroitement pincées par la douleur, s'étaient entrouvertes et le souffle était devenu lent, doux, presque imperceptible. Elle se souvint soudain des mots qui lui étaient venus à l'esprit, une nuit, en regardant le visage transfiguré d'innocence de Dugald : « Elle donne à son bien-aimé le sommeil. »

— Dormez, dit-elle. Dormez.

Le silence semblait encore plus absolu, le vide plus énorme.

— Endormi sur le fleuve endormi, poursuivait la voix. Au-dessus de la rivière, dans le ciel pâle, il y a de gros nuages blancs. Vous les regardez et vous vous mettez à vous élever vers eux. Oui, vous vous élevez vers eux, et la rivière devient une rivière aérienne, une rivière invisible qui vous emporte, plus haut, encore plus haut.

De plus en plus haut, à travers le vide silencieux. L'image devenait réalité, les mots devenaient expérience.

— Au-delà de la plaine torride, poursuivait la voix, sans effort, vers la fraîcheur des montagnes...

Oui, c'était la Jungfrau, éblouissante de blancheur dans le bleu. C'était Monte Rosa...

— Comme l'air y est frais ! Frais, pur, chargé de vie !...

Il respira profondément et une vie nouvelle monta en lui. Voici qu'une brise soufflait sur les champs de neige, délicieusement fraîche sur la peau. Comme si elle eût fait écho à ses pensées, comme si elle eût traduit son expérience, la voix disait :

— Fraîcheur. Fraîcheur et sommeil. De la fraîcheur pour plus de vie. Du sommeil pour la réconciliation, pour la plénitude, pour la paix vivante...

Une demi-heure plus tard, Susila revenait dans le petit salon.

— Alors ? interrogea son beau-père. Avez-vous réussi ?

Elle acquiesça de la tête.

— Je lui ai parlé d'un coin de l'Angleterre. Il a marché plus vite que je ne l'aurais cru. Puis, je lui ai fait quelques suggestions.

— Au sujet de son genou, j'espère ?

— Bien sûr.

— Des suggestions directes ?

— Non, indirectes. C'est toujours mieux. Je l'ai amené à prendre conscience de son corps. Puis je lui ai fait imaginer que ce corps est bien plus important qu'il ne l'est en réalité – et son genou beaucoup moins. Une pauvre petite chose révoltée contre une autre splendide et grande. Je ne doute pas

que ce soit lui qui l'emporte.

Elle regarda l'horloge sur le mur :

— Seigneur, il faut que je me dépêche ! Sinon, je serai en retard pour mon cours.

Le soleil venait de se lever quand le Dr Robert pénétra dans la chambre de sa femme, à l'hôpital. Un embrasement orange, auquel s'adossait la silhouette dentelée des montagnes. Puis, soudain, un croissant éblouissant d'incandescence entre deux pics. Le croissant devint un demi-cercle et les premières ombres allongées, les premiers rayons de la lumière dorée, traversèrent le jardin en contrebas. Si l'on regardait de nouveau les montagnes, on constatait la gloire absolue, insoutenable, du soleil levant.

Le Dr Robert s'assit près du lit, prit la main de sa femme et la baisa. Elle lui sourit, puis se tourna vers la fenêtre.

— Comme la terre tourne vite ! murmura-t-elle ; puis, après un silence, elle ajouta : L'un de ces matins verra mon dernier lever de soleil.

Le chant d'un mynah s'éleva au-dessus du chœur confus des piailllements d'oiseaux et des crissements d'insectes : « Karuna. Karuna... »

— Karuna, répéta Lakshmi. Compassion...

— Karuna. Karuna ! insistait, dans le jardin, la voix de hautbois bouddhique.

— Je n'en aurai plus longtemps besoin, poursuivait Lakshmi. Mais vous, pauvre Robert ?

— On trouve la force nécessaire, d'une manière ou d'une autre, dit-il.

— Mais cette force sera-t-elle celle dont vous aurez besoin ? Ou bien sera-ce la force de l'endurcissement, du repliement, la force que l'on trouve dans le travail et dans les pensées qui vous absorbent, sans jamais se soucier du reste ? Souvenez-vous comme j'avais l'habitude de vous tirer les cheveux pour éveiller votre attention. Qui le fera, quand je m'en serai allée ?

Une infirmière entra, portant un verre d'eau sucrée. Le Dr Robert glissa la main derrière les épaules de sa femme et l'aida à s'asseoir. L'infirmière porta le verre aux lèvres de la malade. Lakshmi but un peu d'eau, qu'elle avala avec difficulté. Elle prit une nouvelle gorgée, puis une autre. Se détournant du verre qu'on lui offrait, elle leva les yeux vers le Dr Robert. Le visage amaigri était éclairé par une lueur de malice pure, étrangement inattendue :

— Moi, j'illustre la Trinité, cita la voix éteinte et rauque. En buvant de petites gorgées de jus d'orange ; en trois gorgées, l'Arien anéanti...¹

Elle s'interrompit, puis :

— Comme c'est ridicule, de se souvenir. Mais j'ai toujours été assez ridicule, n'est-ce pas ?

Le Dr Robert fit de son mieux pour lui rendre son sourire :

— Assez ridicule, admit-il.

— Vous aviez coutume de dire que j'étais comme une mouche. Un instant ici et puis, hop ! à des kilomètres plus loin. Rien d'étonnant, que vous ne m'ayez jamais modelée.

— Mais vous m'avez si bien modelé ! assura-t-il. Si vous n'étiez pas venue me tirer les cheveux pour que je regarde le monde, si vous ne m'aviez pas aidé à le comprendre, que serais-je aujourd'hui ? Un pédant à œillères – en dépit de tout mon savoir. Heureusement, j'ai eu la sagesse de vous demander en mariage et, heureusement, vous avez eu la folie d'accepter, puis l'esprit et la finesse de faire du bon travail avec moi. Après trente-sept années de pédagogie d'adulte, je suis presque un homme.

— Mais je suis toujours une mouche !

Elle hocha la tête.

— Et pourtant, j'ai essayé. J'ai essayé très fort. Je ne sais si vous l'avez jamais compris, Robert ; j'étais toujours sur la pointe des pieds, sans cesse tendue vers l'endroit où vous travailliez, où vous pensiez, où vous lisiez. Sur la pointe des pieds, essayant d'atteindre cet endroit, d'arriver à votre hauteur. Seigneur, comme c'était épuisant ! Quelle succession d'efforts sans fin ! Et tous vains ! Car je n'étais qu'une mouche muette voletant parmi les gens et

les fleurs, les chats et les chiens. Votre monde intellectuel était un domaine où je ne pouvais accéder, encore moins y trouver ma voie. Quand cela arriva (elle désigna de la main son sein absent), je n'ai plus eu besoin d'essayer. Plus d'école, plus de travail à la maison. J'avais une excuse permanente.

Il y eut un long silence.

— Si vous buviez encore une gorgée, proposa enfin l'infirmière.

— Oui, vous devriez boire encore un peu, approuva le Dr Robert.

— Et détruire la Trinité ?

Lakshmi lui sourit à nouveau. Au-delà des marques de la vieillesse et de la maladie mortelle, le Dr Robert revit tout à coup la jeune fille rieuse dont, quarante ans plus tôt – et pourtant c'était hier – il était tombé amoureux.

Une heure après, le Dr Robert était de retour à son bungalow.

— Vous resterez seul ce matin, annonça-t-il à Will Farnaby une fois qu'il eut changé le pansement du genou. Je dois descendre en voiture jusqu'à Shivapuram, pour y assister à une réunion du Conseil Privé. L'une de nos infirmières stagiaires viendra vers midi pour vous faire une piqûre et vous donner votre repas. Et cet après-midi, dès qu'elle aura terminé son travail à l'école, Susila reviendra vous voir. Maintenant, il faut que je parte.

Le Dr Robert se leva et posa un instant la main sur le bras de Will :

— À ce soir.

À mi-chemin de la porte, il se retourna :

— J'oubliais de vous donner ceci.

De l'une des poches de son veston défraîchi, il tira un petit livre vert.

— Ce sont les Réflexions de l'Ancien Rajah sur le Comment et le Pourquoi. Et Comment on pourrait raisonnablement influencer le Comment et le Pourquoi.

— Quel titre admirable ! dit Will en prenant le livre.

— Et vous aimerez aussi ce qu'il contient, assura le Dr Robert. Quelques pages seulement, rien de plus. Mais si vous désirez bien connaître Pala, il n'y

a pas de meilleure introduction.

— À propos, dit Will, qui est l’Ancien Rajah ?

— L’Ancien Rajah est mort en 38 – après un règne trois ans plus long que celui de la reine Victoria. Son fils aîné mourut avant lui ; et son petit-fils, qui lui succéda, était un âne, mais il eut le bon goût de mourir jeune. Le Rajah actuel est l’arrière-petit-fils du premier.

— Et si je puis me permettre une question personnelle, quelle est la place des MacPhail dans tout cela ?

— Le premier MacPhail installé à Pala arriva sur l’île sous le règne du grand-père de l’Ancien Rajah, celui que l’on appelle le Rajah de la Réforme. À eux deux, lui et mon arrière-grand-père, ils créèrent la Pala moderne. L’Ancien Rajah poursuivit leur œuvre et la consolida. Et aujourd’hui, nous faisons de notre mieux pour suivre ses traces.

Will prit les Réflexions sur le Comment et le Pourquoi.

— Raconte-t-il l’histoire des réformes ?

Le Dr Robert secoua la tête :

— Il en donne seulement les principes. Lisez-les d’abord. À mon retour de Shivapuram, je vous dirai quelques mots de l’histoire. Vous comprendrez mieux ce qui a été fait, si vous commencez par apprendre ce qui devait être fait – ce qui doit toujours et partout être fait par tous ceux qui ont une conception claire du Comment et du Pourquoi. Donc, lisez ce livre. Et n’oubliez pas de boire votre jus de fruits à onze heures.

Will le regarda partir, puis ouvrit le petit livre vert et commença de le lire.

I

Personne n’a besoin d’aller nulle part ailleurs. Nous y sommes tous déjà. Si seulement nous le savions. Si seulement je savais ce que je suis en fait, je cesserais de me comporter comme ce que je crois être ; et si je cessais de me comporter comme ce que je crois être, je saurais qui je suis. Ce que je suis en fait, si le Manichéen que je crois être

m'autorisait à le concevoir, c'est la réconciliation du Oui et du Non, vécue dans une adhésion totale, et l'expérience bénie de la Non-Dualité. En matière de religion, toute parole est inconvenante. Celui qui déploie de l'éloquence au sujet de Bouddha, de Dieu ou du Christ, devrait se rincer la bouche au savon phéniqué. Parce que son ambition de ne choisir que le Oui ne peut se réaliser, en raison de la nature même des choses, le Manichéen isolé que je suis se condamne lui-même à une frustration toujours renouvelée, à des conflits incessants avec d'autres Manichéens ambitieux et frustrés. Conflits et frustrations – le thème de toute histoire et de presque toute biographie. « Je vous révèle l'affliction », dit Bouddha avec réalisme. Mais il a aussi révélé le terme de l'affliction, la connaissance personnelle, l'adhésion totale et l'expérience bénie de la Non-Dualité.

II

La conscience de ce que nous sommes en fait nous mène à l'Être Parfait, et l'Être Parfait nous mène au meilleur genre de comportement parfait. Mais le comportement parfait ne mène pas lui-même à l'Être Parfait. Nous pouvons être vertueux sans savoir ce que nous sommes en fait. Les êtres qui sont simplement bons ne sont pas l'Être Parfait ; ce sont uniquement des piliers de la société. Bien des piliers sont leur propre Samson. Ils soutiennent, mais tôt ou tard ils détruisent aussi. Il n'a jamais existé de société dans laquelle le comportement le plus parfait fût le produit de l'Être Parfait, et donc constamment juste. Cela ne signifie pas qu'une telle société n'existera jamais, ni que nous, à Pala, nous sommes fous de vouloir la créer.

III

Le Yogi et le Stoïcien – deux entités vertueuses, qui parviennent à leurs fins considérables en prétendant, systématiquement, qu'ils sont quelqu'un d'autre. Mais ce n'est pas en prétendant être quelqu'un d'autre, même quelqu'un qui serait suprêmement bon et sage, que nous pouvons, du manichéisme isolé, tendre à l'Être Parfait. L'Être

Parfait consiste à savoir ce qu'en fait nous sommes ; et si nous voulons savoir qui nous sommes en fait, il nous faut d'abord savoir, à chaque instant, qui nous croyons être, et ce que cette méchante manie qu'est la pensée nous oblige à ressentir et à faire. Un instant de conscience claire et complète de ce que nous croyons être, mais ne sommes pas en fait, met momentanément un terme à la charade manichéenne. Si nous renouvelons, jusqu'à en faire une continuité, ces moments de conscience de ce que nous sommes, nous nous révélerons tout à coup à nous-mêmes, sachant qui nous sommes en fait. La concentration bannit la pensée, les exercices spirituels – exclusions systématiques, dans le domaine de la pensée. Ascétisme et hédonisme – exclusions systématiques dans le domaine des sensations, des sentiments et de l'action. Mais l'Être Parfait consiste dans la conscience de ce que nous sommes en fait par rapport à toutes les expériences ; soyez donc vigilants – vigilants dans chaque contexte, à tous moments et quels que soient vos gestes et vos épreuves, honorables ou indignes, agréables ou désagréables. C'est le seul yoga véritable, le seul exercice spirituel digne d'être pratiqué. Plus un homme sait de choses sur les objets particuliers, plus il en sait à propos de Dieu. Si nous traduisions Spinoza dans notre langue, nous pourrions dire : Plus un homme sait de choses sur lui par rapport à toute espèce d'expérience, plus est vaste sa possibilité, un beau matin, de réaliser tout à coup qui il est en réalité – ou plutôt Qui (Q majuscule) « il » (entre guillemets) Est (E majuscule) en Fait (F majuscule). Saint Jean avait raison. Dans un univers bienheureusement muet, le Verbe n'était pas seulement avec Dieu ; il était Dieu. Comme une chose qui doit être crue. Dieu est un symbole projeté, un nom déifié. « Dieu ». La foi est une chose tout à fait différente de la croyance. La croyance consiste à prendre beaucoup trop au sérieux des mots non analysés. Les paroles de Paul, les paroles de Mahomet, les paroles de Marx, les paroles d'Hitler – les gens les ont prises trop sérieusement, et qu'arriva-t-il ? Il arriva l'absurde ambivalence de l'histoire – le sadisme contre le devoir, ou (incomparablement pire) le sadisme en tant que devoir ; la dévotion contrebalancée par la paranoïa organisée ; les sœurs de charité soignant avec générosité les victimes des inquisiteurs et des croisés

de leur propre Église. La foi, au contraire, ne peut jamais être prise au sérieux. Car la foi est la confiance, empiriquement justifiée, en notre capacité de savoir qui nous sommes en fait, de fondre dans l'Être Parfait le manichéen intoxiqué de croyance. Donnez-nous aujourd'hui notre Foi quotidienne, mais délivrez-nous, Dieu bien-aimé, de la Croyance.

On frappa à la porte. Will leva les yeux.

— Qui est là ?

— C'est moi, répondit une voix qui rappela à Will le désagréable souvenir du colonel Dipa et le cauchemar de la randonnée dans la Mercedes blanche.

Simplement vêtu d'un short blanc, chaussé de sandales blanches, au bras un bracelet-montre de platine, Murugan s'avança vers le lit.

— C'est gentil de venir me voir.

Un autre visiteur lui aurait demandé comment il allait ; mais Murugan était bien trop préoccupé de lui-même pour pouvoir seulement simuler le moindre intérêt à l'égard d'autrui.

— Je suis venu jusqu'à la porte, il y a trois quarts d'heure, dit-il d'un ton fâché. Mais le vieil homme était encore là, et j'ai dû retourner chez moi. Puis j'ai dû m'asseoir près de ma mère et de l'homme qui nous accompagne, pendant qu'ils prenaient leur petit déjeuner...

— Vous ne pouviez pas entrer pendant que le Dr Robert était là ? demanda Will. Est-il contraire aux règles que vous me parliez ?

Le garçon secoua la tête avec impatience :

— Évidemment non. Je ne voulais tout simplement pas qu'il sache la raison de ma visite.

— La raison ?

Will sourit.

— Visiter un malade est un acte de charité – hautement louable.

Cette ironie ne suscita aucune réaction chez Murugan, qui continua imperturbablement à ne penser qu'à ses propres affaires.

— Merci de ne leur avoir pas dit que nous nous étions déjà rencontrés, dit-il brutalement, presque en colère.

Il paraissait furieux d'avoir à reconnaître son obligation, et offensé que Will lui eût joué ce tour qui le contraignait à la reconnaître.

— J'ai pu voir que vous ne désiriez pas que j'en parle, répondit Will. C'est pourquoi je n'ai rien dit.

— Je tenais à vous en remercier, marmonna Murugan entre ses dents, et sur un ton qui aurait mieux convenu à « Espèce de sale cochon ! ».

— N'en parlons plus, dit Will avec une courtoisie feinte.

Quelle créature délicieuse ! songeait-il en observant, avec une curiosité amusée, le torse lisse et doré, le visage fuyant, régulier comme celui d'une statue, mais ni olympien ni classique – un visage hellénistique, mobile et beaucoup trop humain. Un vase d'une beauté incomparable – mais que contenait-il ? Dommage, pensa-t-il, que cette question ne lui fût pas venue à l'esprit un peu plus sérieusement, avant qu'il ne se fourvoyât avec l'inqualifiable Babs ! Mais Babs était une femme. Cette question rationnelle que Will se posait n'était pas exprimable dans la bouche d'un hétérosexuel. Elle l'eût sans doute été dans la bouche d'un homme sensible aux garçons, en face de ce petit demi-dieu rancunier qui était assis au pied du lit.

— Le Dr Robert ne savait-il pas que vous vous rendiez à Rendang ?

— Bien sûr qu'il le savait ! Tout le monde le savait. J'y suis allé pour en ramener ma mère. Elle se trouvait là-bas avec quelques-uns de ses amis. Je devais la ramener à Pala. C'était tout à fait officiel.

— Alors pourquoi ne vouliez-vous pas que l'on sache que nous nous y étions rencontrés ?

Murugan marqua un temps, puis regarda Will avec méfiance :

— Parce que je ne voulais pas que l'on sache que j'ai vu le colonel Dipa.

Ainsi, c'était cela !

— Le colonel Dipa est un homme remarquable, dit Will, cherchant à amorcer les confidences.

Étonnamment confiant, le poisson mordit aussitôt. Le visage maussade de Murugan s'éclaira d'enthousiasme, et ce fut tout à coup Antinoüs, dans la fascinante splendeur de son adolescence équivoque.

— Il est merveilleux, dit-il.

Et, pour la première fois depuis qu'il avait pénétré dans cette chambre, il sembla conscient de l'existence de Will et lui adressa le plus amical des sourires. La magnificence du colonel Dipa lui faisait oublier son ressentiment, et lui permettait momentanément d'aimer tout le monde, même cet homme à qui il devait une reconnaissance amère.

— Songez à ce qu'il fait pour Rendang !

— Il fait certainement beaucoup pour Rendang, dit Will avec prudence. Un nuage passa sur le visage rayonnant de Murugan.

— On n'en pense pas autant ici, dit-il en se renfrognant. On le trouve horrible.

— Qui pense ainsi ?

— Pratiquement tout le monde !

— Et on vous empêche donc de le voir ?

Murugan prit l'expression d'un gamin faisant un pied de nez dans le dos de son maître et eut un sourire narquois :

— On me croyait tout le temps avec ma mère.

Will saisit la perche :

— Votre mère vous savait-elle auprès du Colonel ?

— Bien sûr.

— Et elle n'y voyait aucun inconvénient ?

— Elle était tout à fait d'accord.

Pourtant Will avait la certitude qu'il ne s'était pas trompé en évoquant

Hadrien et Antinoüs ! Cette femme était-elle aveugle ? Ou bien se refusait-elle à voir ce qui se passait ?

— Mais si cela ne la contrarie pas, pourquoi le Dr Robert et les autres s’y opposent-ils ?

Murugan le regarda d’un œil méfiant. Comprenant qu’il était allé trop loin sur un sujet interdit, Will se hâta de faire dévier la conversation. Dans un éclat de rire, il demanda :

— Craignent-ils qu’il ne vous convertisse à la religion de la dictature militaire ?

Sa manœuvre se révéla habile, et le visage du jeune garçon se détendit en un sourire.

— Ce n’est pas exactement cela, répondit-il, mais ça y ressemble. C’est si bête ! ajouta-t-il avec un haussement d’épaules. Rien qu’un protocole idiot !

— Protocole ?

Will était sincèrement perplexe.

— Ne vous a-t-on rien dit à mon sujet ?

— Rien de plus que ce que le Dr Robert a dit hier.

— Vous voulez dire quand il a parlé de mes études ?

Murugan rejeta la tête en arrière et rit.

— Qu’y a-t-il de si drôle à être étudiant ?

— Rien, rien du tout !

De nouveau, le jeune garçon détourna les yeux. Il y eut un silence. Sans regarder Will, il dit enfin :

— Le raison pour laquelle je ne dois pas rencontrer le colonel Dipa est qu’il est le chef d’un État et que je SUIS aussi le chef d’un État. Quand nous nous rencontrons, cela relève de la politique internationale.

— Que voulez-vous dire ?

— Je suis le rajah de Pala.

— Le rajah de Pala ?

— Depuis 54. À la mort de mon père.

— Et votre mère, je présume, est la Rani ?

— Ma mère est la Rani.

Allez droit au Palais. Mais c'était le Palais qui était venu à lui. Il était manifeste que la Providence travaillait sans cesse en faveur de Joë Aldehyde.

— Étiez-vous l'aîné des garçons ?

— Le seul garçon, répondit Murugan.

Puis, insistant davantage sur ce point :

— Le seul enfant.

— Il n'y a donc pas de doute possible ! dit Will. Mon Dieu ! Je devrais vous appeler « Majesté ». Ou au moins « Monsieur ».

Il avait prononcé ces mots en riant ; mais ce fut avec le plus grand sérieux, et plein d'une soudaine dignité royale, que Murugan répondit :

— Vous devrez m'appeler ainsi à la fin de la semaine prochaine, dit-il. Après mon anniversaire. J'aurai dix-huit ans. C'est à cet âge que l'on devient Rajah à Pala. Jusque-là, je suis Murugan Mailendra. Rien qu'un étudiant apprenant des bribes de tout. Y compris la reproduction des plantes, ajouta-t-il dédaigneusement. De sorte que, le moment venu, je saurai ce que je fais.

— Et le moment venu, que ferez-vous ?

Entre ce charmant Antinoüs et sa prodigieuse charge, il y avait un contraste que Will trouvait du plus haut comique.

— Comment envisagez-vous de gouverner ? continua-t-il d'un ton ironique. Au-dessus de leur tête ? L'État c'est Moi ?

La gravité et la dignité royale se cristallisèrent en un blâme :

— Ne soyez pas stupide.

Amusé, Will eut un geste d'excuse :

— Je désirais simplement savoir à quel point vous seriez absolu.

— Pala est une monarchie constitutionnelle, répliqua Murugan gravement.

— Autrement dit, vous ne serez qu'une figure symbolique – régnant comme la reine d'Angleterre, mais ne gouvernant pas.

Oubliant sa dignité royale, Murugan cria presque :

— Non, non. Pas comme la reine d'Angleterre. Le rajah de Pala ne règne pas seulement ; il gouverne.

Trop agité pour rester assis, Murugan se leva et commença à marcher à travers la pièce.

— Il gouverne de par la Constitution ; mais, par Dieu, il gouverne, il GOUVERNE !

Murugan alla à la fenêtre et regarda dehors. Se retournant après un moment de silence, il fit face à Will. Une nouvelle expression mettait sur son visage l'image exquisément moulée et colorée d'une laideur psychologique d'un genre familial.

— Je leur montrerai qui est le maître ici, dit-il, imitant manifestement le héros de quelque film de gangsters américain. Ces gens croient qu'ils peuvent m'imposer leur loi, continua-t-il en débitant son lugubre scénario de poncifs, « comme ils l'ont fait avec mon père. Mais ils se trompent ».

Il ricana d'une manière sinistre et secoua sa belle et odieuse tête :

— Une erreur grossière, insista-t-il.

Il avait proféré ces mots les dents serrées et presque sans remuer les lèvres ; la mâchoire inférieure avancée ressemblait à celle d'un malfaiteur de bande dessinée ; les yeux luisaient froidement entre les paupières rétrécies. À la fois absurde et horrible, Antinoüs était devenu la caricature des voyous qu'on voit dans les films de série B.

— Qui a dirigé le pays durant votre minorité ? demandait maintenant Will.

— Trois équipes de vieilles badernes, répondit Murugan avec mépris. Le Cabinet, la Chambre des Députés et – me représentant, moi, le Rajah – le Conseil Privé.

— Pauvres vieilles badernes. Ils ne tarderont pas à recevoir un choc dont

ils se souviendront.

Will rit tout haut, entrant de bon cœur dans le vilain jeu :

— J'espère seulement que je serai là pour voir ça !

Murugan rit avec lui, non plus à la manière du voyou au ricanement sinistre, mais – par un de ces brusques changements d'humeur et d'expression qui, Will le pressentait, devaient lui rendre difficile le rôle du voyou – comme le gamin triomphant de tout à l'heure.

— Un choc dont ils se souviendront ! répéta-t-il, heureux.

— Avez-vous des projets précis ?

— Très certainement, dit Murugan.

Sur son visage mobile, l'homme d'État avait pris la place du gamin triomphant ; un homme d'État sérieux, mais affable et condescendant, au moment d'une conférence de presse.

— En priorité, moderniser le pays. Voyez ce que Rendang a pu faire, grâce aux royalties obtenues sur le pétrole.

— Mais Pala reçoit-elle des royalties pour le pétrole ? questionna Will, avec l'air innocent de l'ignorance totale, qu'il savait être, par une longue expérience, le meilleur moyen d'extorquer des renseignements aux naïfs comme aux présomptueux.

— Pas un penny ! dit Murugan. Et pourtant la pointe sud de l'Île en est pratiquement suintante. Mais, à l'exception de quelques misérables petits puits pour la consommation intérieure, les vieilles badernes ne veulent rien entendre. Et même mieux, ils ne veulent autoriser personne à faire quoi que ce soit.

L'homme d'État se laissait gagner par la colère ; sa voix avait maintenant des réminiscences de l'attitude du voyou.

— Toutes sortes de gens ont fait des offres – le Pétrole du Sud-Est Asiatique, Shell, Royal-Dutch, Standard de Californie. Mais cette bande de vieux fous ne veut rien entendre.

— Ne pouvez-vous pas les persuader ?

— Que le diable les emporte ! dit le voyou.

— Voilà qui est avoir du caractère !

Puis, négligemment :

— Quelles sont les offres que vous pensez accepter ?

— Le colonel Dipa travaille avec la Standard de Californie, et il pense que ce serait bien que je fasse comme lui.

— À votre place, je n'en ferais rien avant d'avoir d'autres offres à confronter avec la leur.

— C'est bien ce que je pense. Comme ma mère.

— Une sage décision.

— Ma mère penche pour le Pétrole du Sud-Est Asiatique. Elle connaît le président du Conseil, lord Aldehyde.

— Elle connaît lord Aldehyde ? Comme c'est extraordinaire !

Le ton d'étonnement heureux était tout à fait convaincant.

— Joë Aldehyde est un de mes amis. J'écris dans ses journaux. Je lui sers même d'ambassadeur privé. Confidentiellement, ajouta Will, c'est pour cela que je suis allé voir les mines de cuivre. Le cuivre est une des activités secondaires de Joë. Mais évidemment son inclination profonde va au pétrole.

Murugan tenta de manifester sa perspicacité :

— Que serait-il disposé à offrir ?

Will saisit la perche et répondit, dans le meilleur style des magnats au cinéma :

— Tout ce qu'offrira la Standard, et un peu plus...

— Pas mal, répondit Murugan dans le même style, en hochant la tête doctoralement.

Il y eut un long silence. Lorsqu'il parla de nouveau, ce fut comme l'homme d'État qui accorde une conférence de presse à des journalistes :

— Les royalties sur le pétrole seront utilisées de la manière suivante :

vingt-cinq pour cent de toutes les sommes reçues iront à la Reconstruction du Monde.

— Puis-je vous demander, interrogea Will avec déférence, comment vous comptez exactement reconstruire le monde ?

— Grâce à la Croisade de l'Esprit. Savez-vous ce qu'est la Croisade de l'Esprit ?

— Bien sûr. Qui ne le sait pas ?

— C'est un grand mouvement mondial, prononça gravement l'homme d'État. Comme l'Église primitive. Il a été fondé par ma mère.

Will laissa paraître un respectueux étonnement.

— Oui, fondé par ma mère, répéta Murugan, et solennel, il ajouta : Je pense que c'est l'ultime espoir de l'humanité.

— Parfaitement, dit Will Farnaby, parfaitement.

— Eh bien ! c'est à cela que seront utilisés les premiers vingt-cinq pour cent des royalties, reprit l'homme d'État. Le reste ira à un programme d'industrialisation intensive.

Le ton changea encore :

— Ces vieux imbéciles ne veulent industrialiser que des bribes, et laisser le reste du territoire dans l'état où il se trouvait il y a mille ans.

— Tandis que vous voudriez aller jusqu'au bout ? L'industrialisation pour l'industrialisation ?

— Non, l'industrialisation pour le pays. L'industrialisation qui affermira Pala, qui nous fera respecter par les autres nations. Voyez Rendang. D'ici cinq ans, ils fabriqueront tous les fusils, les mortiers et toutes les munitions dont ils ont besoin. Il leur faudra encore attendre avant de pouvoir construire des tanks. Mais, pour l'instant, ils peuvent les acheter à Skoda avec l'argent de leur pétrole.

— Dans combien de temps brigueront-ils la bombe H ? demanda Will avec ironie.

— Ils n'essaient même pas, répondit Murugan. Mais, après tout, la

bombe H n'est pas l'arme absolue.

Il prononça ces mots en les savourant. Il était évident que le son de « arme absolue » lui était positivement un délice.

— Les armes chimiques et biologiques – celles que le colonel Dipa appelle la bombe H du pauvre. L'une des premières choses que je ferai sera de construire une immense usine d'insecticides.

Murugan rit et cligna de l'œil.

— Quand on peut fabriquer des insecticides, on peut aussi fabriquer du gaz de combat, dit-il.

Will se souvint d'une usine encore inachevée, dans les faubourgs de Rendang-Lobo.

— Qu'est-ce ? avait-il demandé au colonel Dipa, comme ils la longeaient en trombe dans la Mercedes blanche.

— Insecticides, avait répondu le Colonel, et dans un sourire affable qui montrait ses dents éblouissantes : Nous exporterons bientôt la production dans tout le Sud-Est Asiatique.

À ce moment, Will n'avait pas cherché d'autre explication aux paroles du Colonel. Mais maintenant !... Mentalement, il haussa les épaules. Les colonels étaient des colonels, et les garçons – même des garçons comme Murugan – aimeraient toujours les canons. Il y aurait toujours de la besogne pour les correspondants spéciaux, sur la piste de la mort.

— Ainsi, vous voulez renforcer l'armée palanaise ? demanda Will.

— La renforcer ? Non. Je vais la créer. Pala n'a pas d'armée.

— Pas du tout ?

— Pas la moindre. Ils sont tous pacifistes.

Le « p » était une explosion de dégoût, le « istes » sifflait avec mépris.

— Je devrai partir de zéro.

— Et vous allez militariser comme vous industrialiserez, n'est-ce pas ?

— Exactement.

Will rit.

— Retour aux Assyriens ! Vous passerez dans l’histoire pour un vrai révolutionnaire.

— C’est ce que j’espère, dit Murugan. C’est pourquoi ma politique sera : « Révolution continue. »

— Très bien, applaudit Will.

— Je ne ferai que poursuivre la révolution commencée il y a plus de cent ans par l’arrière-grand-père du Dr Robert, quand il arriva à Pala et qu’il aida mon quadrisaïeul à réaliser les premières réformes. Certaines des choses qu’ils ont faites étaient vraiment merveilleuses. Pas toutes, cependant, précisa-t-il.

Et, avec la solennité absurde d’un collégien qui joue le rôle de Polonius lors de la représentation d’Hamlet en fin d’année, il secoua gravement sa tête bouclée, d’un air accusatoire :

— Mais au moins ils ont fait quelque chose. Tandis qu’aujourd’hui, nous sommes gouvernés par une bande de conservateurs bons à rien. Conservativement primitifs – ils ne lèveraient pas le petit doigt pour permettre des améliorations. Et conservativement radicaux – ils se refusent à modifier aucune des mauvaises vieilles idées révolutionnaires qui devraient être modifiées. Ils ne veulent pas réformer les réformes. Et je vous le dis, certaines de ces prétendues réformes sont absolument écœurantes.

— Ce qui veut dire, je présume, qu’elles sont liées au sexe ?

Murugan hocha la tête et se détourna. Étonné, Will remarqua qu’il rougissait.

— Donnez-moi un exemple, proposa-t-il.

Mais Murugan refusait de s’expliquer davantage.

— Interrogez le Dr Robert et Vijaya. Eux pensent que ce genre de choses est simplement merveilleux. En fait, tout le monde pense ainsi. C’est une des raisons pour lesquelles personne ne veut changer. Ils voudraient que tout continue ainsi, de cette même vieille manière écœurante, à tout jamais.

— À tout jamais ! répéta, railleuse, une chaude voix de contralto.

— Mère !

Murugan sauta sur ses pieds.

Will se retourna et vit, dans l'encadrement de la porte, une femme forte et haute en couleur, enveloppée (assez incongrûment, pensa-t-il, car ce type de visage et de stature s'accommodait habituellement du mauve, du magenta ou du bleu électrique) dans des nuages de mousseline blanche. Elle se tenait là, souriant d'un air de mystère délibéré, un bras charnu et brun levé, la main chargée de bagues posée sur le montant de la porte, dans la pose de la grande actrice, de la diva célèbre arrêtée à son entrée en scène pour recevoir les applaudissements de ses adorateurs. À l'arrière-plan, attendant patiemment son tour de donner la réplique, se tenait un homme de haute taille, vêtu d'un costume gorge-de-pigeon en Dacron, que Murugan – risquant un œil au-delà de l'imposante maternité qui emplissait presque l'entrée, saluait maintenant du nom de M. Bahu.

Toujours dans les coulisses, M. Bahu s'inclina en silence.

Murugan se tourna de nouveau vers sa mère :

— Êtes-vous venue ici à pied ? demanda-t-il.

Sa voix exprimait tout à la fois de l'incrédulité et une sollicitude admirative. À pied, ici, c'était impensable ! Mais si, elle était venue à pied, quel héroïsme !

— Tout le trajet ?

— Tout le trajet, mon petit, dit-elle en écho, tendrement enjouée.

Elle baissa le bras et enlaça le corps mince du garçon, le serra, enfoui dans le flot de ses draperies, contre son sein énorme, puis le libéra.

— J'ai eu une de mes Impulsions.

Will remarqua qu'elle avait une façon toute personnelle de vous faire entendre les majuscules des mots qu'elle tenait à souligner.

— Ma Petite Voix m'a dit : « Va voir cet Étranger chez le Dr Robert ! » – « Tout de suite ? ai-je demandé. Malgré la chaleur ? » Cela a fait perdre patience à ma Petite Voix. « Femme, m'a-t-elle dit, tiens ta sotte langue et

fais ce qu'on te dit. » Alors, me voici, monsieur Farnaby.

Elle s'avancait vers lui, les mains tendues, enveloppées d'une puissante aura d'essence de santal.

Will se pencha sur les doigt épais et multi-bagués, et marmonna quelque chose qui se terminait par « Altesse ».

— Bahu ! appela-t-elle, usant du privilège royal de ne prononcer que le nom.

La doublure fit son entrée et on le présenta : S. E. Abdul Bahu, ambassadeur de Rendang.

— Abdul Pierre Bahu, car sa mère est parisienne. Mais il a étudié l'anglais à New York.

Tandis qu'il serrait la main de l'ambassadeur, Will pensait que celui-ci ressemblait à Savonarole – mais un Savonarole portant monocle, et dont le tailleur tiendrait boutique à Savile Row.

— Bahu, dit la Rani, est le « braintrust » du colonel Dipa.

— Votre Altesse, si je puis me permettre de le dire, est trop bonne à mon égard, et beaucoup moins à l'égard du Colonel.

Les paroles et les façons de Bahu étaient si courtoises qu'elles en paraissaient ironiques, comme une parodie de déférence et d'humilité.

— Le cerveau, poursuivit-il, est là où il doit être – dans la tête. Pour ma part, je suis simplement une partie du système nerveux sympathique de Rendang.

— Et combien sympathique ! dit la Rani. Entre autres choses, monsieur Farnaby, Bahu est le dernier des aristocrates. Il faut que vous voyiez son château ! On croirait les Mille et Une Nuits ! On claque des mains, et immédiatement arrivent dix domestiques prêts à exécuter vos ordres. Si c'est votre anniversaire, on donne une fête nocturne dans les jardins. La musique, les rafraîchissements, les danseuses ; deux cents valets qui portent des torches... La vie d'Haroun al-Rachid, avec en plus une plomberie moderne.

— Cela semble tout à fait délicieux, dit Will.

Il se rappelait les villages traversés dans la Mercedes blanche du colonel Dipa, les cabanes clayonnées, les immondices, les enfants atteints d'ophtalmie, les chiens squelettiques, les femmes pliant sous des charges énormes.

— Et quel goût ! continuait la Rani. Quelle richesse d'intelligence ! Avec cela (elle baissa la voix), quel Sens du Divin, profond et infailible !

M. Bahu baissa la tête et il y eut un silence. Pendant ce temps, Murugan avait avancé un siège. Sans le moindre regard en arrière – royalement sûre que quelqu'un doit toujours, par la nature même des choses, être là pour lui épargner une mésaventure et une atteinte à sa dignité – la Rani s'assit, avec toute la majestueuse énergie de ses cent kilos.

— J'espère que vous ne jugez pas ma visite comme une intrusion, dit-elle à Will.

Il lui assura que non ; mais elle continuait de s'excuser...

— J'aurais dû prévenir, disait-elle, j'aurais dû vous demander la permission. Mais ma Petite Voix a dit : « Non, tu dois y aller maintenant. » Pourquoi ? Je ne saurais le dire. Mais nous l'apprendrons sans aucun doute par la suite.

Fixant sur lui de grands yeux saillants, elle lui adressa un mystérieux sourire.

— Et maintenant, avant tout, comment vous sentez-vous, cher monsieur Farnaby ?

— Comme vous le voyez, Madame, en pleine forme.

— Vraiment ?

Les yeux protubérants scrutaient son visage avec une intensité qu'il trouva gênante.

— Je vois que vous êtes de ces hommes, héroïquement attentionnés, qui rassureraient leurs amis jusque sur leur lit de mort.

— Vous me flattez beaucoup, dit Will. Mais il se trouve que je suis en bonne forme. Tout bien considéré, l'histoire est drôle et miraculeuse.

— Miraculeux, dit la Rani, c'est le mot même que j'ai prononcé quand on m'a raconté votre sauvetage. Ce fut un miracle.

— La chance a voulu, reprit Will, citant à nouveau Erewhon, que la Providence soit de mon côté.

M. Bahu se mit à rire ; mais, réalisant que la subtilité avait échappé à la Rani, il se ravisa et transforma adroitement sa gaieté en une forte toux.

— Comme c'est vrai ! s'exclama la Rani dont la puissante voix de contralto vibrait d'une façon poignante. La Providence est toujours de notre côté.

Et comme Will levait un sourcil interrogateur :

— Je veux dire pour ceux qui Comprennent Vraiment (C majuscule, V majuscule). Et c'est encore vrai lorsque tout semble conspirer contre nous – même dans le désastre. Vous comprenez le français, n'est-ce pas, monsieur Farnaby ?

Will approuva de la tête.

— Je le parle plus aisément que ma langue maternelle, ou l'anglais ou le palanais. Après tant d'années passées en Suisse, expliqua-t-elle, d'abord au collège. Puis, plus tard, quand la santé de mon pauvre enfant était si précaire (elle caressa le bras nu de Murugan) et que nous dûmes aller vivre en montagne. C'est aussi une preuve que la Providence est toujours de notre côté. Quand on m'eut dit que mon petit garçon était au bord de la phtisie, j'ai tout oublié de ce que j'avais pu apprendre. J'étais folle de peur et d'angoisse ; j'étais révoltée contre Dieu qui avait permis une telle chose. Quel Aveuglement Fou ! Mon enfant a guéri, et ces années passées au milieu des Neiges Éternelles sont les plus belles de notre vie. N'est-ce pas, chéri ?

— Les plus belles de notre vie, approuva le garçon, d'un ton qui semblait presque sincère.

La Rani eut un sourire de triomphe, ses lèvres pleines et rouges firent la moue et, avec un bruit discret, elles s'ouvrirent à nouveau pour mimer un baiser.

— Eh bien ! vous voyez, mon cher Farnaby, poursuivit-elle, vous voyez.

C'est vraiment l'évidence même. Rien n'arrive par Accident. Il y a un Vaste Dessein, une multitude de petits desseins. Un petit dessein pour chacun de nous.

— Bien entendu, dit Will poliment, bien entendu.

— Il fut un temps, poursuivit la Rani, où je n'avais conscience de cela que d'une manière intellectuelle. Maintenant, je le sens avec mon cœur. Vraiment – elle hésita un instant, pour que l'expression de la mystique majuscule se détachât – je Comprends.

« Médium acharné. » Will se souvint de ce que Joë Aldehyde avait dit d'elle. Et cet homme, habitué depuis toujours aux séances de spiritisme, savait de quoi il parlait.

— Je suppose, Madame, que vous êtes naturellement médium ?

— Depuis ma naissance, avoua-t-elle. Mais aussi et surtout par entraînement. L'entraînement, cela va sans dire, est Quelque Chose d'Autre.

— Quelque chose d'autre ?

— Dans la vie de l'Esprit. À mesure que l'on avance sur le Chemin, tous les sidhis, tous les dons et les pouvoirs merveilleux du médium se développent spontanément.

— Vraiment ?

— Ma mère, affirma Murugan avec fierté, est capable des choses les plus fantastiques.

— N'exagérons rien, chéri.

— Mais c'est la vérité, insista Murugan.

— Une vérité, intervint l'ambassadeur, que je puis attester. Et je l'atteste, ajouta-t-il, souriant à ses propres dépens, avec une certaine réticence. Étant depuis toujours un sceptique au sujet de ces choses, je n'aime pas voir se réaliser l'impossible. Mais j'ai un malheureux penchant pour l'honnêteté. Et quand l'impossible se réalise devant mes yeux, je suis forcé malgré moi d'apporter mon témoignage. Son Altesse fait vraiment les choses les plus fantastiques.

— Si vous tenez à présenter les choses comme cela, dit la Rani, rayonnante... Mais n'oubliez jamais, Bahu, n'oubliez jamais. Les miracles n'ont absolument aucune importance. Ce qui importe – c'est l'Autre Chose – la Chose que l'on atteint au bout du Chemin.

— Après la Quatrième Initiation, précisa Murugan. Ma mère...

— Chéri !

La Rani avait porté un doigt sur ses lèvres.

— Ce sont des choses dont on ne doit pas parler.

— Oh, pardon ! dit le garçon.

Il y eut un long silence pesant.

La Rani ferma les yeux, et M. Bahu, laissant pendre son monocle, en fit respectueusement autant et devint l'image de Savonarole priant en silence. Que se passait-il derrière ce masque austère, presque désincarné à force de recueillement ? Will l'observait en se posant la question.

— Puis-je savoir, demanda-t-il enfin, comment vous avez tout d'abord été amenée à trouver le Chemin ?

Une ou deux secondes, la Rani resta muette, immobile sur sa chaise, les yeux clos, son sourire de Bouddha reflétant une mystérieuse béatitude.

— La Providence l'a trouvé pour moi, répondit-elle enfin.

— Évidemment. Évidemment. Mais il a dû y avoir une occasion, un lieu, un instrument humain.

— Je vais vous le dire.

Les paupières s'ouvrirent et, de nouveau, le regard brillant et fixe des yeux protubérants se posa sur lui.

Le lieu, ç'avait été Lausanne ; l'époque, la première année d'études en Suisse ; l'instrument choisi, la chère petite Mme Buloz. Mme Buloz était l'épouse du cher vieux professeur Buloz, et le professeur Buloz était l'homme à qui – après une enquête attentive et une anxieuse méditation – la Rani avait été confiée par son père, feu le sultan de Rendang. Le professeur avait soixante-sept ans, il enseignait la géologie et il appartenait à une secte

protestante si austère que, si ce n'était qu'il buvait un verre de bordeaux au dîner, qu'il ne disait ses prières que deux fois par jour et qu'il était strictement monogame, il eût presque pu être musulman. Sous une pareille tutelle, une princesse de Rendang devait trouver une stimulation intellectuelle, tout en demeurant moralement et doctrinairement intacte. Mais le Sultan avait compté sans la femme du professeur. Mme Buloz avait seulement quarante ans ; elle était dodue, sentimentale, débordante d'enthousiasme ; et, bien qu'officiellement elle confessât le protestantisme de son époux, elle venait de se convertir à la théosophie, dont elle était une adepte fervente. Dans la pièce la plus élevée de la haute maison, près de la place de la Riponne, elle avait son Oratoire où, quand elle en avait le temps, elle se retirait pour accomplir des exercices respiratoires, pratiquer la concentration et invoquer Kundalini. Éprouvantes disciplines ! Mais la récompense fut infinie. Une nuit d'été, alors que le cher vieux professeur ronflait en mesure deux étages plus bas, elle eut conscience d'une présence : le Maître Koot-Hoomi était près d'elle.

La Rani fit une pause solennelle.

— Extraordinaire ! dit M. Bahu.

— Extraordinaire ! répéta respectueusement Will.

La Rani reprit son récit. Irrépressiblement heureuse, Mme Buloz avait été incapable de garder son secret. Elle avait laissé échapper quelques mystérieuses allusions, était passée des allusions aux confidences, des confidences à une invitation à l'Oratoire et à un cours d'initiation. Très vite, Koot-Hoomi avait dispensé de plus grandes faveurs à la novice qu'à son professeur.

— Et depuis ce jour, conclut-elle, le Maître n'a pas cessé de m'aider à Aller de l'Avant.

Aller de l'avant, pensait Will, vers quoi ? Seul Koot-Hoomi le savait. Mais quel que fût le but vers lequel elle allait, il ne l'aimait pas. L'expression de ce gros visage rubicond lui était particulièrement antipathique – le calme despotique, la sereine et inentamable estime de soi qu'elle dégageait. Elle lui rappelait curieusement Joë Aldehyde – Joë était un de ces heureux colosses sans scrupule, jouissant sans inhibition de leur argent et de tout ce que cet

argent peut leur procurer d'influence et de puissance. Et ici – quoique vêtue de samit blanc, mystique, merveilleux – se tenait un autre échantillon de la rage de Joë Aldehyde ; un colosse-femme qui avait submergé le marché, non pas de soja ou de cuivre, mais de Spiritualité Pure et de Maîtres Transcendants, et qui se frottait maintenant les mains devant son exploit.

— Voici un exemple de ce qu'Il a fait pour moi, poursuivit la Rani. Il y a huit ans – pour être précise le 23 novembre 1953 – le Maître vint à moi pendant ma Méditation matinale. Il vint en personne, Il vint dans sa Gloire. « Une grande Croisade va être entreprise, dit-Il, un Mouvement Mondial pour sauver l'Humanité de l'autodestruction. Et vous êtes, mon enfant, l'Instrument Choisi. – Moi ? Un Mouvement Mondial ? Mais c'est absurde, dis-je. Je n'ai jamais fait de discours de ma vie. Je n'ai jamais rien écrit qui fût à publier. Je n'ai jamais été un chef ou une organisatrice. – Pourtant, dit-Il (et Il m'offrit l'un de Ses extraordinaires sourires), pourtant c'est vous qui entreprendrez cette Croisade – l'Universelle Croisade de l'Esprit. On rira de vous, on vous traitera de folle, d'originale, de fanatique. Les chiens aboient ; la caravane passe. Au début modeste et dérisoire, la Croisade de l'Esprit est destinée à devenir une Puissance Redoutable. Une puissance pour le Bien, une puissance qui à la fin sauvera le Monde. » Il me quitta sur ces paroles. Me laissant abasourdie, égarée, affolée. Mais je n'y pouvais rien ; il fallait obéir. J'ai obéi. Et qu'arriva-t-il ? Je fis des discours, et Il me donna de l'éloquence. J'acceptai la charge de commander, et parce qu'Il marchait, invisible, à mes côtés, on me suivait. Je demandai de l'aide, et l'argent arrivait en masse. Et me voici.

Elle écarta ses mains épaisses en un geste d'humilité, elle eut un sourire mystique. Une pauvre chose, semblait-elle dire – mais non pas mienne, celle de mon Maître, Koot-Hoomi.

— Me voici, répéta-t-elle.

— Dieu soit loué ! dit M. Bahu dévotement, vous êtes là.

Après une pause décente, Will demanda à la Rani si elle avait toujours respecté les pratiques si providentiellement découvertes dans l'oratoire de Mme Buloz.

— Toujours, répondit-elle. Je ne pourrais pas plus me passer de Méditation

que de Nourriture.

— N'est-ce pas devenu difficile à la suite de votre mariage ? Je veux dire, avant que vous ne partiez pour la Suisse. Vous deviez avoir tant de tâches officielles fatigantes.

— Pour ne pas parler des tâches non officielles, dit-elle sur un ton qui impliquait des volumes de commentaires fâcheux, sur le caractère de feu son époux, sa Weltanschauung et ses habitudes sexuelles. Elle ouvrit la bouche pour s'expliquer, puis se ravisa et regarda Murugan. « Chéri », appela-t-elle.

Absorbé à polir les ongles de sa main gauche sur la paume ouverte de sa main droite, Murugan leva les yeux avec un mouvement de culpabilité.

— Oui, mère ?

Feignant d'ignorer les ongles et l'inattention évidente de Murugan, la Rani le gratifia d'un sourire séducteur.

— Sois un ange et va chercher l'auto. Ma Petite Voix n'a pas parlé de revenir à pied à la maison. C'est seulement à quelques centaines de mètres, expliqua-t-elle à l'intention de Will, mais par une telle chaleur, et à mon âge...

Ces paroles appelaient quelque flatteuse contradiction. Mais s'il faisait trop chaud pour marcher, il faisait aussi trop chaud, se disait Will, pour déployer la très considérable somme d'énergie nécessaire à une convaincante manifestation de sincérité feinte. Par chance, un diplomate professionnel, un courtisan expérimenté, était là pour suppléer aux défaillances grossières du journaliste. M. Bahu émit un gloussement, puis s'excusa pour sa gaieté.

— Mais c'était vraiment trop drôle ! À mon âge, répéta-t-il en riant à nouveau. Murugan n'a pas encore dix-huit ans, et je crois savoir à quel très jeune âge la princesse de Rendang a épousé le rajah de Pala.

Cependant Murugan s'était levé avec zèle et baisait la main de sa mère.

— Maintenant nous pouvons parler plus librement, dit la Rani quand il eut quitté la pièce.

Et librement – son visage, le ton de sa voix, ses yeux protubérants, tout son corps frémissant secoué par la réprobation la plus intense – elle s'épancha.

De Mortuis... Elle ne voulait rien dire concernant son mari, sauf que – à bien des égards – il était un vrai Palanais, un spécimen authentique de son pays. Car la triste vérité était que la peau brillante et lisse des Palanais cachait la plus horrible décomposition.

— Quand je pense à ce qu'ils ont tenté de faire à mon Enfant, il y a deux ans, alors que je poursuivais mon tour du monde pour la Croisade de l'Esprit !

Avec un tintement de bracelets, elle leva les mains en signe d'horreur.

— J'étais à l'agonie de le quitter pour si longtemps ; mais le Maître m'avait envoyée en Mission, et ma Petite Voix me disait qu'il n'aurait pas été bon d'emmener mon Enfant. Il avait vécu si longtemps au loin ! Il était grand temps pour lui de connaître le pays qu'il aurait à gouverner. C'est pourquoi je décidai de le laisser ici. Le Conseil Privé choisit un comité de tutelle. Deux femmes ayant de jeunes enfants et deux hommes – parmi lesquels, je regrette de le dire (plus désolée que fâchée), le Dr Robert MacPhail. Enfin, pour couper court à une longue histoire, j'avais à peine quitté le pays que ces deux fameux tuteurs à qui j'avais confié mon Enfant, mon Fils Unique, se mirent systématiquement – systématiquement, monsieur Farnaby – à détruire mon influence. Ils tentèrent de ruiner tout l'édifice de Morale et des Valeurs Spirituelles que j'avais si laborieusement bâti au long des années.

Un peu malicieusement (car il savait, bien sûr, de quoi elle parlait), Will exprima son étonnement. TOUT l'édifice de morale et de valeurs spirituelles ? Et pourtant personne ne pouvait être meilleur que le Dr Robert et les autres. Aucun bon Samaritain ne fut aussi charitable.

— Je ne remets pas en cause leur bonté, dit la Rani, mais après tout, la bonté n'est pas la seule vertu.

— Bien entendu, convint Will, en se représentant toutes les qualités dont la Rani semblait le plus manifestement dépourvue. Il y a aussi la sincérité. Pour ne rien dire de la franchise, de l'humilité, du désintéressement...

— Vous oubliez la Pureté, l'interrompit, sévère, la Rani. La Pureté est fondamentale, la Pureté est le sine qua non...

— Mais je suppose que l'on ne pense pas ainsi, à Pala.

— Certainement pas, dit la Rani.

Et elle poursuivit, racontant comment son pauvre Enfant avait été délibérément exposé à l'impureté et même fortement encouragé à s'y adonner, en compagnie d'une de ces filles précoces et aguichantes dont l'espèce était beaucoup trop répandue à Pala. Et quand on avait compris qu'il n'était pas du genre à séduire une fille (car la Rani l'avait élevé dans le sentiment que la Femme est essentiellement Sacrée), on avait encouragé la fille à faire de son mieux pour LE séduire...

Y avait-elle réussi ? se demanda Will. Ou bien Antinoüs était-il alors déjà inaccessible aux femmes, grâce aux manœuvres de petits amis de son âge ou, plus probablement, d'un pédéraste plus âgé, plus exercé et autorisé, quelque précurseur helvète du colonel Dipa ?

— Mais ce n'était pas le pire.

La voix de la Rani baissa jusqu'à n'être plus qu'un murmure horrifié.

— L'une des mères du Comité de Tutelle – une des mères, vous m'entendez – conseilla à mon Enfant de prendre quelques leçons.

— Quel genre de leçons ?

— De ce qu'ils appellent par euphémisme l'Amour.

Elle plissa le nez, comme si elle avait senti les effluves d'un égout.

— Des leçons, s'il vous plaît ! et son dégoût devint de l'indignation, données par quelque Femme Mûre.

— Juste Ciel ! s'exclama l'ambassadeur.

— Juste Ciel ! répéta respectueusement Will.

Ces femmes mûres, il s'en rendait compte, étaient des rivales beaucoup plus dangereuses, aux yeux de la Rani, que la fille la plus précocement aguichante. Une initiatrice mûre aurait été une mère rivale, jouissant du déloyal et monstrueux privilège de pouvoir atteindre les limites de l'inceste.

— Elles enseignent, la Rani hésita, elles enseignent des Techniques Spéciales.

— Quel genre de techniques ? questionna Will.

Mais elle ne put se résoudre à entrer dans ces répugnants détails. Et ce n'était en tout cas pas nécessaire. Car Murugan (qu'il soit béni) avait refusé d'écouter ces gens. Des leçons d'immoralité, reçues d'une femme assez vieille pour être sa mère !... Cette seule idée avait rendu malade le garçon. Cela n'avait rien d'étonnant. Il avait été élevé dans le respect de l'Idéal de Pureté, « Brahmacharya », si vous savez ce que ce mot signifie.

— Bien sûr, dit Will.

— Et c'est aussi pour cela que sa maladie fut une telle bénédiction déguisée, un Don du Ciel ! Je ne crois pas que j'eusse pu l'élever ainsi à Pala. Il y avait ici trop de mauvaises influences. Des puissances dressées contre la Pureté, contre la Famille, contre l'Amour Maternel.

Will dressa les oreilles :

— Ont-ils aussi réformé les mères ?

Elle approuva de la tête :

— Vous ne pouvez vraiment imaginer jusqu'où les choses ont été poussées ici. Mais Koot-Hoomi savait quels dangers nous affronterions à Pala. Et que se passa-t-il ? Mon Enfant tomba malade, et les médecins nous envoyèrent en Suisse. Hors d'atteinte du Mal.

— Comment se fait-il, interrogea Will, que Koot-Hoomi vous ait permis de partir pour votre Croisade ? N'avait-il pas prévu ce qui arriverait à Murugan dès que vous auriez tourné le dos ?

— Il a tout prévu, dit la Rani. Les tentations, la résistance, l'assaut massif des forces du Mal et, au dernier moment, la délivrance. Longtemps, expliqua-t-elle, Murugan m'avait caché ce qui se passait. Mais au bout de trois mois, les assauts des Forces du Mal lui devinrent trop insupportables. Il laissa échapper quelques allusions ; j'étais malheureusement trop absorbée par les affaires de mon Maître pour les comprendre. Enfin il m'écrivit une lettre dans laquelle il me racontait tout – en détail. J'annulai mes quatre dernières conférences au Brésil et volai à la maison, aussi vite que l'avion voulut bien me le permettre. Une semaine plus tard, nous étions de nouveau en Suisse. Seuls, mon Enfant et moi – avec le Maître !

Elle ferma les yeux et son visage prit une expression d'extase passionnée.

Will détourna le regard, écoeuré. Ce rédempteur du monde, autocanonisé, cette mère rapace et dévorante – s’était-elle seulement vue un seul instant telle que les autres la voyaient ? Avait-elle conscience de ce qu’elle avait fait, de ce qu’elle faisait encore, à son pauvre et sot enfant ? À la première question, on pouvait sûrement répondre : « Non. » À la seconde, on ne pouvait que conjecturer la réponse. Peut-être ne savait-elle sincèrement pas ce qu’elle avait fait de son fils. Mais peut-être aussi le savait-elle. Elle préférerait certainement ce qui se passait avec le Colonel à ce qui serait arrivé si l’éducation du garçon avait été menée par une femme. La femme aurait pu la supplanter ; le Colonel, elle le savait, ne le pouvait pas.

— Murugan m’a dit qu’il comptait réformer ces prétendues réformes.

— Je ne peux que prier, répondit la Rani (sur un ton qui rappela à Will son grand-père, l’archidiacre), pour qu’il reçoive la Force et la Sagesse nécessaires.

— Et que pensez-vous de ses autres projets ? demanda Will. Le pétrole ? L’industrie ? Une armée ?

— L’économie et la politique ne sont pas précisément mon fort, répondit-elle, avec un petit rire destiné à rappeler à Will qu’il s’adressait à une personne qui avait reçu la Quatrième Initiation. Demandez à Bahu ce qu’il en pense.

— Je n’ai pas le droit d’émettre une opinion, dit l’ambassadeur. Je suis un étranger, le représentant d’une puissance extérieure.

— Pas tellement extérieure, dit la Rani.

— Pas à vos yeux, Madame. Pas plus qu’aux miens, vous le savez très bien. Mais aux yeux du Gouvernement palanais, oui. Tout à fait extérieure.

— Mais cela, dit Will, ne vous empêche pas d’avoir des opinions. Cela vous empêche seulement de partager les opinions orthodoxes de ce pays. Notez, ajouta-t-il, je ne suis pas ici dans l’exercice de mon métier. Vous ne subissez aucun interrogatoire, monsieur l’Ambassadeur. Toute cette discussion est strictement privée.

— Strictement privée, alors, et strictement à ma charge et non à celle de mon personnage officiel, je crois que notre jeune ami a tout à fait raison.

— Ce qui signifie que, bien entendu, vous estimez que la politique du Gouvernement palanais est parfaitement fausse ?

— Parfaitement fausse, dit M. Bahu – et le masque osseux et emphatique de Savonarole rayonna d'un sourire voltairien –, parfaitement fausse, parce que tout y est trop parfaitement exact.

— Exact ? protesta la Rani. Exact ?

— Parfaitement exact, expliqua-t-il, parce que parfaitement agencé pour que chaque homme, chaque femme et chaque enfant de cette île enchantée devienne aussi parfaitement libre et heureux que possible.

— Mais par un Bonheur Mensonger ! cria la Rani. Une liberté conçue uniquement en vue du Moi Inférieur !

— Je m'incline, dit l'ambassadeur en s'inclinant réellement, devant la lucidité supérieure de Votre Altesse. Néanmoins, supérieur ou inférieur, vrai ou faux, le bonheur est toujours le bonheur et la liberté est fort agréable. Et l'on ne peut douter que les politiques inaugurées par les premiers Réformateurs et développées avec le temps aient été admirablement adaptées à la réalisation de ces deux desseins.

— Mais vous estimez, dit Will, que ces desseins sont peu désirables ?

— Au contraire, tout le monde les désire. Mais ils sont hélas hors du contexte ; ils sont devenus totalement inapplicables à la situation actuelle du monde en général, et de Pala en particulier.

— Sont-ils moins applicables aujourd'hui qu'ils ne le furent quand les Réformateurs commencèrent à travailler en vue du bonheur et de la liberté ?

L'ambassadeur hocha la tête :

— À cette époque, Pala était quasiment retranchée de la carte. L'idée de la transformer en une oasis de liberté et de bonheur était alors sensée. Aussi longtemps qu'elle reste hors de portée du reste du monde, une société idéale est une société viable. Pala a été parfaitement viable, je puis dire jusqu'aux environs de 1905. Puis, en moins d'une seule génération, le monde fut totalement changé. Le cinéma, les voitures, les avions, la radio. La production en masse, la mort en masse, les transports en masse, et surtout la masse

ouvrière – de plus en plus de gens dans de plus en plus grandes agglomérations, de taudis et de faubourgs. En 1930, tout observateur clairvoyant aurait pu voir que, pour les trois quarts de la race humaine, le bonheur et la liberté étaient presque hors de question. Aujourd’hui, trente ans après, ils sont hors de question pour le monde entier. Et pendant ce temps, le monde extérieur a cerné cette petite île de bonheur et de liberté. Il la cerne fermement et inexorablement, en se rapprochant de plus en plus. Ce qui était alors un idéal viable ne l’est plus du tout à présent.

— Donc Pala devra changer, c’est bien votre conclusion ?

M. Bahu opina :

— Radicalement.

— Des pieds à la tête, dit la Rani, avec un plaisir prophétique sadique.

— Et ceci pour deux raisons majeures, poursuivit M. Bahu. D’abord parce qu’il n’est tout simplement pas possible à Pala de continuer à être différente du reste du monde. Ensuite parce qu’elle n’a pas le droit d’en être différente.

— Pas le droit d’être libre et heureuse ?

À nouveau, la Rani émit un oracle sur le bonheur mensonger et la liberté abusive.

M. Bahu accueillit l’interruption avec respect, puis se tourna vers Will.

— Pas le droit, insista-t-il. Afficher sa béatitude à la face de tant de misère – c’est du pur hubris, c’est un affront délibéré fait au reste de l’humanité. C’est même une espèce d’affront fait à Dieu.

— Dieu, murmura voluptueusement la Rani, Dieu...

Rouvrant les yeux elle ajouta :

— Ces gens de Pala ne croient pas en Dieu. Ils ne croient qu’en l’Hypnotisme, le Panthéisme et l’Amour Libre.

Elle insistait sur les mots avec un dégoût indigné.

— Si bien que maintenant, dit Will, vous vous proposez de les rendre misérables, dans l’espoir de leur rendre la foi en Dieu. Eh bien, c’est un moyen d’amener les gens à se convertir. Peut-être cela marchera-t-il. Et peut-

être que la fin justifiera les moyens.

Il eut un haussement d'épaules.

— Mais je me rends bien compte, ajouta-t-il, que bonne ou mauvaise, et quoi que les Palanais puissent en penser, cette chose va arriver. Il n'est pas nécessaire d'être prophète pour prédire que Murugan y réussira. Il vogue sur les flots de l'avenir. Et les flots de l'avenir sont sans aucun doute des flots de pétrole brut. À propos de pétrole brut, ajouta-t-il à l'intention de la Rani, je crois savoir que vous connaissez mon vieil ami Joë Aldehyde ?

— Vous connaissez lord Aldehyde ?

— Parfaitement.

— C'est donc pour cela que ma Petite Voix était si pressante !

Fermant les yeux de nouveau, elle se sourit à elle-même et hocha doucement la tête.

— Maintenant, je Comprends.

Puis, sur un autre ton :

— Comment se porte ce cher homme ?

— Toujours pareil à lui-même, assura Will.

— Quelle nature rare ! L'homme au cerf-volant, voilà comment je l'appelais.

— L'homme au cerf-volant ?

Will était interloqué.

— Il accomplit son travail ici-bas, expliqua-t-elle, mais il tient une corde à la main, et à l'autre bout de cette corde il y a un cerf-volant, qui cherche toujours à aller plus haut, plus haut, Plus Haut. Même quand il travaille, il ressent l'Appel d'En-Haut. Il subodore l'Esprit tirant avec insistance sur la matière. Pensez un peu. Un homme d'affaires, un grand Chef d'Industrie – et pourtant, la seule chose qui lui Importe en Réalité est l'Immortalité de l'Âme.

La vérité se faisait jour. La femme avait parlé du penchant de Joë Aldehyde pour le Spiritisme. Will songea à ces séances hebdomadaires avec

Mme Harbottle, le médium ; avec Mme Pym, dont l'interprète était un Indien Kiowa nommé Bawbo ; avec Miss Tuke et son médium, qui murmurait de grinçants oracles, que la secrétaire particulière de Joë prenait en sténo : « Achetez du ciment d'Australie ; ne vous alarmez pas de la baisse des Petits Déjeuners ; larguez quarante pour cent de vos actions Caoutchouc et placez l'argent en I.B.M. et Westinghouse... »

— Vous a-t-il jamais parlé, demanda Will, de cet agent de change mort, qui savait toujours ce que serait le marché une semaine à l'avance ?

— Sidhis, dit la Rani avec indulgence. Rien que sidhis. Qu'attendiez-vous donc ? Après tout, ce n'est qu'un Débutant. Et dans sa vie actuelle, les affaires sont son Karma. Il était prédestiné à faire ce qu'il fait, ce qu'il fera. Et ce qu'il fera (elle s'arrêta dans une attitude d'écoute, le doigt levé, la tête dressée puis ajouta solennellement), ce qu'il fera – ma Petite Voix me le dit – comprend de grandes et merveilleuses choses à Pala.

Quelle façon spirituelle de dire : Voici ce que je veux qu'il arrive ! Non pas comme je le veux, mais comme Dieu le veut – et par une heureuse coïncidence, la volonté de Dieu et la mienne sont toujours identiques.

Will eut un rire intérieur, mais son visage demeura de marbre.

— Votre Petite Voix dit-elle quelque chose au sujet du Pétrole du Sud-Est Asiatique ? demanda-t-il.

La Rani écouta de nouveau, puis hocha la tête.

— Distinctement.

— Mais je suppose que le colonel Dipa ne parle que de la Standard de Californie. À ce propos, poursuivit Will, pourquoi Pala devrait-elle se soucier du choix du Colonel en matière de Compagnies pétrolières ?

— Mon Gouvernement, dit M. Bahu d'un ton sonore, envisage un Plan Quinquennal pour la Coordination et la Coopération Économiques inter-insulaires.

— La Coordination et la Coopération inter-insulaires signifient-elles qu'un monopole sera accordé à la Standard ?

— Uniquement si les conditions de la Standard sont plus avantageuses que

celles de ses concurrents.

— En d'autres termes, dit la Rani, uniquement si personne ne nous paie plus cher.

— Avant que vous n'arriviez, lui dit Will, je parlais de cette question avec Murugan. Je disais que le Pétrole du Sud-Est Asiatique était prêt à offrir à Pala les mêmes conditions que la Standard accorde à Rendang, plus un petit supplément.

— Quinze pour cent de supplément ?

— Disons dix.

— Mettons douze et demi.

Will la regarda avec admiration. Pour quelqu'un qui avait reçu la Quatrième Initiation, elle s'en tirait fort bien.

— Joë Aldehyde s'en étranglera, dit-il. Mais en fin de compte, je suis certain que vous obtiendrez vos douze et demi.

— Ce serait une offre attrayante, dit M. Bahu.

— Le seul ennui est que le Gouvernement palanais ne l'acceptera pas.

— Le Gouvernement palanais, dit la Rani, changera bientôt sa politique.

— Croyez-vous ?

— Je le sais, répondit la Rani sur un ton qui laissait entendre que cette assurance lui venait directement de la bouche du Maître.

— Quand la politique aura changé, ne serait-il pas opportun que le colonel Dipa glisse un mot en faveur du Pétrole du Sud-Est Asiatique ?

— Sans aucun doute.

Will se tourna vers M. Bahu.

— Seriez-vous disposé, monsieur l'Ambassadeur, à en parler au colonel Dipa ?

Comme s'il eût parlé devant l'assemblée plénière de quelque organisation internationale, M. Bahu s'abrita diplomatiquement sous une réponse

polysyllabique. D'un côté, oui ; mais d'un autre côté, non. D'un certain point de vue, blanc ; mais sous un autre angle, indubitablement noir.

Will écoutait, dans un silence poli. Derrière le masque de Savonarole, derrière le monocle aristocratique, au-delà du verbiage diplomatique, il devinait le courtier levantin, à la recherche de sa commission, le petit fonctionnaire mendiant son pourboire. Et l'initiée royale, quel prix lui avait-on promis pour son parrainage enthousiaste de la Compagnie du Pétrole du Sud-Est Asiatique ? Will était prêt à parier qu'il s'agissait d'une somme assez coquette. Pas pour elle, bien sûr ; non, non. Pour la Croisade de l'Esprit, inutile de le préciser. Pour la plus grande gloire de Koot-Hoomi.

Continuant son discours, M. Bahu évoquait maintenant l'organisation internationale :

— Il va sans dire, disait-il, que toute action positive de ma part doit dépendre des circonstances, telles qu'elles se présenteraient. Me suis-je clairement exprimé ?

— Parfaitement, assura Will. Et maintenant, reprit-il avec une franchise délibérément inconvenante, laissez-moi vous expliquer ma position dans l'affaire. Ce qui m'intéresse, c'est l'argent. Deux mille livres sans rien faire. Une année de liberté, pour avoir seulement aidé Joë Aldehyde à pénétrer à Pala.

— Lord Aldehyde est remarquablement généreux, dit la Rani.

— Remarquablement, reconnut Will, eu égard à la modicité de ce que je puis faire à ce sujet. Inutile de dire qu'il se montrerait encore plus généreux envers toute personne qui lui donnerait une aide plus grande.

Il y eut un long silence. Au loin, un mynah prônait avec monotonie l'attention. Attention à l'avarice ! Attention à l'hypocrisie ! Attention au cynisme déplacé !... On frappa à la porte.

— Entrez, cria Will, puis, se tournant vers M. Bahu : Laissons cette conversation pour une autre occasion, dit-il.

M. Bahu approuva de la tête.

— Entrez, répéta Will.

Vêtue d'une jupe bleue et d'une courte blouse sans boutons qui découvrait la poitrine et ne cachait qu'à moitié une paire de seins ronds comme des pommes, une jeune fille approchant de ses vingt ans entra vivement dans la chambre. Sur son visage brun et lisse, un sourire de salutation très amicale était ponctué par deux fossettes.

— Je suis l'infirmière Appu, commença-t-elle. Radha Appu.

Puis, apercevant les visiteurs de Will, elle s'arrêta.

— Oh... Excusez-moi. Je ne savais pas...

Elle fit à la Rani un semblant de révérence.

Cependant, M. Bahu se levait courtoisement.

— Infirmière Appu, s'exclama-t-il avec enthousiasme. Mon petit ange attentionné de l'hôpital de Shivapuram. Quelle agréable surprise !

Will remarqua que, manifestement, pour la jeune fille la surprise n'avait rien d'agréable.

— Comment allez-vous, monsieur Bahu ? demanda-t-elle sans sourire.

Puis, se retournant vivement, elle commença de s'occuper des courroies du sac de toile qu'elle avait apporté.

— Votre Altesse l'aura sûrement oublié, dit M. Bahu, mais j'ai dû subir une opération l'été dernier. Une hernie, précisa-t-il. Donc cette jeune fille venait me laver tous les matins. Exactement à huit heures quarante-cinq. Et après avoir disparu pendant des mois, la voici de nouveau.

— Synchronisme, dit la Rani comme un oracle, c'est l'essentiel du Plan.

— Je dois faire une piqûre à M. Farnaby, dit la petite infirmière levant les yeux, toujours sans sourire, de sa trousse.

— Les ordres du Docteur sont les ordres du Docteur, dit la Rani, chargeant son rôle de personnage royal qui daigne être affablement joyeuse. Entendre, c'est obéir. Mais où est mon chauffeur ?

— Votre chauffeur est là, dit une voix familière.

Beau comme une vision de Ganymède, Murugan se tenait à l'entrée. Une

lueur d'amusement passa sur le visage de la petite infirmière.

— Tiens, Murugan... je veux dire Altesse.

Elle fit une nouvelle petite révérence qu'il pouvait à loisir prendre pour une marque de respect ou pour une moquerie ironique.

— Tiens, Radha, dit le garçon, sur un ton qui voulait être froidement désinvolte.

Il passa devant elle, et alla rejoindre sa mère, toujours assise.

— La voiture est garée devant, dit-il. Si on peut appeler ça une voiture.

Il eut un rire sarcastique.

— C'est une Austin Baby, année 1954, expliqua-t-il à Will. Tout ce que ce pays hautement civilisé peut offrir à sa famille royale ! Rendang a offert à son ambassadeur une Bentley, ajouta-t-il avec aigreur.

— Qui doit venir me prendre ici dans quelque dix minutes, dit M. Bahu en regardant sa montre. Puis-je donc me permettre de prendre congé de vous, Altesse ?

La Rani tendit la main. Avec toute la piété d'un fervent catholique baisant l'anneau d'un cardinal, il se pencha ; puis il se tourna vers Will :

— Je crois – peut-être à tort – que M. Farnaby s'accommodera de moi quelques instants de plus. Puis-je rester ?

Will assura l'ambassadeur qu'il en serait enchanté.

— Et j'espère, ajouta M. Bahu à l'intention de la petite infirmière, que cela ne soulèvera aucune objection sur le plan médical ?

— Pas sur le plan médical, dit la jeune fille, sur un ton qui impliquait l'existence d'objections ultra-puissantes sur le plan non médical.

Assistée de Murugan, la Rani s'extirpa de son siège.

— Au revoir, mon cher Farnaby, dit-elle en tendant une main chargée de bijoux.

Son sourire était empreint d'une douceur que Will trouva menaçante.

— Au revoir, Madame.

Elle se retourna, tapota la joue de la petite infirmière, et appareilla vers la sortie. Comme, un canot dans le sillage d'un trois-mâts, Murugan la suivait.

[1](#) Soliloquy of the Spanish Cloister (R. Browning).

6

— Fichtre ! explosa l’infirmière dès que la porte se fut refermée sur eux.

— Je suis entièrement d’accord avec vous, dit Will.

La lueur voltairienne éclaira à nouveau le visage évangélique de M. Bahu.

— Fichtre ! répéta-t-il. C’est le mot que j’ai entendu prononcer par un collégien anglais quand il vit la Grande Pyramide pour la première fois. La Rani produit la même impression. Monumentale. Elle est ce que les Allemands appellent eine grosse Seele.

La lueur avait disparu ; le visage ressemblait à nouveau à celui de Savonarole ; les mots – cela était évident – étaient destinés à être publiés.

Soudain, la petite infirmière se mit à rire.

— Qu’y a-t-il de si drôle ? lui demanda Will.

— J’ai vu soudain la Grande Pyramide tout habillée de mousseline blanche, suffoqua-t-elle. Le Dr Robert appelle cela l’uniforme mystique.

— Spirituel, très spirituel, dit M. Bahu. Et pourtant, ajouta-t-il avec diplomatie, je ne vois pas pourquoi les mystiques ne porteraient pas d’uniforme, s’ils le désirent.

La petite infirmière prit une profonde inspiration, sécha les larmes de rire à ses yeux et commença de préparer la piqûre.

— Je sais très bien ce que vous pensez, dit-elle à Will. Vous pensez que je suis beaucoup trop jeune pour faire du bon travail.

— Je pense à coup sûr que vous êtes très jeune.

— Vous autres entrez à l’Université à dix-huit ans et y restez pendant quatre ans. Nous commençons à seize ans et nous poursuivons nos études

jusqu'à vingt-quatre ans – temps partagé entre les études et les stages. J'ai fait des études de biologie et, simultanément, j'ai été infirmière pendant deux ans. De sorte que je ne suis pas aussi sotte que j'en ai l'air. En réalité, je suis une assez bonne infirmière.

— Voilà une déclaration, dit M. Bahu, que je puis confirmer sans réserve. Miss Radha est plus que cela, elle est de tout premier ordre.

En réalité, il entendait – et Will en eut la certitude en examinant l'expression de ce très séduisant moine – que Miss Radha avait une poitrine, un nombril et des seins de premier ordre. Mais la propriétaire du nombril, de la poitrine et des seins s'était irritée de l'admiration de Savonarole, ou en tout cas de la façon dont elle s'était traduite. Avec confiance, une immense confiance, l'ambassadeur revenait à la charge.

La lampe à pétrole fut allumée et, tandis que l'aiguille reposait dans l'eau bouillante, la petite infirmière Appu prit la température de son malade.

— Quatre-vingt-dix-neuf points deux. (Fahrenheit.)

— Voulez-vous dire qu'il faut que je parte ? s'enquit M. Bahu.

— Ce n'est pas nécessaire pour le malade, répondit la jeune fille.

— Alors, je vous prie de rester, dit Will.

La petite infirmière lui fit sa piqûre d'antibiotique, puis préleva dans l'un des flacons de son sac une cuillerée d'un liquide verdâtre, qu'elle mélangea à un demi-verre d'eau.

— Buvez ceci.

Cela ressemblait à une de ces décoctions d'herbes que les adeptes de la diététique substituent au thé.

— Qu'est-ce ? demanda Will.

Et il apprit que c'était l'extrait d'une plante de montagne apparentée à la valériane.

— Elle aide à chasser les soucis, expliqua la petite infirmière. Sans qu'il soit nécessaire de dormir. Nous en donnons aux convalescents. C'est utile aussi dans les cas de maladies mentales.

— Que suis-je ? Malade mental ou convalescent ?

— Les deux, répondit-elle sans hésiter.

Will éclata de rire :

— C'est ce qui arrive quand on recherche les compliments.

— Je ne voulais pas être brutale, assura-t-elle. Je tenais seulement à dire que je n'avais jamais rencontré d'étranger qui ne fût pas un malade mental.

— Même l'ambassadeur ?

Elle retourna la question à son interlocuteur :

— Qu'en pensez-vous ?

Will la renvoya à M. Bahu :

— Vous êtes l'expert dans ce domaine, dit-il.

— Arrangez cela entre vous, dit la petite infirmière. Je dois m'occuper du déjeuner de mon malade.

M. Bahu la regarda partir ; puis, soulevant le sourcil gauche, il laissa tomber son monocle dont il se mit à nettoyer méthodiquement le verre avec son mouchoir.

— Vous êtes malade d'une manière, dit-il à Will. Je suis malade d'une autre manière. Un schizoïde (n'est-ce pas ce que vous êtes ?) et à l'autre bout du monde un paranoïaque. Tous deux victimes du même fléau du xx^e siècle. Non plus la Peste noire, cette fois, mais la Vie grise. Vous êtes-vous jamais intéressé à la puissance ? demanda-t-il après un moment de silence. Will secoua la tête énergiquement.

— Jamais.

— On ne peut avoir de puissance sans se compromettre.

— Et, pour vous, l'horreur d'être compromis l'emporte sur le plaisir de dominer les foules ?

— Dans un rapport de plusieurs milliers contre un.

— De sorte que vous n'avez jamais été tenté ?

— Jamais.

Puis, après une pause :

— Revenons à nos affaires, ajouta Will sur un autre ton.

— À nos affaires, répéta M. Bahu. Dites-moi quelque chose au sujet de lord Aldehyde.

— Eh bien, comme l’a déclaré la Rani, il est remarquablement généreux.

— Ses vertus ne m’intéressent pas, sauf son intelligence. Jusqu’où va son intelligence ?

— Il est assez intelligent pour savoir que personne ne fait rien pour rien.

— Bon, dit M. Bahu. Alors dites-lui de ma part que, selon les travaux effectifs d’experts en stratégie, il doit s’attendre à dépenser au moins dix fois la somme qu’il vous paiera.

— Je lui écrirai une lettre dans ce sens.

— Faites-le aujourd’hui, conseilla M. Bahu. L’avion quitte Shivapuram demain soir, et il n’y aura pas d’autre courrier en partance d’ici une semaine.

— Merci de me prévenir. Et maintenant que Son Altesse et l’adolescent farouche sont partis, passons à la tentation suivante. Que pensez-vous du sexe ?

À la manière d’un homme cherchant à échapper à un nuage d’insectes importuns, M. Bahu agita une main brune et osseuse devant son visage.

— Rien qu’une distraction. Rien qu’une vexation agaçante et humiliante. Mais un homme intelligent arrive toujours à la surmonter.

— Comme il est difficile, dit Will, de comprendre les vices d’un autre homme !

— Vous avez raison. Chaque être devrait se cramponner à la folie dont Dieu a jugé bon de l’accabler. Pecca fortiter, c’était le conseil de Luther. Mais faites en sorte de réprouver vos propres péchés, et non ceux d’autrui. Et surtout ne faites pas ce que les gens font sur cette île. N’essayez pas de vous conduire comme si vous étiez essentiellement sain et naturellement bon. Nous sommes tous des pécheurs déments, emportés dans le même vaisseau

cosmique – et ce vaisseau est toujours prêt à sombrer.

— Et cependant aucun rat n’a le droit de le quitter. Est-ce bien cela que vous disiez ?

— Un petit nombre de rats peuvent parfois tenter de le quitter. Mais ils ne vont jamais loin. L’Histoire et les autres rats m’assurent qu’ils se noieront avec nous tous. C’est pourquoi Pala n’a pas l’ombre d’une chance.

Un plateau à la main, la petite infirmière pénétra de nouveau dans la chambre.

— Un repas bouddhique, annonça-t-elle en nouant une serviette autour du cou de Will. Sauf le poisson. Mais nous avons décidé que les poissons sont des légumes, selon l’esprit des Livres.

Will commença à manger.

— En dehors de la Rani, de Murugan et de nous deux ici, demanda-t-il à la jeune fille, après avoir avalé la première bouchée, combien d’étrangers avez-vous rencontrés ?

— Eh bien, il y a eu un groupe de médecins américains, répondit-elle. Ils sont venus l’an dernier à Shivapuram, alors que je travaillais à l’hôpital central.

— Qu’y venaient-ils faire ?

— Ils cherchaient à découvrir pourquoi nous avons un si faible taux de névroses et de troubles cardiovasculaires. Ces médecins...

Elle secoua la tête :

— Je vous assure, monsieur Farnaby, ils m’ont vraiment fait dresser les cheveux sur la tête – ils ont fait dresser les cheveux sur la tête à tout le personnel.

— Vous estimez donc que notre médecine est plutôt primitive ?

— Ce n’est pas le mot. Elle n’est pas primitive. Elle est à cinquante pour cent terrifiante et à cinquante pour cent inexistante. Des antibiotiques merveilleux – mais pas la moindre méthode pour accroître la résistance qui rendrait les antibiotiques inutiles. Des opérations fantastiques – mais quand il

s'agit de montrer aux gens le moyen de vivre sans se faire charcuter, absolument rien. Et c'est pareil pour tout le reste. Alpha Plus pour vous retaper quand vous vous mettez à tomber en pièces ; mais Delta Moins quand il s'agit de vous maintenir en bonne santé. En dehors du système d'écoulement des eaux et des vitamines synthétiques, vous semblez ne rien faire pour la prévention. Et pourtant vous avez ce proverbe : « Il vaut mieux prévenir que guérir. »

— Mais guérir, dit Will, est tellement plus pathétique que prévenir ! Et pour les médecins c'est beaucoup moins profitable.

— Peut-être pour vos médecins, dit la petite infirmière. Pas pour les nôtres. Les nôtres sont payés pour nous garder en bonne santé.

— Comment donc ?

— La question s'est posée pendant une centaine d'années, et a reçu de nombreuses réponses. Des réponses chimiques, des réponses psychologiques, des réponses concernant la nourriture, la manière de faire l'amour, ce que l'on voit et entend, ce que vous éprouvez à être vous-même dans ce monde.

— Et quelles sont les meilleures réponses ?

— Aucune n'est meilleure, séparée des autres.

— Il n'y a donc point de remède ?

— Comment cela se pourrait-il ?

Et elle cita les quelques vers que toute infirmière étudiante doit apprendre par cœur le premier jour de son stage :

Je suis une foule, obéissant à autant de lois
Qu'elle a de membres. Chimiquement impures
Sont « mes » cellules. Il n'y a pas de guérison unique
Pour ce qui ne peut avoir de cause unique.

« Et qu'il s'agisse de prévention ou de guérison, nous attaquons sur tous les fronts. Tous les fronts, insista-t-elle, depuis la diète jusqu'à

l'autosuggestion, depuis les ions négatifs jusqu'à la méditation.

— Très judicieux.

— Peut-être un peu trop judicieux, dit M. Bahu. Avez-vous jamais essayé de faire entendre raison à un fou ?

Will secoua la tête.

— Je l'ai fait une fois.

Il souleva la mèche grisonnante qui zébrait son front. Juste sous la naissance des cheveux, une cicatrice dentelée faisait saillie, étrangement pâle sur la peau brune.

— Heureusement pour moi, la bouteille avec laquelle il me frappa était assez fragile.

Lissant ses cheveux décoiffés, il se tourna vers la petite infirmière :

— N'oubliez jamais, Miss Radha : aux yeux d'un fou, rien n'est plus insensé que la raison. Pala est une petite île entièrement entourée par neuf mille neuf cents millions de malades mentaux. Gardez-vous donc d'être trop rationnelle. Au pays des déments, l'homme équilibré n'est pas le roi.

Le visage de M. Bahu était illuminé d'une jubilation voltairienne :

— Il est lynché.

Will rit sans conviction, puis se tourna vers la petite infirmière :

— N'avez-vous pas de candidats à l'asile ? demanda-t-il.

— Tout autant que vous, j'entends en proportion de la population. C'est en tout cas ce qu'affirme le manuel.

— Il ne semble donc pas que le fait de vivre dans un milieu sain fasse une différence.

— Pas pour les gens que leur substance chimique prédispose à la psychose. Ils sont nés vulnérables. Des troubles minimes, auxquels d'autres gens ne prennent même pas garde, les terrassent. Nous venons à peine de découvrir ce qui les rend si vulnérables. Nous commençons à être en mesure de les dépister avant la crise. Et dès que nous les avons dépistés, nous pouvons agir

pour augmenter leur résistance. Prévention encore, et bien entendu sur tous les fronts à la fois.

— Par conséquent le fait de naître dans un monde sain fera une différence, même pour l'homme prédestiné à la psychose ?

— Et cela fait déjà une différence pour les névrosés. Le taux de névrose chez vous est d'environ un cinquième et même un quart. Le nôtre est d'environ un vingtième. Le vingtième qui tombe malade reçoit un traitement, sur tous les fronts, et les dix-neuf vingtièmes qui ne sont pas atteints ont reçu une cure préventive, sur tous les fronts. Cela me ramène à ces médecins américains. Trois d'entre eux étaient des psychiatres, dont l'un fumait le cigare sans arrêt et avait un accent allemand. C'est lui qui fut choisi pour nous faire une conférence. Quelle conférence !...

La petite infirmière se prit la tête entre les mains.

— Je n'ai jamais rien entendu de pareil.

— De quoi s'agissait-il ?

— De la manière dont ils traitent les gens qui présentent des symptômes neurotiques. Nous ne pouvions en croire nos oreilles. Ils n'attaquent jamais sur tous les fronts ; ils n'attaquent que sur environ la moitié d'un front. À leur avis, les fronts physiques n'existent pas. À l'exception d'une bouche et d'un anus, leur patient est privé de corps. Ce n'est pas un organisme, il n'est pas né pourvu d'une constitution et d'un tempérament. Tout ce qu'il possède, ce sont les deux extrémités d'un tube digestif, une famille et une psyché. Mais quel genre de psyché ? Évidemment pas l'âme entière, l'âme telle qu'elle est réellement. Comment serait-ce possible, puisqu'ils ne tiennent pas compte de l'anatomie d'une personne, de sa biochimie ou de sa psychologie ? L'âme séparée du corps – voilà le seul front sur lequel ils attaquent. Et pas même le front entier... L'homme au cigare a continué en parlant du subconscient. Mais le seul subconscient qui les intéresse est le subconscient négatif, les immondices dont les gens ont essayé de se défaire en les tuant à la base. Pas un mot sur le subconscient positif. Aucune tentative pour aider le malade à s'ouvrir au sens de la vie ou à la Nature bouddhique. Aucune tentative non plus pour lui apprendre à être un peu plus conscient dans la vie de tous les jours. Vous savez : « Présent, les gars ! » « Attention ! »

Elle imita la voix des mynahs.

— Ces gens laissent le malheureux névrosé croupir dans sa vieille habitude malsaine, qui consiste à n'être jamais dans le présent. Tout cela est pure idiotie. Mais non, l'homme au cigare n'avait même pas cette excuse ; il était aussi intelligent qu'il est possible de l'être. Ce n'est donc pas de l'idiotie. Ce doit être quelque chose de volontaire, une autopersuasion – comme de s'enivrer, ou de se convaincre qu'une sottise est vraie sous prétexte qu'elle figure dans les Écritures. Et maintenant, écoutez ce qu'ils estiment normal. Croyez-le ou non : un être humain normal est un être capable d'orgasme et adapté à son milieu.

De nouveau la petite infirmière se prit la tête dans les mains.

— C'est inimaginable. Il n'est jamais question de ce que vous faites de vos orgasmes. Il n'est jamais question non plus de la qualité de vos sentiments, de vos pensées et de vos perceptions. Et puis, qu'est-ce que le milieu auquel vous êtes supposé vous être adapté ? Est-ce une société démente ou une société saine ? Et en admettant qu'elle soit à peu près saine, est-il normal que tous y soient complètement adaptés ?

Avec un autre de ses sourires pétillants, l'ambassadeur dit :

— Ceux que Dieu veut anéantir, Il commence par les rendre fous. Ou bien, si vous voulez, et peut-être est-ce plus exact, Il commence par les rendre sains d'esprit.

M. Bahu se leva et alla vers la fenêtre.

— Ma voiture est arrivée. Je dois me rendre à mon bureau, à Shivapuram.

Il se tourna vers Will et lui adressa un sourire d'adieu, épanoui. Puis, abandonnant le ton de l'ambassadeur :

— N'oubliez pas d'écrire cette lettre. C'est très important.

Il sourit d'un air entendu et, promenant son pouce sur les deux premiers doigts de sa main droite, il se mit à compter un argent imaginaire.

— Bon vent ! dit la petite infirmière quand il fut parti.

— Quel fut son crime ? interrogea Will. La chose habituelle ?

— D’offrir de l’argent à quelqu’un avec qui il voulait coucher – mais qui ne l’aimait pas. Alors on offre davantage... Est-ce habituel, dans le pays d’où il vient ?

— Foncièrement habituel, assura Will.

— Eh bien, je n’aime pas ça.

— Je l’ai bien vu. Une autre question. Et Murugan ?

— Qu’est-ce qui vous fait poser cette question ?

— La curiosité. J’ai remarqué que vous vous connaissiez déjà. Était-ce quand il est resté ici, il y a deux ans, sans sa mère ?

— Comment savez-vous cela ?

— Un petit oiseau me l’a dit, ou plutôt un très gros oiseau.

— La Rani... Elle a dû en parler comme de Sodome et Gomorrhe.

— Malheureusement, les détails croustillants m’ont été épargnés. De sombres insinuations – voilà tout ce que j’ai obtenu. Des insinuations, par exemple, sur de vieilles Messalines donnant des leçons d’amour à d’innocents jeunes garçons.

— Il avait bien besoin de ces leçons !

— Des insinuations, aussi, sur une fille précoce et aguichante, de son âge.

L’infirmière éclata de rire.

— La connaissez-vous ?

— La fille précoce et aguichante, c’est moi.

— Vous ? La Rani le sait-elle ?

— Murugan ne lui a donné que les faits, pas de noms. Je lui en suis reconnaissante. Vous savez, j’ai agi plutôt mal. Perdant la tête pour quelqu’un que je n’aimais pas vraiment, et blessant quelqu’un que j’aimais... Comment peut-on être aussi stupide ?

— Le cœur a ses raisons, dit Will, et les glandes endocrines ont les leurs.

Il y eut un long silence. Il termina son poisson froid et ses légumes.

L'infirmière Appu lui tendit une assiette de salade de fruits.

— Vous n'avez jamais vu Murugan dans un pyjama de satin blanc, dit-elle.

— Ai-je raté quelque chose ?

— Vous n'avez pas idée de ce qu'il peut être beau dans un pyjama de satin blanc ! On n'a pas le droit d'être aussi beau. Quelle indécence ! Quel privilège injuste !

C'est pour l'avoir vu dans ce pyjama de satin blanc, signé Sulka, qu'elle avait définitivement perdu la tête. Perdu si totalement qu'elle avait, pendant deux mois, été une autre personne ; une idiote à la poursuite d'un garçon qui ne pouvait pas la souffrir ; et elle avait tourné le dos à celui qui l'avait toujours aimée et qu'elle avait toujours aimé.

— Jusqu'où êtes-vous allée avec le garçon au pyjama ? demanda Will.

— Jusqu'au lit, répondit-elle. Mais quand je l'ai embrassé, il bondit hors des draps et s'enferma dans la salle de bains. Il refusa d'en sortir avant que je lui passe son pyjama par l'imposte et que je lui donne ma parole d'honneur que je ne l'inquiéterais pas. Aujourd'hui, je puis en rire ; mais à ce moment, je vous assure, à ce moment...

Elle secoua la tête.

— Une pure tragédie ! D'après la manière dont je me suis comportée, ils ont dû deviner ce qui s'était passé. Il était évident que les filles précoces et aguichantes n'avaient rien de bon pour lui. Il lui fallait des leçons méthodiques.

— Le reste de l'histoire, je le connais, dit Will. Le fils écrivit à la mère, la mère revint à tire-d'aile et l'emmena en Suisse.

— D'où ils ne revinrent qu'il y a environ six mois. Et pendant au moins la moitié de ce temps, ils ont vécu à Rendang, chez une tante de Murugan.

Will était sur le point de parler du colonel Dipa ; mais il se souvint qu'il avait promis à Murugan de rester discret.

Du jardin parvint le bruit d'un sifflement.

— Excusez-moi, dit la petite infirmière qui alla à la fenêtre.

Elle agita la main en souriant joyeusement.

— C'est Ranga.

— Qui est Ranga ?

— Cet ami dont je vous parlais. Il désire vous poser quelques questions. Peut-il entrer un instant ?

— Bien sûr.

Elle revint à la fenêtre et fit un signe.

— Cela signifie, je pense, que le pyjama de satin blanc ne compte plus du tout.

Elle acquiesça de la tête :

— C'était une pièce en un acte. J'ai recouvré mes esprits presque aussi vite que je les avais perdus. Et, quand je les ai recouvrés, il y avait Ranga, toujours le même, qui m'attendait.

La porte pivota et un jeune homme maigre, en chaussures de gymnastique et short kaki, entra dans la chambre.

— Ranga Karakuran, se présenta-t-il en serrant la main de Will.

— Si tu étais venu cinq minutes plus tôt, dit Radha, tu aurais eu le plaisir de rencontrer M. Bahu.

— Il était ici ?

Ranga fit une grimace de dégoût.

— Est-il si détestable que cela ? demanda Will.

Ranga énuméra les chefs d'accusation :

— A. Il nous hait. B. Il est le chacal apprivoisé du colonel Dipa. C. Il est l'ambassadeur officieux de toutes les compagnies pétrolières. D. Le vieux cochon a fait des avances à Radha, et E. Il donne des conférences sur la nécessité d'une renaissance religieuse. Il a même publié un livre à ce sujet. Un vrai, avec préface d'un professeur de l'École de Théologie de Harvard. Tout cela fait partie de la campagne contre l'indépendance de Pala. Dieu est l'alibi de Dipa. Pourquoi les criminels ne peuvent-ils être francs, quant à ce

qu'ils ont l'intention de faire ? Toute cette écœurante fange idéaliste, ça donne envie de vomir.

Radha tendit la main et lui tira l'oreille en trois coups secs.

— Petite... commença-t-il, en colère.

Puis il se tut et rit :

— Tu as entièrement raison, dit-il. Tout de même, il ne fallait pas tirer aussi fort.

— Est-ce cela que vous avez coutume de faire lorsqu'il s'emballe ? demanda Will à Radha.

— Toutes les fois qu'il s'emballe inopportunément, ou au sujet de choses auxquelles il ne peut rien.

Will se tourna vers le garçon :

— Et vous, vous arrive-t-il de devoir lui tirer les oreilles ?

Ranga rit :

— Je trouve plus efficace de la fesser. Malheureusement, c'est rarement nécessaire.

— Cela signifie-t-il qu'elle est mieux équilibrée que vous ?

— Mieux équilibrée ? Mais elle est anormalement saine.

— Alors que vous êtes seulement normal ?

— Peut-être un peu à gauche du centre.

Il secoua la tête :

— Je suis horriblement abattu, parfois. Je sens que je ne suis bon à rien.

— Alors qu'en fait, dit Radha, il est si capable qu'on lui a accordé une bourse pour aller étudier la biochimie à l'université de Manchester.

— Comment le traitez-vous quand il vous joue ces tours de désespoir, de pécheur misérable ? Vous lui tirez les oreilles ?

— Oui, dit-elle, et... bien d'autres choses.

Elle regarda Ranga et Ranga la regarda. Puis ils éclatèrent de rire tous deux.

— Bon, dit Will. Bon. Et ces autres choses étant ce qu'elles sont, poursuivit-il, Ranga envisage-t-il de quitter Pala pour quelques années ?

— Sans enthousiasme, convint Ranga.

— Mais il doit partir, dit fermement Radha.

— Et arrivé là-bas, demanda Will, sera-t-il heureux ?

— C'est ce que je comptais vous demander, dit Ranga.

— Eh bien, vous n'aimerez pas le climat, vous n'aimerez pas la nourriture, vous n'aimerez ni les bruits, ni les odeurs, ni l'architecture. Mais vous aimerez à peu près sûrement le travail, et vous vous apercevrez probablement que vous pouvez aimer un grand nombre de gens.

— Et les filles ? demanda Radha.

— Comment désirez-vous que je réponde à cette question ? demanda-t-il. De manière à vous tranquilliser, ou sans mentir ?

— Sans mentir.

— Eh bien, ma chère, la vérité est que Ranga aura un succès fou. Des douzaines de filles le trouveront irrésistible. Et quelques-unes seront charmantes. Qu'éprouverez-vous s'il ne peut résister ?

— Je serai heureuse pour lui.

Will s'adressa à Ranga :

— Et serez-vous heureux si elle se console, pendant que vous serez loin, auprès d'un autre garçon ?

— J'aimerais l'être, dit-il. Mais que je le sois réellement, c'est une autre question.

— Lui ferez-vous promettre d'être fidèle ?

— Je ne lui ferai rien promettre.

— Bien qu'elle vous appartienne ?

— Elle n'appartient qu'à elle-même.

— Et Ranga n'appartient qu'à lui, dit la petite infirmière. Il est libre de faire ce qu'il veut. Will songea à l'alcôve framboise de Babs et eut un rire féroce.

— Et surtout libre, dit-il, de faire ce qu'il ne veut pas.

Il regarda l'un après l'autre les deux jeunes visages et vit qu'on l'observait avec un certain étonnement. Sur un autre ton et avec un sourire d'une nature différente :

— Mais j'ai oublié, ajouta-t-il. L'un de vous est anormalement sain et l'autre est simplement un peu à gauche du centre. Comment donc pourriez-vous comprendre ce que ce malade mental étranger raconte ?

Puis, sans leur laisser le temps de répondre :

— Dites-moi, depuis combien de temps êtes-vous ?...

Il s'interrompt.

— Mais peut-être suis-je indiscret. Dans ce cas, dites-moi simplement de me mêler de mes affaires. Mais j'aimerais savoir, rien qu'au point de vue anthropologique, depuis quand vous êtes amis.

— Voulez-vous dire « amis », demanda la petite infirmière, ou « amants » ?

— Pourquoi pas les deux, puisque nous y sommes ?

— Eh bien, Ranga et moi sommes amis depuis l'enfance. Et nous sommes amants – excepté ce misérable épisode du pyjama blanc – depuis que j'ai eu quinze ans et demi et lui dix-sept, il y a à peu près deux ans et demi.

— Et personne ne s'y est opposé ?

— Pourquoi l'aurait-on fait ?

— Pourquoi vraiment ? répéta Will. Il n'en demeure pas moins que, dans mon pays, pratiquement tout le monde s'y serait opposé.

— Et avec les autres garçons ? demanda Ranga.

— En théorie, c'est encore plus impensable qu'avec les filles. En

pratique... Eh bien, vous pouvez deviner ce qui arrive quand cinq ou six cents adolescents mâles sont enfermés ensemble dans un pensionnat. Ce genre de choses arrive-t-il ici aussi ?

— Bien sûr.

— J'en suis étonné.

— Étonné ? Pourquoi ?

— Parce que les filles ne sont pas inaccessibles.

— Mais un genre d'amour ne peut pas interdire l'autre.

— Et les deux sont légitimes ?

— Naturellement.

— De sorte que personne n'y aurait pris garde, si Murugan s'était intéressé à un autre garçon en pyjama ?

— Non, s'il s'était agi de relations convenables.

— Malheureusement, dit Radha, la Rani a si bien travaillé qu'il ne peut s'intéresser à personne d'autre qu'elle – et, naturellement, que lui.

— Pas aux garçons ?

— Peut-être maintenant. Je ne sais pas. Tout ce que je sais, c'est qu'à l'époque il n'y avait personne dans son univers. Pas de garçons et encore moins de filles. Rien que la mère, la masturbation et le Maître Transcendant. Rien que des disques de jazz et des voitures de sport, et l'ambition hitlérienne d'être un Grand Chef et de faire de Pala ce qu'il appelle un État moderne.

— Il y a trois semaines, dit Ranga, lui et la Rani étaient au Palais, à Shivapuram. Ils ont invité un groupe d'étudiants de notre université à venir entendre les idées de Murugan – au sujet du pétrole, de l'industrialisation, de la télévision, de l'armement, de la Croisade de l'Esprit.

— A-t-il obtenu des conversions ?

Ranga secoua la tête :

— Pourquoi chercherait-on à échanger quelque chose de riche, de bon et d'infiniment intéressant contre quelque chose de mauvais, de misérable et

d'ennuyeux ? Nous ne ressentons aucun besoin de vos navires rapides et de votre télévision. Encore moins de vos guerres et de vos révolutions, de vos renaissances, de vos slogans politiques, de l'absurdité métaphysique de Rome ou de Moscou. Avez-vous jamais entendu parler de maithuna ? demanda-t-il.

— Maithuna ? Qu'est-ce ?

— Commençons par la toile de fond historique, répondit Ranga.

Et, avec le pédantisme jovial d'un étudiant faisant une conférence sur un sujet qu'il vient lui-même seulement d'aborder, il se lança :

— Le Bouddhisme pénétra à Pala il y a environ douze siècles, et il vint, non pas de Ceylan comme on pourrait le croire, mais du Bengale et, par le Bengale, plus tard, du Tibet. Résultat : nous sommes des Mahayanistes et notre Bouddhisme a subi des infiltrations de Tantrisme. Savez-vous ce qu'est le Tantrisme¹ ?

Will dut convenir qu'il n'en avait qu'une notion très vague.

— À dire vrai, dit Ranga avec un rire qui traversa irrémédiablement l'écorce de son pédantisme, je n'en sais pas beaucoup plus que vous. Le Tantrisme est un vaste sujet dont la plus grande partie, je suppose, n'est faite que de sottises et de superstitions indignes qu'on s'y arrête. Mais il y a un fort noyau de bon sens. Si vous êtes tantrique, vous ne renoncez pas au monde et vous ne niez pas ses valeurs, vous n'essayez pas de fuir dans un Nirvâna en dehors de la vie, comme les moines de l'École du Sud le font. Non, vous acceptez le monde et vous l'utilisez ; vous utilisez tout ce que vous faites, tout ce qui vous arrive, tout ce que vous voyez et entendez et goûtez et touchez, comme autant de moyens de vous libérer de la prison qu'est votre « moi ».

— Belles paroles, dit Will sur un ton de scepticisme poli.

— Pas seulement, insista Ranga. C'est là toute la différence, ajouta-t-il (et son pédantisme puéril modula l'ardeur de son prosélytisme juvénile), c'est là toute la différence entre votre philosophie et la nôtre. Les philosophes occidentaux – même les meilleurs – ne sont rien de plus que de beaux parleurs. Les philosophes orientaux sont souvent d'assez piètres parleurs, mais ça n'a pas d'importance. La parole n'est pas l'essentiel. Leur

philosophie est pragmatique et opérationnelle. Comme la philosophie de la physique moderne – sauf que les opérations en question sont psychologiques et les résultats transcendants. Vos métaphysiciens émettent des avis sur la nature de l'homme et sur l'univers ; mais ils n'offrent au lecteur aucun moyen de contrôler la pertinence de ces avis. Quand nous émettons des avis, nous les accompagnons d'une liste d'opérations à exécuter pour contrôler l'exactitude de ce que nous avons dit. Par exemple, Tat tvam asi, « tu es Cela » – le cœur de toute notre philosophie, Tat tvam asi, répéta-t-il. Ça ressemble à une proposition métaphysique ; mais en réalité ça se rapporte à une expérience psychologique, et les opérations grâce auxquelles cette expérience s'est poursuivie sont décrites par nos philosophes, de telle sorte que quiconque est prêt à accomplir les opérations nécessaires peut contrôler l'exactitude de Tat tvam asi, personnellement. Ces opérations sont appelées yoga, ou dhyana ou Zen, ou – dans certaines circonstances, maithuna.

— Ce qui nous ramène à ma première question. Qu'est-ce que le maithuna ?

— Vous feriez mieux de le demander à Radha.

Will se tourna vers la petite infirmière :

— Qu'est-ce ?

— Maithuna, répondit-elle gravement, est le yoga de l'amour.

— Sacré ou profane ?

— Ça ne fait pas de différence.

— Toute la question est là, intervint Ranga. Quand vous pratiquez le maithuna, l'amour profane devient amour sacré.

— Buddhatvan yoshidyonisansritan, cita la jeune fille.

— Pas de sanscrit. Qu'est-ce que ça signifie ?

— Comment traduiriez-vous Buddhatvan, Ranga ?

— Sagesse, bouddhité, disposition à être éclairé.

Radha inclina la tête et se tourna vers Will.

— Cela signifie que la Sagesse est dans le Yoni.

— Dans le Yoni ?

Will se souvint de ces petits emblèmes de pierre de l'Éternel Féminin qu'il avait achetés à Bénarès, à un bossu, vendeur de bondieuseries, pour en faire cadeau aux employées de son bureau. Huit annas pour un yoni noir, douze pour l'image plus sacrée encore du yonilingam.

— Littéralement dans le Yoni ? demanda-t-il – ou métaphoriquement ?

— Quelle question ridicule ! dit Radha, et elle rit de son clair rire de gaieté pure. Croyez-vous que nous fassions l'amour métaphoriquement ? Buddhatvan yoshidyonisansritan, répéta-t-elle, ne peut pas être plus totalement et absolument littéral.

— Avez-vous entendu parler de la tribu des Onéides ? demandait maintenant Ranga.

Will hocha la tête. Il avait connu un historien américain spécialiste des tribus du XIX^e siècle.

— Mais comment la connaissez-vous ? demanda-t-il.

— Parce qu'elle est mentionnée dans tous nos manuels de philosophie appliquée. Fondamentalement, le maithuna est identique à ce que les Onéides appelaient la Continence mâle. Et c'est la même chose que les Romains entendaient par coïtus reservatus.

— Reservatus, répéta la jeune fille. Ça me donne toujours envie de rire. « Quel jeune homme réservé ! »

Les fossettes réapparurent et il y eut un éclair de dents blanches.

— Ne soyez pas sotté, dit sévèrement Ranga. Nous parlons de choses sérieuses.

Elle fit des excuses. Mais reservatus était décidément trop drôle.

— En un mot, conclut Will, il s'agit tout simplement du contrôle des naissances sans préservatifs.

— Mais c'est seulement le début de l'histoire, dit Ranga. Maithuna n'est pas que cela. Il y a un autre aspect plus important.

L'étudiant pédant se réaffirmait.

— Rappelez-vous, poursuivit-il d'un ton convaincu, rappelez-vous la question que Freud rabâchait continuellement.

— Quelle question ? Il y en avait tant !

— La question de la sexualité des enfants. Ce dont nous héritons dès la naissance, et que nous ressentons tout au long de la première et de la seconde enfance, c'est une sexualité qui n'est pas concentrée sur les organes génitaux ; c'est la sexualité diffuse dans tout notre organisme. Tel est le paradis dont nous héritons. Mais le paradis se perd à mesure que l'enfant grandit. Maithuna est une tentative organisée pour retrouver ce paradis.

Il se tourna vers Radha.

— Vous avez une bonne mémoire, dit-il. Quelle est la phrase de Spinoza que l'on cite dans le livre de philosophie appliquée ?

— Rendez le corps capable de faire de nombreuses choses, cita-t-elle. Cela vous aidera à parfaire l'esprit et à atteindre ainsi un amour intellectuel de Dieu.

— De là tous les yogas, dit Ranga. Y compris le maithuna.

— Et c'est un vrai yoga, insista la jeune fille. Aussi bon que le raja-yoga ou le karma-yoga ou le bhaktiyoga. En fait, bien meilleur, dans la mesure où un grand nombre d'êtres sont en cause. Le maithuna les conduit à Cela.

— Qu'est-ce que « cela » ?

— « Cela » est où vous savez.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Ce que vous êtes en fait – et croyez-le ou non, ajouta-t-elle, Tat tvam asi – « tu es Cela », et je suis Cela. Cela, c'est moi.

Les fossettes reparurent, les dents brillèrent.

— Et Cela, c'est aussi lui.

Elle pointa un doigt vers Ranga.

— Incroyable, n'est-ce pas ?

Elle lui tira la langue.

— Et pourtant c'est un fait.

Ranga sourit et posa son index sur le bout du nez de Radha :

— Et pas simplement un fait, dit-il. Une vérité révélée.

Il lui donna une petite tape sur le nez.

— Une vérité révélée, répéta-t-il. Faites donc bien attention, jeune fille.

— Je me demande pourquoi, dit Will, nous ne sommes pas tous éclairés, s'il s'agit seulement de faire l'amour d'une manière spéciale. Répondez-moi là-dessus.

— Je vous répondrai, commença Ranga.

Mais la jeune fille lui coupa la parole :

— Écoutez, dit-elle. Écoutez.

Will écouta. Faible et lointaine, mais pourtant distincte, il entendit l'étrange voix inhumaine qui l'avait d'abord accueilli à Pala.

— Attention ! disait la voix. Attention ! Attention !...

— Encore ce fichu oiseau !

— Mais c'est là le secret !

— « Attention » ? Vous disiez tout à l'heure que c'était quelque chose d'autre. Et ce jeune homme si réservé ?

— Tout cela doit simplement nous encourager à faire attention.

— Et cela encourage, confirma Ranga. C'est toute la question du maithuna. Ce n'est pas une technique particulière qui transforme l'amour en yoga ; c'est cette conscience que la technique rend possible. Conscience de nos sensations et conscience de la non-sensation en toute sensation.

— Qu'est-ce qu'une non-sensation ?

— C'est la matière de sensation que mon non-être me fournit.

— Et vous prêtez attention à votre non-être ?

— Bien sûr.

Will fit face à la petite infirmière :

— Vous aussi ?

— À mon être, répondit-elle, et en même temps à mon non-être. Et au non-être de Ranga et à l'être de Ranga, et au corps de Ranga et à mon corps, et à tout ce qu'il éprouve. Et à tout l'amour et à toute l'amitié. Et au mystère de l'autre – le parfait étranger qu'est l'autre moitié de mon être, comme à celle de mon non-être. Et l'on reste tout le temps attentif à ces choses que, si l'on est sentimental, ou pis encore si l'on est spirituel à la façon de la pauvre vieille Rani, on trouve terre à terre, grossières et même sordides. Mais elles ne sont pas sordides. Si l'on en est pleinement conscient, elles sont tout aussi belles que tout le reste, tout aussi merveilleuses.

— Le maithuna est le dhyana, conclut Ranga.

Il devait penser qu'un mot nouveau expliquerait tout.

— Mais qu'est-ce que le dhyana ? demanda Will.

— Le dhyana, c'est la contemplation.

— Contemplation ?

Will songea à l'alcôve framboise de Charing Cross Road. Contemplation était bien le dernier mot qu'il eût choisi. Et pourtant, même là-bas, toute réflexion faite, il avait trouvé une espèce de délivrance. Ces égarements dans les lueurs changeantes de l'enseigne Porter's Gin étaient ceux de son odieux moi diurne. C'était aussi, hélas, les égarements de tout le reste de son être – égarements de l'amour, de l'intelligence, de la décence élémentaire, de toute conscience ; excepté celle d'une frénésie atroce, dans les lueurs cadavériques ou dans l'éclat rosé de l'illusion la plus honteuse et la plus vulgaire. Il regarda de nouveau le visage illuminé de Radha. Quel bonheur ! Quelle conviction claire, non pas du péché auquel M. Bahu était si résolu à vouer le monde, mais de son contraire, serein et heureux. La chose était profondément émouvante. Mais Will refusa de se laisser émouvoir – *Noli me tangere* – c'était un impératif catégorique. Changeant d'optique, il chercha à considérer l'ensemble, dans ce qu'il avait de reconfortante absurdité. Que ferons-nous pour être sauvés ? La réponse est en cinq lettres.

Souriant à sa propre plaisanterie :

— Avez-vous appris le maithuna à l'école ? demanda-t-il avec ironie.

— À l'école, répondit Radha sur un ton tranquille, qui ôta à Will toute pensée rabelaisienne.

— Tout le monde l'apprend, ajouta Ranga.

— Et quand l'enseignement commence-t-il ?

— À peu près en même temps que celui de la trigonométrie et de la biologie supérieure. C'est-à-dire entre quinze ans et quinze ans et demi.

— Et après avoir étudié le maithuna, après que vous avez eu accès au monde, et que vous vous êtes mariés – si vous vous mariez jamais...

— Que si, que si, assura Ranga.

— Le pratiquerez-vous encore ?

— Tout le monde ne le pratique pas, bien sûr. Mais une bonne partie continue.

— Tout le temps ?

— Sauf quand ils désirent avoir un enfant.

— Et ceux qui ne veulent pas d'enfant, mais qui voudraient un peu se distraire du maithuna – que font-ils ?

— Les préservatifs, dit Ranga laconiquement.

— Et les préservatifs sont permis ?

— Permis ? Ils sont distribués par le Gouvernement. Librement et gratuitement, et pour rien, sauf les taxes.

— Le facteur, ajouta Radha, en livre une provision de trente au début de chaque mois.

— Et les enfants n'arrivent pas ?

— Seulement ceux qu'on désire. Personne n'en a plus de trois, et la plupart des gens s'arrêtent à deux.

— Avec pour conséquence, dit Ranga, reprenant ses manières pédantes, que notre population augmente de moins d'un virgule trois pour cent par an.

Tandis que l'augmentation de la population à Rendang est aussi importante qu'à Ceylan – presque trois pour cent. Et celle de Chine est de deux pour cent, et celle de l'Inde d'environ un virgule sept.

— J'étais en Chine il y a un mois, dit Will. Terrifiant !... Et j'ai passé l'an dernier quatre semaines en Inde. Et avant l'Inde, en Amérique centrale, qui surpasse même Rendang et Ceylan. L'un de vous est-il allé à Rendang-Lobo ?

Ranga fit un signe de tête affirmatif.

— Trois jours à Rendang, expliqua-t-il. Si l'on atteint la classe de Sixième supérieure, le voyage fait partie du cours de sociologie supérieure. On vous laisse constater par vous-même à quoi ressemble l'Extérieur.

— Et que pensez-vous de l'Extérieur ? s'enquit Will.

Ranga répondit par une autre question :

— Quand vous étiez à Rendang-Lobo, vous a-t-on montré les taudis ?

— Ils ont voulu m'empêcher de les voir. Mais je me suis dérobé à leur surveillance.

Dérobé, il s'en souvenait extrêmement bien, sur le chemin de retour à l'hôtel, après un cocktail effroyable au ministère des Affaires étrangères de Rendang : tout ce qui avait un nom était là. Tous les dignitaires locaux et leurs femmes – uniformes et médailles, Dior et émeraudes. Tous les étrangers de poids – des diplomates à foison, des marchands de pétrole anglais et américains, six membres de la commission commerciale japonaise, une pharmacologiste de Leningrad, deux ingénieurs polonais, un touriste allemand, qui était justement le cousin de Krupp von Bohlen, un Arménien énigmatique, représentant un très important consortium financier de Tanger et, dans une auréole de triomphe, les quatorze techniciens tchèques qui étaient arrivés les mois précédents avec un lot de tanks, de canons et de mitrailleuses Skoda. Et ce sont ceux-là, se disait Will en descendant l'escalier de marbre du ministère des Affaires étrangères, en direction de Liberty Square, ce sont ceux-là qui dirigent le monde ! Neuf mille neuf cents millions d'êtres à la merci de quelques vingtaines de politiciens, de quelques milliers de colosses, de généraux et de bailleurs de fonds ! Ils sont le cyanure de la

terre – et le cyanure ne perdra jamais sa saveur.

Après l'éclat du cocktail, après les rires, et les effluves entêtants des femmes aspergées de Chanel, les allées derrière le Palais de Justice flambant neuf lui avaient paru doublement sombres et fétides ; les pauvres hères campant sous les palmiers d'Independance Avenue, plus abandonnés de Dieu et des hommes que les plus mal lotis et désespérés, dormant tels des monceaux de cadavres, dans les rues de Calcutta. Il songeait maintenant à un petit garçon, minuscule squelette au ventre gonflé, qu'une petite fille, guère plus haute que lui, avait laissé tomber de son épaule, et qu'il avait ramassé, meurtri et tremblant. Conduit par l'autre enfant, Will avait ramené le petit, l'avait descendu dans la cave sans fenêtre qui, pour neuf d'entre eux (il avait compté les têtes noires et teigneuses) tenait lieu de maison.

— Garder les enfants en bonne santé, dit-il, guérir les maladies, prévenir la corruption des eaux – l'on commence par faire ces choses qui sont manifestement et intrinsèquement bonnes. Et où cela mène-t-il ? À augmenter la somme de la misère humaine et à mettre en péril la civilisation ! C'est le type de farce cosmique, dans laquelle Dieu semble se complaire.

Il gratifia les jeunes gens d'un sourire réprobateur et féroce.

— Dieu n'a rien à faire ici, rétorqua Ranga, et la farce n'est pas cosmique, elle est strictement humaine. Ces choses ne s'apparentent pas à la pesanteur ni à la seconde loi de la Thermodynamique ; elles ne doivent pas arriver. Elles ne se réalisent que parce que les gens sont assez stupides pour les permettre. Ici à Pala, nous ne leur avons pas permis de se réaliser, de sorte que la farce ne nous a pas été infligée. Nous avons une bonne hygiène depuis près d'un siècle – et cependant, aujourd'hui encore, l'île n'est pas surpeuplée, nous ne sommes pas misérables, nous ne sommes pas sous une dictature. Et la raison en est très simple : nous avons choisi de nous conduire d'une façon sensée et réaliste.

— Comment diable avez-vous pu choisir ? demanda Will.

— Les gens qualifiés se sont montrés intelligents au moment propice, dit Ranga. Mais il faut admettre qu'ils ont eu aussi beaucoup de chance. En fait, Pala tout entière a eu une chance extraordinaire. Elle a eu la chance, avant tout, de n'être jamais une colonie. Rendang a un port magnifique. Cela lui a

valu une invasion arabe au Moyen Âge. Nous n'avons pas de port, de sorte que les Arabes nous ont dédaignés, et nous sommes toujours Bouddhistes ou Çivaïtes – quand nous ne sommes pas Tantristes agnostiques.

— Est-ce cela que vous êtes ? demanda Will. Un Tantriste agnostique ?

— Mâtiné de Mahayana, précisa Ranga. Bon, pour en revenir à Rendang, après les Arabes vinrent les Portugais. Chez nous, point. Pas de port, pas de Portugais. Donc pas de minorité catholique ; pas d'ineptie blasphématoire, selon laquelle ce serait la volonté de Dieu que l'on se multiplie dans une misère inhumaine ; pas de résistance organisée au contrôle des naissances. Et ce n'est pas notre unique chance : après cent vingt années de présence portugaise, Ceylan et Rendang reçurent les Hollandais. Et à la suite des Hollandais vinrent les Anglais. Nous avons échappé à ces deux fléaux. Pas de Hollandais, pas d'Anglais, donc pas de planteurs, pas de main-d'œuvre coolie, pas de récoltes exportées comptant, pas d'épuisement systématique du sol. Pas non plus de whisky, de calvinisme, de syphilis, d'administrateurs étrangers. Nous avons pu suivre notre propre voie et assumer la responsabilité de nos propres affaires.

— Vous avez eu certainement de la chance.

— Et en plus de cette chance étonnante, poursuivit Ranga, il y a eu l'étonnante gestion de Murugan le Réformateur et d'Andrew MacPhail. Le Dr Robert vous a-t-il parlé de son arrière-grand-père ?

— Quelques mots seulement.

— Vous a-t-il raconté la fondation de la Station Expérimentale ?

Will secoua la tête.

— La Station expérimentale, expliqua Ranga, est étroitement liée à notre politique de la population. Tout a commencé par une famine. Avant de venir à Pala, le Dr Andrew avait séjourné quelques années à Madras. Deux ans après son arrivée, la mousson ne vint pas. Les récoltes furent brûlées, les citernes et même les puits séchèrent. À l'exception des Anglais et des riches, personne n'avait plus de nourriture. Les gens tombaient comme des mouches. Il y a un passage célèbre dans les Mémoires du Dr Andrew au sujet de la famine. Une description, puis des commentaires. Quand il était enfant, il avait

dû entendre un tas de sermons, et il en gardait un en mémoire, maintenant qu'il travaillait parmi des Indiens faméliques. « L'homme ne vit pas seulement de pain », avait commencé le prédicateur. Et il avait été si éloquent que plusieurs personnes s'étaient converties. « L'homme ne vit pas seulement de pain. » Mais Andrew constatait maintenant que, sans pain, il n'y a plus d'intelligence, plus d'esprit, plus de lumière intérieure, plus de Père dans les Cieux. Il n'y a que la faim, il n'y a que le désespoir, puis l'apathie et enfin la mort.

— Encore une de ces farces cosmiques ! dit Will. Et celle-ci a été formulée par Jésus lui-même. À ceux qui ont, il sera donné, et à ceux qui n'ont rien, il sera retiré même ce qu'ils ont – la misérable condition de l'homme. C'est la plus cruelle des farces divines, et aussi la plus répandue. Je l'ai vue infligée à des millions d'hommes et de femmes, à des millions de petits enfants – dans le monde entier.

— Vous comprendrez donc pourquoi cette famine laissa au Dr Andrew une impression aussi indélébile. Il avait résolu, ainsi que son ami le Rajah, qu'il y aurait du moins, à Pala, toujours du pain. De là leur décision de fonder la Station expérimentale. Rothamsted-des-Tropiques fut un grand succès. En quelques années, nous eûmes de nouvelles variétés de riz, de maïs, de millet et d'arbre à pain. Nous eûmes de meilleures races de bétail et de volaille. De meilleurs moyens de culture et de fumure ; et vers les années 50, on construisit la première usine de superphosphates en Orient. Grâce à tout cela, les gens mangeaient mieux, vivaient plus longtemps et la mortalité infantile reculait. Dix ans après la fondation de Rothamsted-des-Tropiques, le Rajah fit faire le recensement. La population s'était plus ou moins stabilisée pendant un siècle. Maintenant, elle commençait à augmenter. Le Dr Andrew prévoyait qu'à ce train, en cinquante ou soixante années, Pala serait transformée en taudis pourrissants, comme Rendang aujourd'hui. Que fallait-il faire ? Le Dr Andrew avait lu son Malthus. « La production alimentaire augmente arithmétiquement ; la population augmente géométriquement. L'homme n'a qu'une alternative : il peut, soit laisser agir la Nature, qui résoudra le problème de la population par le vieux moyen familier, la famine, la peste et la guerre ; ou bien (Malthus était un homme d'Église), il peut limiter l'accroissement de la population par une réserve morale. »

— Rréserrve morrale, répéta la petite infirmière en roulant les « r », en une parodie indonésienne d'un théologien écossais. Rréserrve morrale. Justement, ajouta-t-elle, le Dr Andrew venait d'épouser la nièce du Rajah, qui avait seize ans.

— Et c'était là, dit Ranga, une raison de plus de réviser Malthus. La famille d'un côté, la réserve de l'autre... Il existait sûrement une voie meilleure, plus heureuse et plus humaine, entre ces deux bornes malthusiennes. Il en existait effectivement une, même à cette époque ; même avant l'âge du caoutchouc et des spermicides. Il y avait des éponges, il y avait du savon, il y avait des capotes, faites de toutes sortes de matières réputées imperméables, depuis la soie huilée jusqu'au boyau de mouton obturé. L'arsenal complet du Contrôle des naissances paléolithique.

— Et comment le Rajah et ses sujets réagirent-ils au Contrôle des naissances paléolithique ? Avec horreur ?

— Pas du tout. C'étaient de bons Bouddhistes, et tout bon Bouddhiste sait que la procréation n'est rien d'autre qu'un assassinat ajourné. Faites votre possible pour éloigner la Roue de la Vie et de la Mort, et pour l'amour du ciel n'allez pas pousser des victimes inutiles sous la Roue. Pour un bon Bouddhiste, le contrôle des naissances a un sens métaphysique. Et pour une communauté villageoise de cultivateurs de riz, il a un sens social et économique. Il doit y avoir assez de jeunes pour travailler aux champs et pour faire vivre les vieux et les tout-petits. Mais pas trop ; car alors ni les vieux, ni les travailleurs, ni leurs enfants n'auront de quoi manger. Autrefois, les couples devaient avoir six enfants pour en élever deux ou trois. Puis vinrent l'eau potable et la Station expérimentale. Sur six enfants, il en survivait maintenant cinq. Les vieux canons de la procréation étaient devenus caducs. La seule objection faite au Contrôle des naissances paléolithique était sa brutalité. Mais il y avait heureusement une solution plus esthétique. Le Rajah était initié au Tantrisme, et il avait étudié le yoga de l'amour. Le Dr Andrew avait entendu parler du maithuna et, en véritable homme de science, il accepta de l'expérimenter. On lui donna ainsi qu'à sa jeune femme les instructions nécessaires.

— Quels furent les résultats ?

— Une approbation enthousiaste.

— C’est ce que tout le monde ressent, dit Radha.

— Allons, allons ! Pas de généralisation impétueuse ! Certains réagissent ainsi, d’autres non. Le Dr Andrew était parmi les enthousiastes. L’ensemble de la question fut longuement discuté. Enfin, ils décidèrent que les préservatifs seraient comme l’éducation – libres, exempts de taxes et, bien que non obligatoires, aussi répandus que possible. Pour ceux qui éprouveraient le besoin de quelque chose de plus raffiné, il y aurait l’enseignement du yoga de l’amour.

— Vous voulez me faire croire qu’ils ont accepté ?

— Ce n’était pas vraiment difficile. Le maithuna est orthodoxe. On ne demandait pas aux gens de faire quoi que ce soit à l’encontre de leur religion. Au contraire, ils avaient là une occasion flatteuse de rejoindre l’élue en apprenant quelque chose d’ésotérique.

— Et n’oubliez pas le point le plus important, intervint Radha. Pour les femmes – toutes les femmes, et je me moque de ce que vous dites à propos de la généralisation impétueuse – le yoga de l’amour signifie qu’elles seront transformées, arrachées à elles-mêmes et enrichies.

Il y eut un court silence.

— Et maintenant, reprit-elle sur un ton différent, plus animé, il est grand temps de vous laisser faire votre sieste.

— Avant que vous ne partiez, dit Will, je voudrais écrire une lettre. Rien qu’une petite note pour mon patron, disant que je suis vivant et que je ne cours pas le danger immédiat d’être dévoré par les indigènes.

Radha alla fouiller le bureau du Dr Robert et revint avec du papier, un stylo et une enveloppe.

« Veni, vidi, griffonna Will. J’ai fait un naufrage, j’ai rencontré la Rani et son collaborateur de Rendang, qui prétend pouvoir livrer la marchandise contre un bakchich assez salé (il a été précis) de vingt mille livres. Dois-je négocier sur cette base ? Si vous me câblez “Article proposé O.K.”, je foncerai. Si vous câblez “Pas de hâte pour l’article”, je laisserai tomber

l'affaire. Dites à ma mère que je vais bien et que je lui écrirai bientôt. »

Il écrivit l'adresse et dit à Ranga, en lui tendant l'enveloppe fermée :

— Puis-je vous demander de timbrer cette lettre et de l'expédier à temps pour qu'elle prenne l'avion de demain ?

— Sans faute, promet le jeune homme.

En le regardant partir, Will éprouva un remords. Quels jeunes gens charmants ! Et lui était là, à comploter avec Bahu et les puissances de l'Histoire, pour bouleverser leur univers ! Il se consola en pensant que, s'il n'avait pas fait cela, un autre l'aurait fait. Et même si Joë Aldehyde obtenait sa concession, le couple pourrait encore faire l'amour dans le style auquel il était habitué. Ou bien ne le pourrait-il plus ?

À la porte, la petite infirmière se retourna pour un dernier mot :

— Pas de lecture, à présent !

Elle le menaça du doigt.

— Il faut dormir.

— Je ne dors jamais pendant le jour, assura Will avec une certaine satisfaction perverse.

¹ Doctrine dont la notion la plus répandue consiste à rechercher le salut par les voies mêmes qui causeraient notre perte.

Il ne pouvait jamais dormir pendant le jour ; mais quand il regarda à nouveau sa montre, il était quatre heures vingt-cinq et il se sentait merveilleusement reposé. Il reprit les Réflexions sur le Comment et le Pourquoi et poursuivit sa lecture interrompue.

Donnez-nous aujourd'hui notre Foi quotidienne, mais délivrez-nous,
Dieu bien-aimé, de la Croyance.

C'était là qu'il s'était arrêté le matin ; là commençait une nouvelle partie, la cinquième.

Moi tel que je me crois, et moi tel que je suis – en d'autres termes, la douleur et le terme de la douleur. Un tiers, plus ou moins, de la douleur que l'être que je crois être doit endurer est inévitable. C'est la douleur inhérente à la condition humaine, le tribut que nous devons payer pour être des organismes sensibles et conscients d'eux-mêmes, aspirant à la libération, mais soumis aux lois de la nature et tenus d'avancer au rythme d'un temps irréversible, à travers un monde totalement indifférent à notre bien-être, vers la décrépitude et la certitude de la mort. Les deux tiers restants de toute douleur sont notre œuvre propre et, en ce qui concerne l'univers, inutiles.

Will tourna la page. Une feuille de papier vola sur le lit. Il la ramassa et l'examina. Vingt lignes d'une petite écriture précise et, au bas de la feuille, les initiales S. M. Ce n'était manifestement pas une lettre, mais un poème ;

donc un texte destiné au public. Il lut :

Quelque part entre le brutal silence et du dernier dimanche
Les treize cent mille sermons ;
Quelque part entre
Calvin sur Christ (Dieu nous aide !) et les lézards ;
Quelque part entre la vision et le verbe, quelque part
Entre le flux souillé et obscène de nos mots
Et la première étoile, les grands phalènes voltigeant
Autour du fantôme des fleurs,
S'étend le clair espace où moi, mais non plus moi.
Cependant me rappelle
De l'autre rive la longue Sagesse de l'Amour ;
Et, attentive au vent, me rappelle aussi
Cette autre nuit, la première de mon veuvage
Sans sommeil, avec dans les ténèbres la mort à mes côtés.
Mienne, mienne, toute mienne, inexorablement !
Et moi, mais non plus moi,
Dans l'espace clair entre mon rêve et le silence,
Vois tous ces biens perdus, douleurs et joies,
Brillant telles des gentianes dans l'herbe alpine,
Bleues, inviolées et ouvertes.

« Telles des gentianes », relut Will, se souvenant de ses vacances d'été en Suisse, quand il avait douze ans. Il se souvint du pré, loin au-dessus de Grindelwald, avec ses fleurs étranges, ses merveilleux papillons si peu anglais ; ce ciel bleu foncé, l'éclat du soleil et ces énormes montagnes étincelantes, de l'autre côté de la vallée. Et tout ce que son père avait trouvé à dire, c'est que ça ressemblait à une publicité pour le chocolat au lait Nestlé : « Pas même du chocolat pur, avait-il insisté avec une grimace de dégoût. Du chocolat au lait ! » Après quoi, il y avait eu des commentaires ironiques sur la couleur de l'eau, que la mère de Will peignait si mal (la pauvre !), mais avec un soin si tendre et si consciencieux : « Une publicité pour du chocolat au lait que Nestlé aurait refusée ! » Et c'était maintenant son tour : « Au lieu

de musarder la bouche ouverte, comme l'idiot du village, pourquoi ne pas faire quelque chose d'intelligent, pour changer ? Travaillez un peu votre grammaire allemande, par exemple. » Et, fouillant dans le sac de voyage, il en avait tiré, au milieu d'œufs durs et de sandwiches, le petit livre brun abhorré. Quel homme détestable ! Et pourtant, si Susila avait raison, on devait pouvoir à présent le voir, après tant d'années, rayonnant comme une gentiane. Will jeta un nouveau regard sur la dernière ligne du poème : « Bleues, inviolées et ouvertes. »

— Eh bien ? dit une voix familière.

Il se tourna vers la porte.

— Quand on parle du loup, dit-il. Ou plutôt quand on lit ce qu'il a écrit.

Il montra à Susila la feuille de papier. Elle y jeta un regard.

— Oh ça, dit-elle, si les bonnes intentions suffisaient pour faire de la bonne poésie !...

Elle soupira et secoua la tête.

— J'essayais de penser à mon père comme à une gentiane, poursuivit-il. Mais je n'arrive à évoquer que l'image persistante du plus énorme des merles.

— Même les merles, assura-t-elle, peuvent ressembler à des gentianes.

— Seulement, je pense à ce lieu dont vous parliez, « l'espace clair entre le rêve et le silence ».

Susila hocha la tête.

— Comment y arrive-t-on ? demanda-t-il.

— On n'y arrive pas. Cela vient à vous. Ou plutôt c'est réellement là.

— Vous ressemblez à la petite Rajah, reprocha-t-il. Vous répétez ce que l'Ancien Rajah dit au commencement de son livre.

— Si nous le répétons, c'est parce que c'est la vérité. Si nous ne le faisons pas, nous méconnaîtrions les faits.

— Quels faits ? Sûrement pas ceux qui me concernent.

— Pas maintenant, reconnut-elle. Mais s'il vous arrivait de faire ce que l'Ancien Rajah recommande, ce pourrait être votre cas.

— Avez-vous eu des difficultés avec vos parents ? demanda-t-il, après un court silence. Ou bien avez-vous de tout temps pris les merles pour des gentianes ?

— Pas lorsque j'étais enfant. Les enfants doivent être des manichéens dualistes. C'est le prix que nous avons à payer pour apprendre les rudiments de l'être humain. Prendre les merles pour des gentianes, ou plutôt ne voir dans les merles comme dans les gentianes que des gentianes avec un « G » majuscule – c'est le fait d'un être accompli.

— Comment donc vous êtes-vous comportée à l'égard de vos parents ? Sourire et supporter l'intolérable ?... À moins que vos parents ne fussent tolérables ?

— Tolérables séparément, répondit-elle. En particulier mon père. Mais tout à fait intolérables ensemble. Intolérables parce qu'ils ne pouvaient se tolérer. Une femme animée, gaie, aimant sortir, mariée à un homme si fastidieusement introverti qu'elle l'agaçait continuellement, même – je le crains – au lit. Elle ne cessait jamais de s'extérioriser, alors qu'il n'y songeait même pas. De sorte qu'il la croyait frivole et fausse ; elle le croyait sans cœur, méprisant et dépourvu de sentiments humains.

— J'aurais cru que vous autres saviez éviter de tels pièges.

— Nous le savons, assura-t-elle. Garçons et filles apprennent précisément ce qu'il faut attendre de ceux dont le tempérament et la structure physique sont très éloignés des leurs. Malheureusement, il arrive parfois que les leçons ne soient pas très efficaces. Pour ne rien dire du fait que, dans certains cas, la distance psychologique entre les êtres en question est vraiment trop grande pour être comblée. De toute façon, il demeure que mon père et ma mère ne firent jamais rien pour que ça marche. Ils s'étaient épris l'un de l'autre – Dieu sait pourquoi. Mais quand ils furent parvenus à la vie commune, elle se vit constamment blessée par l'inaccessibilité de son compagnon, tandis que lui se dérobaient totalement, embarrassé et écœuré, à l'irréductible sociabilité de sa compagne. Mes sympathies allèrent toujours à mon père. Physiquement et par tempérament, je suis très proche de lui, ne ressemblant pas du tout à ma

mère. Déjà, tout enfant, je me rappelle comme j'avais l'habitude de me soustraire à son exubérance. Elle était comme un viol permanent de l'intimité d'autrui. Elle l'est encore.

— Êtes-vous amenée à la voir souvent ?

— Très peu. Elle a son propre travail et ses propres amis. Dans ce coin-ci du monde, « Mère » est strictement le nom d'une fonction. Quand la fonction a été dûment accomplie, le titre devient caduc ; l'ex-enfant et la femme que l'on appelait « Mère » entament un nouveau genre de relations. S'ils s'entendent bien, ils continuent de se voir souvent. Sinon, ils se séparent. Personne ne s'attend qu'ils restent liés ; d'ailleurs, ce lien n'est pas l'amour – il n'est pas considéré comme une chose obligatoire.

— Donc, tout va bien aujourd'hui. Mais autrefois ? Que se passait-il lorsque vous étiez enfant, grandissant au milieu de deux êtres incapables de combler l'abîme qui les séparait ? Je connais cela ; le conte de fées qui finit à l'envers : « Et ils vécurent malheureux à jamais. »

— Je suis certaine, dit Susila, que si nous n'étions pas nés à Pala nous aurions vécu malheureux à jamais. Mais nous sommes nés ici et, tout bien considéré, tout s'est remarquablement bien passé.

— Comment avez-vous fait ?

— Nous n'avons rien fait ; tout a été fait pour nous. Avez-vous lu ce que dit l'Ancien Rajah à propos des deux tiers de souffrance personnelle et gratuite dont il faut se débarrasser ?

Will acquiesça de la tête :

— C'est ce que je lisais quand vous êtes entrée.

— Eh bien, en ce temps-là, continua-t-elle, les familles de Pala pouvaient être aussi opprimantes, riches en tyrans et génératrices de mensonges que les vôtres aujourd'hui. En fait, elles étaient si détestables que le Dr Andrew et le Rajah de la Réforme jugèrent qu'il fallait faire quelque chose. La morale bouddhiste et le communisme primitif des campagnes étaient parfaitement adaptés pour servir les desseins de la raison, et en une seule génération le système familial entier fut radicalement transformé.

Elle hésita un instant.

— Laissez-moi vous expliquer, poursuivit-elle, mon propre cas – le cas de l'enfant unique dont les parents ne peuvent se comprendre et vivent dans un constant malentendu et parfois dans la discorde. Autrefois, une petite fille élevée dans un tel climat serait devenue soit une épave, soit une révoltée, soit une conformiste hypocrite et résignée. Grâce à la nouvelle organisation, je n'eus pas à souffrir inutilement, je ne devins pas une épave et ne fus pas poussée à la révolte ou à la résignation. Pourquoi ? Parce que, du jour où j'ai su trotter, je fus libre de m'échapper.

— Vous échapper ? répéta-t-il. Cela semble trop beau pour être vrai.

— L'évasion, expliqua-t-elle, est à la base du nouveau système. Quand le « Home Sweet Home » paternel se fait trop insupportable, l'enfant est autorisé, est activement encouragé – tout le poids de l'opinion publique est derrière cet encouragement – à émigrer dans l'un de ses autres foyers.

— Combien de foyers possède un enfant palanais ?

— Environ vingt, en moyenne.

— Vingt ? Mon Dieu !

— Nous appartenons tous, expliqua Susila, à un C.A.M. – Club d'Adoption Mutuelle. Chaque C.A.M. est composé de quelque douze à vingt-cinq couples assortis. Jeunes mariés récemment unis, couples plus âgés ayant de jeunes enfants, grands-parents et arrière-grands-parents – chaque membre du Club en adopte un autre. Outre nos propres familles, nous avons tous notre quota de mères-députés, pères-députés, oncles et tantes-députés, frères, sœurs, nourrissons, enfants et adolescents-députés.

Will secoua la tête :

— Faire grandir vingt familles là où il n'en grandissait qu'une auparavant !

— Mais ce qui grandissait auparavant, c'était votre type de famille. Les vingt nouvelles sont toutes de notre type.

Et, comme si elle lisait une recette de cuisine :

— Prendre un salarié sexuellement inapte, une femme non satisfaite, deux (ou, si vous préférez, trois) maniaques de la télévision ; les faire mariner dans

une mixture de Freudisme et arroser de Christianisme ; puis les mettre en bocaux hermétiques, dans un appartement de quatre pièces, et les laisser mijoter dans leur jus une quinzaine d'années !... Notre recette est bien différente : « Prendre vingt couples sexuellement satisfaits et leur progéniture ; ajouter du savoir, de l'intuition et de l'humour en quantités égales ; laisser infuser indéfiniment dans un récipient ouvert, à l'air libre, sur un feu vif d'affection ! »

— Et que sort-il, à la fin, de votre récipient à l'air libre ?

— Un type de famille totalement différent. Non plus exclusif, comme vos familles, et non plus prédestiné, obligatoire. Une famille vaste, non prédestinée et volontaire. Vingt paires de pères et mères. Huit ou neuf ex-pères et ex-mères, et un assortiment de quarante ou cinquante enfants de tous âges.

— Les gens restent-ils dans leur Club d'Adoption Mutuelle toute leur vie ?

— Évidemment non. Une fois adultes, les enfants n'adoptent pas leurs propres parents, frères et sœurs. Ils partent et adoptent une autre équipe d'aînés, un groupe différent de pairs et de cadets. Et les membres du nouveau Club les adoptent, ainsi que leurs enfants, lorsqu'il en naît. L'hybridation de micro-cultures – c'est ainsi que nos sociologues nomment le procédé. Il est aussi fructueux, dans son domaine propre, que l'hybridation de différents types de maïs ou de poulets. Des relations plus saines entre des groupes plus responsables, des sympathies élargies et une compréhension plus profonde. Et les sympathies comme la compréhension reviennent aussi bien, dans la C.A.M., aux bébés qu'aux centenaires.

— Des centenaires ? Quelle est votre espérance de vie ?

— Elle est d'un ou deux ans supérieure à la vôtre. Dix pour cent de notre population a plus de soixante-cinq ans. Les personnes âgées reçoivent des pensions, si elles ne peuvent plus travailler. Mais il est évident que les pensions ne suffisent pas. Elles ont besoin de faire quelque chose d'utile et de compétitif ; elles ont besoin de gens à aimer et dont elles seront aimées en retour. Le C.A.M. répond à ces besoins.

— Tout cela, dit Will, me semble aussi suspect que la propagande d'une nouvelle Communauté chinoise.

— Rien, assura-t-elle, ne ressemble moins à une Communauté que le C.A.M. Un C.A.M. n'est pas dirigé par un Gouvernement, il est dirigé par ses membres. Et nous ne sommes pas militaristes. Nous ne désirons pas fabriquer les membres exemplaires d'un parti ; nous voulons uniquement fabriquer de bons êtres humains. Nous n'inculquons pas de dogmes ; enfin nous ne retirons pas les enfants à leurs parents ; au contraire, nous donnons aux enfants des parents supplémentaires, et aux parents des enfants supplémentaires. Ce qui signifie que, même au berceau, nous jouissons d'un certain degré de liberté ; et notre liberté s'accroît avec les années et peut rencontrer une gamme plus large d'expériences et assumer de plus grandes responsabilités. Tandis qu'il n'y a aucune liberté en Chine. Là-bas, les enfants sont remis à d'officielles dompteuses d'enfants, dont le rôle consiste à en faire des serviteurs obéissants de l'État. Les choses sont bien meilleures de votre côté – meilleures, mais encore très mauvaises. Vous échappez aux dompteuses d'enfants fonctionnalisées ; mais votre société vous condamne à passer votre enfance dans une famille exclusive, avec une seule série de frères, de sœurs et de parents. Ils vous sont imposés par une prédestination héréditaire. Vous ne pouvez vous en défaire, vous ne pouvez en prendre congé, aller vers quelqu'un d'autre, pour un changement d'air moral ou psychologique. C'est la liberté, si vous voulez – mais la liberté dans une cabine téléphonique.

— Verrouillée, ajouta Will (et je pense maintenant à moi-même), avec une brute sarcastique, une martyre chrétienne, et une petite fille terrorisée par la brute et soumise aux chantages de la martyre, dont un appel constant à ses bons sentiments a fait d'elle une tremblante idiote. Ce fut là le foyer dont, jusqu'à quatorze ans, je n'échappai jamais. Jusqu'à ce que ma tante Mary vînt habiter sur notre palier.

— Et eux, les malheureux, ne vous échappèrent jamais non plus.

— Ce n'est pas tout à fait vrai. Mon père avait coutume de s'évader dans l'alcool, et ma mère dans l'anglicanisme supérieur. J'ai dû purger ma peine sans le moindre adoucissement. Quatorze années de servitude familiale. Comme je vous envie ! Libre comme l'oiseau !

— Ne soyez pas si lyrique ! Libre, disons, comme un être humain en expansion, libre comme une future femme – mais pas plus. Le Club

d'Adoption Mutuelle protège les enfants contre l'injustice et contre les pires conséquences de l'incapacité des parents. Elle ne les préserve pas de la discipline, ni des responsabilités. Au contraire, elle augmente le nombre de leurs responsabilités ; elle les expose à une grande variété de disciplines. Dans vos familles uniques et prédestinées, les enfants, ainsi que vous le dites, purgent une longue peine sous la garde d'une seule série de geôliers familiaux. Ces geôliers peuvent, bien sûr, être bons, sages et intelligents. Dans ce cas, les petits prisonniers en sortiront plus ou moins indemnes. Mais, manifestement, la plupart de vos geôliers familiaux ne sont pas bons, sages ou intelligents. Ils sont bien intentionnés et stupides, ou mal intentionnés et frivoles, ou encore névrosés, ou occasionnellement tout à fait malveillants, ou franchement fous. Et que Dieu aide les jeunes forçats, livrés par la loi, par l'usage et par la religion aux soins jaloux de ces tyrans ! Mais songez maintenant à ce qui se passe dans une grande famille élargie et volontaire. Plus de cabines téléphoniques, plus de geôliers prédestinés. Là, les enfants grandissent dans un milieu qui est le modèle vivant du monde, une version réduite, mais fidèle, du milieu dans lequel ils seront appelés à vivre quand ils auront grandi. « Sacrée », « sainte » – autant de mots issus d'une même racine et qui impliquent les différentes nuances d'une même acception. Étymologiquement et en réalité, notre type de famille, le type élargi et volontaire, est la véritable famille sacrée. La vôtre est une famille non sacrée.

— Amen ! dit Will, en songeant de nouveau à son enfance et à celle du pauvre petit Murugan entre les pattes de la Rani.

— Que se passe-t-il, demanda-t-il après une pause, lorsque les enfants émigrent vers un de leurs autres foyers ? Combien de temps y restent-ils ?

— Cela dépend. Quand mes enfants en ont assez de moi, ils partent rarement pour plus d'un ou deux jours. C'est parce que, fondamentalement, ils sont très heureux à la maison. Je ne l'étais pas, c'est pourquoi, lorsque je partais, c'était parfois pour un mois entier.

— Et vos parents-députés vous soutenaient-ils contre votre mère et votre père ?

— Il n'est pas question de faire quoi que ce soit contre qui que ce soit. Ce qu'il faut soutenir, c'est l'intelligence et les bons sentiments, et il faut

s'opposer à la tristesse et à ses causes évitables. Si un enfant est malheureux dans son premier foyer, nous faisons de notre mieux pour lui dans quinze ou vingt foyers secondaires. Cependant que le père et la mère reçoivent une thérapie subtile, administrée par les autres membres de leur Club d'Adoption Mutuelle. En quelques semaines, les parents sont de nouveau en mesure de retrouver leurs enfants, et les enfants sont en mesure de vivre avec leurs parents. Mais il ne faut pas croire, ajouta-t-elle, que c'est seulement lorsqu'ils ont des ennuis que les enfants ont recours à leurs parents-députés et grands-parents-députés. Ils le font tout le temps, dès qu'ils éprouvent le besoin de changer de cadre ou de faire quelque nouvelle expérience. Et ce n'est pas seulement un mouvement social. Où qu'ils aillent, en tant qu'enfants-députés, ils ont leurs responsabilités aussi bien que leurs droits – par exemple brosser le chien, nettoyer la cage des oiseaux, surveiller le bébé pendant que la mère est occupée à autre chose. Des devoirs aussi bien que des privilèges – mais non pas dans l'une de vos cabines téléphoniques privées d'air. Des devoirs et des privilèges dans une famille vaste, ouverte, non prédestinée et élargie, où les sept âges de l'homme et une douzaine de talents et de dons sont représentés, et où les enfants font l'expérience de toutes les choses importantes et significatives que les êtres humains font et souffrent – travailler, jouer, aimer, vieillir, être malade, mourir...

Elle se tut, songeant à Dugald et à la mère de Dugald ; puis changeant délibérément de ton :

— Et vous ? poursuivit-elle. J'étais si occupée à parler de famille que je ne vous ai même pas demandé comment vous alliez. Vous semblez vous porter incontestablement mieux que lorsque je vous ai vu la dernière fois.

— Grâce au Dr MacPhail. Et grâce aussi à une personne qui, je le crains, pratique décidément la médecine sans autorisation. Que m'avez-vous donc fait, hier après-midi ?

Susila sourit :

— Vous l'avez fait vous-même, assura-t-elle. J'ai simplement appuyé sur les boutons.

— Quels boutons ?

— Les boutons du souvenir, les boutons de l'imagination.

— Et ce fut suffisant pour me plonger dans une transe hypnotique ?

— Si vous tenez à lui donner ce nom.

— Quel autre nom pourrait-on lui donner ?

— Pourquoi lui en donner un ? Les mots engendrent tant de questions. Pourquoi ne pas se contenter de savoir seulement que c'est arrivé ?

— Mais qu'est-il arrivé ?

— Eh bien, pour commencer, nous avons établi une espèce de contact, n'est-ce pas ?

— Certainement, admit Will. Et pourtant, je ne crois pas même vous avoir regardée.

Il la regardait maintenant – tout en se demandant qui était en réalité cette étrange petite créature, ce que cachait le masque grave et lisse du visage, ce que voyaient ces yeux sombres qui lui retournaient son examen, ce qu'elle pensait.

— Comment auriez-vous pu me regarder ? dit-elle. Vous étiez en vacances.

— À moins que je n'y aie été poussé ?

— Poussé ? Non.

Elle secoua la tête.

— Disons conduit, aidé.

Il y eut un moment de silence.

— Vous est-il arrivé, reprit-elle, d'essayer de faire quelque chose alors qu'un enfant vous tourne autour ?

Will songea au petit voisin qui s'était proposé de l'aider à peindre les meubles de la salle à manger. Il rit au souvenir de l'exaspération qu'il avait ressentie.

— Pauvre petit chéri ! dit Susila. Il est si bien intentionné ! Si désireux de rendre service !

— Mais la peinture coule sur le tapis, les empreintes de doigts couvrent tous les murs...

— De sorte qu'enfin il faut se débarrasser de lui : « File, mon petit ! Va jouer dans le jardin ! »

Il y eut un autre silence.

— Eh bien ? demanda-t-il enfin.

— Vous ne voyez pas ?

Will secoua la tête.

— Que se passe-t-il lorsque vous êtes malade, ou que vous êtes blessé ? Qui vous guérit ? Qui referme les plaies et repousse l'infection ? Est-ce vous ?

— Qui d'autre ?

— Vous ? insista-t-elle. Vous ? Celui qui éprouve le mal et qui se tourmente, qui pense au péché, à l'argent et à l'avenir ! Celui-là est-il capable de faire ce qui doit être fait ?

— Oh, je vois où vous voulez en venir.

— Enfin ! se moqua-t-elle.

— Envoyez-moi jouer dans le jardin pour que les grands puissent travailler en paix. Mais qui sont les grands ?

— Ne me le demandez pas, répondit-elle. C'est une question pour neurothéologien.

— Ce qui signifie ?

— Ce qui signifie exactement ce qui est dit. Quelqu'un qui considère les gens simultanément en fonction de la Claire Lumière du Néant et en fonction du système nerveux végétatif. Les grands sont un mélange d'Esprit et de psychologie.

— Et les enfants ?

— Les enfants sont les petits gars qui croient en savoir plus long que les grands.

— Et qu’il faut envoyer jouer.

— Exactement.

— Votre traitement est-il d’application courante à Pala ? demanda-t-il.

— Tout à fait courante. Dans votre partie du monde, les docteurs se débarrassent des enfants en les empoisonnant de barbituriques. Nous nous en débarrassons en leur parlant de cathédrales et de corneilles.

Sa voix s’était modulée en un chant.

— De nuages blancs flottant dans le ciel, de cygnes blancs flottant sur le sombre, lisse et irrésistible fleuve de la vie...

— Allons ! Allons ! protesta-t-il. N’exagérez pas !

Un sourire éclaira le visage grave, et elle se mit à rire. Will la regarda avec étonnement. C’était soudain une autre personne, une nouvelle Susila MacPhail, gaie, espiègle, ironique.

— Je connais vos ruses, ajouta-t-il, riant à son tour.

— Ruses ? Riant encore, elle secoua la tête. Je vous expliquais seulement comment j’avais fait.

— Je sais exactement comment vous avez fait. Et je sais aussi ce qu’il en est résulté. Qui plus est, je vous autorise à le refaire – dès que ce sera nécessaire.

— Si vous le voulez, dit-elle plus sérieusement, je puis vous montrer comment appuyer sur vos boutons vous-même. Nous l’enseignons dans toutes nos écoles primaires. L’A.B.C. élémentaire plus la D.P. rudimentaire.

— Qu’est-ce ?

— Détermination Personnelle. Alias Contrôle de la Destinée.

— Contrôle de la Destinée ?

Il fronça les sourcils.

— Non, non ! assura-t-elle. Nous ne sommes pas aussi fous que nous le paraissions. Nous savons parfaitement bien qu’une partie seulement de notre destinée est contrôlable.

— Et vous la contrôlez en appuyant sur vos boutons ?

— En appuyant sur nos boutons et en imaginant ce que nous désirons voir arriver.

— Et cela arrive-t-il ?

— Dans de nombreux cas, oui.

— Rien de plus simple !

Il y avait une note d'ironie dans sa voix.

— Rien de plus simple, convint-elle. Et pourtant, autant que je sache, nous sommes les seuls à apprendre systématiquement le C.D. à nos enfants. Vous leur apprenez seulement ce qu'ils ont à faire et vous en restez là. « Tenez-vous bien », exigez-vous. Mais comment y arriver ? Vous ne le leur dites jamais. Vous ne faites que leur infliger des sermons et des punitions. Idiotie pure.

— Idiotie pure et inaltérée, approuva-t-il, songeant, à propos de masturbation, à M. Crabbe, son surveillant, et se souvenant des bastonnades, et des sermons hebdomadaires et du service expiatoire du Mercredi des Cendres : Maudit soit celui qui couche avec la femme de son voisin. Amen.

— Si vos enfants prennent cette idiotie au sérieux, ils deviendront de misérables pécheurs. Et s'ils ne la prennent pas au sérieux, ils deviendront de misérables cyniques. Et s'ils réagissent au misérable cynisme, ils peuvent devenir Papistes ou Marxistes. Rien d'étonnant à ce que vous soyez obligés d'avoir des milliers de prisons, d'églises et de cellules communistes.

— Tandis qu'à Pala, je suppose, vous en avez très peu ?

Susila secoua la tête.

— Pas d'Alcatraz ici, dit-elle. Pas de Billy Graham, de Mao Tsé-toung ou de Madone de Fátima. Pas d'enfer sur la terre et pas de gabegie chrétienne au ciel, pas de gabegie communiste pour le ^{XXII}^e siècle. Simplement, des hommes et des femmes, des enfants essayant de tirer le meilleur parti du temps et du lieu présents, au lieu de vivre sur une autre planète, comme vous le faites souvent, en un autre temps, dans un univers imaginaire bâti par vous. Et ce n'est pas votre faute, en réalité. Vous êtes presque forcés de vivre ainsi,

car le présent est trop décevant. Et il est décevant parce qu'on ne vous a jamais appris à combler le vide entre la théorie et la pratique, entre vos résolutions du nouvel an et votre conduite réelle.

— Car je ne fais pas ce que je veux, cita-t-il, et je fais ce que je hais¹ !

— Qui a dit cela ?

— L'homme qui inventa le Christianisme : saint Paul.

— Vous voyez ! dit-elle. Les idéaux les plus élevés, mais aucun moyen de les atteindre !

— Sauf le moyen surnaturel qui consiste à les voir se réaliser par la volonté de Quelqu'un d'Autre.

Rejetant la tête en arrière, Will Farnaby se mit à chanter :

Il est une fontaine emplie du sang
Qui coule des veines de l'Emmanuel.
Les pécheurs plongés dans ce flot
Sont lavés de toutes souillures.

Susila se boucha les oreilles.

— C'est vraiment obscène, dit-elle.

— Le cantique préféré de mon ancien surveillant, expliqua Will. Nous le chantions environ une fois par semaine, tout le temps que je suis resté au collège.

— Dieu merci, il n'y a jamais eu de sang dans le Bouddhisme ! Gautama a vécu quatre-vingts ans, et il est mort parce qu'il était trop poli pour refuser une nourriture mauvaise. La mort violente semble appeler une mort plus violente encore. « Si vous refusez de croire que vous êtes rachetés par mon sang rédempteur, je vous noierai dans votre propre sang. » L'an dernier, j'ai suivi à Shivapuram un cours d'histoire du Christianisme.

Susila frissonna à ce souvenir.

— Quelle horreur ! Et tout cela parce que ce pauvre ignorant ne savait comment réaliser ses bonnes intentions.

— Et bien des gens parmi nous, dit Will, voguent encore sur cette vieille galère. Nous faisons ce que nous haïssons ! Et combien !

Sans pardon pour l'impardonnable, Will Farnaby rit d'un air moqueur. Il rit parce qu'il avait connu la bonté de Molly, et cependant, les yeux ouverts, avait choisi l'alcôve rose et, avec elle, le malheur de Molly, la mort de Molly, qui lui avait donné un sentiment lancinant de culpabilité, et une douleur hors de proportion avec sa cause, vile et essentiellement grotesque : la douleur déchirante qu'il avait éprouvée lorsque Babs, le moment venu, fit ce que n'importe quel fou aurait deviné qu'elle ferait inévitablement – le chassant de son infernal paradis, illuminé de gin, et prenant un nouvel amant.

— Qu'y a-t-il ? demanda Susila.

— Rien. Pourquoi cette question ?

— Parce que vous ne savez pas bien cacher vos sentiments. Vous pensiez à quelque chose qui vous rend malheureux.

— Vous avez des yeux perçants, dit-il en détournant le regard.

Il y eut un long silence. Lui parlerait-il ? De Babs, de la pauvre Molly, de lui-même ? De ces choses sombres et insensées dont, même quand il était ivre, il n'avait jamais parlé, fût-ce à ses plus vieux amis ? Les vieux amis en savent trop sur vous, trop sur les autres parties en cause, trop sur ce jeu grotesque et compliqué qu'en gentleman anglais, qui est aussi un bohème, aussi un soi-disant poète, et aussi – par désespoir pur, car il savait qu'il ne serait jamais un bon poète – un journaliste sans scrupule et l'agent personnel, fort bien payé, d'un homme riche qu'il méprisait, il jouait toujours avec beaucoup de soin. Non, les vieux amis ne suffiraient jamais. Mais de cette petite étrangère brune, à qui il devait tant et avec laquelle, bien qu'il ne sût rien d'elle, il était déjà si intime, il n'attendait aucune conclusion préjugée, aucun jugement ex-parte, mais peut-être – il se surprit à l'espérer (lui qui s'était obligé à ne jamais espérer !) – quelque lumière inattendue, une aide positive et pratique. (Et Dieu savait combien il avait besoin d'aide – et Dieu savait aussi, trop bien, qu'il n'en conviendrait jamais, qu'il ne s'humilierait jamais à en demander.)

Tel un muezzin dans son minaret, un oiseau parleur se mit à crier du haut du grand palmier derrière les manguiers : « Présent, les gars ! Présent, les gars ! »

Will décida de se jeter à l'eau ; mais indirectement, en parlant d'abord à Susila, non de ce qui le concernait, mais de ce qui la concernait, elle. Sans la regarder (car cela, il le sentait, serait indécent), il commença :

— Le Dr MacPhail m'a parlé de... de ce qui est arrivé à votre mari.

Ces mots furent comme une épée dans le cœur de Susila. Mais elle devait s'attendre à une telle question ; c'était normal et inévitable.

— Il y aura quatre mois mercredi, dit-elle.

Puis avec recueillement :

— Deux êtres, deux individus séparés, mais qui se fondent dans une espèce de création nouvelle. Et tout à coup, la moitié de cette créature nouvelle est amputée, mais l'autre moitié ne meurt pas. Elle ne peut mourir, elle ne doit pas mourir.

— Elle ne doit pas mourir ?

— Pour tant de raisons – les enfants, soi-même, la nature même des choses. Mais il est inutile de dire, ajouta-t-elle avec un petit sourire qui ne faisait qu'accentuer la tristesse de ses yeux, que toutes ces raisons n'atténuent pas le choc de l'amputation et n'en rendent pas les conséquences plus supportables. La seule chose qui soit une aide, c'est ce dont nous parlions tout à l'heure – le Contrôle de la Destinée. Et même cela...

Elle secoua la tête.

— Le C.D. peut vous permettre un enfantement tout à fait indolore. Mais un deuil totalement indolore, non. Bien sûr, cela doit être ainsi. Il ne serait pas juste de pouvoir enlever au deuil toute sa souffrance ; nous ne serions plus humains.

— Plus humains, répéta-t-il. Plus humains.

Deux petits mots ; mais qui le résumaient si parfaitement !

— Ce qui serait vraiment terrible, dit-il tout haut, ce serait de savoir que

l'autre est mort par votre faute.

— Avez-vous été marié ? demanda-t-elle.

— Pendant douze ans. Jusqu'au printemps dernier...

— Et maintenant, votre femme est morte ?

— Elle est morte dans un accident.

— Dans un accident ? Comment serait-ce votre faute ?

— L'accident est arrivé parce que... eh bien, parce que je fais ce que je hais. Et ce jour-là, ça a éclaté. La peine qu'elle a eue l'a bouleversée et distraite, et je l'ai laissée partir en voiture, partir vers une collision de plein fouet.

— L'aimiez-vous ?

Il hésita un instant, puis lentement secoua la tête.

— Y avait-il quelqu'un d'autre... quelqu'un que vous aimiez davantage ?

— Quelqu'un que je ne pouvais pas moins aimer.

Il fit une grimace de raillerie sardonique, à ses dépens.

— Et c'est là le mal que vous ne vouliez pas faire, et que vous avez fait ?

— Fait et continué de faire, jusqu'à ce que je tue la femme que j'aurais dû aimer, mais que je n'aimais pas. Continué de faire même après que je l'ai tuée, alors que je me haïssais pour cela. Oui, je haïssais réellement celle qui m'avait obligé à le faire.

— Qui vous obligeait à le faire, je suppose, parce qu'elle possédait le genre de corps adéquat ?

Will acquiesça et il y eut un silence.

— Savez-vous ce que cela fait, demanda-t-il enfin, de sentir que rien n'est vraiment réel – même pas vous-même ?

Susila hocha la tête :

— Cela arrive parfois quand on est sur le point de découvrir que tout, y compris soi-même, est beaucoup plus réel qu'on ne l'imaginait. C'est comme

les changements de vitesse ; il faut passer par le point mort pour accélérer.

— Ou pour ralentir, dit Will. Dans mon cas, le changement n'était pas ascendant, il était descendant. Non, même pas descendant, il était à l'envers. La première fois que j'en ai fait l'expérience, j'attendais l'autobus qui me ramenait de Fleet Street à la maison. Des milliers et des millions de gens, tous en mouvement, et chacun étant unique, chacun étant le centre de l'univers... Alors, le soleil apparut derrière un nuage. Tout était extraordinairement brillant et clair ; et tout à coup, avec un « clic » presque audible, tous se transformèrent en vers.

— En vers ?

— Vous savez, ces petites larves pâles à tête noire que l'on voit sur la viande avariée. Rien n'avait changé, bien sûr, les visages étaient les mêmes, les vêtements étaient les mêmes. Et pourtant, ils étaient tous devenus des vers. Pas même des vers réels – seulement des fantômes de vers, seulement l'illusion de vers. Et j'étais l'illusion d'un spectateur de vers. J'ai vécu pendant des mois dans ce monde de vers. Vécu, travaillé, déjeuné et dîné – tout cela sans le moindre intérêt pour ce que je faisais. Sans le moindre plaisir ou le moindre goût, complètement indifférent et – comme je le découvris quand j'essayai de faire l'amour à une jeune femme, avec laquelle j'avais déjà eu une aventure occasionnelle – totalement impuissant.

— Qu'attendiez-vous de cette histoire ?

— Précisément ce qu'elle a donné.

— Alors pourquoi diable ?...

Will la gratifia d'un sourire féroce et haussa les épaules.

— Dans un dessein d'intérêt scientifique. J'étais un entomologiste s'informant de la vie sexuelle du fantôme de ver.

— Après quoi, je suppose, tout semblait encore plus irréel ?

— Encore plus, admit-il, si c'était possible.

— Mais qu'est-ce qui a d'abord déterminé cette importance des vers ?

— Eh bien, pour commencer, répondit-il, j'étais le fils de mes parents. Issu de l'Ivrogne tyrannique et de la Martyre chrétienne. Et non seulement j'étais

le fils de mes parents, poursuivit-il après une courte pause, mais j'étais le neveu de ma tante Mary.

— Que venait faire votre tante Mary dans tout cela ?

— Elle était la seule personne que j'aie jamais aimée et j'avais seize ans quand elle contracta le cancer. Le sein droit disparut ; puis, un an plus tard, le sein gauche. Et après neuf mois de rayons X et de troubles dus aux radiations, le foie fut atteint, et ce fut tout. J'ai été présent du début à la fin. Pour un adolescent, c'était un apprentissage libéral, vraiment libéral.

— De quoi ?

— De l'Absurdité pure et appliquée. Et quelques semaines après la fin de mes cours particuliers à ce sujet, vint la Grande Ouverture de l'enseignement public : la Guerre Mondiale n° II... Suivie des cours de révision de la Guerre Froide n° I. Et pendant tout ce temps, je cherchais à devenir un poète, et je découvrais que je n'avais absolument aucun des talents que cela exige. Et puis, après la guerre, je dus entrer dans le journalisme pour gagner de l'argent. Ce que je désirais, au risque d'être affamé, c'était essayer d'écrire quelque chose de décent, au moins de la bonne prose, puisque ce ne pouvait être de la bonne poésie. Mais j'avais compté sans ces chers parents. À sa mort, en janvier 46, mon père s'était délesté du peu d'argent que notre famille avait hérité ; et alors que par bonheur elle se trouvait veuve, ma mère fut paralysée par une arthrite et il me fallut la prendre en charge. J'étais donc à Fleet Street, la faisant vivre avec une facilité et un succès qui m'humiliaient profondément.

— Pourquoi ?

— Ne seriez-vous pas humiliée de gagner de l'argent en vous livrant au genre le plus vil, le plus malhonnête de contrefaçon littéraire ? J'avais du succès parce que j'étais irrémédiablement médiocre.

— Et le résultat de tout cela, ce furent les vers ?

Il hocha la tête.

— Pas même des vers réels : des fantômes de vers. Et c'est là que Molly entra en scène. Je la rencontrai à une brillante réception de vers, à Bloomsbury. On nous présenta, nous nous dîmes quelques stupidités polies

sur la peinture non objective. Ne voulant plus rencontrer de vers, je ne la regardais pas ; mais elle avait dû me regarder. Molly avait des yeux gris-bleu très pâles, ajouta-t-il en parenthèse, des yeux qui voyaient tout ; elle était incroyablement observatrice, mais elle observait sans malice ni sévérité, voyant le mal s'il existait, mais ne le condamnant pas, se sentant seulement désolée pour la personne qui était contrainte d'avoir de telles pensées ou de commettre de si odieuses actions. Donc, comme je le disais, elle avait dû me regarder pendant que nous parlions ; car tout à coup elle me demanda pourquoi j'étais si triste. J'avais déjà bu deux verres, et il n'y avait rien d'impertinent ou d'offensant dans la manière dont elle me posa la question. Je lui parlai donc des vers. « Et vous êtes un de ces vers », dis-je pour terminer ; et pour la première fois je la regardai. « Un ver aux yeux bleus, avec le visage d'une de ces saintes femmes que l'on verrait dans une mise en croix flamande. »

— Fut-elle flattée ?

— Je le pense. Elle avait cessé d'être catholique ; mais elle gardait encore un faible pour les crucifixions et les saintes femmes. Quoi qu'il en soit, elle me téléphona le lendemain au petit déjeuner. Cela me plairait-il de faire un tour à la campagne avec elle ? C'était un dimanche et, par miracle, il faisait beau. J'acceptai. Nous passâmes une heure dans une coudraie – à regarder les fleurs à l'œil nu, puis à les observer avec la loupe que Molly avait apportée. Je ne sais pourquoi, mais ce fut extraordinairement bienfaisant – de regarder le cœur des primeroles et des anémones. Je ne vis plus aucun ver de toute la journée. Fleet Street était cependant toujours là, m'attendant, et le lundi à midi la place en était plus grouillante que jamais. Des millions de vers. Mais maintenant je savais quoi faire. Ce soir-là, je me rendis au studio de Molly.

— Était-elle peintre ?

— Pas un vrai peintre, et elle le savait. Elle le savait et ne s'en irritait pas – faisant simplement de son mieux, sans talent. Elle ne peignait pas pour l'art, elle peignait parce qu'elle aimait regarder les choses, elle aimait à essayer de reproduire méticuleusement ce qu'elle voyait. Ce soir-là, elle me donna une toile et une palette et elle me dit de faire comme elle.

— Cela a-t-il marché ?

— Cela marcha si bien que, lorsque deux mois plus tard, je fendis une pomme pourrie, la larve qui s’y trouvait n’était plus un ver – je veux dire pas subjectivement. Objectivement, oui ; c’était on ne peut plus un ver ; et c’est ainsi que je le peignis, que nous le peignîmes tous les deux, car nous peignions toujours les mêmes objets en même temps.

— Et les autres vers, les fantômes de vers, à l’extérieur de la pomme ?

— Eh bien, j’avais encore des rechutes, en particulier à Fleet Street et dans les cocktails ; mais les vers se faisaient nettement plus rares, nettement moins obsédants. Et pendant ce temps, quelque chose de nouveau se passait dans le studio. Je tombais amoureux – amoureux parce que l’amour est contagieux, et Molly était si manifestement amoureuse de moi !... Pourquoi ? Dieu seul le sait.

— J’y vois plusieurs raisons possibles. Elle aurait pu vous aimer parce que...

Susila le jaugea du regard et sourit :

— Eh bien, parce que vous êtes un genre d’homme assez attirant.

Il rit :

— Merci pour le gentil compliment.

— D’autre part, poursuivit Susila, et ce n’est plus aussi flatteur, elle aurait pu vous aimer parce qu’elle s’inquiétait diablement à votre sujet.

— C’est la véritable raison, je le crains. Molly était née Sœur de Charité.

— Et une Sœur de Charité, hélas, n’a rien de commun avec une Épouse amoureuse !

— Je m’en rendis parfaitement compte, dit-il.

— Après votre mariage, je suppose.

Will hésita un instant :

— En réalité, dit-il, c’était avant. Non que, pour sa part, Molly eût éprouvé un désir pressant, mais elle désirait tellement me plaire !... Uniquement parce que en principe elle ne croyait pas aux conventions et elle était pour l’amour libre et, ce qui était encore plus surprenant (il se souvint des choses

scandaleuses qu'elle prononçait si négligemment et avec placidité, même en présence de sa mère), pour le droit de parler librement de cette liberté.

— Vous le saviez par avance, résuma Susila, et pourtant vous l'avez épousée.

Will hocha la tête en silence.

— Parce que vous étiez un gentleman, je parie. Et un gentleman tient sa parole.

— Un peu pour cette raison, assez démodée. Mais aussi parce que j'étais amoureux d'elle.

— Étiez-vous amoureux d'elle.

— Oui. Non. Je ne sais pas. Mais à l'époque, je le savais. Tout au moins, je croyais le savoir. Et je savais, je sais encore, pourquoi j'en étais convaincu. Je lui étais reconnaissant d'avoir exorcisé les vers. Et en plus de la gratitude, il y avait le respect. Il y avait l'admiration. Elle était tellement meilleure et plus loyale que moi ! Mais hélas, vous avez raison : une Sœur de Charité n'a rien de commun avec une Épouse amoureuse. Cependant j'étais prêt à prendre Molly selon ses propres conditions, non selon les miennes. J'étais prêt à croire que ses conditions étaient meilleures que les miennes.

— À quel moment, demanda Susila après un long silence, avez-vous commencé à avoir des aventures à l'extérieur ?

Will eut un rictus :

— Trois mois jour pour jour après notre mariage. La première fois, c'était avec une des secrétaires du bureau. Grands dieux, quel ennui ! Après ça, il y eut une jeune femme peintre, une petite Juive aux cheveux bouclés, que Molly avait aidée financièrement alors qu'elle étudiait au Slade. J'avais l'habitude de me rendre à son studio deux fois par semaine, de cinq à sept heures. C'était presque trois ans avant que Molly ne découvrit l'affaire.

— Et je suppose qu'elle en fut bouleversée ?

— Beaucoup plus que je ne l'aurais imaginé.

— Et qu'avez-vous fait ?

Will secoua la tête :

— C'est ici que cela commence à se compliquer. Je n'avais pas l'intention de renoncer à mes heures de cocktail chez Rachel ; mais je me haïssais de rendre Molly si malheureuse. En même temps, je la haïssais d'être malheureuse. J'étais irrité par sa souffrance et par l'amour qui la faisait souffrir ; je pensais que ces sentiments étaient injustes et s'apparentaient à une espèce de chantage pour me contraindre à abandonner mon jeu innocent avec Rachel. En m'aimant autant, et en étant aussi affligée de ce que je faisais – et qu'elle m'avait poussé à faire –, elle exerçait une pression sur moi, elle tentait de réduire ma liberté. Mais cependant elle était réellement malheureuse ; et bien que je la détestasse pour ce chantage à sa souffrance, j'étais empli de pitié à son égard. Pitié, répéta-t-il, et non compassion. La compassion, c'est souffrir avec, et ce que je voulais à tout prix, c'était m'épargner la peine que me causait sa souffrance, et éviter les pénibles sacrifices grâce auxquels j'aurais pu mettre un terme à sa souffrance. La pitié fut ma réponse ; j'étais navré pour elle extérieurement ; si vous voyez ce que je veux dire – navré pour elle comme un spectateur, un esthète, un expert en crucifixions. Et cette pitié esthétique qui était la mienne était si intense, chaque fois que son affliction se manifestait, que j'aurais presque pu prendre ce sentiment pour de l'amour. Presque, mais jamais complètement. Car dès que j'exprimais ma pitié en une tendresse physique (ce que je faisais, parce que c'était le seul moyen de mettre un terme provisoire à sa souffrance et à la peine que sa souffrance m'infligeait), cette tendresse était toujours frustrée chez elle avant d'atteindre à sa consommation naturelle. Frustrée parce que, par tempérament, elle était exclusivement une Sœur de Charité, et non une femme. Et pourtant, en tout, sauf dans la sensualité, elle m'aimait avec un don total, une confiance qui appelait chez moi une confiance identique. Mais je ne voulais pas m'engager, peut-être que je ne le pouvais vraiment pas. De sorte qu'au lieu de lui être reconnaissant pour ce don de soi, je m'en irritais. Il me sollicitait et je refusais de l'entendre. Nous en étions là, revenant à la fin de chaque crise à ce vieux drame – le drame d'un amour incapable de sensualité, aux prises avec une sensualité incapable d'amour, suscitant d'étranges répliques, mêlées de culpabilité et d'exaspération, de pitié et d'agacement, parfois de véritable haine (toujours mêlée à un soupçon de remords) ; le tout accompagné, en contrepoint, par une succession de furtives

soirées avec mon petit peintre bouclé.

— J’espère au moins qu’elles étaient agréables, dit Susila.

Il haussa les épaules :

— Très modérément. Rachel ne pouvait jamais oublier qu’elle était une intellectuelle. Elle avait une façon de demander ce que l’on pensait de Piero di Cosimo aux moments les plus inopportuns ! Le plaisir véritable, et par lui l’agonie véritable – je ne les ai connus qu’au moment où Babs est entrée en scène.

— Quand était-ce ?

— Il y a juste un an. En Afrique.

— En Afrique ?

— J’y avais été envoyé par Joë Aldehyde.

— Cet homme qui possède des journaux ?

— Et tout le reste. Il a épousé Eileen, la tante de Molly. Un chef de famille exemplaire, je dois le dire. C’est pourquoi il est si tranquillement convaincu de sa propre vertu, même lorsqu’il est engagé dans les opérations financières les plus crapuleuses.

— Et vous travaillez pour lui ?

Will acquiesça :

— C’était son cadeau de mariage à Molly – une place pour moi dans les journaux Aldehyde, avec des appointements presque deux fois plus élevés que ceux que je recevais de mes anciens employeurs. Princier ! Mais il était si attaché à Molly !

— Comment a-t-il réagi, pour Babs ?

— Il n’en a jamais rien su – et n’a jamais su qu’il y eut une cause à l’accident de Molly.

— Il continue donc à vous employer pour l’amour de votre femme morte ?

Will haussa les épaules :

— Mon excuse, dit-il, c'est que je devais faire vivre ma mère.

— Et bien entendu, vous n'auriez pas aimé être pauvre ?

— Je n'aurais certainement pas aimé.

Il y eut un silence.

— Bon, dit enfin Susila, revenons-en à l'Afrique.

— J'y avais été envoyé pour faire une enquête sur le nationalisme noir. Pour ne rien dire d'un petit tripotage privé, à la manière de l'Oncle Joë. Ce fut dans l'avion, en revenant de Nairobi. J'occupais le fauteuil voisin du sien.

— Voisin de celui de cette jeune femme que vous n'avez pu aimer moins ?

— Que je ne pouvais aimer moins, répéta-t-il, ou désavouer davantage. Mais si vous êtes drogué, il faut que vous obteniez votre poison – ce poison dont vous savez d'avance qu'il vous détruira.

— C'est une chose curieuse, dit-elle pensivement, mais à Pala nous avons peu de drogués.

— Même pas d'intoxiqués sexuels ?

— Les intoxiqués sexuels sont aussi des amateurs de personnes. En d'autres termes, ce sont des amants.

— Mais les amants eux-mêmes haïssent ceux qu'ils aiment.

— Naturellement, si je porte toujours le même nom, et que j'aie les mêmes yeux et le même nez, il ne s'ensuit pas que je sois toujours la même femme. Admettre ce fait et y réagir intelligemment – cela fait partie de l'Art d'aimer.

Aussi succinctement qu'il put, Will lui conta la suite de l'histoire. La même histoire qu'auparavant, mais en beaucoup plus terrible. Babs, c'était Rachel élevée pour ainsi dire à une plus grande puissance – Rachel au carré, Rachel puissance « n ». Et la souffrance qu'à cause de Babs il avait infligée à Molly avait augmenté dans la même proportion, par rapport à ce qu'elle avait été à propos de Rachel. Proportionnellement plus grands avaient été sa propre exaspération, son propre sentiment d'irritation, d'être soumis au chantage de l'amour de Molly et de sa souffrance, son propre remords et sa pitié, sa propre détermination – en dépit de son remords et de sa pitié – de continuer à

accomplir sa volonté, ce qu'il haïssait de vouloir mais ce qu'il se refusait résolument à abandonner. Entre-temps, Babs devenait plus accaparante ; elle exigeait qu'il passe toujours plus de temps avec elle – non plus seulement dans l'alcôve rose, mais aussi dehors, dans les restaurants, les cabarets, dans les cocktails de ses horribles amis, lors de week-ends à la campagne. « Rien que vous et moi, chéri, disait-elle, seuls tous les deux ! » Seuls tous les deux dans un isolement qui donnait à Will l'occasion de sonder les profondeurs quasi insondables de la sottise et de la vulgarité de Babs. Mais en dépit de tout l'ennui et de tout le dégoût de Will, en dépit de sa répugnance morale et intellectuelle, le désir persistait. Après un de ces week-ends mortels, il était aussi désespérément intoxiqué de Babs que par le passé. Et de son côté, Sœur de Charité demeurait, en dépit de tout, aussi désespérément intoxiquée de Will Farnaby. Désespérément à ses yeux – car son seul désir, à lui, était qu'elle l'aimât moins et qu'elle lui permît de se damner en paix. Mais, aux yeux de Molly, l'intoxication était toujours et irrémédiablement génératrice d'espoir. Elle n'avait pas cessé d'attendre le miracle qui le métamorphoserait en un Will Farnaby bon, généreux et amoureux que (niant l'évidence, et toutes les déceptions accumulées) elle s'obstinait à considérer comme son être véritable. C'est seulement au cours de cette dernière rencontre, seulement quand (étouffant sa pitié et donnant libre cours à son irritation en face du chantage à la souffrance) il eut annoncé son intention de la quitter pour aller vivre avec Babs – c'est seulement alors que l'espoir avait enfin cédé la place au désespoir. « Vous avez l'intention de faire ça, Will ? Vous avez vraiment l'intention de faire ça ? – Oui, vraiment ! » Désespérée, elle se dirigea vers la voiture ; ce fut dans un désespoir total qu'elle démarra, sous la pluie – vers la mort. À l'enterrement, quand le cercueil fut descendu dans la tombe, Will s'était promis de ne plus jamais revoir Babs. Jamais, jamais plus ! Ce soir-là, alors qu'il était assis à son bureau, essayant d'écrire un article sur « Ce qui ne va pas chez les jeunes », essayant de ne plus penser à l'hôpital, à la tombe béante et à sa propre responsabilité dans tout ce qui était arrivé, il sursauta au bourdonnement aigu de la sonnette d'entrée. Un message de condoléances tardif, sans doute... Il ouvrit et là, au lieu du télégramme, c'était Babs – le visage dramatiquement nu et tout de noir vêtue.

« Mon pauvre, pauvre Will ! » Ils s'étaient assis sur le sofa, dans le salon, et elle avait caressé ses cheveux et tous deux avaient pleuré. Une heure plus

tard, ils étaient nus, dans le lit. Au bout de trois mois, comme n'importe quel imbécile l'aurait deviné, Babs commença de se lasser de Will ; au bout de quatre mois, un homme absolument divin, venant du Kenya, apparut à un cocktail. Une chose en amena une autre et quand, trois jours plus tard, Babs revint chez elle, ce fut pour préparer l'alcôve, en vue d'un nouveau locataire, et pour donner congé à l'ancien. « Avez-vous vraiment l'intention de faire ça, Babs ? » Elle en avait vraiment l'intention.

Il y eut un bruissement dans les buissons, derrière la fenêtre ouverte, et un instant plus tard, sur un ton alarmé et légèrement faux.

— Présent, les gars ! lança un oiseau parlant.

— Tais-toi ! cria Will à son tour.

— Présent, les gars ! répéta le mynah. Présent, les gars !

— Tais-toi !

Il y eut un silence.

— Je devais le faire taire, expliqua Will, parce qu'il a absolument raison. « Présent, les gars ! Présent, les gars ! » Là-bas et Autrefois sont tout à fait hors de propos, n'est-ce pas ? La mort de votre mari, par exemple ? Cela n'est-il pas hors de propos ?

Susila le regarda un instant en silence, puis hocha la tête lentement :

— Dans le contexte de ce que je dois faire maintenant – oui, tout à fait hors de propos ! C'est une chose que j'ai dû apprendre.

— Peut-on apprendre à oublier ?

— Il n'est pas question d'oublier. Ce qu'il faut apprendre, c'est à se souvenir tout en conservant sa liberté à l'égard du passé. Comment être là-bas avec les morts, tout en restant ici avec les vivants.

Elle lui adressa un petit sourire triste et ajouta :

— Ce n'est pas facile.

— Ce n'est pas facile, répéta Will.

Et tout à coup toutes ses résistances s'écroulèrent, tout son orgueil

l'abandonna.

— Voulez-vous m'aider ? demanda-t-il.

— C'est entendu, dit-elle.

Et elle lui tendit la main.

Un bruit de pas leur fit tourner la tête. Le Dr MacPhail venait d'entrer.

¹ Saint Paul, Épître aux Romains, VII, 15.

— Bonsoir, ma chère. Bonsoir, monsieur Farnaby.

Le ton était aimable, sans aucune espèce de gaité factice (Susila fut prompte à le remarquer), mais naturel et sincère. Et pourtant, avant d'arriver, le Dr MacPhail avait dû passer à l'hôpital pour voir Lakshmi, telle que Susila l'avait vue une heure ou deux auparavant, plus émaciée que jamais, plus décharnée et exsangue. La moitié d'une longue vie d'amour, de loyauté et de pardon mutuel – et, d'ici un jour ou deux, tout serait fini, MacPhail resterait seul. Mais à chaque jour suffit sa peine, à chaque lieu et à chaque personne. « On n'a pas le droit, avait dit un jour à Susila son beau-père alors qu'ils quittaient ensemble l'hôpital, on n'a pas le droit d'imposer sa propre tristesse aux autres. Et pas le droit, bien sûr, de prétendre que l'on n'est pas triste. On n'a que le droit d'accepter sa douleur et ses absurdes tentatives de stoïcisme. Accepter. Accepter... » La voix de MacPhail s'était brisée. En levant les yeux vers lui, Susila vit que son visage était mouillé de larmes. Cinq minutes plus tard, ils étaient assis sur un banc, au bord du bassin aux lotus, à l'ombre de l'énorme Bouddha de pierre. Avec un petit « flac » aigu, et pourtant doucement voluptueux, une grenouille invisible, de sa ronde plate-forme de feuilles, plongea dans l'eau. Se dressant au-dessus de la vase, les grosses tiges vertes avec leurs bourgeons gonflés s'élevaient vers le ciel, et çà et là les symboles bleu et rose de la lumière avaient ouvert leurs pétales au soleil et à la visite pénétrante des mouches, des petits scarabées et des abeilles sauvages de la jungle. S'élançant en piqué, s'arrêtant en vol, s'élançant encore en piqué, une vingtaine de libellules scintillantes, bleu et vert, faisaient la chasse aux moucheron.

— Tathata, murmura le Dr Robert. Essence !

Ils étaient restés longtemps assis en silence. Et tout à coup il lui avait touché l'épaule.

— Regardez !

Elle avait levé les yeux. Deux petits perroquets, perchés sur la main droite du Bouddha, préludaient au rite des amours.

— Vous êtes-vous de nouveau arrêté près du bassin aux lotus ? demanda Susila.

Le Dr Robert lui adressa un petit sourire et secoua la tête.

— Comment avez-vous trouvé Shivapuram ? demanda Will.

— Plutôt agréable, répondit le Docteur. Son seul défaut est d'être trop près du monde extérieur. Ici, on peut ignorer toutes ces insanités organisées, et poursuivre sa tâche. Là-bas, avec toutes les antennes, les postes d'écoute et les voies de communication que doit posséder un Gouvernement, le monde extérieur vous talonne perpétuellement. On l'entend, on le touche, on le sent – oui, on le sent.

Son visage se plissa en une comique grimace de dégoût.

— Quelque désastre exceptionnel est-il survenu depuis que j'y suis allé ?

— Rien, en dehors de ce qui est habituel dans votre bout du monde. J'aurais aimé pouvoir en dire autant de notre bout du monde.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Ce qui ne va pas, c'est notre voisin, le colonel Dipa. Pour commencer, il vient de traiter avec les Tchèques.

— Encore des armes ?

— Soixante millions de dollars de supplément. La radio l'a annoncé ce matin.

— Mais pourquoi diable ?

— Pour les raisons habituelles. Gloire et puissance. La satisfaction de la vanité et la satisfaction de la tyrannie. Terrorisme et parades militaires à domicile ; conquêtes et Te Deum au-dehors. Et ceci m'amène à la seconde des mauvaises nouvelles. Le Colonel a prononcé la nuit dernière un de ses discours à la gloire du « Grand Rendang ».

— Le Grand Rendang ? Qu'est-ce ?

— Vous faites bien de le demander, dit le Dr Robert. Le Grand Rendang était le territoire contrôlé par les sultans de Rendang-Lobo de 1447 à 1483. Il comprenait Rendang, les Îles Nicobar, environ trente pour cent de Sumatra et la totalité de Pala. Aujourd'hui, c'est l'Irredenta du colonel Dipa.

— Il est sérieux ?

— Le visage parfaitement impassible. Non, je me trompe. Le visage violet et courroucé, et la voix aiguë qu'il s'est exercé, grâce à un long entraînement, à imiter celle d'Hitler. Le Grand Rendang ou la mort !

— Mais les grandes puissances ne permettront jamais cela !

— Peut-être n'aimeront-elles pas voir Dipa à Sumatra. Mais à Pala, c'est autre chose.

Il secoua la tête.

— Pala, malheureusement, ne jouit des attentions de personne. Nous ne voulons pas des Communistes ; mais nous ne voulons pas non plus des Capitalistes. Encore moins de l'industrialisation en masse, que les uns comme les autres tiennent tellement à nous imposer – pour des raisons différentes, bien sûr. Les Occidentaux désirent notre île parce que notre main-d'œuvre est bon marché et que les dividendes du capitaliste en seraient augmentés en conséquence. Et les Orientaux la désirent parce que l'industrialisation créera un prolétariat, ouvrira un champ nouveau à l'agitation communiste et pourra conduire, à la longue, à l'établissement d'une Démocratie populaire de plus. Nous disons « non » à tous deux, de sorte que nous sommes impopulaires partout. Négligeant leurs idéologies, les grandes puissances pourraient préférer une Pala contrôlée par Rendang et possédant des puits de pétrole, à une Pala indépendante qui n'en aurait pas. Si Dipa nous attaque, ils diront que c'est fort regrettable ; mais ils ne lèveront pas le petit doigt. Et quand il nous aura annexés, et qu'il aura appelé les pétroliers, ils seront enchantés.

— Que pouvez-vous faire à l'égard du colonel Dipa ? demanda Will.

— À part la résistance passive, rien. Nous n'avons pas d'armée et pas d'amis puissants. Le Colonel a les deux. Tout ce que nous pourrions faire, s'il

commence à s'agiter, c'est de recourir aux Nations unies. Cependant que nous protesterions auprès du colonel Dipa contre la dernière manifestation du Grand Rendang. Cela se ferait par le canal de notre ministre à Rendang-Lobo, et auprès du grand homme en personne, lors de sa visite officielle à Pala, dans dix jours.

— Une visite officielle ?

— Pour les fêtes de l'avènement du jeune Rajah. Il a été invité depuis longtemps, mais il ne nous a jamais informés avec certitude s'il viendrait ou non. Cela a enfin été décidé aujourd'hui. Nous aurons une réunion au sommet, ainsi qu'une fête d'anniversaire. Mais parlons de choses plus méritoires. Comment vous sentez-vous aujourd'hui, monsieur Farnaby ?

— Pas seulement bien. Magnifiquement bien. J'ai eu l'honneur de recevoir la visite de votre monarque régnant.

— Murugan ?

— Pourquoi ne m'avez-vous pas dit qu'il était votre monarque régnant ?

Le Dr Robert rit :

— Vous lui auriez demandé une interview.

— Je ne l'ai pas fait. Ni à la Reine Mère.

— La Rani est-elle venue aussi ?

— Sur les instructions de sa Petite Voix. Et il est certain que sa Petite Voix l'a envoyée à la bonne adresse. Mon patron, Joë Aldehyde, est un de ses meilleurs amis.

— Vous a-t-elle dit qu'elle essayait d'introduire votre patron ici, pour exploiter notre pétrole ?

— Elle me l'a dit, en effet.

— Nous avons refusé sa dernière offre, il y a moins d'un mois. Le saviez-vous ?

Will fut heureux de pouvoir répondre sincèrement qu'il ne le savait pas. Ni Joë Aldehyde, ni la Rani ne lui avaient parlé de ce récent échec.

— Je travaille, poursuivit-il, en mentant un peu, au Département de la Pulpe de Bois, et non à celui du Pétrole.

Il y eut un silence.

— Quelle est ma position ici ?... Étranger indésirable ?

— Eh bien, vous n'êtes heureusement pas un marchand de canons !

— Ni un chargé de mission, dit Susila.

— Ni un pétrolier – bien qu'à ce sujet vous puissiez être coupable par complicité.

— Ni même, autant que nous sachions, un prospecteur d'uranium.

— Ceux-là, conclut le Dr Robert, sont les indésirables Plus Alpha. En tant que journaliste, vous vous rangez parmi les Bêta. Pas le genre de personnes que nous rêverions d'inviter à Pala. Mais pas non plus le genre de celles qui, étant parvenues à arriver ici, doivent en être sommairement expulsées.

— J'aimerais rester ici aussi longtemps que ce sera légalement possible, dit Will.

— Puis-je vous demander pourquoi ?

Will hésita. En tant qu'agent secret de Joë Aldehyde et que journaliste affligé d'une passion désespérée pour la littérature, il devrait rester assez longtemps pour négocier avec la Rani et gagner son année de liberté. Mais il y avait d'autres raisons, plus avouables.

— Si vous n'avez pas d'objection contre les considérations personnelles, dit-il, je vous le dirai.

— Allez-y, dit le Dr Robert.

— Le fait est que, plus je vous vois tous, et plus vous me plaisez. Je veux en savoir plus long sur votre compte. Et par la même occasion, ajouta-t-il en jetant un coup d'œil à Susila, je pourrais découvrir des choses intéressantes sur moi-même. Combien de temps serai-je autorisé à rester ?

— Normalement, nous devrions vous renvoyer aussitôt que vous serez en état de voyager. Mais si vous vous intéressez sérieusement à Pala, surtout si vous vous intéressez sérieusement à vous-même – eh bien nous pourrions

faire une concession. Ou bien ne ferons-nous pas de concession ? Qu'en dites-vous, Susila ? Après tout, il travaille pour lord Aldehyde.

Will fut sur le point de protester que ses fonctions relevaient après tout du Département de la Pulpe de Bois ; mais les mots restèrent dans sa gorge, et il ne dit rien. Les secondes passèrent. Le Dr Robert répéta sa question.

— Oui, dit enfin Susila, nous prendrions un gros risque. Mais personnellement... personnellement, je serais disposée à le prendre. Ai-je raison ? dit-elle en regardant Will.

— Eh bien, je pense que vous pouvez me faire confiance. Du moins, je l'espère.

Il rit, essayant de plaisanter ; mais il fut contrarié et gêné de sentir qu'il rougissait. Pourquoi rougir ? demanda-t-il, irrité, à sa conscience. Si quelqu'un était dupé, c'était la Standard de Californie. Et dès lors que Dipa se serait installé, quelle différence y aurait-il, si la concession était accordée à l'un ou à l'autre ? Par qui préféreriez-vous être dévorés, par un loup ou par un tigre ? Pour ce qui est de l'agneau, cela ne lui importe guère. Joë ne serait pas pire que ses concurrents. N'empêche qu'il eût préféré s'être moins pressé d'expédier sa lettre. Et pourquoi, pourquoi cette femme assommante ne le laissait-elle pas en paix ?

À travers le drap, il sentit une main se poser sur son genou sain. Le Dr Robert lui souriait.

— Vous pourrez demeurer ici un mois, dit-il. J'en prends l'entière responsabilité. Et nous ferons de notre mieux pour tout vous montrer.

— Je vous en suis très reconnaissant.

— Dans le doute, dit le Dr Robert, il faut toujours agir comme si les gens étaient plus honorables qu'on n'a de raisons valables de le supposer. C'est la devise que l'Ancien Rajah me transmit alors que j'étais un jeune homme.

Se tournant vers Susila, il dit :

— Voyons, quel âge aviez-vous à la mort de l'Ancien Rajah ?

— Tout juste huit ans.

— Vous vous en souvenez donc fort bien.

Susila rit :

— Est-il possible d'oublier la façon qu'il avait de parler de lui ?
« Guillemets “Je” (fermez les guillemets) veux du sucre dans mon thé. » Quel amour d'homme !

— Et quel grand homme !

Le Dr MacPhail, allant à la bibliothèque qui se trouvait entre la porte et la penderie, tira du rayon le plus bas un gros volume rouge, que le climat tropical et les insectes avaient mis dans le pire état.

— Il y a une photo de lui quelque part, dit-il en feuilletant les pages. Voilà.

Will contempla un instantané délavé, où l'on voyait un petit vieillard hindou à lunettes, vêtu d'un pagne, occupé à vider le contenu d'une saucière d'argent extrêmement ouvragée au-dessus d'un petit totem.

— Que fait-il ? demanda-t-il.

— Il oint un symbole phallique avec du beurre fondu, répondit le Docteur. C'est un usage dont mon pauvre père n'a jamais pu le déshabituer.

— Votre père désapprouvait-il les phallus ?

— Non, non, dit le Dr MacPhail. Mon père y était entièrement favorable. C'est le symbole qu'il désapprouvait.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il estimait que les gens devaient prendre leur religion au pis de la vache, si vous voyez ce que je veux dire. Non pas écrémée, ni pasteurisée, ni homogénéisée. Et surtout pas mise en conserve, dans aucune espèce de boîte théologique ou liturgique.

— Et le Rajah avait un faible pour les boîtes ?

— Pas pour les boîtes en général. Mais précisément pour cette boîte de fer-blanc. Il avait toujours éprouvé un attachement particulier pour le totem familial. Il était fait de basalte noir et avait au moins huit cents ans.

— Je vois, dit Will Farnaby.

— Beurrer le totem familial, c'était un acte de piété, qui joignait un beau

sentiment à une idée sublime. Mais la plus sublime des idées est totalement différente du mystère cosmique qu'elle est supposée décrire. Et les beaux sentiments associés à l'idée sublime, qu'ont-ils de commun avec l'expérience directe du mystère ?... Absolument rien ! Il va sans dire que l'Ancien Rajah savait fort bien tout cela. Mieux que mon père. Il avait bu le lait cru, il était vraiment devenu le lait. Mais le beurrage des totems était une pratique dévote qu'il ne pouvait se résoudre à abandonner. Et, faut-il le dire, il ne lui aurait jamais été demandé de l'abandonner. Mais, dès qu'il s'agissait de symboles, mon père était un puritain. Il avait corrigé Goethe, Alles vergänglich ist NICHT ein Gleichnis. Son idéal était fait de science expérimentale pure à un bout du spectre, et de mysticisme expérimental pur à l'autre bout. L'expérience directe à tous les degrés, puis des rapports clairs et rationnels sur ces expériences. Les totems et les croix, le beurre et l'eau bénite, les sutras, les évangiles, les idoles, les chants – il aurait aimé abolir tout cela.

— Que seraient devenus les arts ? questionna Will.

— Ils ne seraient rien devenus, répondit le Dr MacPhail. Et c'était le moindre des soucis de mon père. La poésie, il prétendait l'aimer ; mais en réalité, il ne l'aimait pas. La poésie pour elle-même, la poésie en tant qu'univers autonome, séparé, dans l'espace, de l'expérience directe et des symboles de la science – c'est une chose qu'il ne comprenait tout simplement pas. Que je retrouve son portrait.

Le Dr MacPhail feuilleta l'album en sens contraire et désigna un profil osseux aux sourcils énormes.

— Un vrai Écossais ! commenta Will.

— Et pourtant sa mère et sa grand-mère étaient palanaises.

— On n'en voit aucune trace.

— Alors que son grand-père, qui arrivait de Perth, aurait presque pu passer pour un prince de Rajputana.

Will jeta un regard sur la vieille photographie d'un jeune homme au visage ovale encadré de favoris noirs, le coude appuyé sur un piédestal de marbre sur lequel était posé, à l'envers, son haut-de-forme démesuré.

— Votre arrière-grand-père ?

— Le premier MacPhail de Pala : Dr Andrew. Né en 1822 dans le Royal Burgh, où son père, James MacPhail, possédait une fabrique de cordages. Ce qui était tout à fait symbolique, car James était un calviniste enragé qui, convaincu qu'il était parmi les élus, tirait une satisfaction profonde et ardente à la pensée que des millions de ses semblables traversaient la vie traqués par la prédestination, et que le Vieux Très-Haut Père-de-Personne comptait les minutes pour refermer le piège.

Will rit.

— Oui, convint le Dr Robert, cela peut sembler assez comique. Mais ce ne l'était pas alors. C'était sérieux – beaucoup plus que la bombe H aujourd'hui. On avait la certitude que quatre-vingt-dix-neuf virgule quatre-vingt-dix-neuf pour cent de la race humaine étaient condamnés au feu éternel. Pourquoi ? Peut-être parce que ces hommes n'avaient jamais entendu parler de Jésus ; ou bien, s'ils en avaient entendu parler, peut-être parce qu'ils ne croyaient pas assez fermement que Jésus les avait délivrés du feu. Et la preuve qu'ils n'y croyaient pas assez fermement était le fait, empirique et perceptible, que leurs âmes n'étaient pas en paix. La foi parfaite est définie comme engendrant la paix parfaite de l'esprit. Mais la paix parfaite de l'esprit est une chose que, pratiquement, personne ne possède. Par conséquent personne ne possède la foi parfaite. Donc pratiquement tous sont prédestinés au châtement éternel. Quod erat demonstrandum.

— On se demande, dit Susila, comment ils ne sont pas tous devenus fous.

— Heureusement, la plupart ne croyaient qu'avec le sommet de leur crâne. Là-dessus.

Le Dr MacPhail tapota son crâne chauve.

— Dans le sommet de leur crâne, ils étaient convaincus que c'était la Vérité avec le plus grand « V » possible. Mais leurs glandes et leurs entrailles étaient mieux informées – elles savaient que tout cela n'était que sottise pure. Pour le plus grand nombre, la Vérité n'était vraie que le dimanche, et même alors dans un sens strictement pickwickien. James MacPhail savait tout cela et avait décidé que ses enfants ne seraient pas de simples fidèles du Sabbat. Ils devaient croire chaque mot de l'absurdité sacrée, même le lundi, même les après-midi de congé ; et ils devaient croire de tout leur être ; pas simplement

tout là-haut, dans leur mansarde. La foi parfaite et la paix parfaite qui l'accompagne leur furent inculquées de force. Comment ? En leur donnant l'enfer présent et en les menaçant de l'enfer à venir. Et si, dans leur perversité diabolique, ils refusaient d'avoir la foi parfaite et d'être en paix, on leur donnait un supplément d'enfer et on les menaçait de feux plus ardents. Et en leur disant pendant ce temps que les œuvres bonnes sont des immondices aux yeux de Dieu ; mais les châtiant féroce­ment pour chaque écart. Leur disant que, par nature, ils étaient totalement dépravés ; mais les battant pour avoir été en fait ce qu'ils étaient en principe.

Will Farnaby reprit l'album.

— Avez-vous un portrait de votre délicieux ancêtre ?

— Nous avons une peinture à l'huile, dit le Dr MacPhail. Mais l'humidité a abîmé la toile et les insectes s'y sont mis. C'était un type splendide. Comme une peinture de Jérémie dans le style Haute École Renaissance. Vous savez – majestueux, l'œil inspiré et cette espèce de barbe prophétique qui cache une multitude de défauts de physionomie. La seule relique de lui qui nous reste est un dessin au crayon de sa maison.

Il tourna une page et la trouva.

— Granit solide, poursuivit-il, avec des barreaux à toutes les fenêtres. Et dans cette confortable petite Bastille familiale, quelle inhumanité systématique ! Inhumanité systématique, faut-il le dire, au nom du Christ et dans l'intérêt de la vertu ! Le Dr Andrew a laissé une autobiographie inachevée, de sorte que nous savons tout cela.

— Les enfants n'étaient-ils pas soutenus par leur mère ?

Le Dr MacPhail secoua la tête.

— Janet MacPhail appartenait au clan Cameron et était une calviniste aussi accomplie que James lui-même. Peut-être même une meilleure calviniste que lui. Étant une femme, elle devait aller plus loin, elle avait plus de pudeurs instinctives à vaincre. Mais elle les vainquit – héroïquement. Loin de tempérer son mari, elle l'encourageait, elle le soutenait. Il y avait des homélies avant le petit déjeuner et avant le repas de midi ; il y avait le catéchisme le dimanche et on apprenait par cœur les épîtres ; chaque soir,

quand les méfaits de la journée avaient été récapitulés et taxés, la peine méthodique du fouet était infligée, avec une houssine faite de fanon de baleine, aux fesses nues des six enfants au complet, filles aussi bien que garçons, par rang d'âge.

— Cela me rend toujours un peu malade, dit Susila. Du sadisme pur !

— Non pas pur, dit le Dr MacPhail. Du sadisme pratique. Du sadisme ayant un motif ultérieur, sadisme au service d'un idéal, comme l'expression d'une conviction religieuse. Et c'est là un sujet, ajouta-t-il en se tournant vers Will, dont on devrait faire l'étude historique – les relations entre la théologie et le châtement corporel chez les enfants. Je prétends que, partout où les petits garçons et les petites filles sont fouettés systématiquement, les victimes devenues adultes considèrent Dieu comme « Totalelement Autre » – n'est-ce pas l'argot¹ à la mode sur votre Continent ? Au contraire, partout où les enfants sont élevés sans être soumis à la violence physique, Dieu est immanent. La théologie d'un peuple est le reflet du postérieur de ses enfants. Voyez les Hébreux – enthousiastes rosseurs d'enfants. Tels étaient les bons Chrétiens à l'âge de la Foi. De là Jéhovah, de là le Péché originel et le Père éternellement irrité de l'orthodoxie romaine et protestante. Tandis que, chez les Bouddhistes et les Hindous, l'éducation a toujours été non violente. Pas de lacération de petites fesses – d'où Ta tvam asi, Tu es Cela, l'esprit n'est pas séparé de l'Esprit. Voyez les Quakers. Ils furent assez hérétiques pour croire à la Lumière intérieure, et qu'arriva-t-il ? Ils renoncèrent à battre leurs enfants et furent la première secte chrétienne à protester contre l'institution de l'esclavage.

— Mais le fouettage des enfants, objecta Will, est pratiquement passé de mode aujourd'hui. Et c'est pourtant maintenant qu'il est devenu de bon ton de disserter sur le « Totalelement Autre ».

Le Dr MacPhail écarta l'objection :

— Il s'agit seulement de la réaction qui suit l'action. Dans la seconde moitié du XIX^e siècle, l'humanisme libre-penseur était devenu si puissant que même les bons Chrétiens en furent influencés et cessèrent de battre leurs enfants. Il n'y avait plus de marques sur le postérieur de la jeune génération ; en conséquence, celle-ci cessa de considérer Dieu comme le « Totalelement

Autre », et se mit à inventer la Pensée nouvelle, l'Unité, la Science chrétienne – toutes les hérésies semi-orientales où Dieu est le « Totalelement Identique ». Le mouvement était déjà lancé du temps de William James, et il a toujours pris de la vitesse depuis. Mais la thèse appelle toujours l'antithèse, et en temps voulu les hérésies engendrèrent la Néo-Orthodoxie. À bas le « Totalelement Identique » et vive le « Totalelement Autre » ! Vive saint Augustin, vive Martin Luther – vive, en un mot, les deux postérieurs les plus impitoyablement châtiés de toute l'histoire de la Pensée chrétienne. Lisez les Confessions, lisez les Propos de Table. Augustin a été battu par son maître, et ses parents riaient quand il se plaignait. Luther était systématiquement fouetté, non seulement par ses maîtres et par son père, mais encore par sa tendre mère. Le monde n'a pas cessé, depuis, de payer pour les cicatrices de ses fesses. Le Prussianisme et le III^e Reich ? Sans Luther et sa théologie de la flagellation, ces monstruosité n'auraient jamais vu le jour ! Ou bien prenez la théologie de la flagellation de saint Augustin, telle qu'elle fut menée à ses conclusions logiques par Calvin et gobée d'un trait par des gens pieux tels que James MacPhail et Janet Cameron. Principe majeur : Dieu est le « Totalelement Autre ». Principe mineur : l'homme est totalement dépravé. Conclusion : traitez le postérieur de vos enfants comme le vôtre a été traité, faites ce que votre Père des Cieux a fait au postérieur collectif de l'humanité depuis la Chute : fouettez, fouettez, fouettez !

Il y eut un silence. Will Farnaby regarda de nouveau le dessin de l'homme de granit dans la corderie, et songea à toutes les divagations grotesques et horribles, promues au rang de faits surnaturels ; à toutes les cruautés obscènes inspirées par ces divagations ; à toutes la souffrance infligée et aux misères endurées à cause d'elles. Et quand ce n'était pas Augustin avec son « âpreté bienveillante », c'était Robespierre, c'était Staline ; quand ce n'était pas Luther exhortant les princes à tuer les paysans, c'était le génial Mao les réduisant en esclavage.

— Ne vous arrive-t-il pas de désespérer ? demanda-t-il.

Le Dr MacPhail secoua la tête.

— Nous ne désespérons pas, parce que nous savons que les choses ne doivent pas nécessairement être aussi mauvaises qu'elles l'ont toujours été.

— Nous savons que nous pouvons aller beaucoup mieux, ajouta Susila. Nous le savons parce qu'on est déjà beaucoup mieux, ici et maintenant, dans cette absurde petite île.

— Mais serons-nous capables de vous persuader de suivre notre exemple, serons-nous même capables de sauvegarder notre oasis d'humanité, au cœur de votre universel désert de singes ? Ceci, hélas, dit le Dr MacPhail, est une autre question. On pourrait légitimement se montrer pessimiste, devant la situation actuelle. Mais le désespoir, le désespoir radical – non, je n'y vois aucun motif.

— Pas même lorsque vous lisez l'histoire ?

— Pas même lorsque je lis l'histoire.

— Je vous envie. Comment faites-vous ?

— Je me rappelle ce qu'est l'histoire – les annales de ce que les êtres humains ont été contraints de faire en raison de leur ignorance et de l'énorme présomption qui les a conduits à canoniser leur ignorance en un dogme politique ou religieux.

Il revint à l'album :

— Retournons à cette maison dans le Royal Burgh, retournons à James et à Janet, et aux six enfants que leur Dieu calviniste avait condamnés à subir leurs tendres soins. Les verges et les réprimandes engendrent la sagesse ; mais un enfant livré à lui-même est la honte de sa mère. L'endoctrinement renforcé par la contrainte psychologique et par la torture physique – parfaite théorie de Pavlov ! Malheureusement pour la religion organisée et la dictature politique, les êtres humains en tant qu'animaux de laboratoire sont beaucoup moins sûrs que les chiens. Sur Tom, Mary et Jean, le conditionnement joua comme il le devait. Tom devint pasteur ; Mary épousa un pasteur et mourut, comme il se doit, en couches. Jean demeura à la maison, soigna sa mère tout au long d'un inexorable cancer ; et, pendant les vingt années suivantes, elle se sacrifia au patriarche vieillissant, puis sénile et radoteur. Jusque-là, très bien. Mais avec Annie, la quatrième enfant, les choses changèrent. Annie était jolie. À dix-huit ans, elle fut demandée en mariage par un capitaine de dragons. Mais le capitaine était anglican et ses vues sur le péché originel et sur le bon plaisir de Dieu étaient criminellement fausses. On interdit le

mariage. Il sembla qu'Annie fût vouée à partager le sort de Jean. Elle résista dix ans ; puis, à vingt-huit ans, elle fut séduite par le lieutenant d'un navire de la ligne des Indes orientales. Il y eut sept semaines de bonheur presque forcené – le premier qu'elle eût jamais connu. Son visage était transfiguré par une espèce de beauté surnaturelle ; son corps rayonnait de vie. Puis le navire du lieutenant appareilla, pour un voyage de deux ans, vers Madras et Macao. Quatre mois plus tard, enceinte, sans amis et désespérée, Annie se jeta dans la Tay. Cependant qu'Alexander, l'enfant suivant, s'était échappé de l'école pour suivre une compagnie d'acteurs. Dans la maison voisine de la corderie, personne désormais ne fut plus autorisé à mentionner son existence. Enfin, il y avait Andrew, le plus jeune, le benjamin. Quel enfant modèle ! Il était obéissant, il aimait ses leçons, il apprenait les épîtres par cœur, plus vite et plus fidèlement qu'aucun des autres enfants ne l'avait fait. Mais, en temps voulu pour qu'elle reprenne foi en l'humaine perversité, sa mère le surprit un soir jouant avec ses organes génitaux. Il fut fouetté jusqu'au sang. Il y fut repris quelques semaines plus tard, et fouetté de nouveau, condamné au pain sec et à l'eau, dans une réclusion solitaire, et informé qu'il avait certainement commis le péché contre l'Esprit-Saint et que c'était indubitablement à cause de ce péché que sa mère était affligée d'un cancer. Tout le reste de son enfance, Andrew fut hanté par de périodiques cauchemars infernaux. Hanté aussi par de périodiques tentations et, quand il y succombait – ce qui bien entendu lui arrivait, mais toujours dans l'intimité des cabinets, au fond du jardin –, par une vision encore plus terrifiante des châtements qui lui étaient réservés.

— Et penser, observa Will Farnaby, penser que les gens se plaignent de ce que la vie moderne n'ait pas de sens ! Voyez à quoi ressemblait la vie quand elle avait un sens. Un conte raconté par un idiot, ou un conte raconté par un Calviniste ? Donnez-moi l'idiot à tous les coups !

— D'accord, dit le Dr MacPhail. Mais n'y aurait-il pas une troisième possibilité ? Le conte ne pourrait-il être raconté par quelqu'un qui ne serait ni un imbécile ni un paranoïaque ?

— Quelqu'un qui, pour changer, serait complètement sain d'esprit, dit Susila.

— Oui, pour changer, répéta le Dr MacPhail. Un changement bienheureux.

Et heureusement, même sous l'Ancien Régime, il y eut toujours une foule de gens que même la plus diabolique éducation n'arriva pas à détruire. En vertu des théories des jeux freudiens et pavloviens, mon arrière-grand-père aurait dû devenir un estropié mental. En réalité, il est devenu un athlète mental. Ce qui ne fait que démontrer, ajouta incidemment le Dr Robert, combien vos deux très vantés systèmes de psychologie sont en réalité désespérément insuffisants. Freudisme et Behaviourisme – pôles séparés, mais en accord complet dès qu'il s'agit des différences profondes, congénitales, entre individus. Comment vos chers psychologues traitent-ils ces faits ? Très simplement. Ils les ignorent. Ils prétendent aimablement que les faits n'existent pas. De là leur totale incapacité à affronter la condition humaine telle qu'elle existe, ou même à l'expliquer en théorie. Voyez par exemple ce qui arriva dans ce cas particulier. Les frères et sœurs d'Andrew furent, ou bien soumis par le traitement, ou bien détruits. Andrew ne fut ni détruit ni soumis. Pourquoi ? Parce que la roue de l'hérédité a cessé de tourner au bon moment. Il avait une constitution plus résistante que les autres, une anatomie différente, une biochimie et un tempérament différents. Ses parents s'y prirent aussi mal que possible, comme avec le reste de leur malheureuse couvée. Andrew passa haut la main, presque sans une cicatrice.

— En dépit du péché contre l'Esprit-Saint ?

— De cela, heureusement, il se débarrassa pendant sa première année de médecine à Édimbourg. Il était tout jeune – dix-sept ans. (On commençait tôt, à cette époque.) Dans la salle de dissection, il dut entendre les extravagantes obscénités et les blasphèmes avec lesquels ses camarades étudiants soutenaient leur moral au milieu des cadavres pourrissant doucement. Au début, il écoutait avec horreur, avec la crainte que Dieu ne tirât vengeance de ces péchés affreux. Mais rien n'arriva. Les blasphémateurs conservaient leur éclat, les fornicateurs verbeux s'en tiraient avec, au pire, quelques applaudissements de temps en temps. La crainte fit place, dans l'esprit d'Andrew, à un merveilleux sentiment de détente et de délivrance. Audacieux, il risqua quelques paillardises de son cru. La première fois qu'il prononça un mot de cinq lettres – quelle libération, quelle expérience authentiquement religieuse ! Cependant que, durant ses loisirs, il lisait Tom Jones, il lisait l'Essai sur les Miracles de Hume, il lisait l'impie Gibbon. Se servant du français qu'il avait appris à l'école, il lut La Mettrie, il lut le Dr

Cabanis. L'homme est une machine, l'esprit secrète la pensée comme le foie secrète la bile. Comme tout était simple, lumineusement clair ! Avec toute la ferveur d'un converti à une récollection, il opta pour l'athéisme. Dans ces circonstances, il fallait s'y attendre. Vous ne pouvez plus tolérer saint Augustin, vous ne souffrez plus de ressasser les fariboles athanasiennes. Vous tirez donc la chaîne et vous les expulsez dans le tuyau. Quelle bénédiction ! Mais elle ne dure pas. Vous découvrez qu'il y manque quelque chose. Le bambin expérimental avait été emporté, en même temps que les saletés et les eaux savonneuses de la théologie. Mais la nature a horreur du vide. La félicité fait place à un inconfort chronique, et aujourd'hui, vous êtes affligés, génération après génération, par une succession de Wesley, de Pusey, de Moody et de Billy – Sunday et Graham – tous s'agitant comme des castors pour faire remonter la théologie, du fond de la fosse d'aisances. Ils espèrent, bien entendu, récupérer le bambin. Mais ils n'y arrivent jamais. Tout ce que peut faire un évangéliste, c'est de faire remonter un peu d'eau sale. Qui, à son heure, devra être jetée de nouveau. Et ainsi de suite, indéfiniment. C'est vraiment trop assommant ; et, ainsi que le Dr Andrew le comprit enfin, tout à fait inutile. Alors qu'il était là, dans le premier émoi de sa liberté nouvellement retrouvée. Excité, exultant – mais excité calmement, exultant derrière cette apparence de détachement grave et courtois qu'il présentait habituellement au monde.

— Et son père ? demanda Will. Eurent-ils une querelle ?

— Aucune querelle. Andrew n'aimait pas les querelles. Il était de cette espèce d'hommes qui suit toujours son propre chemin, mais qui ne le clairot pas, qui ne discute pas avec ceux qui préfèrent un chemin différent. Avec lui, le vieil homme n'eut jamais l'occasion de proférer ses jérémiades. Andrew resta muet sur Hume et sur La Mettrie, et suivit le mouvement traditionnel. Mais lorsque ses études furent terminées, il ne revint tout simplement pas à la maison. Il se rendit à Londres et s'engagea comme chirurgien et naturaliste sur le H.M.S.² Melampus, en partance pour les mers du Sud, avec mission de dresser des cartes, de surveiller, de recueillir des spécimens et de protéger les missionnaires protestants et les intérêts britanniques. Le voyage du Melampus dura trois années pleines. Il fit escale à Tahiti, passa deux mois à Samoa et un mois dans les îles Marquises. Après Perth, les îles ressemblaient à l'Éden – mais un Éden, hélas, non seulement

vierge de calvinisme, de capitalisme et de taudis industriels, mais aussi de Shakespeare et de Mozart, de connaissance scientifique et de pensée logique. C'était le paradis, mais ça n'allait pas, ça n'allait pas. Ils appareillèrent. Ils visitèrent Fidji, les îles Carolines et les Salomon. Ils dressèrent la carte de la côte nord de la Nouvelle-Guinée. À Bornéo, quelques-uns qui étaient descendus à terre capturèrent une femelle orang-outang pleine et grimpèrent au sommet du Kinabalu. Puis il y eut une semaine à Pannoy, quinze jours dans l'archipel Mergui. Après quoi, ils mirent le cap sur l'ouest vers les îles Andaman, et des îles Andaman vers le continent indien. Alors qu'il était descendu à terre, mon arrière-grand-père fit une chute de cheval et se brisa la jambe droite. Le capitaine du Melampus trouva un nouveau chirurgien et prit la route du retour. Deux mois plus tard, complètement guéri, Andrew pratiquait la médecine à Madras. Les médecins étaient rares, alors, et la maladie terriblement répandue. Le jeune homme commença de prospérer. Mais la vie au milieu des marchands et des fonctionnaires de la Présidence était accablante d'ennui. C'était un exil, mais un exil sans aucune des compensations de l'exil, un exil sans aventure ni nouveauté, un simple bannissement en province, dans un équivalent tropical de Swansea ou de Huddersfield. Il résista néanmoins à la tentation de réserver un passage sur le prochain navire en partance pour son pays. S'il tenait encore cinq ans, il aurait assez d'argent pour acheter un bon cabinet à Édimbourg. Non, à Londres, dans le West End !... L'avenir lui souriait, attrayant et doré. Il aurait une épouse, de préférence châtaine et d'esprit modeste. Il aurait quatre ou cinq enfants – heureux, non fouettés et athées. Et son cabinet grossirait, ses patients viendraient de milieux toujours plus élevés. Fortune, réputation, rang, peut-être un titre de noblesse. Sir Andrew MacPhail, descendant de son coupé à Belgrave Square. Le grand sir Andrew, médecin de la Reine. Appelé à Saint-Pétersbourg pour opérer le Grand-Duc, aux Tuileries, au Vatican, à la Sublime Porte. Rêveries enchanteresses ! Mais la réalité, en l'occurrence, devait être bien plus intéressante. Un beau matin, un étranger à la peau sombre se présenta à la clinique. Dans un anglais hésitant, il se nomma. Il était de Pala et il avait reçu l'ordre de Son Altesse, le Rajah, de chercher et d'amener avec lui un chirurgien occidental adroit. Les honoraires seraient princiers. Princiers, insista-t-il. Séance tenante, le Dr Andrew accepta l'invitation. En partie, bien sûr, pour l'argent ; mais principalement parce qu'il était las, parce qu'il avait besoin d'un changement, besoin d'un peu

d'aventure. Un voyage dans l'Île interdite – l'appât était irrésistible.

— Et souvenez-vous qu'alors, lança Susila, Pala était bien plus interdite qu'elle ne l'est aujourd'hui.

— Vous imaginez donc avec quelle ardeur le jeune Dr Andrew bondit sur l'occasion offerte par l'émissaire du Rajah. Dix jours plus tard, son bateau accosta sur la côte nord de l'Île interdite. Avec sa trousse de pharmacie, sa sacoche d'instruments et une petite malle métallique contenant ses vêtements et quelques livres indispensables, il traversa le ressac déferlant, dans une pirogue, parcourut en palanquin les rues de Shivapuram et atteignit la cour intérieure du Palais royal. Son malade royal l'attendait avec impatience. Sans qu'on lui laisse le temps de se raser ou de changer de vêtements, le Dr Andrew fut mis en présence, en la pitoyable présence, d'un petit homme brun, du bon côté de la quarantaine, affreusement décharné dans ses riches brocards, le visage si gonflé et déformé qu'il en était à peine humain, la voix réduite à un murmure enroué. Le Dr Andrew l'examina. Du sinus maxillaire, où elle avait sa racine, une tumeur avait essaimé dans toutes les directions. Elle avait envahi le nez, elle s'était infiltrée dans l'orbite de l'œil droit, elle avait à moitié obstrué la gorge. Respirer était devenu difficile, avaler intensément douloureux, et dormir absolument impossible – car si le patient s'assoupissait, il étouffait et s'éveillait en se démenant pour trouver de l'air. Sans une intervention radicale, il était évident que le Rajah mourrait dans les deux mois. Avec une intervention radicale, beaucoup plus tôt. C'était l'heureux temps, souvenez-vous-en – l'heureux temps des opérations septiques, sans le secours du chloroforme. Même dans les conditions les plus favorables, la chirurgie était fatale pour un malade sur quatre. Quand les conditions étaient moins propices, les chances diminuaient ; 50/50, 30/70, 0/100. Dans le cas présent, les pronostics ne pouvaient être pires. Le malade était déjà affaibli, et l'opération pouvait être longue, difficile et atrocement douloureuse. Il y avait de fortes chances pour qu'il mourût sur la table d'opération, et s'il survivait, ce ne serait que pour mourir quelques jours plus tard d'un empoisonnement du sang. Et s'il lui arrivait de mourir, songeait à présent le Dr Andrew, quel serait le sort du chirurgien étranger qui aurait tué le roi ? Et pendant l'opération, qui maîtriserait le patient royal, se tordant sous le scalpel ? Lequel de ses serviteurs ou de ses courtisans aurait la force d'obéir, alors que le maître à l'agonie hurlerait, ou leur ordonnerait de le

lâcher ? Peut-être le plus sage était-il de déclarer à l'instant même que le cas était désespéré, qu'il ne pouvait rien et de demander à être reconduit à Madras sur-le-champ. Puis il regarda de nouveau le malade. À travers le masque grotesque du pauvre visage déformé, le Rajah regardait intensément le médecin – le regardait avec les yeux d'un criminel condamné qui implore la pitié du juge. Ému par cet appel, le Dr Andrew lui adressa un sourire d'encouragement et, tout à coup, tapotant la main décharnée, il eut une idée. Elle était absurde, insensée, complètement dépourvue de crédit ; mais tout de même, tout de même !...

« Cinq années auparavant, Andrew s'en souvenait à présent, alors qu'il était encore à Édimbourg, un article avait paru dans *Le Bistouri*, article qui dénonçait le fameux professeur Elliotson pour son plaidoyer sur le magnétisme animal. Elliotson avait eu l'effronterie de parler d'opérations indolores, réalisées sur des patients en état d'hypnose.

« Ou bien l'homme est un fou crédule, ou bien c'est un coquin sans scrupule. Une telle absurdité est manifestement sans valeur. Ce n'est que pur charlatanisme, duperie, imposture éclatante – et ainsi de suite sur six colonnes d'indignation vertueuse. À cette époque, le Dr Andrew – encore plein de La Mettrie, de Hume et de Cabanis – avait lu l'article avec un sentiment d'approbation orthodoxe. Après quoi, il avait oublié jusqu'à l'existence du magnétisme animal. Aujourd'hui, au chevet du Rajah, tout lui revenait en mémoire – le professeur fou, les passes magnétiques, les amputations indolores, le faible taux de mortalité et les rétablissements rapides. Peut-être, après tout, y avait-il quelque vérité dans tout cela. Il était plongé dans ces pensées quand, rompant un long silence, le malade lui adressa la parole. Grâce à un jeune marin qui avait déserté le Détroit, le Rajah avait appris à parler anglais avec une facilité remarquable, mais aussi, imitant fidèlement son professeur, avec un fort accent cockney. Cet accent cockney, se souvint le Dr MacPhail avec un petit rire, revenait sans cesse dans les Mémoires de mon arrière-grand-père. Il lui semblait tout à fait inconvenant qu'un roi s'exprimât comme Sam Weller³. Et dans ce cas l'inconvenance n'était pas seulement sociale. Outre qu'il était roi, le Rajah était un homme éclairé et d'un raffinement exquis ; l'homme ne possédait pas seulement une profonde conviction religieuse (n'importe quel être fruste peut avoir une conviction religieuse profonde), mais encore une expérience religieuse et une

intelligence spirituelle profondes. Qu'un tel homme pût s'exprimer en cockney, un Écossais victorien de la première époque, qui avait lu les Aventures de M. Pickwick, ne pouvait s'en consoler. Pas plus que, malgré les délicates observations de mon arrière-grand-père, le Rajah ne pouvait se défaire de ses diphtongues incorrectes et ses "h" non aspirés. Mais tout cela vint ensuite. Lors de leur première rencontre tragique, cet accent choquant, vulgaire paraissait étrangement émouvant. Joignant les mains en un geste de supplication, le malade murmura : "Aidez-moi, Docteur MacPhail, aidez-moi."

« L'appel fut décisif. Sans plus d'hésitation, le Dr Andrew prit entre les siennes les mains décharnées du Rajah et se mit à parler, sur le ton le plus assuré, d'un traitement merveilleux, récemment découvert en Europe et utilisé jusqu'alors par une poignée de médecins des plus éminents. Puis, se tournant vers les serviteurs qui pendant tout ce temps s'étaient tenus à l'écart, il leur ordonna de quitter la pièce. Ils ne comprirent pas ses paroles ; mais son accent et le geste qui les accompagnait étaient suffisamment clairs. Ils s'inclinèrent et se retirèrent. Le Dr Andrew retira son manteau, roula les manches de sa chemise et commença ces fameuses passes magnétiques dont il avait lu le détail dans Le Bistouri, avec un amusement si sceptique. Depuis le sommet de la tête, sur le visage et sur le tronc jusqu'à l'épigastre, mainte et mainte fois, jusqu'à ce que le patient entre en transe – "ou jusqu'au moment (il se souvenait des commentaires ironiques de l'auteur anonyme de l'article) choisi par le charlatan en action pour prétendre que sa dupe est maintenant sous l'influence magnétique". Duperie, charlatanisme, imposture. Mais tout de même, tout de même !... Il travailla longtemps en silence. Vingt passes, cinquante passes. Le malade soupira et ferma les yeux. Soixante, quatre-vingts, cent vingt. La chaleur était suffocante, la chemise du Dr Andrew était trempée de sueur, et ses bras endoloris. Acharné, il refaisait le même geste absurde. Cent cinquante, cent soixante-quinze, deux cents. Ce n'était que charlatanisme et imposture ; mais il était tout de même décidé à endormir ce pauvre diable, quitte à y passer la journée. "Vous allez dormir", disait-il tout haut en faisant la deux cent onzième passe. Le malade sembla s'enfoncer davantage encore dans ses oreillers, et tout à coup le Dr Andrew perçut le bruit d'une respiration sifflante. "Cette fois", ajouta-t-il vivement, "vous ne vous étoufferez pas. La chambre est pleine d'air, et vous ne vous étoufferez

pas.” Le souffle du Rajah se calma. Le Dr Andrew fit encore quelques passes, puis décida qu’il pouvait se reposer. Il essuya son visage, se leva, tendit les bras et fit deux fois le tour de la pièce. S’asseyant de nouveau près du lit, il prit l’un des poignets amaigris du Rajah et chercha le pouls. Une heure plus tôt, il battait à cent ; maintenant, il était descendu à soixante-dix. Andrew souleva le bras, la main pendit, molle comme celle d’un cadavre. Il lâcha le bras et la main retomba, resta inerte et immobile là où elle s’était posée. “Altesse”, dit-il puis, plus fort : “Altesse.” Il n’y eut pas de réponse. Ce n’était que duperie, charlatanisme et imposture, mais tout de même ça marchait ; il était clair que ça marchait.

Une grosse mante aux couleurs éclatantes s’abattit sur le barreau au pied du lit, plia ses ailes rose et blanc, leva sa petite tête plate et tendit les pattes de devant, incroyablement musclées, en une attitude de prière. Le Dr Robert prit une loupe et se pencha pour l’examiner.

— *Gongylus gongyloïdes*, déclara-t-il. Elle se pare afin de ressembler à une fleur. Lorsque les mouches et les papillons imprudents viennent boire son nectar, c’est elle qui les boit. Et si c’est une femelle, elle mange ses amants.

Il remit la loupe en place et se renversa sur sa chaise.

— Ce que l’on aime le plus dans l’univers, dit-il à Will Farnaby, c’est son improbabilité insensée. *Gongylus gongyloïdes*, *Homo sapiens*, l’introduction à Pala de mon arrière-grand-père et l’hypnose – que pouvait-il y avoir de plus invraisemblable ?

— Rien, dit Will. Excepté peut-être mon introduction à Pala et l’hypnose. Pala via un naufrage et un précipice ; l’hypnose après un soliloque sur une cathédrale anglaise.

Susila rit.

— Heureusement, je n’ai pas eu à pratiquer toutes ces passes sur vous. Par un tel climat ! J’admire le Dr Andrew. Il faut parfois trois heures pour endormir quelqu’un avec les passes.

— Mais il réussit enfin ?

— Triomphalement.

— Et il pratiqua l'opération ?

— Oui, il pratiqua l'opération, dit le Dr Robert. Mais pas immédiatement. Il fallut une longue préparation. Le Dr Andrew commença par dire à son malade que désormais il pourrait avaler sans souffrir. Puis, au cours des trois semaines suivantes, il le suralimenta. Entre les repas, il le mettait en transe et le laissait dormir jusqu'à l'heure du repas suivant. C'est merveilleux ce que votre corps peut faire, si vous lui donnez une chance. Le Rajah grossit de douze livres et se sentit un homme nouveau. Un homme nouveau plein d'espoir et de confiance. Il savait qu'il surmonterait l'épreuve. Il en fut de même, d'ailleurs, pour le Dr Andrew. En fortifiant la confiance du Rajah, il fortifiait aussi la sienne. Ce n'était pas une confiance aveugle. Il en était tout à fait certain, l'opération réussirait. Mais cette confiance inébranlable ne l'empêchait pas de faire tout ce qui pouvait contribuer à assurer son succès. Très vite, il commença de travailler les transes. Les transes, disait-il à son malade, deviendraient chaque jour plus profondes et, au jour de l'opération, elles seraient bien plus profondes qu'elles ne l'avaient été auparavant. Elles dureraient aussi plus longtemps. « Vous dormirez, affirmait-il au Rajah, quatre bonnes heures après la fin de l'opération ; et à votre réveil, vous n'éprouverez pas la moindre douleur. » Le Dr Andrew prodiguait ces affirmations avec un mélange de total scepticisme et de complète confiance. La raison et l'expérience passée lui assuraient que tout cela était impossible. Mais, dans le présent contexte, l'expérience s'était révélée inapplicable. L'impossible s'était déjà produit à plusieurs reprises. Il n'y avait pas de raison pour qu'il ne se produisît pas de nouveau. L'important était de dire que cela arriverait – il le disait donc sans cesse. Tout cela était bien ; mais le Dr Andrew fit mieux encore avec son histoire de répétitions.

— Répétitions de quoi ?

— De l'opération. Ils répétèrent le procédé une demi-douzaine de fois. La dernière répétition eut lieu le matin même de l'opération. À six heures, le Dr Andrew se rendit dans la chambre du Rajah et, après un petit entretien amical, il commença les passes. En quelques minutes, le patient fut plongé dans une transe profonde. Geste par geste, le Dr Andrew décrivit ce qu'il allait faire. Touchant la pommette près de l'œil droit du Rajah, il dit : « Je commence par tendre la peau. Puis, avec le scalpel (et il promena la pointe

d'un crayon le long de la joue), je fais une incision. Vous n'éprouvez pas de douleur, évidemment – pas même le moindre malaise. Ce sont maintenant les tissus dermiques qui sont tranchés et vous ne sentez toujours rien. Vous êtes confortablement allongé là, endormi, tandis que je dissèque la joue jusqu'au nez. De temps en temps, je m'arrête pour ligaturer un vaisseau ; puis je continue. Et quand cette partie du travail est terminée, je suis prêt à attaquer la tumeur. Elle a ses racines dans le sinus et elle a rayonné sous la pommette, dans l'orbite et vers le bas dans le gosier. Et quand je l'extirpe, vous êtes toujours allongé, et vous vous sentez parfaitement bien, complètement détendu. Et maintenant je soulève votre tête. » Joignant le geste à la parole, il soulevait la tête du Rajah et la renversait en avant sur le cou inerte. « Je la soulève et je la baisse, de façon à ce que vous puissiez vous débarrasser du sang qui a coulé dans votre bouche et dans votre gorge. Un peu de sang est allé dans votre trachée, et vous toussiez pour l'expulser ; mais cela ne vous réveille pas. » Le Rajah toussait une fois ou deux, puis, comme le Dr Andrew le lâchait, il retombait dans ses oreillers, toujours profondément endormi. « Et vous ne vous étouffez pas, même lorsque je travaille la partie la plus basse de la tumeur, dans la trachée. » Le Dr Andrew ouvrit la bouche du Rajah et enfonça deux doigts dans sa gorge. « Il s'agit simplement de l'arracher, c'est tout. Rien qui puisse vous faire étouffer. Et si vous devez cracher du sang, vous pouvez le faire dans votre sommeil. Oui, dans votre sommeil, dans ce sommeil profond, profond. »

« Ce fut la fin de la répétition. Dix minutes plus tard, après avoir fait quelques passes supplémentaires et suggéré à son malade de dormir encore plus profondément, le Dr Andrew commença l'opération. Il tendit la peau, il pratiqua l'incision, il disséqua la joue, il découpa la racine de la tumeur dans le sinus. Le Rajah reposait là, parfaitement détendu, le pouls ferme et battant régulièrement à soixante-quinze, n'éprouvant pas plus de douleur qu'au cours de la répétition simulée. Le Dr Andrew attaqua la gorge ; il n'y eut pas d'étouffement. Le sang coula dans la trachée ; le Rajah toussa, mais ne s'éveilla pas. Quatre heures après la fin de l'opération, il dormait encore ; puis, ponctuellement à l'heure, il ouvrit les yeux, sourit au Dr Andrew à travers ses pansements et demanda, dans son cockney chantant, quand commencerait l'opération. Après un repas et une friction, il reçut quelques autres passes et on lui dit de dormir encore quatre heures et de guérir vite. Le

Dr Andrew continua ainsi une semaine entière. Seize heures de trances par jour, huit de veille. Le Rajah n'éprouva presque pas de souffrance et, malgré les conditions complètement septiques dans lesquelles l'opération s'était déroulée et les pansements avaient été renouvelés, les plaies cicatrisèrent sans s'infecter. Songeant aux horreurs dont il avait été le témoin à l'Hôpital d'Édimbourg, aux horreurs encore plus effrayantes des salles de Madras, le Dr Andrew ne pouvait en croire ses yeux. Et il eut alors une nouvelle occasion de se rendre compte de ce que le magnétisme animal pouvait faire. La fille aînée du Rajah était dans le neuvième mois de sa première grossesse. Impressionnée par ce qu'il avait fait à son mari, la Rani appela le Dr Andrew. Il la trouva assise près d'une frêle enfant de seize ans, effrayée, qui savait tout juste assez de cockney pour lui dire qu'elle allait mourir – elle et son bébé. Trois oiseaux noirs l'avaient annoncé, pour avoir volé trois jours de suite sur son chemin. Le Dr Andrew ne tenta pas de discuter avec elle. Au lieu de cela, il lui demanda de s'allonger, puis il commença les passes. Vingt minutes plus tard, la jeune femme était dans une transe profonde. Dans son pays, lui assura le Dr Andrew, les oiseaux noirs étaient un signe de bonheur – un présage de vie et de joie. Elle accoucherait facilement et sans douleur. Oui, sans plus de douleur que son père n'en avait éprouvé pendant son opération. Pas de douleur du tout, promit-il, aucune douleur.

« Trois jours plus tard, et après encore trois ou quatre heures de suggestion intensive, tout cela devint réalité. Quand le Rajah s'éveilla pour son dîner, il trouva sa femme assise près de son lit. “Nous avons un petit-fils, dit-elle, et notre fille va bien. Le Dr Andrew a dit que demain vous pourriez être porté dans sa chambre, pour donner votre bénédiction à tous deux.” Au bout d'un mois, le Rajah révoqua le Conseil de Régence et reprit ses pouvoirs royaux. Par reconnaissance pour l'homme qui lui avait sauvé la vie et (la Rani en était convaincue) celle de sa fille, il prit le Dr Andrew comme Premier Conseiller.

— Le Docteur ne retourna donc pas à Madras ?

— Pas à Madras. Ni même à Londres. Il resta à Pala.

— À essayer de modifier l'accent du Rajah ?

— Et à essayer, avec plus de succès, de modifier le royaume du Rajah.

— Dans quel sens ?

— C'est une question à laquelle il ne put répondre. À cette première époque, il n'avait pas de plan – seulement un ensemble de sympathies et d'antipathies. Il y avait des choses à Pala qu'il aimait, et beaucoup d'autres qu'il n'aimait pas du tout. Des choses de l'Europe qu'il détestait et des choses qu'il approuvait avec passion. Des choses qu'il avait vues au cours de ses voyages et qui paraissaient sensées, et des choses qui l'emplissaient de dégoût. Les gens, il commençait à le comprendre, sont à la fois les bénéficiaires et les victimes de leur culture. Elle les conduit à l'épanouissement ; mais aussi elle les étouffe dans l'œuf, ou plante un chancre dans le cœur de la fleur. Ne serait-il pas possible, sur cette île interdite, d'éviter les chancres, de réduire l'étouffement et de rendre plus belles les fleurs de l'individu ? C'était la question à laquelle, implicitement d'abord, puis avec une conscience grandissante de leurs possibilités, le Dr Andrew et le Rajah essayèrent de répondre.

— Trouvèrent-ils une réponse ?

— Avec le recul, dit le Dr Robert, l'on est stupéfié par ce que ces deux hommes ont accompli. Le Docteur écossais et le Roi palanais, le calviniste-devenu-athée et le pieux bouddhiste Mahayana – quelle étrange association ! Mais une association qui, très vite, devint une amitié solide ; association d'ailleurs de tempéraments et de talents, de philosophies et de connaissances, qui se complétaient, chacun d'eux comblant les lacunes de l'autre, chacun stimulant et fortifiant les capacités innées de l'autre. Le Rajah possédait un esprit fin et subtil ; mais il ne savait rien du monde, au-delà des limites de son île, rien des sciences physiques, rien de la technologie européenne, de l'art européen, de la pensée européenne. Tout aussi intelligent, le Dr Andrew ne savait rien, évidemment, de la peinture hindoue, de la poésie et de la philosophie hindoues. Il ne savait rien non plus, comme il le découvrit peu à peu, de la science de l'esprit humain et de l'art de vivre. Dans les mois qui suivirent l'opération, chacun d'eux devint l'élève et le maître de l'autre. Et ce n'était, bien sûr, qu'un début. Ils n'étaient pas de simples citoyens intéressés à leur perfectionnement personnel. Le Rajah avait un million de sujets, et le Dr Andrew était virtuellement son Premier Ministre. Le perfectionnement personnel devait être le prélude à un perfectionnement général. Si le roi et le médecin s'enseignaient mutuellement, pour tirer le meilleur de leurs deux mondes – l'oriental et l'europpéen, l'ancien et le moderne – , c'était en vue

d'aider la nation entière à en faire autant. Tirer le meilleur de leurs deux mondes – que dis-je ? Tirer le meilleur de tous les mondes – les mondes déjà réalisés dans les différentes cultures et, au-delà, les mondes aux potentiels encore non réalisés. C'était une ambition énorme, une ambition totalement impossible à satisfaire ; mais elle avait du moins le mérite de les aiguillonner, de les lancer là où les anges eux-mêmes n'osaient poser les pieds – avec des résultats qui prouvaient quelquefois, à l'étonnement de tous, qu'ils n'étaient pas aussi fous qu'ils le paraissaient. Bien entendu, ils ne réussirent jamais à tirer le meilleur de tous les mondes ; mais à force d'essayer opiniâtrement, ils tirèrent le meilleur de bien plus de mondes qu'aucun être simplement prudent ou raisonnable n'aurait rêvé de pouvoir concilier et combiner.

— Si le fou persiste dans sa folie, dit Will en citant les Proverbes de l'Enfer, il deviendra un sage.

— Exactement, approuva le Dr Robert. Et la plus extravagante de toutes est la folie décrite par Blake, la folie que le Rajah et le Dr Andrew envisageaient maintenant, l'énorme folie de vouloir marier l'enfer et le paradis. Mais si vous persistez dans cette énorme folie, quelle récompense énorme ! Pourvu, bien entendu, que vous persistiez intelligemment. Les fous stupides n'arrivent à rien ; c'est seulement la folie des intelligents et des habiles qui peut les rendre sages ou produire de bons résultats. Heureusement, nos deux fous étaient intelligents. Assez intelligents, par exemple, pour appliquer leur folie d'une façon modeste et séduisante. Ils commencèrent par le soulagement de la souffrance. Les Palanais étaient bouddhistes. Ils savaient combien la souffrance est liée à l'esprit. Vous vous accrochez, vous implorez, vous vous imposez – et vous vivez dans un enfer créé par vous. Vous vous détachez – et vous vivez en paix. Je vous montre la douleur, disait Bouddha, et je vous montre aussi la fin de la douleur. Donc, voici le Dr Andrew avec un genre particulier de détachement mental, qui mettrait un terme au moins à une espèce de souffrance, la souffrance physique. Avec comme interprètes le Rajah en personne et, côté femmes, la Rani et sa fille, le Dr Andrew donna des leçons de son tout nouvel art à des groupes de sages-femmes et de médecins, de professeurs, de mères de famille, d'invalides. Accouchement sans douleur – et immédiatement toutes les femmes de Pala s'enthousiasmaient aux côtés des innovateurs. Opérations sans douleur des calculs, de la cataracte et des hémorroïdes – et ils

emportaient l'approbation de tous les vieillards et des malades. D'un seul coup, plus de la moitié de la population adulte devint leur alliée, prévenue en leur faveur, bienveillante par avance, ou du moins l'esprit ouvert vers la réforme prochaine.

— À quoi s'attaquèrent-ils après la souffrance ?

— À l'agriculture et au langage. Ils firent venir d'Angleterre un homme pour fonder Rothamsted-des-Tropiques, et ils se mirent au travail pour donner à Pala une seconde langue. Pala devait demeurer une île interdite ; car le Dr Andrew partageait de tout cœur l'opinion du Rajah, selon laquelle les missionnaires, les planteurs et les commerçants étaient bien trop dangereux pour être tolérés. Si les subversions étrangères n'étaient pas permises, les indigènes devaient être aidés à s'évader, sinon physiquement, du moins par la pensée. Mais leur langue et leur version archaïque de l'alphabet brahmane étaient une prison sans issue. Il n'y aurait pas d'issue pour eux, aucune vue sur le monde extérieur, s'ils ne parlaient anglais et ne connaissaient l'alphabet latin. Parmi les courtisans, les réalisations linguistiques du Rajah avaient déjà donné le ton. Femmes et hommes piquaient leur conversation de bribes de cockney, et certains avaient même envoyé chercher à Ceylan des professeurs d'anglais. Ce qui avait été une mode devenait maintenant une politique. On fonda des écoles anglaises et une équipe d'imprimeurs du Bengale, avec leurs presses et leurs caractères Caslon et Bodoni, fut importée de Calcutta. Le premier livre anglais publié à Shivapuram fut un extrait des Nuits arabiques, le second une traduction du Sutra de Diamant que l'on ne trouvait jusque-là qu'en sanscrit et manuscrit. Pour ceux qui désiraient lire Simbad et Marouf, et pour ceux qu'intéressait La Sagesse de l'Autre Rivage, il y avait maintenant deux raisons irrésistibles d'apprendre l'anglais. Ce fut le point de départ d'un long travail d'éducation, qui devait faire de nous un peuple bilingue. Nous nous servons du palanais pour les recettes de cuisine, pour les histoires drôles, quand nous parlons d'amour ou quand nous le faisons. (Entre parenthèses, nous avons le vocabulaire érotique et sentimental le plus riche du Sud-Est Asiatique.) Mais quand il s'agit d'affaires ou de science ou de philosophie spéculative, nous parlons généralement anglais. Et la plupart d'entre nous préfèrent écrire en anglais. Tout écrivain a besoin d'une littérature à laquelle il peut se référer, un ensemble de modèles pour s'y conformer ou pour s'en évader. Pala avait une bonne peinture et une bonne

sculpture, une architecture splendide, de merveilleuses danses, une musique subtile et expressive – mais pas de vraie littérature, pas de poètes ni de dramaturges ni de romanciers nationaux. Rien que des bardes, qui récitaient des mythes bouddhiques ou hindous ; rien qu’un tas de moines, qui prêchaient des sermons et énonçaient des subtilités métaphysiques. En adoptant l’anglais comme seconde langue maternelle, nous nous offrions une littérature ayant un passé des plus longs et certainement le présent le plus vaste. Nous nous donnions un bagage, une mesure spirituelle, un répertoire de styles et de techniques, une source intarissable d’inspiration. En un mot, nous nous donnions la possibilité de créer, dans un domaine où nous n’avions rien créé auparavant. Grâce au Rajah et à mon arrière-grand-père, il existe une littérature anglo-palanaise – dont, je dois dire, Susila ici présente est une des perles actuelles.

— Bien modeste, protesta-t-elle.

Le Dr MacPhail ferma les yeux et, souriant à lui-même, se mit à réciter :

Ainsi-Parti vers ceux qui sont Ainsi-Partis, moi d’une main de
Bouddha,
J’offre la fleur que l’on n’a pas cueillie, le monologue de la grenouille
Parmi les feuilles de lotus, la bouche barbouillée de lait
À ma forte mamelle et l’amour, et pareil
Au ciel pur qui rend possibles monts et lune déclinante.
Ce néant qu’est le sein de l’amour,
Cette poésie du silence.

Il ouvrit les yeux à nouveau.

— Et non seulement cette poésie du silence, dit-il. Cette science, cette philosophie, cette théologie du silence. Et maintenant, il est grand temps que vous dormiez.

Il se leva et se dirigea vers la porte.

— Je vais vous chercher un verre de jus de fruits.

1 En français dans le texte.

2 Her (his) Majesty Service : navire de la ligne royale.

3 Personnage de Dickens.

9

« Le Patriotisme ne suffit pas. Pas plus que toute autre chose. La science ne suffit pas, la religion ne suffit pas, l'art ne suffit pas, la politique et l'économie ne suffisent pas. Pas plus que l'amour, pas plus que le devoir, pas plus que l'action, même désintéressée ; pas plus que la contemplation, même sublime. Rien de ce qui se veut exclusif ne convient réellement. »

« Attention ! » cria un oiseau lointain.

Will consulta sa montre. Il était midi moins cinq. Il referma les Réflexions sur le Comment et le Pourquoi et, ramassant l'alpenstock de bambou qui avait appartenu à Dugald MacPhail, il se dirigea vers son rendez-vous avec Vijaya et le Dr MacPhail. Par le raccourci, le bâtiment principal de la Station expérimentale se trouvait à moins de cinq cents mètres du bungalow du Dr Robert. Mais la journée était d'une chaleur accablante, et il y avait deux étages à monter. Pour un convalescent dont la jambe droite était enfermée dans une gouttière, c'était un voyage considérable.

Lentement, douloureusement, Will suivit le chemin sinueux et monta les marches. Au second étage, il s'arrêta pour reprendre son souffle et s'éponger le front ; puis, rasant le mur au pied duquel se trouvait encore une mince bande d'ombre, il se dirigea vers le laboratoire, indiqué par une pancarte.

Il poussa la porte entrouverte et se trouva dans une longue pièce très haute de plafond. Il y avait les éviers et les tables de travail usuels, les usuelles vitrines emplies de bouteilles et de matériel, les odeurs usuelles de produits chimiques et de souris encagées. Will eut tout d'abord l'impression que la pièce était inoccupée ; mais non – presque caché aux regards par une bibliothèque qui saillait du mur à angles droits, le jeune Murugan était assis à une table, très absorbé dans sa lecture. Aussi doucement qu'il le put – car il est toujours amusant de surprendre les gens – Will s'avança dans la pièce. Le

ronronnement d'un ventilateur électrique couvrait le bruit de ses pas. Ce n'est que lorsqu'il fut à quelques pas de la bibliothèque que Murugan l'aperçut. Le garçon sursauta d'un air coupable ; avec affolement il poussa le livre dans une chemise de cuir et, prenant un autre volume plus petit qui était ouvert sur la table près de la chemise, feignit de le lire. C'est seulement alors qu'il fit face à l'intrus.

Will lui adressa un sourire rassurant :

— Ce n'est que moi.

Sur le visage du garçon, la méfiance irritée fit place à une expression de soulagement.

— Je croyais que c'était...

Il s'arrêta, laissant la phrase en suspens.

— Vous croyiez que c'était quelqu'un qui vous aurait reproché de ne pas faire ce que vous êtes supposé faire, n'est-ce pas ?

Murugan sourit et hocha sa tête bouclée.

— Où sont les autres ? demanda Will.

— Ils sont dans les champs – à élaguer ou à polliniser ou que sais-je encore.

Le ton était méprisant.

— Or donc, les chats n'étant point là, la souris danse. Qu'étudiiez-vous avec tant de passion ?

Avec une mauvaise foi candide, Murugan souleva le livre qu'il prétendait être en train de lire.

— Il s'intitule Écologie Élémentaire.

— Je le vois, dit Will. Mais je vous demandais ce que vous étiez en train de lire ?

— Oh, ça !

Murugan haussa les épaules.

— Ça ne vous intéresserait pas.

— Je m'intéresse à tout ce que l'on essaie de cacher, affirma Will. Était-ce de la pornographie ?

Murugan parut sincèrement offensé :

— Pour qui me prenez-vous ?

Will fut sur le point de rétorquer qu'il le prenait pour un garçon normal, mais se ravisa. À l'oreille du joli petit ami du colonel Dipa, « garçon normal » aurait sonné comme une insulte ou comme une allusion blessante. Will s'inclina donc avec une politesse moqueuse :

— Je demande pardon à Votre Majesté, dit-il. Mais je suis curieux, ajouta-t-il sur un autre ton. Vous permettez ?

Il avança la main vers la serviette gonflée.

Murugan hésita un instant, puis émit un rire forcé :

— Allez-y.

— Quel volume !

Will tira le gros livre de la serviette et le posa sur la table.

— Sears, Roebuck & Cie, Catalogue Printemps-Été, lut-il à haute voix.

— C'est celui de l'année dernière, dit Murugan en manière d'excuse. Mais je ne crois pas qu'il y ait eu beaucoup de changements depuis.

— Là, lui assura Will, vous vous trompez. Si la mode ne changeait pas chaque année, il n'y aurait aucune raison d'acheter des articles neufs avant que les vieux ne soient usés. Vous n'avez pas saisi les principes fondamentaux de la consommation moderne.

Il ouvrit au hasard : « Chaussures pour dames Wedgies à semelles souples toutes largeurs. » Ouvrit une autre page et trouva la description et le dessin d'un soutien-gorge en Dacron et Indienne rose pâle. Tourna la page et vit, memento mori, ce que l'acheteuse du soutien-gorge porterait vingt ans plus tard, « Un corset à lacets, façonné en vue de soutenir un ventre distendu. »

— Ce n'est vraiment pas très intéressant, dit Murugan, sauf à la fin du

livre. Il a mille trois cent cinquante-huit pages, ajouta-t-il. Imaginez ! Mille trois cent cinquante-huit !

Will sauta les sept cent cinquante pages suivantes.

— Ah ! voilà qui est mieux, dit-il. Nos Fameux Revolvers 22. et Nos Automatiques.

Un peu plus loin, on voyait les Navires en Fibre de Verre, puis les Engins de Bord à Longue Portée, puis un Hors-Bord 12 CV pour seulement 234,95 \$ – réservoir de carburant compris.

— C’est extraordinairement avantageux !

Mais il est évident que Murugan n’avait rien d’un marin. Saisissant le livre, il tourna quelques pages avec impatience.

— Regardez ce Scooter Modèle Italien !

Tandis que Will regardait, Murugan lut tout haut :

— Ce superbe Véhicule consomme moins de quatre litres pour cent cinquante kilomètres. Imaginez donc !

Son visage habituellement maussade rayonnait d’enthousiasme.

— Et avec la même quantité d’essence on parcourt quatre-vingt quinze kilomètres avec cette Motocyclette de 14,5 CV ! Et la vitesse de cent vingt kilomètres à l’heure est garantie – garantie !

— Remarquable ! dit Will.

Puis, avec curiosité :

— Ce magnifique livre vous a-t-il été envoyé par un Américain ?

Murugan secoua la tête :

— C’est le colonel Dipa qui me l’a donné.

— Le colonel Dipa ?

Quel présent singulier, d’Hadrien à Antinoüs ! Will regarda de nouveau la photo de la motocyclette, puis revint au visage rayonnant de Murugan. La vérité se fit jour ; le but du Colonel se dessinait. Le serpent m’a tenté et j’ai

mangé. L'arbre au milieu du jardin, c'était l'Arbre des Biens de Consommation ; et aux habitants de tout Éden sous-développé, le goût de son fruit et jusqu'à la vue de ses mille trois cent cinquante-huit feuilles faisaient comprendre d'une façon gênante que, industriellement parlant, ils étaient nus comme la main. Le futur rajah de Pala était sur le point de réaliser qu'il n'était rien que le souverain dépenaillé d'une tribu de sauvages.

— Vous devriez, dit Will à haute voix, importer un million de ces catalogues et les distribuer – gratis, bien entendu – comme contraceptifs – à tous vos sujets.

— Pour quoi faire ?

— Pour aiguïser leur appétit de possession. Alors ils se mettront à réclamer à grands cris le Progrès – des puits de pétrole, des armes, Joë Aldehyde, des techniciens soviétiques.

Murugan se renfroga et secoua la tête :

— Ça ne marcherait pas.

— Vous voulez dire qu'ils ne seraient pas tentés ?... Même par des Véhicules superbes ou des Soutiens-Gorge Rose Pâle ? Mais c'est incroyable !

— C'est peut-être incroyable, dit aigrement Murugan, mais c'est comme ça. Ils ne s'intéressent nullement à ces choses-là.

— Même pas les jeunes ?

— Les jeunes, moins encore que les autres.

Will Farnaby dressa l'oreille. Ce manque d'intérêt était extrêmement intéressant.

— En devinez-vous la raison ? demanda-t-il.

— Je ne devine pas, répondit le garçon. Je sais.

Et, comme s'il avait tout à coup décidé de parodier sa mère, il se mit à parler sur un ton de vertueuse indignation, ton ridiculement incongru, vu son âge et son physique :

— Pour commencer, ils sont bien trop occupés par...

Il hésita, puis le mot abhorré siffla avec une insistance dégoûtée :

— Par le sexe.

— Comme tout le monde. Ce qui n'empêche personne de penser aux véhicules superbes.

— Le sexe est différent, ici.

— À cause du yoga de l'amour ? demanda Will, se souvenant du visage extasié de la petite infirmière.

Le garçon opina :

— Il leur est arrivé quelque chose qui leur fait croire qu'ils sont parfaitement heureux, et ils ne veulent rien d'autre.

— Quelle chance ils ont !

— Il n'y a aucune chance dans tout cela, aboya Murugan. C'est tout simplement stupide et dégoûtant. Pas de progrès, rien que le sexe, le sexe, le sexe ! Et aussi, évidemment, cette drogue écœurante à laquelle ils s'adonnent tous.

— Drogue ? répéta Will quelque peu étonné.

Une drogue dans ce pays où Susila disait qu'il n'y avait pas de drogués ?

— Quelle genre de drogue ?

— Elle est tirée de champignons vénéneux. De champignons vénéneux !

Il parlait sur un ton vibrant, de spiritualité outragée, caricature comique de la Rani.

— Ces adorables champignons rouges sur lesquels les nains ont l'habitude de s'asseoir ?

— Non, ceux dont je parle sont jaunes, et les gens vont les cueillir dans les montagnes. Aujourd'hui, ils sont cultivés sur des planches spéciales de mycètes, à la Station expérimentale de Haute Altitude. Drogue scientifiquement cultivée. Joli, n'est-ce pas ?

Une porte claqua et il y eut dans le couloir un bruit de voix et de pas qui s'approchaient. Brusquement, l'esprit indigné de la Rani s'envola, et

Murugan redevint à nouveau l'écolier à la conscience inquiète qui cherchait furtivement à cacher ses méfaits. En un clin d'œil, l'Écologie Élémentaire prit la place de Sears, Roebuck & Cie, et la serviette gonflée et suspecte passa sous la table. Un instant plus tard, nu jusqu'à la ceinture, et luisant tel un bronze huilé par la sueur du travail sous le soleil de midi, Vijaya pénétra à grands pas dans la pièce. Il était suivi du Dr Robert. Avec l'expression d'un étudiant modèle, interrompu dans sa lecture par des intrus venus d'un monde frivole, Murugan leva la tête. Amusé, Will se lança de bon cœur dans le rôle qui lui était assigné.

— C'est moi qui suis arrivé trop tôt, répondit-il à Vijaya qui s'excusait de leur retard. Ce qui a empêché notre jeune ami ici présent d'étudier ses leçons. Nous avons bavardé.

— De quoi ? demanda le Dr Robert.

— De tout. De choux, de rois, de scooters, de ventres flasques. Et quand vous êtes arrivés, nous étions lancés sur les champignons vénéneux. Murugan me parlait des champignons dont on extrait ici une drogue.

— Que trouve-t-on dans un mot ? dit le Dr Robert en riant. Réponse : pratiquement tout. Ayant eu le malheur d'être élevé en Europe, Murugan appelle cela une drogue, et en éprouve, par réflexe conditionné, tout le dégoût que ce mot horrible évoque. Nous, au contraire, nous donnons à cette substance de beaux noms : le remède moksha, révélateur-de-la-réalité, la pilule-de-beauté-et-de-vérité. Et nous savons, par expérience directe, qu'elle mérite de beaux noms. Tandis que notre jeune ami ici présent n'a aucune connaissance personnelle de la substance et se refuse même à en faire l'essai. Pour lui, c'est une drogue, et la drogue est une chose à laquelle, par définition, aucune personne décente ne peut s'adonner.

— Que répond à cela Votre Altesse ? demanda Will.

Murugan hocha la tête :

— Tout ce que cette substance vous apporte, ce n'est qu'un tas d'illusions, grommela-t-il. Pourquoi quitterais-je ma voie pour me lancer dans celle de la folie ?

— Pourquoi vraiment ? répéta Vijaya sur un ton de gaieté ironique.

Puisque, dans votre condition normale, vous seul de la race humaine ne devenez jamais fou et n'avez jamais aucune illusion sur rien !...

— Je n'ai jamais dit cela, protesta Murugan. Ce que je veux dire, c'est que je ne désire aucune de vos fausses samadhis.

— Comment savez-vous qu'elle est fausse ? interrogea le Dr Robert.

— Parce que la réalité ne vient qu'après des années et des années de méditation, de tapas et... Et d'éloignement de la femme !

— Murugan, expliqua Vijaya à l'intention de Will, est un Puritain. Il est indigné par le fait que, avec quatre cents milligrammes de moksha dans leurs veines, même des débutants – oui, et même des garçons et des filles qui font l'amour ensemble – peuvent entr'apercevoir le monde tel qu'il apparaît à ceux qui se sont libérés de leur servitude à l'égard du moi.

— Mais ce n'est pas réel, insista Murugan.

— Pas réel ! répéta le Dr Robert. Vous pourriez aussi bien dire que l'expérience du bien-être n'est pas réelle.

— Vous affirmez sans preuve, objecta Will. Une expérience peut être réelle par rapport à ce qui se passe à l'intérieur du crâne, et complètement hors de propos par rapport à l'extérieur.

— Bien sûr, approuva le Dr Robert.

— Savez-vous ce qui se passe dans votre crâne lorsque vous avez absorbé une dose de champignon ?

— Nous le savons un peu.

— Et nous cherchons sans cesse à en savoir davantage, ajouta Vijaya.

— Par exemple, dit le Dr Robert, nous avons découvert que les gens dont le G.E.E. ne présente aucune activité onde-alpha au repos ne sont pas disposés à réagir d'une manière significative au remède moksha. Ce qui signifie que, pour environ quinze pour cent de la population, nous devons trouver d'autres moyens de libération.

— Une autre chose, que nous commençons seulement à comprendre, dit Vijaya, est la corrélation neurologique de ces expériences. Que se passe-t-il

dans votre esprit lorsque vous avez une vision ? Et que se passe-t-il lorsque vous passez d'un état d'esprit pré-mystique à un état d'esprit authentiquement mystique ?

— Le savez-vous ? demanda Will.

— Savoir est un grand mot. Disons que nous sommes en mesure d'avancer quelques suppositions plausibles. Les Anges, les Nouvelles Jérusalem, les Madones et les Bouddhas futurs – tout cela est lié à quelque stimulation inhabituelle des zones de première projection de l'esprit – le cortex visuel par exemple. Comment le remède moksha produit ces stimulations inhabituelles, nous ne l'avons pas encore découvert. L'important, c'est que, d'une manière ou d'une autre, il agit aussi de façon inhabituelle sur les zones silencieuses de l'esprit, les zones qui ne sont pas spécifiquement intéressées par la perception, le mouvement ou la sensation.

— Et comment les zones silencieuses répondent-elles ? interrogea Will.

— Commençons d'abord par les cas où elles ne répondent pas. Elles ne répondent pas aux visions et aux auditions, elles ne réagissent pas à la télépathie ou à tout autre genre de pratiques para-psychologiques. À aucune de ces amusantes matières pré-mystiques. Leur réponse est dans l'expérience mystique totale. Vous savez – Un en Tous et Tous en Un. L'expérience de base et ses corollaires – compassion infinie, mystère insondable et signification.

— Pour ne rien dire de la joie, dit le Dr Robert, une joie inexprimable.

— Mais tout ce tohu-bohu a lieu dans votre crâne, dit Will. C'est strictement personnel. Aucun rapport avec des faits extérieurs, sauf avec le champignon vénéneux.

— Pas réel, intervint Murugan. C'est précisément ce que j'essayais de dire.

— Vous admettez, dit le Dr Robert, que l'esprit produit la conscience. J'admets qu'il transmet la conscience. Et mon explication n'est pas plus tirée par les cheveux que la vôtre. Comment diable un groupe d'événements appartenant à un ordre peut-il être expérimenté comme s'il s'agissait d'un groupe d'événements appartenant à un ordre entièrement différent et incommensurable ? Nul n'en a la moindre idée. Tout ce que l'on peut faire

est d'accepter les faits et d'avancer des hypothèses. Et toute hypothèse est aussi valable, philosophiquement parlant, qu'une autre. Vous dites que le remède moksha agit sur les zones silencieuses de l'esprit, ce qui les amène à produire un groupe d'événements subjectifs auquel on a donné le nom d'expérience mystique. Je dis que le remède moksha agit sur les zones silencieuses de l'esprit, perçant un canal neurologique et permettant ainsi à un plus grand volume d'Esprit avec un grand « E » de s'écouler dans votre esprit avec un petit « e ». Vous ne pouvez démontrer l'exactitude de votre hypothèse, et je ne puis démontrer l'exactitude de la mienne. Et quand bien même vous pourriez prouver que j'ai tort, cela ferait-il une différence pratique ?

— J'eusse cru que ça ferait toute la différence, dit Will.

— Aimez-vous la musique ? demanda le Dr Robert.

— Plus que je n'aime beaucoup d'autres choses.

— Et à quoi, puis-je vous le demander, se rapporte le Quintette en sol mineur de Mozart ? Se rapporte-t-il à Allah ? Ou à Mao ? Ou à la seconde personne de la Trinité ? Ou à Atman-Brahma ?

Will rit :

— Espérons que non.

— Mais cela n'entraîne pas que l'expérience du Quintette en sol mineur soit moins méritoire. Eh bien, il en est de même du genre d'expérience réalisé avec le remède moksha, ou de la prière et des exercices spirituels prolongés. Même si ça ne se rapporte à rien en dehors d'elle, c'est la chose la plus importante qui soit. Comme la musique, mais incomparablement plus importante. Et si vous donnez une chance à l'expérience, si vous êtes préparé à la vivre, les résultats sont incomparablement plus thérapeutiques et transformateurs. Il se peut que tout cela ne se passe qu'à l'intérieur du crâne. Il se peut que ce soit personnel et qu'on n'y découvre rien d'autre que sa propre physiologie. Qu'importe ? Le fait demeure que l'expérience peut vous ouvrir les yeux, vous rendre heureux et transformer votre vie entière.

Il y eut un long silence.

— Laissez-moi vous dire quelque chose, reprit-il en se tournant vers

Murugan. Quelque chose dont je ne voulais parler à personne. Mais je pense maintenant que, peut-être, j'ai un devoir, un devoir envers le trône, un devoir envers Pala et tout son peuple – l'obligation de vous parler de cette expérience intime. Peut-être que vous en parler vous rendra un peu plus compréhensif à l'égard de votre pays et de ses coutumes.

Il se tut un moment ; puis sur un ton naturel et tranquille :

— Vous connaissez ma femme.

Le visage détourné, Murugan hocha la tête :

— J'ai été désolé d'apprendre qu'elle était malade.

— Ce n'est plus qu'une question de jours maintenant, dit le Dr Robert. Quatre ou cinq tout au plus. Mais elle est parfaitement lucide, parfaitement consciente de ce qui lui arrive. Hier, elle m'a demandé si nous pourrions prendre le moksha ensemble.

Il ajouta, par parenthèse :

— Depuis trente-sept ans, c'est-à-dire depuis que nous avons décidé de nous marier, nous avons pris ensemble le moksha une fois ou deux par an. Et là, une fois encore, pour la dernière fois, la toute dernière fois !... Il y avait un risque, à cause du foie. Mais nous décidâmes que c'était un risque qui valait la peine d'être pris. Et il se trouva que nous avons raison. Le moksha – la drogue, comme vous préférez l'appeler – n'a presque pas dérangé Lakshmi. Mais elle lui a apporté une transformation mentale.

Il se tut, et Will prit tout à coup conscience des cris et des grattements des souris encagées, et, à travers la fenêtre, du vacarme de la vie tropicale, avec l'appel d'un mynah lointain : « Présent, les gars ! Présent !... »

— Vous ressemblez à ce mynah, dit enfin le Dr Robert. Entraîné à répéter des mots que vous ne comprenez pas ou dont vous ignorez la raison, « Ce n'est pas réel. Ce n'est pas réel ». Mais si vous aviez fait l'expérience que Lakshmi et moi avons vécue hier, vous en sauriez davantage. Vous sauriez que cette expérience est bien plus réelle que ce que vous appelez réalité. Plus réelle que ce que vous pensez et ressentez à l'instant même. Plus réelle que le monde s'étendant sous vos yeux. Mais pas réel est ce qu'on vous a appris à dire ! Pas réel, pas réel.

Le Dr Robert posa une main affectueuse sur l'épaule du jeune garçon :

— On vous a dit que nous n'étions qu'un tas de drogués satisfaits d'eux-mêmes, se vautrant dans des illusions et de fausses samadhis. Écoutez, Murugan – oubliez ces idées fausses qu'on vous a inculquées. Oubliez-les au moins le temps d'une seule expérience. Prenez quatre cents milligrammes de moksha et découvrez par vous-même ce qu'il apporte, ce qu'il peut révéler de votre propre nature, de ce monde étrange dans lequel vous allez vivre, apprendre, souffrir et enfin mourir. Oui, vous aussi devrez mourir un jour – peut-être dans cinquante ans, peut-être demain. Qui sait ? Mais cela arrivera, et bien fou qui ne s'y prépare pas.

Il se tourna vers Will :

— Voulez-vous nous accompagner pendant que nous prenons une douche et changeons de vêtements ?

Sans attendre la réponse, il se dirigea vers la porte conduisant au couloir central de ce long bâtiment. Will ramassa sa canne de bambou et, accompagné de Vijaya, le suivit hors de la pièce.

— Croyez-vous que cela ait fait impression sur Murugan ? demanda-t-il à Vijaya lorsque la porte se fut refermée sur eux.

Vijaya haussa les épaules :

— J'en doute.

— Étant donné sa mère, dit Will, et sa passion pour les engins à combustion interne, il est probablement imperméable à tout ce que vous autres pouvez dire. Vous auriez dû l'entendre parler de scooters !

— Nous l'avons entendu, dit le Dr Robert qui s'était arrêté devant une porte bleue et qui attendait qu'on le rejoignît. Souvent. Quand il sera monté sur le trône, les scooters deviendront une question majeure de la politique.

Vijaya se mit à rire :

— Scooter ou ne pas scooter, telle est la question !

— Et ce n'est pas seulement à Pala que la question se pose, ajouta le Dr Robert. C'est la question que tout pays sous-développé doit résoudre, d'une manière ou d'une autre.

— Et la réponse, dit Will, est toujours la même. Partout où je suis allé – et je suis allé presque partout – les gens ont opté de tout leur cœur pour les scooters. Tous.

— Sans exception, approuva Vijaya. Le scooter pour l'amour du scooter, et au diable toutes considérations d'épanouissement, de connaissance de soi, de libération. Pour ne rien dire de la santé et du bonheur général et individuel...

— Alors que nous, dit le Dr Robert, nous avons toujours choisi d'adapter notre économie et notre technologie aux êtres humains – et non nos habitants à l'économie et à la technologie de quelqu'un d'autre. Nous importons ce que nous ne pouvons fabriquer ; mais nous fabriquons et nous importons seulement selon nos moyens. Et nos moyens sont limités, non pas simplement par nos réserves de livres, de marks ou de dollars, mais aussi et essentiellement – essentiellement, insista-t-il – par notre désir d'être heureux, notre ambition de devenir des hommes accomplis. Les scooters – avons-nous décidé après avoir soigneusement examiné la question – sont parmi les choses, les très nombreuses choses, que nous ne pouvons tout simplement pas nous offrir. C'est là une vérité que ce pauvre petit Murugan devra apprendre de manière forte – puisqu'il ne l'a pas apprise et ne veut pas l'apprendre de manière douce.

— Quelle est la manière douce ? demanda Will.

— Éducation et révélateurs-de-réalité. Murugan n'a reçu ni l'un ni l'autre. Ou plutôt il a reçu l'opposé des deux. Il a reçu une méséducation en Europe – gouvernantes suisses, tuteurs anglais, films américains, publicité en tout genre – et la réalité lui a été dissimulée par la spiritualité de sa mère. Il n'est donc pas étonnant qu'il languisse après les scooters.

— Mais ses sujets, je pense, n'en font rien.

— Pourquoi le feraient-ils ? On leur a appris dès l'enfance à être pleinement conscients du monde, et ils profitent de leur conscience. Et, au-dessus de cela, on leur a montré le monde, eux-mêmes et les autres comme illuminés et transfigurés par les révélateurs-de-la-réalité. Ce qui les aide, bien entendu, à éprouver une conscience plus grande et une jouissance plus intelligente ; de sorte que les choses les plus ordinaires, les événements les

plus communs ont l'apparence de bijoux et de miracles. Bijoux et miracles, répéta-t-il. Pourquoi donc ferions-nous appel aux scooters ou au whisky, ou à la télévision, ou à Billy Graham, ou à aucune autre de vos distractions et compensations ?

— Rien de ce qui se veut exclusif ne convient réellement, cita Will. Je vois maintenant où l'Ancien Rajah voulait en venir. Vous ne pouvez pas être un bon économiste si vous n'êtes un bon psychologue. Ou un bon ingénieur si vous n'êtes un métaphysicien accompli.

— Et n'oubliez pas les autres sciences, dit le Dr Robert. Pharmacologie, sociologie, physiologie ; pour ne rien dire de l'autologie pure et appliquée, de la neurothéologie, de la métachimie, du mycomysticisme et de la dernière science, ajouta-t-il, détournant les yeux comme s'il eût cherché à s'isoler davantage avec la pensée de Lakshmi malade. La science, tôt ou tard, à laquelle nous devons tous rendre des comptes : la thanatologie.

Il se tut un moment ; puis sur un autre ton :

— Bon, allons nous laver.

Poussant la porte bleue, il pénétra dans un long vestiaire dont une extrémité était occupée par une rangée de douches et de bassins ; sur le mur opposé s'étagaient des rangées de casiers, flanqués d'un vaste placard-penderie.

Will prit un siège et, tandis que ses compagnons se savonnaient dans les bassins, reprit la conversation.

— Serait-il permis, demanda-t-il, à un étranger méséduqué d'essayer une pilule-de-vérité-et-de-beauté ?

La réponse fut une autre question :

— Votre foie est-il en bon état ? demanda le Dr Robert.

— Excellent.

— Et vous ne semblez pas être plus que moyennement schizophrène. Je ne vois donc aucune contre-indication.

— Je peux donc faire l'expérience ?

— Quand vous voudrez.

Il se dirigea vers la douche la plus proche et fit couler l'eau. Vijaya en fit autant.

— N'êtes-vous pas supposés être des intellectuels ? demanda Will, lorsque les deux hommes émergèrent à nouveau et se séchèrent.

— Nous faisons un travail intellectuel, répondit Vijaya.

— D'où vient donc que vous fassiez en outre ce terrible travail ?

— Pour une raison très simple : ce matin j'ai eu quelques loisirs.

— Moi aussi, dit le Dr Robert.

— Vous êtes donc partis dans les champs, à la manière de Tolstoï ?

Vijaya rit :

— Vous semblez croire que nous faisons cela pour des raisons éthiques.

— N'est-ce pas cela ?

— Certainement pas. Je fais un travail musculaire parce que j'ai des muscles ; et si je ne les emploie pas, je deviendrai un grincheux pantouflard.

— Qui n'aurait plus rien entre le cortex et les fesses, ajouta le Dr Robert. Ou plutôt qui aurait tout – mais dans un état de totale inconscience et de stagnation toxique. Les intellectuels occidentaux sont tous des pantouflards. C'est pourquoi la plupart d'entre eux sont en si mauvaise santé. Autrefois, même un duc devait faire beaucoup de marche, même un financier, même un métaphysicien. Et quand ils n'utilisaient pas leurs jambes, ils se déplaçaient à cheval. Tandis que, de nos jours, depuis le magnat jusqu'à sa dactylo, depuis le positiviste logique jusqu'au penseur positif, tous passent les neuf dixièmes de leur temps sur du caoutchouc mousse. Des sièges ramollis pour des derrières ramollis – à la maison, au bureau, dans les voitures et dans les bars, dans les avions, les trains et les autobus. Pas de mouvement des jambes, pas de lutte contre la distance et contre la gravité – rien que des ascenseurs, des avions et des voitures, rien que de la mousse de caoutchouc et une éternité dans la position assise. La puissance de vie, qui trouvait un débouché grâce au jeu des muscles striés, se rabat sur les viscères, sur le système nerveux, et les détruit lentement.

— Vous employez donc le bêchage et le sarclage comme une forme de thérapeutique ?

— Comme une façon de rendre inutile la thérapeutique. À Pala, même un professeur, même un dignitaire officiel passe généralement deux heures par jour à bêcher et à sarcler.

— Cela fait partie des devoirs de sa charge ?

— Cela fait partie de ses plaisirs.

Will fit une grimace :

— Cela ne ferait pas partie de mes plaisirs.

— C'est parce que l'on ne vous a pas appris à vous servir de votre corps-esprit de la bonne manière, expliqua Vijaya. Si l'on vous avait montré comment on peut accomplir les choses avec le minimum d'effort et le maximum de conscience, vous auriez aimé jusqu'aux lourdes tâches physiques.

— Je parie que tous vos enfants reçoivent ce genre d'entraînement.

— Depuis le premier instant où ils apprennent à faire quelque chose seuls. Par exemple, quelle est la bonne manière de se tenir pour boutonner ses vêtements ?

Joignant le geste à la parole, Vijaya se mit à boutonner la chemise qu'il venait d'enfiler.

— Nous répondrons à cette question en mettant réellement leurs têtes et leurs corps dans la meilleure position physiologique. Et nous les amenons en même temps à observer ce qu'ils éprouvent lorsqu'ils sont dans la meilleure position physiologique, lorsqu'ils connaissent les gestes, y compris les pressions et les sensations musculaires, qu'il faut faire pour boutonner un vêtement. Quand les enfants atteignent quatorze ans, ils apprennent à tirer le maximum et le meilleur – objectivement et subjectivement – de toute activité qu'ils entreprennent. C'est alors que nous les faisons travailler. Quatre-vingt-dix minutes par jour de travail manuel.

— Retour à la bonne vieille main-d'œuvre juvénile !

— Ou plutôt, dit le Dr Robert, marche en avant, loin de la moderne et néfaste paresse juvénile. Si vous n'autorisez pas vos adolescents à travailler, ils sont forcés de lâcher la vapeur dans la délinquance ou bien de réduire la vapeur jusqu'à ce qu'ils deviennent des pantouflards. Et maintenant, ajouta-t-il, il est temps de partir. Je vous précède.

Dans le laboratoire, Murugan était en train de dérober sa serviette aux regards indiscrets.

— Je suis prêt, dit-il, et, serrant les mille trois cent cinquante-huit pages du Tout Nouveau Testament sous son bras, il les suivit dehors, sous le soleil.

Quelques minutes plus tard, entassés dans une vieille Jeep, tous les quatre roulaient sur la route qui mène, après l'enclos du taureau blanc, après le bassin aux lotus et l'énorme Bouddha de pierre, et une fois franchie la porte du Complexe de la Station, à la grand-route.

— Je suis désolé de ne pouvoir vous offrir un transport plus confortable, dit Vijaya tandis que l'équipage cahotait et pétaradait.

Will tapota le genou de Murugan :

— C'est à celui-ci que vous devriez faire des excuses, dit-il. Le seul dont l'âme soit enflammée par les Jaguar et les Thunderbird.

— C'est une passion, dit le Dr Robert à l'arrière de la voiture, qui devra, je le crains, demeurer insatisfaite.

Murugan ne fit aucun commentaire, mais sourit, du mystérieux sourire hautain de celui qui sait.

— Nous ne pouvons pas importer de joujoux, poursuivit le Dr Robert. Rien que l'essentiel.

— Par exemple ?

— Vous verrez dans un instant.

Ils prirent un virage, et au-dessous d'eux apparurent les toits de chaume et les jardins ombragés d'un bourg. Vijaya s'arrêta sur le bas-côté et coupa le moteur.

— Vous voyez là le Nouveau Rothamsted, dit-il. Alias Madalia. Riz,

légumes, volailles, fruits. Pour ne pas parler de deux poteries et d'une fabrique de meubles. Ce qui explique la présence de ces câbles.

Il agita la main dans la direction d'une longue rangée de pylônes qui grimpaient le long du versant en terrasses derrière le village, disparaissaient derrière la crête et reparaissaient, au loin, s'élevant depuis le sol de la vallée vers la montagne, que ceignait une jungle verdoyante, avec les pics nuageux, loin au-dessus.

— C'est là une des importations indispensables – l'équipement électrique. Et dès que les chutes d'eau sont aménagées et les lignes de transmission tendues, il y a autre chose qui vient ensuite en priorité.

Il tendit la main vers un bloc de ciment sans ouvertures, qui s'élevait incongrûment au milieu des maisons de bois, près de l'entrée du bourg.

— Qu'est-ce ? demanda Will. Quelque four électrique ?

— Non, les fours sont plus haut, de l'autre côté du bourg. Voici le congélateur communal.

— Autrefois, expliqua le Dr Robert, nous perdions environ la moitié des denrées périssables que nous produisions. Aujourd'hui, nous ne perdons pratiquement rien. Tout ce que nous élevons et faisons pousser est pour nous, et non pour les bactéries ambiantes.

— Vous avez donc suffisamment de nourriture ?

— Plus que suffisamment. Nous mangeons mieux que tout autre pays d'Asie, et il y a un surplus pour l'exportation. Lénine disait que l'électricité plus le socialisme donnait le communisme. Nos équations sont un peu différentes. Électricité moins industrie lourde plus contrôle des naissances égale démocratie et abondance. Électricité plus industrie lourde moins contrôle des naissances égale misère, totalitarisme et guerre.

— À propos, demanda Will, à qui appartient tout cela ? Êtes-vous pour le capitalisme ou pour le socialisme d'État ?

— Ni l'un ni l'autre. La plupart du temps nous sommes coopérateurs. L'agriculture palanaise a toujours été une affaire de terrassement et d'irrigation. Mais le terrassement et l'irrigation exigent des efforts communs

et des accords de bonne intelligence. Une concurrence acharnée n'est pas compatible avec la culture du riz dans un pays montagneux. Notre peuple ne rencontra aucune difficulté, passant de l'aide mutuelle dans une communauté villageoise aux techniques d'une coopération planifiée à la vente et à l'achat, pour le partage des bénéfices et pour le financement.

— Même une coopération financière ?

Le Dr Robert hocha la tête :

— Pas d'usuriers suceurs de sang, comme on en rencontre dans tout le pays indien ! Ni de banques commerciales, dans votre style occidental ! Notre système de prêts et d'emprunts fut modelé sur ces unions de crédit que Wilhelm Raiffeisen fonda, il y a plus d'un siècle, en Allemagne. Le Dr Andrew a persuadé le Rajah d'inviter ici l'un des jeunes disciples de Raiffeisen, pour y organiser un système de banque coopérative. Ce système fonctionne encore parfaitement.

— Et quelle monnaie utilisez-vous ? demanda Will.

Le Dr Robert plongea une main dans la poche de son pantalon et en retira une poignée d'argent, d'or et de cuivre.

— Une monnaie modeste, expliqua-t-il. Pala est un pays producteur d'or. Nous extrayons assez de minerai pour assurer à notre papier une solide garantie métallique. Et l'or vient s'ajouter à nos exportations. Nous pouvons payer comptant un équipement coûteux, comme ces lignes de transmission et les générateurs auxquels elles conduisent.

— Vous paraissez avoir joliment bien résolu vos problèmes économiques.

— Les résoudre n'était pas difficile. Pour commencer, nous ne nous sommes jamais permis d'engendrer plus d'enfants que nous ne pouvions en nourrir, en habiller, en loger et en éduquer, dans le cadre d'une humanité suffisamment épanouie. L'île n'étant pas surpeuplée, nous sommes riches. Mais bien que riches, nous avons cherché à éviter la tentation à laquelle l'Ouest succombe aujourd'hui – la tentation de l'excès de consommation. Nous ne nous exposons pas à l'infarctus, comme ceux qui se gavent d'une nourriture six fois plus riche en graisses qu'il n'est nécessaire. Nous ne nous laissons pas hypnotiser par l'idée que deux télévisions nous rendront deux

fois plus heureux qu'une seule. Et enfin nous ne dépensons pas le quart du budget national global à préparer la Guerre Mondiale n° III, ou bien la petite sœur de la Guerre Mondiale, la Guerre Locale MMMCCXXXIII. L'armement, l'endettement universel et la routine – voilà les trois piliers de la prospérité occidentale. Si la guerre, le gaspillage et les prêteurs étaient abolis, vous vous écrouleriez. Et tandis que vous autres surconsommez, le reste du monde sombre de plus en plus profondément dans la disette chronique. L'ignorance, le militarisme et la procréation – trois maux, dont le pire est la procréation. Pas d'espoir, pas la moindre possibilité de résoudre le problème économique avant qu'elle soit sous contrôle. À mesure que la population s'accroît, la prospérité décline.

Du doigt tendu, il traça une courbe descendante.

— Et à mesure que la prospérité diminue, le mécontentement et la révolte (l'index s'agita de nouveau), la brutalité politique, la règle du parti unique, le nationalisme et le bellicisme menacent de plus bel. Encore quelque dix ou quinze années de procréation libre, et le monde entier, depuis la Chine jusqu'au Pérou, en passant par l'Afrique et par le Moyen-Orient, se traînera sous la coupe de Grands Führers, tous décidés à supprimer la liberté, tous armés jusqu'aux dents par la Russie ou par l'Amérique, ou, mieux encore, par les deux à la fois, agitant leur bannière et réclamant en hurlant le Lebensraum.

— Et Pala ? demanda Will. Serez-vous aussi voués à un Grand Führer d'ici dix ans ?

— Pas si nous pouvons l'éviter, répondit le Dr Robert. Nous avons toujours fait notre possible pour rendre très difficile l'avènement d'un Grand Führer.

Du coin de l'œil, Will vit que Murugan prenait une expression de dégoût indigné. Dans son délire, il était évident qu'Antinoüs se prenait pour un héros de Carlyle. Will se tourna vers le Dr Robert.

— Racontez-moi comment vous vous y prenez, dit-il.

— Eh bien, pour commencer, nous ne faisons pas de guerres et ne les préparons pas. En conséquence, nous n'avons pas besoin d'armée, de hiérarchies militaires, ni de commandement unifié. Puis il y a notre système

économique : il n'autorise personne à devenir plus de quatre à cinq fois plus riche que la moyenne. Ce qui signifie que nous n'avons pas de capitaines d'industrie ni de financiers omnipotents. Mieux encore, nous n'avons pas de politiciens ni de bureaucrates omnipotents. Pala est une fédération d'unités autogouvernées, d'unités géographiques, d'unités professionnelles, d'unités économiques – il y a donc un champ immense pour l'initiative à petite échelle et pour les dirigeants démocratiques, mais pas de place pour aucun dictateur, à la tête d'un gouvernement centralisé. Autre chose : nous n'avons pas d'Église établie, et notre religion préconise l'expérience directe et réprouve toute croyance en des dogmes non véritables et toute émotion que cette croyance inspire. Nous sommes donc à l'abri de deux fléaux : le papisme, d'une part, et le fanatisme puritain, d'autre part. Et avec l'expérience transcendante, nous cultivons le scepticisme systématique. Nous dissuadons les enfants de prendre les mots trop au sérieux, nous leur apprenons à analyser tout ce qu'ils entendent ou lisent – ceci fait partie intégrante du programme scolaire. Résultat : un éloquent galvaniseur de foules, tel qu'Hitler ou notre voisin de l'autre côté du Détroit, le colonel Dipa, n'a pas la moindre chance, ici à Pala.

C'en était trop pour Murugan. Incapable de se maîtriser, il explosa :

— Mais voyez l'énergie que le colonel Dipa suscite dans son peuple ! Voyez toute cette dévotion et ce sacrifice de soi ! Nous n'avons rien de tel ici.

— Grâce au ciel ! dit dévotement le Dr Robert.

— Grâce au ciel ! reprit en écho Vijaya.

— Mais ces choses sont bonnes ! protesta le garçon. Je les admire.

— Je les admire aussi, dit le Dr Robert. De la même façon que j'admire un typhon. Hélas, une telle sorte d'énergie, de dévotion et de sacrifice de soi n'est pas compatible avec la liberté, pour ne rien dire de la raison et de la décence humaine. Tandis que la décence, la raison et la liberté ont été l'objectif de tous les efforts déployés à Pala, depuis le règne de votre homonyme Murugan le Réformateur.

De dessous son siège, Vijaya tira une boîte de fer-blanc dont il tira des sandwiches au fromage et des avocats, qu'il distribua à la ronde.

— Il nous faudra manger pendant le trajet.

Il mit le moteur en marche et, tout en mangeant, il lança la petite voiture sur la route.

— Demain, dit-il à Will, je vous montrerai les curiosités du village, et la curiosité, plus remarquable encore, de ma famille prenant son déjeuner. Aujourd'hui, nous avons un rendez-vous dans les montagnes.

Près de l'entrée du village, il bifurqua dans un chemin secondaire, sinueux et raide, qui conduisait à des rizières en terrasses et des potagers. Il s'y mêlait des vergers et, çà et là, des plantations de jeunes arbres, destinés, expliqua le Dr Robert, à approvisionner en matière première les fabriques de pulpe de Shivapuram.

— Combien de journaux Pala possède-t-elle ? demanda Will.

Il fut étonné d'apprendre qu'il n'y en avait qu'un.

— Qui jouit donc du monopole ? Le Gouvernement ? Le parti au pouvoir ? Le Joë Aldehyde local ?

— Personne ne jouit d'un monopole, assura le Dr Robert. Il y a une liste d'éditeurs, représentant une demi-douzaine de partis et d'intérêts différents. Chacun d'eux reçoit dans le journal l'espace qui lui est destiné pour ses commentaires et sa critique. Le lecteur est en mesure de comparer les arguments et de se créer une opinion. Je me souviens combien je fus choqué, la première fois que je lus l'un de vos journaux à gros tirage. Le parti pris des manchettes, la partialité systématique des reportages et des commentaires, les rengaines et les formules remplaçant les arguments !... Aucun appel sérieux à la raison. Un effort systématique pour inculquer des réflexes conditionnés dans l'esprit des lecteurs. Quant au reste, crimes, divorces, anecdotes, balivernes, tout ce qui peut les distraire, tout ce qui peut les empêcher de penser...

Ils étaient maintenant sur une crête qui dominait deux descentes à pic, au fond desquelles on apercevait à gauche un lac frangé d'arbres, sinuant dans une gorge, et à droite une vallée plus large où, au milieu de deux villages ombragés, telle une pièce de géométrie pure, incongrue, se dressait une énorme usine.

— Ciment ? interrogea Will.

Le Dr Robert hocha la tête :

— Une des industries indispensables. Nous produisons tout ce qui nous est nécessaire, plus un supplément pour l'exportation.

— Et ces villages fournissent la main-d'œuvre ?

— Par intermittence, entre l'agriculture et le travail dans les forêts et dans les scieries.

— Un tel système d'intermittence donne-t-il un bon rendement ?

— Cela dépend de ce que vous entendez par « bon ». Il n'en résulte pas le maximum d'efficacité. Mais, à Pala, ce maximum n'est pas un idéal auquel il faut tendre absolument, comme chez vous. Vous cherchez avant tout à obtenir le plus grand rendement possible dans le temps le plus court. Nous pensons avant tout aux êtres humains et à leurs satisfactions. La variété des tâches n'entraîne pas un plus grand rendement en un plus petit nombre de jours. Mais la plupart des gens préfèrent cela, plutôt que de se livrer au même genre de travail tout au long de leur vie. Lorsqu'il s'agit de choisir entre l'efficacité mécanique et la satisfaction humaine, nous choisissons la satisfaction.

— À vingt ans, intervint Vijaya, j'ai passé quatre mois dans cette fabrique de ciment. Après quoi j'ai passé dix semaines à mettre au point des superphosphates. Puis six mois dans la jungle, comme bûcheron.

— Quelle effroyable besogne !

— Vingt ans plus tôt, dit le Dr Robert, j'ai fait un stage à la fonderie de cuivre. Après quoi, j'ai tâté de la mer, sur un bateau de pêche. Goûter à tous les genres de tâches, cela fait partie de l'éducation de chacun. L'on apprend beaucoup de cette façon – sur les choses, sur les arts et sur les organisations, sur toutes sortes d'individus et leurs manières de penser.

Will secoua la tête :

— Je préférerais apprendre cela dans les livres.

— Mais ce que vous apprenez dans les livres, ce n'est jamais cela. Au fond, ajouta le Dr Robert, vous n'êtes encore que des Platoniciens. Vous

adorez la parole et abhorrez la matière.

— Adressez-vous aux ecclésiastiques, dit Will. Ils nous reprochent sans cesse d'être d'immondes matérialistes.

— Immondes, approuva le Dr Robert, mais uniquement parce que vous êtes des matérialistes maladroits. Le matérialisme abstrait – voilà ce que vous prônez. Tandis que nous cherchons à être des matérialistes concrets – matérialistes jusqu'aux zones les plus secrètes de la vue, du toucher et de l'odorat, des muscles tendus et des mains sales. Le matérialisme abstrait est aussi mauvais que l'idéalisme abstrait ; il rend l'expérience spirituelle immédiate pratiquement impossible. Goûter aux différents genres de travaux en tant que matérialistes concrets est le premier pas indispensable de notre éducation, en route vers une spiritualité concrète.

— Mais, quelque concret que soit votre matérialisme, précisa Vijaya, il ne vous mènera pas très loin si vous n'êtes pleinement conscient de ce que vous faites et expérimentez. Il vous faudra être totalement conscient des fragments de matière que vous touchez, des arts que vous pratiquez, des gens avec lesquels vous travaillez.

— Très juste, dit le Dr Robert. J'aurais dû préciser que le matérialisme concret n'est que la substance d'une vie humaine accomplie. C'est grâce à la conscience, à une conscience totale et constante, que nous transformons cette substance en spiritualité concrète. Soyez pleinement conscient de ce que vous faites, et le travail deviendra le yoga du travail, la distraction deviendra le yoga de la distraction, et la vie de tous les jours deviendra le yoga de la vie de tous les jours.

Will songea à Ranga et à la petite infirmière.

— Et l'amour ?

Le Dr Robert hocha la tête :

— L'amour aussi. La conscience le transfigure, transforme l'amour en yoga de l'amour.

Le visage de Murugan devint une caricature du visage choqué de sa mère.

— Moyens psychophysiques pour une fin transcendante, dit Vijaya, en

élevant la voix pour couvrir le grincement aigu du changement de vitesse, c'est ce que sont, dans le principe, tous ces yogas. Mais ils sont aussi autre chose, ils sont également des moyens de venir à bout des problèmes de l'autorité.

Il ralentit et parla à nouveau normalement.

— Et ces problèmes se posent à tous les échelons de l'organisation – depuis les gouvernements nationaux jusqu'aux enfants et aux couples en lune de miel. Car il n'est pas uniquement question de rendre la vie dure aux Grands Führers. Il y a tous ces millions de tyrans et de persécuteurs de petite envergure, tous ces Hitlers obscurs et muets, ces Napoléons de village, ces Calvins et ces Torquemadas familiaux. Pour ne pas parler de ces brigands et de ces brutes assez stupides pour se laisser étiqueter sous le nom de criminels. Comment canaliser l'énorme puissance engendrée par ces individus, et l'employer d'une manière utile – ou tout au moins éviter qu'elle devienne dangereuse ?

— J'aimerais que vous me le disiez, dit Will. Par quoi commencez-vous ?

— Nous commençons par tout à la fois, répondit Vijaya. Mais comme on ne peut parler que d'une chose à la fois, commençons par parler de l'anatomie et de la physiologie de la puissance. Expliquez-lui vos approches biochimiques du sujet, docteur Robert.

— Cela a commencé, dit le Dr Robert, il y a près de quarante ans, alors que j'étais étudiant à Londres. Je visitais les prisons pendant les week-ends et lisais l'histoire chaque fois que j'avais une soirée libre. Histoire et prisons, répéta-t-il. Je découvris que les deux sujets étaient étroitement liés. Le dossier des crimes, de la démence et du malheur des hommes (c'est de Gibbon, n'est-ce pas ?) et le lieu où les crimes et la démence sont punis par un type de malheur particulier. En lisant mes livres et en parlant à mes gibiers de potence, je me surpris à poser des questions. Quelle espèce d'êtres deviennent les dangereux délinquants – les grands délinquants des livres d'histoire, les petits délinquants de Pentonville et de Wormwood Scrubbs ? Quelles espèces d'êtres sont poussées par la soif de la puissance, la passion de tyranniser et de dominer ? Et ces êtres sans pitié, ces hommes et ces femmes qui savent ce qu'ils veulent et n'ont aucun scrupule à blesser ou à tuer pour l'obtenir, les

monstres qui blessent et tuent, non pour en tirer profit, mais gratuitement, parce que blesser et tuer est si drôle – qui sont-ils ? Je discutais de ces questions avec les experts – des docteurs, des psychologues, des sociologues, des professeurs. Mantegazza et Galton étaient passés de mode, et nombre de mes experts m'assurèrent que les seules réponses valables à ces questions étaient liées à la culture, à l'économie et à la famille. Ce n'était qu'une question de mères et de discipline hygiénique, de conditionnement précoce et de milieu traumatique. Je n'étais qu'à demi convaincu. Les mères et la discipline hygiénique, de même que l'absurdité environnante, tout cela était évidemment important. Mais étaient-ce les seuls éléments qui comptaient ? Au cours de mes visites dans les prisons, j'avais commencé de distinguer l'existence d'une sorte de spécimen – ou plutôt de deux sortes de spécimens ; car les délinquants dangereux et les agressifs passionnés de puissance n'appartiennent pas à la même espèce. La plupart, ainsi que je le comprenais peu à peu là-bas, appartiennent à l'une ou l'autre de deux espèces distinctes et dissemblables – l'espèce du Muscle et celle des Peter Pan. Je me suis spécialisé dans le traitement des Peter Pan.

— Les garçons qui ne grandissent jamais ? demanda Will.

— « Jamais » n'est pas le mot juste. Dans la vie réelle, Peter Pan finit toujours par grandir. Il grandit seulement trop tard – grandit physiologiquement plus lentement qu'il ne grandit en âge.

— Et les filles Peter Pan ?

— Elles sont très rares. Mais ce genre de garçons est aussi répandu que les ronces. On peut compter un Peter Pan pour cinq ou six enfants mâles. Et parmi les garçons qui ne peuvent pas lire, qui ne veulent pas apprendre, qui ne s'entendent avec personne et qui finalement sombrent dans les formes les plus violentes de la délinquance, sept sur dix, si vous radiographiez l'os de leur poignet, se révèlent être des Peter Pan. Le reste appartient en grande partie à l'espèce Muscle, d'une variété ou d'une autre.

— J'essaie de trouver, dit Will, un bon exemple historique de délinquant Peter Pan.

— Vous n'avez pas besoin de chercher loin. Le spécimen le plus récent, comme le meilleur, est Adolf Hitler.

— Hitler ?

Le ton de Murugan décelait un étonnement scandalisé. Hitler était manifestement l'un de ses héros.

— Lisez la biographie du Führer, dit le Dr Robert. Un Peter Pan s'il en fut ! Cas désespéré à l'école. Incapable de rivaliser ou de coopérer. Jaloux de tous les garçons qui réussissaient normalement – et parce qu'il les jalousait, les détestant, et parce qu'il se voulait supérieur, les dédaignant comme des êtres inférieurs. Puis vint le temps de la puberté. Mais Adolf était sexuellement en retard. Les autres garçons faisaient des avances aux filles, et les filles y répondaient. Adolphe était trop timide, trop incertain de sa virilité. Et toujours incapable de travail soutenu, vivant chez lui seulement, dans l'Autre Univers compensateur de son imagination. Là, au moins, il était Michel-Ange. Ici, hélas, il ne savait pas dessiner ! Ses seuls dons étaient la haine, la fourberie abjecte, des cordes vocales infatigables et le talent de pouvoir, sans s'arrêter, crier à pleine gorge du plus profond de sa paranoïa peter-panique. Trente ou quarante millions de morts, et Dieu sait combien de milliards de dollars – c'est le prix qu'a dû payer le monde pour la masturbation attardée du petit Adolf. Heureusement la plupart des garçons qui grandissent trop lentement n'arrivent jamais à être plus que de petits délinquants. Mais les petits délinquants eux-mêmes, s'ils sont nombreux, peuvent coûter un prix aussi exorbitant. C'est pourquoi nous essayons de les tuer dans l'œuf – ou plutôt, puisque nous parlons des Peter Pan, c'est pourquoi nous essayons de forcer la coquille et de les faire s'épanouir.

— Y arrivez-vous ?

Le Dr Robert hocha la tête :

— Ce n'est pas difficile. Surtout si vous vous y prenez suffisamment tôt. Entre quatre ans et demi et cinq ans, tous nos enfants subissent un examen approfondi. Tests sanguins, tests psychologiques, somatotypie ; puis nous radiographions leurs poignets et nous leur donnons un G.E.E. Tous les adorables petits Peter Pan sont infailliblement repérés, et un traitement approprié leur est immédiatement appliqué. En un an, pratiquement tous deviennent parfaitement normaux. Une moisson de ratés et de criminels en puissance, de tyrans et de sadiques en puissance, de misanthropes et de

révolutionnaires sans cause en puissance est transformée en une moisson de citoyens actifs, que l'on peut diriger adandena asatthena – sans châtiment et sans épée. Dans votre partie du monde, la délinquance est encore sous le contrôle du clergé, des aides sociales et de la police. Sermons sans fin et thérapeutiques d'œuvres charitables ; condamnations à la prison à foison. Et qu'en résulte-t-il ? Le taux de délinquance s'élève, tranquillement. Pas étonnant ! Les mots de rivalité fraternelle, d'enfer et de Jésus ne remplacent pas la biochimie. Une année d'internement ne guérira pas un Peter Pan de son déséquilibre endocrinien, et n'aidera aucun ex-Peter Pan à se débarrasser des conséquences psychologiques de ce déséquilibre. En cas de délinquance peter-panique, il vous faut un diagnostic rapide et trois capsules roses chaque jour, avant les repas. Si votre milieu est tolérable, il vous apportera un doux équilibre et un soupçon des vertus cardinales dans les dix-huit mois. Sans parler de la chance, là où n'existait pas autrefois la plus faible possibilité, d'une éventuelle prajnaparamita et de karuna, de l'éventuelle sagesse et de la compassion. Et maintenant, demandez à Vijaya de vous parler de l'espèce Muscle. Comme vous aurez pu le constater, il en fait partie.

Se penchant en avant, le Dr Robert assena une bourrade sur le large dos du géant.

— Belle bête !

Puis il ajouta :

— Quelle chance pour nous, pauvre gringalets, que l'animal ne soit pas féroce !

Détachant une main du volant, Vijaya se frappa la poitrine en poussant un cri sauvage.

— Ne provoquez pas le gorille, dit-il en riant de bon cœur.

Puis, s'adressant à Will :

— Songez à cet autre grand dictateur, Joseph Vissarionovitch Staline. Hitler fut l'exemple suprême du délinquant de l'espèce Peter Pan. Staline fut l'exemple suprême du délinquant de l'espèce Muscle. Prédestiné, par son calibre, à être un extraverti. Pas l'un de vos extravertis doux, ronds, pleins d'allant, qui ne rêvent que d'association sans discrimination. Non –

l'extraverti qui écrase, qui fonce, celui qui éprouve toujours le besoin de Faire Quelque Chose et que jamais n'atteignent le doute ni les scrupules, la sympathie ni la sensibilité. Dans son testament, Lénine demandait à ses successeurs de se défaire de Staline ; l'homme était trop épris de puissance et trop capable d'en abuser. Mais le conseil vint trop tard. Staline était déjà si fermement installé qu'il ne fut pas possible de le déloger. Dix ans plus tard, il jouissait d'un pouvoir absolu. Trotsky était hors de combat ; tous leurs vieux compagnons avaient été supprimés. Maintenant, tel Dieu au milieu des anges musiciens, Staline était seul dans un gentil petit paradis fréquenté seulement par les flatteurs et par les caudataires. Et il s'activait sans cesse, avec acharnement, liquidant les koulaks, organisant des collectivités, construisant une industrie militaire, déportant des millions d'êtres réfractaires, de la ferme à l'usine. Travaillant avec une ténacité, une efficacité lucide, dont le Peter Pan germanique, avec ses visions apocalyptiques et ses humeurs changeantes, était totalement incapable. Et dans la dernière phase de la Guerre, comparez la stratégie de Staline à celle d'Hitler. Un calcul froid, dressé devant des songes creux compensatoires ; un réalisme clairvoyant en face de l'absurdité rhétorique, dont Hitler a été finalement convaincu. Deux monstres, égaux dans la délinquance, mais profondément dissemblables par le tempérament, par la motivation inconsciente, et enfin par l'efficacité. Les Peter Pan font merveille pour déclencher des guerres et des révolutions ; mais il faut des Hommes Muscles pour les mener à bonne fin. Voilà la jungle, ajouta Vijaya sur un autre ton, en agitant la main dans la direction d'une immense muraille d'arbres qui semblait interdire la poursuite du voyage.

Quelques instants plus tard, ils avaient quitté la clarté du coteau et pénétraient dans la pénombre verte d'un étroit tunnel, qui zigzaguait entre deux parois de frondaisons tropicales. Des lianes descendaient des voûtes de branches et, entre les troncs d'énormes arbres, poussaient des fougères et de sombres rhododendrons, profusion d'arbustes et de buissons qui semblaient indiciblement étranges, aux yeux de Will. L'air portait une humidité suffocante, et l'on percevait une odeur chaude et acide venant de la végétation exubérante et de cette autre espèce de vie, pourrissante. Assourdis par les épaisseurs végétales, Will entendit le martèlement de lointaines cognées, le grincement rythmé d'une scie. La route amorça un nouveau tournant et tout à coup les ténèbres vertes du tunnel firent place à un soleil

éclatant. La voiture venait de pénétrer dans une clairière. Une demi-douzaine de bûcherons presque nus, immenses et larges d'épaules, étaient en train d'élaguer les branches d'un arbre récemment abattu. Dans la lumière, des centaines de papillons bleus et améthyste se donnaient la chasse, s'agitant et planant en une folle danse sans fin. Près du feu, de l'autre côté de la clairière, un vieil homme remuait lentement le contenu d'un chaudron de fer. À ses côtés, un petit faon apprivoisé, aux membres fins et à la pommelure élégante, broutait tranquillement.

— Les amis, dit Vijaya, puis il cria quelque chose en palanais.

Les bûcherons crièrent à leur tour et agitèrent les mains. Puis la route fit un tournant brusque sur la gauche et ils se remirent à grimper sous le tunnel vert entre les arbres.

— Parlez-moi des Hommes Muscles ! dit Will. Ceux-là en étaient des spécimens splendides.

— Ce genre de physique, dit Vijaya, est une tentation permanente. Et pourtant, parmi tous ces hommes – et j'ai travaillé avec des dizaines d'entre eux – je n'ai jamais rencontré un seul tyran, un seul enragé de puissance potentiellement dangereux.

— Ce qui revient à dire, intervint Murugan dédaigneusement, que personne ici n'a aucune ambition.

— Quelle en est l'explication ? demanda Will.

— Très simple, pour ce qui est des Peter Pan. Ils n'ont jamais la possibilité d'aiguiser un appétit de puissance. Nous les guérissons de leur délinquance avant qu'elle ait eu le temps de se développer. Mais les Hommes Muscles sont différents. Ils sont ici tout aussi musculaires, tout aussi féroce-ment extravertis qu'ils le sont chez vous. Pourquoi ne deviennent-ils donc pas des Staline ou des Dipa, ou tout au moins des tyrans domestiques ? Tout d'abord, nos aménagements sociaux leur offrent très peu d'occasions de tyranniser leurs familles, et nos aménagements politiques leur rendent pratiquement impossible de dominer à aucun échelon élevé. Ensuite, nous exerçons nos Hommes Muscles à être conscients et sensibles, nous leur apprenons à profiter des banalités de la vie courante. Ce qui signifie qu'ils ont toujours une alternative – des alternatives innombrables – pour jouir du plaisir d'être

le maître. Et enfin nous nous attaquons directement à l'amour de la puissance et de la domination, qui accompagne un tel genre de physique dans presque toutes ses variantes. Nous canalisons cet amour de la puissance et nous le détournons – l'écartant des gens pour l'orienter vers les choses. Nous donnons à ces hommes toutes sortes de tâches difficiles à accomplir – des tâches violentes et harassantes, qui éprouvent leurs muscles et étanchent leur soif de domination, mais l'étanchent sans dommage pour personne et d'une manière inoffensive ou positivement utile.

— Ces êtres splendides abattent donc des arbres au lieu d'abattre des gens – c'est bien cela ?

— Précisément. Et quand ils en ont assez des bois, ils peuvent prendre la mer, ou se faire la main dans les mines, ou en prendre, relativement, à leur aise dans les champs de riz.

Will Farnaby se mit à rire.

— Qu'y a-t-il de si drôle ?

— Je pensais à mon père. Quelques bûches à fendre auraient pu faire sa fortune – pour ne rien dire du salut de sa misérable famille. Hélas, il était anglais ! Fendre du bois était hors de question.

— N'y avait-il aucun exutoire physique à son énergie ?

Will secoua la tête :

— Outre qu'il était un Monsieur, expliqua-t-il, mon père se prenait pour un intellectuel. Et un intellectuel ne chasse pas, ne tire pas et ne joue pas au golf ; il pense et il boit. En dehors du brandy, les seules distractions de mon père étaient la tyrannie, le bridge aux enchères et la théorie de la politique. Il croyait être la version ^{xx}^e siècle de lord Acton – le dernier, le solitaire philosophe du Libéralisme. Il fallait l'entendre parler des iniquités du tout-puissant État moderne. « Le Pouvoir corrompt. Le Pouvoir absolu corrompt absolument. Absolument. » Après quoi il avalait un nouveau verre de brandy et revenait avec un plaisir renouvelé à son passe-temps favori : l'anéantissement de sa femme et de ses enfants.

— Et si Acton lui-même ne s'est pas conduit de cette manière, dit le Dr Robert, c'est tout simplement parce qu'il était vertueux et intelligent. Rien,

dans ses théories, n'était fait pour empêcher un Homme Muscle délinquant ou un Peter Pan non soigné d'écraser tous ceux qui se trouvaient sous sa botte. C'était là le plus grand défaut de lord Acton. En tant que théoricien politique, il était absolument admirable. En tant que psychologue pratique, il était incompetent. Il semble qu'il ait pensé que le problème du pouvoir pouvait être résolu par de bons aménagements sociaux, complétés bien entendu par une moralité solide et par un brin de religion révélée. Mais le problème du pouvoir a ses racines dans l'anatomie, dans la biochimie et le tempérament. Le pouvoir doit être refréné aux échelons légaux et politiques ; c'est évident. Il est tout aussi évident qu'une prévention doit exister à l'échelon individuel. Au niveau de l'instinct et de l'émotion, au niveau des glandes et des viscères, des muscles et du sang. Si jamais j'en trouve le temps, j'aimerais écrire un petit livre sur la physiologie humaine par rapport à l'éthique, à la religion, à la politique et à la loi.

— La loi, répéta Will en écho. Je m'apprêtais à vous en parler. Êtes-vous totalement dépourvus d'épée et de châtiment ? Ou bien avez-vous encore besoin de juges et de policiers ?

— Nous en avons encore besoin, dit le Dr Robert. Mais il ne nous en faut, de loin, pas autant qu'à vous. Tout d'abord, grâce à la médecine et à l'éducation préventives, il ne se commet pas beaucoup de crimes. D'autre part, la majorité des quelques crimes qui sont commis sont mis au compte du C.A.M. du criminel. Thérapeutique de groupe, appliquée dans une communauté qui a assumé une responsabilité de groupe pour le délinquant. Dans les cas difficiles, la thérapie de groupe est soutenue par un traitement médical, et évidemment par des applications du remède moksha, sous le contrôle d'un spécialiste d'une perspicacité exceptionnellement élevée.

— Quand donc les juges interviennent-ils ?

— Le juge tient compte des témoignages, et décide si l'accusé est innocent ou coupable. S'il est coupable, il le renvoie à son C.A.M. et, si cela semble opportun, à la commission locale d'experts médicaux et mycomystiques. À intervalles fixes, les experts et le C.A.M. le ramènent au juge. Quand les rapports sont satisfaisants, l'affaire est close.

— Et s'ils ne sont pas satisfaisants ?

— À la longue, dit le Dr Robert, ils le deviennent toujours.

Il y eut un silence.

— Avez-vous jamais fait une ascension en montagne ? demanda tout à coup Vijaya.

Will se mit à rire :

— Comment croyez-vous que je me sois esquiné la jambe ?

— C'était une ascension forcée. Avez-vous jamais grimpé pour le plaisir ?

— Assez, dit Will, pour me convaincre que je ne suis pas très doué.

Vijaya lança un coup d'œil à Murugan :

— Et vous, lorsque vous étiez en Suisse ?

Le garçon rougit violemment et secoua la tête :

— On ne peut pas faire d'alpinisme, marmonna-t-il, lorsqu'on a une disposition à la tuberculose.

— Quel dommage ! dit Vijaya. Ç'aurait été si bon pour vous !

Will demanda :

— Beaucoup des vôtres font de l'alpinisme ?

— L'alpinisme fait partie intégrante du programme scolaire.

— Pour tous ?

— À petite dose pour tous. À dose plus élevée pour l'espèce Muscle – c'est-à-dire environ un garçon sur douze et une fille sur vingt-sept. Nous allons bientôt voir quelques adolescents en train de s'attaquer à leur première ascension post-élémentaire.

Le tunnel vert devint plus large, plus lumineux, et tout à coup ils sortirent de la forêt humide et débouchèrent sur une large corniche presque plane, cernée de trois côtés par un mur de roches rouges qui s'élevait à plus de deux mille pieds, en une succession de crêtes dentelées et de pics isolés. L'air était frais ; un nuage passa devant le soleil et les excursionnistes eurent presque

froid. Le Dr Robert se pencha en avant et montra du doigt, au-delà du pare-brise, un groupe de bâtiments blancs sur une petite butte, près du centre du plateau.

— C'est la Station de Haute Altitude, dit-il, à deux mille cinq cents mètres. Elle a plus de cinq mille acres de bonne plaine, où nous pouvons cultiver pratiquement tout ce qui pousse en Europe méridionale. Du blé et de l'orge ; petits pois et choux, laitues et tomates (le fruit ne pousse pas si la température nocturne dépasse vingt degrés Celsius) ; groseilles, fraises, noix, reines-claude, pêches, abricots. Plus toutes les plantes précieuses qui poussent dans les montagnes à cette altitude – y compris les champignons que notre jeune ami réprouve si violemment.

— Est-ce ici le but de l'excursion ? demanda Will.

— Non, nous grimpons plus haut encore.

Le Dr Robert tendit un doigt vers le dernier pic de la chaîne, une arrête de roche rouge foncé qui descendait vers la jungle, d'un côté, en une langue sinueuse, et, de l'autre côté, montait à pic vers une cime invisible, perdue dans les nuages.

— Nous allons au vieux temple de Shiva, où les pèlerins se rendaient autrefois à chaque équinoxe du printemps et de l'automne. C'est l'un des endroits que je préfère, dans toute l'île. Quand les enfants étaient jeunes, nous montions là-haut faire des pique-niques, Lakshmi et moi, presque chaque semaine. Il y a tant d'années !

Sa voix laissait percer une note de tristesse. Il soupira et, s'enfonçant à nouveau dans son siège, il ferma les yeux.

Ils quittèrent la route qui conduisait à la Station de Haute Altitude et se remirent à grimper.

— C'est la dernière partie de la route, et la plus dangereuse, dit Vijaya. Sept tournants en épingle à cheveux et huit cents mètres de tunnel non ventilé.

Il passa en première et toute conversation devint impossible. Dix minutes plus tard, ils étaient arrivés.

Manœuvrant avec précaution sa jambe immobilisée, Will sortit de la voiture et regarda autour de lui. Entre les versants élevés et rouges au sud et les descentes escarpées qui rayonnaient dans toutes les directions, la crête de la chaîne avait été nivelée, et au centre de cette terrasse longue et étroite se dressait le temple. Une haute tour rouge, de la même roche que les montagnes, massive, carrée, vertigineuse. Une symétrie, qui contrastait avec le paysage, non pas régulière comme le sont les abstractions euclidiennes mais à la façon pragmatique d'une chose vivante. Oui, d'une chose vivante ; car toutes les surfaces du temple à la texture somptueuse, tous ses contours élancés se découpant dans le ciel s'incurvaient organiquement vers l'intérieur, se rétrécissant tandis qu'ils s'élevaient vers un anneau de marbre au-dessus duquel la pierre rouge se renflait de nouveau, comme la capsule d'une plante qui s'ouvre, en un dôme aplati aux multiples nervures, qui couronnait l'ensemble.

— Construit environ cinquante ans avant la Conquête normande, dit le Dr Robert.

— Et semblant, commenta Will, n'avoir été construit par personne – comme s'il avait surgi de la roche. Poussé tel un bourgeon d'agave, qui va exploser sur une tige haute de quatre mètres, en une apothéose de fleurs.

Vijaya lui prit le bras :

— Regardez, dit-il. Un groupe des classes élémentaires qui descend.

Will se retourna vers la montagne et vit un jeune homme chaussé de souliers à crampons et en tenue d'alpiniste, qui se frayait un passage le long d'une cheminée surplombant le précipice. Là où la cheminée lui offrait une prise sûre, il s'arrêta et, rejetant la tête en arrière, émit un puissant yodel tyrolien. Quinze mètres au-dessus de lui, un garçon surgit de derrière un

rocher, enjamba la corniche sur laquelle il se trouvait et se laissa glisser le long de la cheminée.

— Est-ce que cela vous tente ? demanda Vijaya à Murugan.

Chargeant son rôle d'adulte ennuyé et sophistiqué, qui a mieux à faire que de regarder jouer les enfants, Murugan haussa les épaules :

— Pas le moins du monde.

Il s'éloigna et, s'asseyant sur un lion de pierre rongé par les intempéries, tira de sa poche un magazine américain à la couverture criarde, qu'il se mit à lire.

— Quel genre de littérature est-ce ? demanda Vijaya.

— Science-fiction.

Il y avait de la provocation dans la voix du jeune homme.

Le Dr Robert se mit à rire :

— De quoi s'évader de la Réalité.

Feignant de ne pas avoir entendu, Murugan tourna une page et continua sa lecture.

— Il s'y prend très bien, dit Vijaya, qui observait la manœuvre du garçon grimpeur. Un homme chevronné se trouve à chaque bout de la corde, ajouta-t-il. Vous ne pouvez pas voir le premier de la cordée. Il est caché par ce rocher, dans une cheminée parallèle, à dix ou quinze mètres plus haut. Il y a un piton de fer en permanence là-haut, où l'on peut fixer la corde. La cordée entière pourrait tomber, mais ils s'en sortiraient tous parfaitement indemnes.

Accroché aux points d'appui, entre les deux murs de l'étroite cheminée, le guide continuait à crier ses instructions et ses encouragements. Puis, comme le garçon approchait, il lui céda la place, descendit quelque sept mètres plus bas et reprit sa tyrolienne. Une fille de haute taille, en bottes et pantalon, coiffure de nattes, apparut derrière le rocher et s'engagea le long de la cheminée.

— Excellent ! approuva Vijaya, qui l'observait.

Cependant, émergeant d'une maison basse au pied de la falaise – version

tropicale d'un chalet alpin – un groupe de jeunes gens venait voir ce qui se passait. Will apprit qu'ils appartenaient à trois autres groupes d'alpinistes, qui avaient passé leur examen postélémentaire, un peu plus tôt dans la journée.

— Est-ce que la meilleure équipe remporte un prix ? demanda Will.

— Personne ne gagne quoi que ce soit, répondit Vijaya. Ce n'est pas une compétition. Il s'agit plutôt d'une ordalie.

— Cette ordalie, expliqua le Dr Robert, est la première étape de leur initiation, lors du passage de l'enfance à l'adolescence. Une telle épreuve leur permet de comprendre le monde dans lequel ils devront vivre, et réaliser l'omniprésence de la mort, la précarité essentielle de toute existence. Mais après l'ordalie vient la révélation. Dans quelques minutes, ces garçons et ces filles recevront leur première expérience du remède moksha. Ils le prendront tous ensemble lors d'une cérémonie religieuse dans le temple.

— Une espèce de Confirmation ?

— Sauf qu'il ne s'agit pas d'une simple incohérence théologique. Le remède moksha apporte une réelle expérience de la réalité.

— La réalité ?

Will secoua la tête.

— Cela existe-t-il donc ? J'aimerais le croire.

— On ne vous demande pas de croire, dit le Dr Robert. La réalité n'est pas une proposition ; c'est un état. Nous n'enseignons aucun credo à nos enfants, et nous ne les mettons pas aux prises avec des symboles émotionnels. Quand vient pour eux le moment de connaître les vérités profondes de la religion, nous leur faisons escalader un précipice et nous leur administrons quatre cents milligrammes de révélation. Deux expériences directes de la réalité, dont tout adolescent intelligent, garçon ou fille, peut tirer une connaissance approfondie de ce que sont les choses.

— Et n'oubliez pas notre cher problème de la puissance, dit Vijaya. L'alpinisme est un aspect de l'éthique appliquée ; un substitut préventif et supplémentaire de la tyrannie.

— Ainsi mon père aurait dû être alpiniste et bûcheron.

— On peut en rire, dit Vijaya en riant. Mais il n'en demeure pas moins que c'est efficace. Pour ne parler que de moi, j'ai dû vaincre des dizaines de tentations odieuses pour jeter du lest – et mon lest étant considérable, ajouta-t-il, la force des tentations était d'autant plus forte.

— Il semble qu'il y ait un inconvénient, dit Will. Au cours de votre ascension pour fuir les tentations, vous pouvez tomber et...

Mais se souvenant de ce qui était arrivé à Dugald MacPhail, il s'interrompit.

Ce fut le Dr Robert qui acheva la phrase :

— Vous pouvez tomber, dit-il calmement, et vous tuer. Dugald était parti seul, poursuivit-il après une pause. Personne ne sait ce qui arriva. On ne retrouva son corps que le lendemain.

Il y eut un long silence.

— Estimez-vous pourtant que ce soit une bonne idée ? demanda Will, pointant sa canne de bambou vers les silhouettes minuscules qui avançaient laborieusement le long de la vertigineuse désolation des roches nues.

— J'estime pourtant que c'est une bonne idée, dit le Dr Robert.

— Mais la pauvre Susila...

— Oui, la pauvre Susila, répéta le Dr Robert. Et les pauvres enfants, la pauvre Lakshmi, et le pauvre que je suis. Mais si Dugald n'avait pas eu pour habitude de risquer sa vie, nous aurions tous été à plaindre pour d'autres raisons. Mieux vaut prendre le risque de vous tuer vous-même que de prendre le risque de tuer les autres, ou tout au moins de les rendre malheureux. En les blessant, parce que vous êtes naturellement agressif, et trop prudent, ou trop ignorant, pour vous débarrasser de votre agressivité au-dessus d'un précipice... Et maintenant, dit-il sur un tout autre ton, je veux vous montrer le point de vue.

— Et moi, je vais aller bavarder avec ces garçons et ces filles.

Vijaya s'éloigna en direction du groupe au pied des escarpements rouges.

Abandonnant Murugan à sa science-fiction, Will suivit le Dr Robert sous un portail à colonnes et à travers la vaste plate-forme de pierre qui entourait

le temple. À l'un des coins de cette plate-forme s'élevait un petit pavillon surmonté d'un dôme. Ils entrèrent et, se dirigeant vers une large fenêtre non vitrée, ils regardèrent à l'extérieur. Au loin, la mer s'étendait, comme un mur solide de jade et de lapis. Au-dessous d'eux, après une chute abrupte de près de trente mètres, s'étalait la flore de la jungle. Au-delà de la jungle, dont les replis verticaux décrivaient des vallées et des contreforts, et dont les terrasses horizontales semblaient de gigantesques paliers tracés par l'homme, les dernières pentes dévalaient, raides, vers une large plaine, à l'extrémité de laquelle, entre les jardins maraîchers et la plage bordée de palmiers, s'étendait une ville importante. Vue dans l'éclat de sa totalité, du haut de ce belvédère, elle ressemblait à la minuscule et scrupuleuse peinture d'une ville dans un livre d'heures médiéval.

— Voici Shivapuram, dit le Dr Robert. Et ce complexe de bâtiments sur la colline, au-delà de la rivière, c'est le grand temple bouddhiste. Un peu antérieur à Borobudur. La sculpture y est aussi belle que ce qu'on a fait depuis en Inde.

Il y eut un silence.

— C'est dans ce petit pavillon, reprit-il, que nous avons coutume de pique-niquer lorsqu'il pleuvait. Je n'oublierai jamais ce jour où Dugald (il devait avoir dix ans) s'amusa à grimper là, sur le rebord de la fenêtre, et il se tint sur un pied, dans l'attitude de Shiva dansant. Pauvre Lakshmi, l'épouvante lui fit perdre la tête. Mais Dugald était un acrobate-né. C'est ce qui rend son accident plus incompréhensible encore.

Il secoua la tête, puis, après un nouveau silence :

— La dernière fois que nous sommes tous montés ici remonte à huit ou neuf mois. Dugald était encore vivant, et Lakshmi pouvait encore supporter de faire une randonnée avec ses petits-enfants. Dugald refit, pour Tom Khrishna et Mary Sarojini, le geste d'envol de Shiva. Sur une jambe ; et il agitait ses bras si vite que l'on aurait juré qu'il en avait quatre.

Le Dr Robert se tut. Ramassant un éclat de ciment sur le sol, il le jeta par la fenêtre.

— Tombe, tombe, tombe... Ce vide. Pascal avait son gouffre¹. Comme il est étrange que cela soit à la fois le symbole le plus puissant de la mort et le

symbole le plus puissant de la vie, la plus remplie et la plus intense !

Tout à coup, son visage s'éclaira :

— Voyez-vous ce vautour ?

— Un vautour ?

À mi-chemin entre le pavillon et le dôme sombre de la forêt, une petite allégorie brune de la vitesse et de la rapine tournoyait paresseusement, les ailes immobiles.

— Il me rappelle un poème que l'Ancien Rajah composa jadis à propos de ce lieu.

Le Dr Robert se tut un instant, puis se mit à réciter :

Là-haut, tu me demandes,
Là-haut, très haut, là où Shiva
Danse au-dessus de l'univers,
Ce que diantre je crois être en train de faire.

Pas de réponse, ami – sinon
Ce vautour tournoyant au-dessous de nous,
Ces martinets noirs, semblables à des flèches
Sillonnant l'air de longs fils d'argent –
La note aiguë de leur cri.

Comme c'est loin, dis-tu, des plaines torrides,
Comme c'est loin, hélas ! de tout mon peuple !
Et pourtant si proche ! Car c'est ici, entre le ciel
Nuageux et la mer au-dessous, que, soudain visibles,
Je lis leur lumineux mystère et le mien.

— Et le mystère, je suppose, c'est le vide.

— Ou plutôt ce dont ce vide est le symbole. La Nature de Bouddha dans notre perpétuelle précarité. Ce qui me rappelle...

Il regarda sa montre.

— Qu'y a-t-il ensuite au programme ? demanda Will, tandis qu'ils revenaient sur la terrasse.

— L'office dans le temple, répondit le Dr Robert. Les jeunes grimpeurs vont offrir leur performance à Shiva – en d'autres termes, à leur propre Essence, identifiée en Dieu. Après quoi ils s'attaqueront à la seconde partie de leur initiation – l'expérience de libération hors d'eux-mêmes.

— Grâce au remède moksha ?

Le Dr Robert approuva de la tête :

— Leurs guides le leur administrent avant qu'ils ne quittent le refuge de l'Association d'alpinisme. Puis ils se rendent dans le temple. Le remède commence à agir pendant l'office. À propos, ajouta-t-il, le service est dit en sanscrit, de sorte que vous n'en comprendrez pas un mot. Le discours que Vijaya prononcera, en qualité de Président de l'Association d'alpinisme, sera dit en anglais. De même que le mien. Et, bien entendu, la plupart des jeunes parleront en anglais.

À l'intérieur du temple régnait une obscurité fraîche de caverne, un peu adoucie par la faible lumière, que filtraient une paire de petites fenêtres à treillis et sept lampes qui pendaient, comme une auréole d'étoiles jaunes et vacillantes, au-dessus de l'idole sur l'autel. C'était un Shiva de cuivre, pas plus haut qu'un enfant. Enveloppé d'une gloire de flammes, les quatre bras animés, les cheveux tressés flottant en désordre, le pied droit écrasant la statue minuscule et hideuse du mal, le pied gauche gracieusement levé, le dieu se tenait là, figé en une demi-extase. Débarrassés de leurs vêtements de montagne, chaussés de sandales, la poitrine nue, seulement vêtus de shorts ou de jupes aux couleurs vives, une vingtaine de garçons et de filles, accompagnés de six jeunes hommes qui leur avaient servi de guides et d'instructeurs, étaient assis en tailleur sur le sol. Au-dessus d'eux, tout en haut de l'autel, un vieux moine tonsuré, vêtu d'une tunique jaune, venait d'entonner un chant sonore et incompréhensible. Laissant Will installé confortablement sur un rebord de pierre, le Dr Robert se dirigea sur la pointe

des pieds vers Vijaya et Murugan et s'accroupit près d'eux.

Le bourdonnement splendide du sanscrit fit place à un chant aigu et nasal, auquel succéda ensuite une litanie, les invocations sacerdotales alternant avec les réponses des fidèles.

Maintenant, on brûlait l'encens dans un encensoir de bronze. Le vieux moine leva les deux mains pour demander le silence, et pendant un long moment de calme parfait, la fumée grise de l'encens monta, sans vaciller, devant le dieu ; puis, près du courant d'air des fenêtres, elle se brisa et se perdit en un nuage invisible qui emplît les ténèbres du mystérieux parfum d'un autre monde. Will ouvrit les yeux et remarqua que Murugan était le seul parmi les fidèles à s'agiter. Non seulement à s'agiter, mais à traduire par des grimaces sa désapprobation agacée. Lui n'avait jamais fait d'alpinisme ; donc l'alpinisme était tout simplement stupide. Lui avait toujours refusé de goûter au remède moksha ; par conséquent, ceux qui s'y adonnaient étaient des gens condamnables. Sa mère croyait en des Maîtres Transcendants et entretenait un commerce régulier avec Koot-Hoomi ; la statue de Shiva n'était donc qu'une vulgaire idole. « Quelle pantomime éloquente ! » songeait Will, observant le garçon. Malheureusement pour le pauvre petit Murugan, personne ne prêtait la moindre attention à ses contorsions.

« Shivanayama », prononça le vieux moine en rompant le long silence, puis encore « Shivanayama ». Il fit un geste d'invitation.

Se levant de sa place, la fille de haute taille que Will avait vue descendre le long du précipice gravit les marches de l'autel. Dressé sur la pointe des pieds, son corps huilé luisait comme une seconde statue de cuivre sous la lumière des lampes. Elle accrocha une guirlande de fleurs jaune pâle au plus haut des deux bras gauches de Shiva. Les mains jointes, elle leva les yeux vers le visage serein et souriant du dieu et, d'une voix d'abord hésitante, puis progressivement affermie, elle récita :

Ô toi le créateur, toi le destructeur, toi qui soutiens et mets un terme,
Qui dances au soleil parmi les oiseaux et les enfants joueurs,
Qui dances à minuit parmi les morts sur les terres en feu,
Toi, Shiva, toi, sombre et terrible Bhaïrava,

Toi Essence et Illusion, le Néant et le Tout,
Tu es le Dieu de la Vie et je t'apporte des fleurs ;
Tu es le Dieu de la Mort et je t'apporte mon cœur ;
Ce cœur qui désormais est voué à tes flammes.
L'ignorance et le moi seront alors dévorés par le feu.
Pour que tu dances, Bhaïrava, au milieu des cendres,
Pour que tu dances, Dieu Shiva, en un lieu de fleurs,
Et que je danse avec toi.

Levant les bras, la fille fit le geste de dévotion extatique, répété avant elle par cent générations d'adorateurs dansants, puis elle se retourna et s'éloigna dans l'ombre. « Shivanayama », cria quelqu'un. Murugan renifla avec mépris, tandis que le refrain était repris par d'autres voix jeunes. « Shivanayama, Shivanayama... » Le vieux moine entonna un nouveau passage des Écritures. Au milieu de l'invocation, un petit oiseau gris à la tête cramoisie fit irruption par l'une des fenêtres à treillis, battant des ailes follement autour des lampes de l'autel puis, exprimant bruyamment sa terreur indignée, repartit comme une flèche. L'incantation monta jusqu'au paroxysme, avant de s'éteindre en une prière de paix murmurée : « Shanti shanti shanti. » Le vieux moine se tourna alors vers l'autel, prit un long cierge qu'il alluma à l'une des lampes au-dessus de la tête de Shiva et avec lequel il alluma sept autres lampes suspendues à l'intérieur d'une niche profonde, qui se creusait dans la dalle sur laquelle se tenait le danseur. Se reflétant sur les rondeurs polies du métal, la lueur des lampes révéla une autre statue – de Shiva et Parvati, cette fois – où le Dieu assis, deux de ses quatre mains élevant le vase et le feu symboliques, caressait de ses deux autres mains la Déesse amoureuse, dont les quatre membres l'étreignaient en cet éternel embrassement de bronze. Le vieux moine fit un signe de la main. Ce fut cette fois un garçon, à la peau brune, puissamment musclé, qui s'avança dans la lumière. Tendue en avant, il passa une guirlande autour du cou de Parvati ; puis, tordant le long chapelet de fleurs, enroula une seconde boucle d'orchidées blanches sur la tête de Shiva.

— Les deux sont un, dit-il.

— Les deux sont un, reprit le chœur de jeunes voix.

Murugan secoua énergiquement la tête.

— Ô vous qui êtes parti, scanda le garçon à la peau brune, vous qui êtes parti vers l'autre rivage, qui avez accosté sur l'autre rivage, ô vous Lumière, et vous autre Lumière, vous, Libération fondue en une autre Libération, vous Compassion dans les bras de la Compassion infinie !

« Shivanayama. »

Il revint à sa place. Il y eut un long silence. Puis Vijaya se leva et prit la parole.

— Danger, dit-il. Puis, de nouveau, danger. Danger délibéré et pourtant allégrement accepté. Danger partagé avec un ami, un groupe d'amis. Partagé sciemment, partagé au paroxysme de la conscience, si bien que le partage et le danger deviennent un yoga. Deux amis encordés ensemble sur la paroi d'un rocher. Parfois trois ou quatre amis. Chacun totalement conscient de la tension de ses propres muscles, de sa propre adresse, de son propre effroi et de l'esprit qui en lui transcende l'effroi. Et chacun conscient, bien entendu, de tous les autres, préoccupé d'eux, faisant les gestes qui leur permettront de sortir indemnes. La vie portée jusqu'à l'exacerbation de la tension physique et mentale, la vie plus abondante, plus inestimablement précieuse, à cause de la menace toujours présente de la mort. Mais, après le yoga du danger, vient le yoga des sommets, le yoga du repos et du relâchement, le yoga de la réceptivité complète et totale, le yoga qui consiste à accepter sciemment ce qui est donné comme tel, à vaincre la censure inquiète de l'esprit moraliste, les préjugés, ou, plus nombreux encore, les rêves d'avidité. Vous vous tenez là simplement, les muscles détendus et l'esprit ouvert au soleil et aux nuages, ouvert à la distance et à l'horizon, ouvert enfin au Non-Exprimé indicible, que la paix des sommets vous permet de deviner, profond et durable, dans le flux anxieux de la pensée quotidienne.

« Et maintenant, il est temps de descendre, temps d'accéder à la seconde partie du yoga du danger, temps de renouveler la tension et la conscience de la vie, dans sa plénitude éclatante, tandis que vous vous accrochez précairement, au bord de la destruction. Puis, au pied du précipice, vous vous décordez, vous foulez à grands pas le sentier rocailleux, en direction des premiers arbres. Et tout à coup vous êtes dans la forêt, et c'est maintenant un

autre genre de yoga – le yoga de la jungle, le yoga qui consiste à être totalement conscient de la vie exaltée, de la vie de la jungle dans toute son exubérance et son impureté pourrissante et visqueuse, son ambivalence mélodramatique d’orchidées et de myriapodes, de parasites et de souimangas, de buveurs de nectar et de buveurs de sang. La vie engendrant l’ordre dans le chaos et dans l’horreur, la vie accomplissant ses miracles de naissance et de croissance, mais ne les accomplissant, semble-t-il, que pour se détruire elle-même. Beauté et horreur ; beauté, répéta-t-il, et horreur. Et soudain, alors que vous revenez de l’une de vos expéditions dans les montagnes, soudain vous savez qu’il y a une réconciliation. Non pas simplement une réconciliation, mais une fusion, et une identité. La beauté se mêle à l’horreur dans le yoga de la jungle. La vie est réconciliée avec la perpétuelle imminence de la mort dans le yoga du danger. Le vide est identifié à l’individualité dans le sabbatique yoga des sommets.

Il y eut un silence. Murugan ioula avec ostentation. Le vieux moine alluma un nouveau bâton d’encens et, en murmurant, l’agita devant le danseur, puis de nouveau devant le coït cosmique de Shiva et de la déesse.

— Respirez profondément, dit Vijaya, et tandis que vous respirez, soyez attentifs au parfum de l’encens. Soyez pleinement attentifs, connaissez-le tel qu’il est – un fait ineffable au-delà des mots, au-delà de la raison et de l’explication. Connaissiez-le dans son essence. Connaissiez-le comme un mystère. Le parfum, les femmes et la prière – c’étaient là les trois choses que Mahomet préférait par-dessus tout. Les principes inexplicables de l’encens que l’on respire, de la peau que l’on caresse, de l’amour que l’on éprouve et au-delà, le mystère des mystères, l’Unité dans la pluralité, le Vide qui est tout, l’Essence totalement présente en toute apparence, en tout lieu et en tout instant. Aussi, respirez, répéta-t-il, respirez.

Puis, s’asseyant, dans un murmure final :

— Respirez.

« Shivanayama », murmura, extatique, le vieux moine.

Le Dr Robert fit un signe à Will Farnaby :

— Venez avec moi, chuchota-t-il. J’aimerais que vous voyiez leurs visages.

— Ne vais-je pas les gêner ?

Le Dr Robert secoua la tête. Ils avancèrent ensemble et, aux trois quarts des marches de l'autel, ils s'assirent côte à côte entre la pénombre et la clarté des lampes. Très calmement, le Dr Robert se mit à parler de Shiva-Nataraja, le Dieu de la Danse.

— Regardez son image, dit-il. Regardez-la avec ces yeux neufs que vous a donnés le remède moksha. Voyez comme il respire et comme il bat, comme son éclat est toujours plus intense. Dansant dans le temps et hors du temps, dansant perpétuellement et dans un présent éternel. Dansant et dansant encore dans tous les mondes à la fois. Regardez-le.

Observant les visages dressés, Will remarquait, tantôt sur l'un, tantôt sur l'autre, l'illumination naissante de la joie, de la recognition, de la compréhension, les signes d'une adoration émerveillée, hésitant aux limites de l'extase et de la terreur.

— Regardez de près, insista le Dr Robert. Regardez d'encore plus près.

Puis, après une longue minute de silence :

— Dansant dans tous les mondes à la fois, répéta-t-il. Dans tous les mondes. Et d'abord dans le monde de la matière. Voyez cette grande auréole, frangée des symboles du feu, dans laquelle danse le dieu. Elle représente la Nature, le monde fait de masse et d'énergie. À l'intérieur, Shiva-Nataraja exécute la danse de l'incessant devenir et du trépas. C'est son lila, son jeu cosmique. Il joue pour le plaisir de jouer, comme un enfant. Mais cet enfant est l'Ordre des Choses. Ses jouets sont des galaxies, son théâtre est l'espace infini, et l'intervalle entre chacun de ses doigts représente mille millions d'années lumière. Regardez-le, là-haut sur l'autel. La statue est l'œuvre de l'homme, une petite chose de cuivre, haute seulement de un mètre. Mais Shiva-Nataraja emplit l'univers, est l'univers. Fermez les yeux et voyez-le s'élever dans la nuit, suivez la portée illimitée de ces bras, et la chevelure folle volant à l'infini. Nataraja jouant parmi les étoiles et les atomes. Mais aussi, ajouta-t-il, jouant en toute chose vivante, en toute créature sensible, en tout enfant, homme et femme. Le jeu pour l'amour du jeu. Mais le théâtre maintenant est conscient, le plateau peut souffrir. À nos yeux, ce jeu sans but ressemble à une insulte. Ce que nous désirerions vraiment, c'est un dieu qui

ne détruirait pas ce qu'il a créé. Ou, si la souffrance et la mort doivent exister, qu'elles soient prodiguées par un dieu de vertu, qui punirait les méchants et récompenserait les bons en une félicité éternelle. Mais en fait, les bons sont blessés, les innocents souffrent. Nous voulons donc un dieu qui compatisse et nous apporte le réconfort. Mais Nataraja ne fait que danser. Son jeu est un jeu impartial de la mort et de la vie, des méchants comme des bons. Dans son bras droit supérieur, il tient le tambour qui appelle l'être hors du non-être. Ran-tan-plan – la retraite de la création, la diane cosmique. Mais regardez maintenant la plus élevée de ses mains gauches. Elle brandit le feu qui détruit sur-le-champ tout ce qui a été créé. Qu'il danse comme ceci – quel bonheur ! Qu'il danse comme cela – et hop, la souffrance, le hideux effroi, la désolation ! Et puis, hop, il bondit et saute. Hop, la santé parfaite. Bondit dans le cancer et la sénilité. Saute hors de la plénitude de la vie vers le néant, et hors du néant vers la vie de nouveau. Pour Nataraja, tout est jeu, et le jeu est une fin en soi, éternellement vain. Il danse parce qu'il danse, et la danse est son maha-sukha, sa béatitude infinie et éternelle. Béatitude Éternelle ?

Il secoua la tête.

— Pour nous, il n'y a pas de béatitude, rien que l'oscillation entre le bonheur et la terreur ; et un sentiment d'offense, à la pensée que nos souffrances comme nos joies font partie de la danse de Nataraja, et notre vie comme notre mort. Réfléchissons-y tranquillement pendant un instant.

Les secondes passèrent, le silence se fit plus profond. Tout à coup, une des filles se mit à sangloter convulsivement. Vijaya quitta sa place et, s'agenouillant près d'elle, posa la main sur son épaule. Les sanglots diminuèrent.

— La souffrance et la maladie, reprit enfin le Dr Robert, la vieillesse, la décrépitude, la mort. Je vous montre la souffrance. Mais ce n'est pas la seule chose que Bouddha nous ait montrée. Il nous a montré aussi le terme de la souffrance.

« Shivanayama », cria triomphalement le vieux moine.

— Ouvrez les yeux de nouveau, et voyez Nataraja là-haut sur l'autel. Regardez-le de près. Dans sa main droite supérieure, ainsi que vous l'avez déjà vu, il tient le tambour qui appelle le monde à la vie, et dans sa main

gauche supérieure, il porte le feu destructeur. La vie et la mort, l'ordre et le chaos, impartialement. Mais regardez maintenant les deux autres mains de Shiva. La main gauche inférieure est levée, et sa paume est tournée vers l'extérieur. Que signifie ce geste ? Il signifie : « Ne soyez pas effrayés. Tout va bien. » Mais comment un être sensé ne serait-il pas effrayé ? Comment pourrait-on prétendre que le mal et la souffrance sont de bonnes choses, alors qu'il est si évident qu'elles sont mauvaises ? Nataraja détient la réponse. Regardez maintenant sa main gauche inférieure. Il s'en sert pour désigner ses pieds. Et que font ses pieds ? Observez bien et vous verrez que son pied droit est fermement posé sur une horrible petite créature presque humaine – le démon, Muyalaka. Un nabot, à la malignité immensément puissante. Muyalaka est la personnification de l'ignorance, la manifestation de la cupidité, de l'égoïsme accapareur. Piétinons-le, rompons-lui l'échine ! C'est précisément ce que fait Nataraja, en écrasant le petit monstre sous son pied droit. Mais remarquez que ce n'est pas ce pied qu'il montre du doigt ; c'est le pied gauche, le pied qui, lorsqu'il danse, s'élève au-dessus du sol. Et pourquoi le montre-t-il ? Pourquoi ? Ce pied levé, ce défi dansant à la pesanteur – c'est le symbole de l'évasion, du moksha, de la libération. Nataraja danse dans tous les mondes à la fois – dans le monde de la physique et de la chimie, dans le monde de l'expérience ordinaire, très humaine, dans le monde enfin de l'Essence, de l'Esprit, de la Lumière claire. Et maintenant, poursuit le Dr Robert après un instant de silence, je voudrais que vous regardiez l'autre statue, celle de Shiva et de la Déesse. Regardez-les dans leur petite niche lumineuse. Et puis fermez les yeux et voyez-les de nouveau – brillants, vivants, glorifiés. Comme c'est beau ! Et quels abîmes de sens dans leurs caresses ! Quelle sagesse au-delà de toutes sagesse formulées, dans cette expérience sensuelle de la fusion spirituelle et du rachat ! L'Éternité dans l'amour temporel. L'Unique se mêlant dans le mariage à la multitude, le relatif rendu absolu par son union avec l'Unique. Nirvâna identifié au samsara, manifestation de la Nature de Bouddha dans le temps, la chair et le sentiment.

« Shivanayama. » Le vieux moine alluma un nouveau bâton d'encens et doucement, en une succession de longs soupirs mélodiques, il se mit à psalmodier un chant sanscrit. Sur les jeunes visages en face de lui, Will pouvait lire les signes d'une sérénité attentive, le sourire presque

imperceptible, extatique, qui accueille une révélation soudaine, une révélation de vérité et de beauté. Cependant que, dans le fond, Murugan, affalé contre un pilier, fronçait son nez exquisément grec.

— Libération, reprit le Dr Robert. On atteint le terme de la souffrance en cessant d'être ce que, par ignorance, on croit être, pour devenir ce que l'on est vraiment. Pendant un court instant, grâce au remède moksha, vous connaîtrez ce que l'on éprouve à être ce que l'on est en fait, ce qu'en fait on a toujours été. Quelle félicité infinie ! Mais, ainsi que toute chose, cette pérennité est passagère. Ainsi que toute chose, elle passe. Et quand elle aura passé, que ferez-vous de cette expérience ? Que ferez-vous de toutes les autres expériences similaires que le moksha vous révélera dans les années à venir ? Vous contenterez-vous d'en jouir comme d'une soirée passée dans un théâtre de marionnettes, puis de retourner travailler comme d'habitude, de vous comporter à nouveau comme ces délinquants fous que vous croyez être ? Ou bien, après une telle découverte, consacrerez-vous votre vie à vous comporter, loin de toute routine, comme les êtres que vous êtes en fait ? Tout ce que nous, les aînés, pouvons vous enseigner, tout ce que Pala peut vous prodiguer de dispositions sociales, c'est un ensemble de techniques et de chances. Et tout ce que le remède moksha peut vous procurer, c'est une succession de découvertes béatifiques, une heure ou deux de temps en temps de grâce révélatrice et libératrice. C'est à vous qu'il incombe de décider si vous coopérerez avec la grâce et saisirez ces chances. Mais tout cela concerne l'avenir. Ici, aujourd'hui, tout ce que vous avez à faire est de suivre le conseil du mynah : « Attention ! » Faites attention et vous vous trouverez, graduellement ou tout d'un coup, conscients des grands faits primordiaux qui se cachent sur l'autel derrière ces symboles.

« Shivanayama. » Le vieux moine agita le bâton d'encens. Au pied de l'autel, garçons et filles étaient assis, immobiles comme des statues.

Une porte grinça, il y eut un bruit de pas. Will tourna la tête et aperçut un homme trapu qui se frayait un chemin au milieu des jeunes contemplatifs. L'homme gravit les différents paliers de l'autel et, se penchant, murmura quelques mots à l'oreille du Dr Robert, puis repartit en direction de la porte.

Le Dr Robert posa une main sur le genou de Will.

— C’est un ordre royal, souffla-t-il en souriant et en haussant les épaules. Cet homme est le responsable du refuge. La Rani vient de lui téléphoner pour dire qu’elle doit voir Murugan aussi tôt que possible. C’est urgent.

Dans un rire silencieux, il se leva et aida Will à se remettre sur ses pieds.

¹ En français dans le texte.

Will Farnaby avait préparé lui-même son petit déjeuner, et quand le Dr Robert revint de sa visite matinale à l'hôpital, notre journaliste buvait sa seconde tasse de thé palanais en mangeant des tranches de fruit à pain grillées, tartinées de confiture de pamplemousse.

— Pas trop souffert cette nuit, répondit le Dr Robert aux questions de Will. Lakshmi a eu quatre ou cinq heures de bon sommeil. Et ce matin elle a pu prendre un peu de potage.

Ils pouvaient s'attendre, poursuivit-il, à un jour de répit supplémentaire. Et comme sa présence continue aurait fatigué la malade, et que la vie, après tout, continuait, et qu'il fallait en tirer le meilleur, il avait décidé de monter jusqu'à la Station de Haute Altitude et d'y passer quelques heures avec l'équipe de recherches au laboratoire pharmaceutique.

— À travailler sur le remède moksha ?

Le Dr Robert secoua la tête :

— Ce n'est là que la répétition d'une opération standard, un travail de techniciens, non de chercheurs. Ceux-ci s'intéressent à ce qui est nouveau.

Il se mit à parler des indoles, que l'on avait récemment isolés dans les graines d'ololiuqui, rapportées l'an dernier du Mexique, et que l'on cultivait actuellement dans le jardin botanique de la Station. Au moins trois indoles distincts, dont un semblait extrêmement puissant... Les expériences pratiquées sur les animaux révélaient qu'il agissait sur le système réticulaire...

Une fois seul, Will s'assit sous le ventilateur et reprit la lecture des *Réflexions sur le Comment et le Pourquoi*.

Nous ne sommes pas en mesure de triompher de notre irrationalité fondamentale. Tout ce que nous pouvons faire, c'est apprendre l'art d'être irrationnel de façon raisonnable. À Pala, après trois générations de Réforme, il n'existe pas de troupeaux de brebis ni de Bon Pasteur ecclésiastique pour tondre et châtrer ; il n'existe pas de bouvier ni de porcher, ni de berger patentés, qu'ils soient royaux ou militaires, capitalistes ou révolutionnaires, pour marquer, parquer et égorger. Il n'y a que des associations volontaires d'hommes et de femmes, sur la voie de l'humanité parfaite. Harmonie ou incohérence, procédé ou substance ? « Harmonie », répondent le Bouddhisme et la science moderne. « Incohérence », disent les Philosophes classiques de l'Occident. Le Bouddhisme et la science moderne pensent le monde en fonction de la musique. L'image qui vient à l'esprit lorsqu'on lit les philosophes occidentaux est celle d'une mosaïque byzantine, rigide, symétrique, faite de millions de petits carrés de quelque matière rocheuse, solidement scellés au mur d'une basilique sans issue. La grâce de la danseuse et, quarante ans plus tard, son arthrite sont toutes deux des fonctions du squelette. C'est grâce à un rigoureux emboîtement des os que la jeune fille peut faire ses pirouettes ; et, parce que ces mêmes os s'ankylosent, la grand-mère est condamnée au fauteuil roulant. Par analogie, la fondation solide d'une culture est la condition première de toute originalité et de toute création individuelle ; c'est aussi leur principal ennemi. Ce dont l'absence nous interdit de devenir des êtres humains totaux est, bien souvent, cela même qui nous empêche de croître. Un siècle de recherches sur le remède moksha a clairement prouvé que des gens parfaitement ordinaires sont tout à fait capables de connaître des expériences visionnaires et même totalement libératrices. Dans ce domaine, les hommes et femmes qui jouissent d'une haute culture ne valent pas plus que les rustres. L'expérience supérieure est parfaitement compatible avec une expression symbolique restreinte. Les symboles expressifs créés par les artistes palanais ne sont pas meilleurs que les symboles expressifs créés par les artistes de partout ailleurs. Étant le produit du bonheur et du sentiment de l'accomplissement, ils sont probablement moins émouvants, peut-être moins satisfaisants esthétiquement, que les symboles tragiques ou

compensatoires créés par des victimes de la frustration et de l'ignorance, de la tyrannie, de la guerre, des superstitions, génératrices de culpabilité et instigatrices de crimes. La supériorité palanaise ne réside pas dans l'expression symbolique, mais dans un art qui, bien que plus élevé et beaucoup plus valable que tout autre, peut être pratiqué par tous – l'art de l'expérience exacte, l'art qui consiste en un rapprochement plus intime avec tous les mondes que, en tant qu'êtres humains, nous habitons. La culture palanaise ne doit pas être jugée (faute d'un meilleur critère) comme nous jugeons d'autres cultures. Elle ne doit pas être jugée selon les réalisations de quelques manipulateurs, doués de symboles artistiques ou philosophiques. Non, elle doit être jugée selon les ressources que les membres de la communauté, les ordinaires comme les extraordinaires, peuvent en tirer en toutes occasions, lors de toute intersection successive du temps avec l'éternité.

Le téléphone se mit à sonner. Will le laisserait-il sonner, ou valait-il mieux répondre et dire que le Dr Robert était absent pour la journée ? Finalement, il souleva le récepteur.

— Ici la villa du Dr MacPhail, dit-il, parodiant le parfait secrétaire. Mais le Docteur est absent pour la journée.

— Tant mieux¹ ! répondit la voix grave royale à l'autre bout du fil. Comment allez-vous, mon cher² Farnaby ?

Pris au dépourvu, Will bégaya un merci pour la gracieuse attention de Son Altesse.

— Ils vous ont donc fait voir, dit la Rani, l'une de leurs prétendues initiations, hier après-midi ?

Will s'était suffisamment ressaisi pour répondre par une parole détachée, sur le ton le moins compromettant :

— C'était tout à fait remarquable.

— Remarquable, répéta la Rani, et insistant pompeusement sur l'ambivalence à la fois péjorative et élogieuse des majuscules : mais ce n'est

que la Caricature Blasphématoire de la VRAIE Initiation. Ils n'ont jamais su faire la distinction élémentaire entre l'Ordre Naturel et le Surnaturel.

— Absolument, murmura Will. Absolument...

— Qu'avez-vous dit ?

— Absolument, répéta plus fort Will.

— Je suis heureuse que vous en conveniez. Mais je ne vous ai point appelé pour disserter sur la différence entre le Naturel et le Surnaturel – aussi Suprêmement Importante soit-elle. Non, je vous appelle à propos d'une affaire plus urgente.

— Pétrole ?

— Pétrole, confirma-t-elle. Je viens de recevoir une communication fort inquiétante de mon Représentant Personnel à Rendang. Très Haut Placé, précisa-t-elle, et invariablement Bien Informé.

Will se demanda lequel des hôtes mielleux et outrageusement médaillés du Ministère des Affaires étrangères avait mystifié ses confrères mystificateurs – y compris lui-même, bien sûr.

— Au cours des tout derniers jours, poursuivit la Rani, les représentants de pas moins de trois Importantes Compagnies Pétrolières, européennes et américaines, ont débarqué à Rendang-Lobo. Mon informateur me dit qu'ils sont déjà en pourparlers avec les quatre ou cinq Personnages Clés de l'Administration, qui pourraient un jour avoir une influence dans l'attribution de la concession à Pala.

Will claqua la langue en signe de désapprobation.

— Des sommes considérables ont été sinon offertes directement, du moins avancées et séduisamment agitées.

— Abominable, commenta-t-il.

Abominable, confirma la Rani, était bien le mot qui convenait. Et c'était pourquoi il fallait Faire Quelque chose à ce Sujet, et le Faire Immédiatement. Elle avait appris de Bahu que Will avait déjà écrit à lord Aldehyde, et qu'une réponse parviendrait certainement sous peu. Mais quelques jours, c'était trop long. Le temps était venu de s'attacher à l'essentiel – non seulement à cause

de ce que ces compagnies rivales étaient capables de faire, mais aussi (là, la Rani baissa la voix sans que Will sut pourquoi) pour d'Autres Raisons. « Maintenant, maintenant ! » ne cessait de l'exhorter sa Petite Voix. « Maintenant, sans délai ! » Lord Aldehyde devait être informé par câble de ce qui se passait (le fidèle Bahu, ajouta-t-elle par parenthèse, avait offert de transmettre le message en code par le canal de la Légation de Rendang à Londres) et cette nouvelle devait être accompagnée d'une demande urgente des pouvoirs autorisant son Correspondant Spécial à prendre toutes les mesures – à ce niveau, les mesures auraient surtout une nature financière – qui se révéleraient nécessaires au triomphe de leur Cause Commune.

— Aussi avec votre permission, conclut la Rani, je dirai à Bahu d'expédier le câble immédiatement. En nos deux noms, monsieur Farnaby, le vôtre et le Mien. J'espère, mon cher³, que vous serez d'accord.

Il n'était pas d'accord du tout. Mais rien – puisqu'il avait déjà écrit à Joë Aldehyde – ne semblait pouvoir justifier cette tergiversation.

— Oui, bien sûr, cria-t-il donc avec un enthousiasme feint, que démentait un long silence hésitant, alors que les mots ne venaient pas et qu'il cherchait une réponse ambiguë. Nous devrions recevoir une réponse dans la journée de demain, ajouta-t-il.

— Nous l'aurons cette nuit.

— Est-ce possible ?

— Avec l'aide de Dieu (con espression), tout est possible.

— Absolument, dit-il, absolument. Cependant...

— Je me laisse conduire par ce que dit ma Petite Voix. « Cette nuit », m'a-t-elle soufflé. Et « il donnera à M. Farnaby carte blanche, carte blanche⁴, répéta-t-elle avec délectation. Et M. Farnaby réussira pleinement. »

— Je me le demande, dit-il avec scepticisme.

— Vous devez réussir.

— Je dois ?

— Vous devez, insista-t-elle.

— Pourquoi ?

— Parce que c'est Dieu qui m'inspira de lancer la Croisade de l'Esprit.

— Je ne saisis pas bien le rapport.

— Peut-être ne devrais-je pas vous le dire.

Puis, après un instant de silence :

— Et après tout, pourquoi pas ? Si notre Cause triomphe, lord Aldehyde a promis de soutenir la Croisade, notre Cause ne peut manquer de triompher.

« Q.E.D.⁵ », voulut-il hurler, mais il se contint. Ce n'eût pas été poli. Et quand bien même, il n'y avait pas lieu de plaisanter.

— Bon, je dois appeler Bahu, dit la Rani. À bientôt⁶, mon cher Farnaby.

Elle raccrocha.

Haussant les épaules, Will revint aux Réflexions sur le Comment et le Pourquoi. Que pouvait-il faire d'autre ?

Dualisme... Sans lui, pas de bonne littérature. Avec lui, très certainement, pas de bonne vie. « Je » affirme une substance du moi isolée et permanente ; « suis » nie le fait que toute existence implique un rapport et une évolution. « Je suis. » Deux petits mots ; mais quel mensonge énorme. Le dualiste à tendance religieuse invoque des esprits tirés par lui des profondeurs infinies ; le non-dualiste incline les profondeurs infinies vers son esprit, ou, pour être plus précis, il prétend que les profondeurs infinies s'y trouvent déjà.

Il entendit le bruit d'une voiture qui s'approchait. Le moteur s'arrêta, ce fut de nouveau le silence, puis le claquement d'une porte et un bruit de pas.

— Êtes-vous prêt ? lança la voix grave de Vijaya.

Will déposa les Réflexions sur le Comment et le Pourquoi, prit sa canne de bambou et se dirigea vers la porte d'entrée.

— Prêt et rongant mon frein, dit-il, en sortant sous la véranda.

— Alors, partons.

Vijaya lui prit le bras.

— Attention à ces marches, recommanda-t-il.

Toute vêtue de rose, avec des coraux autour du cou et aux oreilles, une femme dodue au visage rond, la quarantaine, se tenait à côté de la Jeep.

— Voici Leela Rao, dit Vijaya. Notre bibliothécaire, secrétaire, trésorière et ordonnatrice générale. Sans elle, nous serions perdus.

Elle ressemblait – songeait Will, tandis qu'ils échangeaient une poignée de main – à la version brune d'une de ces douces mais infatigables dames anglaises qui, dès que leurs enfants ont grandi, s'adonnent aux bonnes œuvres ou aux sciences organisées. Pas trop intelligentes, les pauvres chéries ! Mais si désintéressées, si dévotement et authentiquement bonnes – et, hélas ! si ennuyeuses.

— J'ai entendu parler de vous, attaqua Mme Rao, comme ils roulaient avec fracas le long du bassin aux lotus en direction de la grand-route, par mes jeunes amis, Radha et Ranga.

— J'espère, dit Will, qu'ils m'aiment aussi cordialement que je les aime.

Le visage de Mme Rao s'éclaira de plaisir :

— Je suis heureuse qu'ils vous plaisent.

— Ranga est exceptionnellement brillant, ajouta Vijaya.

— Et si subtilement équilibré, enchaîna Mme Rao, entre l'introversion et le monde extérieur ! Toujours tenté – et avec quelle force ! – de s'évader vers l'Arhat-Nirvâna ou le petit paradis d'abstraction pure, joliment ordonné, du savant. Toujours tenté, mais résistant souvent à la tentation, car Ranga Arhat-savant était un autre Ranga, un Ranga capable de compassion, prêt, si l'on savait l'appeler, à s'ouvrir aux réalités concrètes de la vie, à être conscient, intéressé et activement serviable. Comme il est heureux, pour lui et pour tout le monde, qu'il ait trouvé une fille telle que Radha, une fille si simple, si spirituelle et tendre, si douée pour l'amour et le bonheur !

Radha et Ranga, avoua Mme Rao, avaient compté parmi ses élèves préférés.

Ses élèves, présuma Will avec condescendance, dans quelque École du Dimanche bouddhique. Mais en fait, et il l'apprenait avec ahurissement, c'est dans le yoga de l'amour que cette dévote Faiseuse-d'Ordre avait, pendant les six dernières années, dans les intervalles que lui laissait sa fonction de bibliothécaire, instruit les jeunes gens. Selon ces mêmes méthodes, supposait Will, qui avaient fait reculer Murugan, et que la Rani, dans sa soif quasi incestueuse de possession, avait jugées si outrageantes... Il ouvrit la bouche pour poser une question. Mais ses réflexes avaient été conditionnés, sous une plus haute latitude, par des ordonnatrices d'un autre genre. La question refusait tout simplement de franchir ses lèvres. Et maintenant, il était trop tard pour la poser. Mme Rao parlait à présent de son autre occupation.

— Si vous saviez le souci que nous causent les livres sous ce climat ! Le papier pourrit, la colle se liquéfie, les reliures se désintègrent, les insectes dévorent le tout. La littérature et les tropiques sont incompatibles.

— Si l'on doit en croire votre Ancien Rajah, dit Will, la littérature est incompatible avec un tas d'autres particularités locales, en dehors de votre climat – incompatible avec l'intégrité humaine, incompatible avec la vérité philosophique, incompatible avec le bon sens individuel et avec un système social décent, incompatible avec tout, sauf avec le dualisme, avec la folie criminelle, avec l'ambition impossible et la culpabilité inutile. Mais peu importe.

Il grimaça férocement :

— Le colonel Dipa remettra de l'ordre dans tout ça. Dès que Pala aura été envahie et ouverte à la guerre, au pétrole et à l'industrie lourde, vous connaîtrez sans aucun doute un Âge d'Or de la littérature et de la théologie.

— Je voudrais pouvoir en rire, dit Vijaya. Le seul ennui, c'est que vous avez probablement raison. J'ai le sentiment désagréable que mes enfants verront en grandissant votre prophétie se réaliser.

Ils quittèrent la Jeep, stationnée entre un char à bœufs et un camion d'une nouvelle marque japonaise, à l'entrée du village, et continuèrent à pied. Entre les maisons couvertes de chaume, dans des jardins à l'ombre de palmiers, de papayers et d'arbres à pain, l'étroite rue conduisait à la grande place du marché. Will s'arrêta et, s'appuyant sur sa canne de bambou, regarda autour

de lui. D'un côté de la place s'élevait un charmant spécimen de style oriental rococo, avec une façade de stuc rose et des vérandas aux quatre coins – c'était manifestement l'hôtel de ville. En face, il y avait un petit temple de pierre rouge, avec une tour centrale sur laquelle une foule de figures sculptées et alignées sur plusieurs rangées racontaient les légendes de l'évolution de Bouddha depuis une enfance gâtée jusqu'au Tathagata. Entre ces deux monuments, une bonne moitié de l'espace libre était envahie par un énorme mûrier. Le long des allées sinueuses et ombreuses que dessinaient ses racines aériennes se succédaient les étalages d'une vingtaine de marchands et de marchandes des quatre-saisons. Se déversant à travers les fentes de la voûte verte, de longs rais de soleil éclairaient ici une rangée de pots à eau noirs et jaunes, là un bracelet d'argent, un jouet de bois peint, une coupe de cotonnade imprimée ; ici une pile de fruits, et le corsage gaiement fleuri d'une fille, là l'éclat de dents et d'yeux rieurs, l'or luisant d'un torse nu.

— Tout le monde semble bien portant, observa Will, tandis qu'ils avançaient entre les éventaires sous le grand arbre.

— Ils semblent bien portants parce qu'ils sont bien portants, dit Mme Rao.

— Et heureux – pour changer un peu.

Il songeait à ces visages qu'il avait vus à Calcutta, à Manille, à Rendang-Lobo – visages que d'ailleurs l'on rencontrait tous les jours à Fleet Street ou sur le Strand.

— Jusqu'aux femmes, remarqua-t-il, en regardant chacun des visages qu'il croisait, jusqu'aux femmes qui semblent heureuses !

— Elles n'ont pas une dizaine d'enfants, expliqua Mme Rao.

— Là d'où je viens, elles n'ont pas non plus une dizaine d'enfants. Et pourtant... « Signes de faiblesse, signes de malheur. »

Il s'arrêta un instant pour regarder une maraîchère entre deux âges qui pesait des quartiers de fruit à pain, séchés au soleil, à l'intention d'une très jeune mère portant un bébé sur le dos.

— Il y a une espèce de rayonnement, conclut-il.

— Grâce au maithuna, déclara triomphalement Mme Rao. Grâce au yoga

de l'amour.

Son visage s'éclaira d'un mélange de ferveur religieuse et de fierté professionnelle.

Abandonnant l'ombre du mûrier, ils pénétrèrent dans une zone durement ensoleillée, gravirent quelques marches usées et atteignirent les ténèbres du temple Gigantesque. Un Bodhisattva doré se détachait de l'ombre. Il y avait une odeur d'encens et de fleurs fanées, et quelque part derrière la statue la voix d'un adorateur invisible murmurait une litanie sans fin. Silencieusement, les pieds nus, une petite fille se glissa par une porte latérale. Sans prêter attention aux adultes, elle grimpa sur l'autel avec l'agilité d'un chat et déposa un rameau d'orchidées blanches sur la paume tendue de la statue. Puis, levant les yeux vers l'immense visage doré, elle murmura quelques mots, ferma les yeux, chuchota encore. Elle s'accroupit pour descendre et, chantonnant doucement, elle sortit par la même porte.

— Charmante, dit Will en la regardant partir. Pourrait pas être plus jolie. Mais qu'est-ce qu'une telle enfant pense qu'elle est en train de faire ? Quel genre de religion est-elle supposée pratiquer ?

— Elle pratique, expliqua Vijaya, le rite local du Bouddhisme Mahayana, avec un soupçon de Shivaïsme, probablement.

— Est-ce que vous autres intellectuels encouragez ce genre de choses ?

— Nous n'encourageons ni ne décourageons. Nous l'acceptons. Comme nous acceptons cette toile d'araignée, là-haut sur la corniche. Étant donné la nature des araignées, les toiles sont inévitables. Et étant donné la nature des êtres humains, il en est de même des religions. Les araignées ne peuvent s'empêcher de fabriquer des pièges à mouches, et les hommes ne peuvent s'empêcher de fabriquer des symboles. Voilà à quoi sert le cerveau humain – transformer le chaos de l'expérience acquise en un ensemble de symboles commodes. Parfois les symboles correspondent étroitement à certains des aspects de la réalité extérieure au-delà de notre expérience ; c'est ainsi que naissent la science et le sens commun. Parfois, tout au contraire, les symboles n'ont quasi aucun rapport avec la réalité extérieure ; c'est ainsi que naissent la paranoïa et le délire. Le plus souvent, il y a un mélange, à moitié réaliste et à moitié fantasque ; c'est la religion. Bonne religion, ou mauvaise religion –

cela dépend du dosage. Par exemple, dans ce genre de Calvinisme où fut élevé le Dr Andrew, on n'a introduit qu'un minimum de réalisme pour un maximum d'imagination maligne. Dans d'autres cas, le mélange est plus sain. Cinquante-cinquante, soixante-quarante, voire soixante dix-trente en faveur de la vérité et de la décence. Notre dosage local contient une quantité remarquablement infime de poison.

Will hocha la tête :

— Offrir des orchidées blanches à une représentation de la compassion et de l'illumination – voilà qui paraît certainement inoffensif. Et après ce que j'ai vu hier, je serais prêt à témoigner en faveur des danses cosmiques et des copulations divines.

— Et rappelez-vous, dit Vijaya, que ce genre de choses n'est pas obligatoire. Chacun a une chance d'aller plus loin. Vous demandiez ce que cette enfant croyait faire. Je vais vous le dire. Avec une partie de son esprit, elle pense qu'elle parle à une personne – une personne énorme, divine, à qui l'on peut demander avec des orchidées ce qu'on désire. Mais elle est déjà assez grande pour qu'on lui ait parlé des symboles profonds qui se cachent derrière la statue d'Amitabha et des expériences qui engendrent ces symboles profonds. En conséquence, avec une autre partie de son esprit, elle sait parfaitement bien qu'Amitabha n'est pas une personne. Elle sait même, parce qu'on le lui a expliqué, que si parfois les prières sont exaucées c'est parce que, dans ce monde psychophysique très étrange qui est le nôtre, les idées, si vous concentrez votre esprit, ont tendance à se réaliser. Elle sait aussi que ce temple n'est pas ce qu'elle aimerait pourtant qu'il fût – la maison de Bouddha. Elle sait que ce n'est que le diagramme de son propre inconscient – un petit terrier obscur de jeune animal, avec des lézards rampant à l'envers sur le plafond, et des cafards dans toutes les fissures. Mais au cœur de ces ténèbres emplies de vermine se trouve l'Illumination. Et puis l'enfant fait autre chose – elle apprend inconsciemment une leçon sur elle-même ; elle apprend que, si seulement elle cessait de se créer des suggestions négatives, elle pourrait découvrir que son pauvre petit esprit occupé est aussi l'Esprit avec un « E » majuscule.

— Quand donc la leçon sera-t-elle apprise ? Quand cessera-t-elle de se créer ces suggestions ?

— Il se peut qu'elle n'apprenne jamais. Un grand nombre de gens n'y réussissent pas. Mais d'autre part un grand nombre de gens réussissent.

Il prit le bras de Will et le conduisit dans l'obscurité plus dense derrière la statue de l'Illumination. Le chant devint plus distinct, et là, à peine visible dans l'ombre, se tenait assis le chantre – un très vieil homme, nu jusqu'à la ceinture et, à l'exception de ses lèvres animées, aussi rigoureusement immobile que la statue dorée d'Amitabha.

— Que psalmodie-t-il ? demanda Will.

— Un chant sanscrit.

Sept syllabes incompréhensibles, sans cesse répétées.

— Bonne vieille répétition vaine !

— Pas nécessairement vaine, objecta Mme Rao. Parfois elle vous conduit vraiment quelque part.

— Elle vous conduit quelque part, intervint Vijaya, non pas à cause de ce que les mots peuvent signifier ou suggérer, mais simplement parce qu'ils sont répétés. Vous pourriez aussi bien répéter Tra la la la la et ça marcherait tout autant que Om ou Kyrie Eleison ou La ila illa lah. Ça marche parce que, tandis que vous êtes occupé à répéter Tra la la la la ou le nom de Dieu, il ne vous est pas possible d'être totalement préoccupé de vous-même. Le seul ennui est que vous pouvez aussi bien vous Tralalaler de haut en bas que de bas en haut – de haut en bas vers le non-conçu de l'idiotie, comme de bas en haut vers le non-conçu de la conscience pure.

— Je parie donc, dit Will, que vous ne recommanderiez pas ce genre de choses à notre petite amie aux orchidées.

— En effet, à moins qu'elle ne soit anormalement nerveuse ou inquiète. Ce qu'elle n'est pas. Je la connais très bien ; elle joue avec mes enfants.

— Que feriez-vous donc, dans son cas ?

— Entre autres choses, dit Vijaya, je la conduirais, d'ici un an environ, là où nous allons maintenant.

— Où ?

— À la chambre de méditation.

Will le suivit sous une voûte et le long d'un petit couloir. Ils soulevèrent d'épaisses tentures et pénétrèrent dans une vaste pièce blanchie à la chaux où, à leur gauche, une longue fenêtre s'ouvrait sur un petit jardin planté de bananiers et d'arbres à pain. Il n'y avait aucun meuble, rien que quelques petits coussins carrés éparpillés sur le sol. Sur le mur qui faisait face à la fenêtre était accrochée une grande peinture à l'huile. Will y jeta un coup d'œil, puis s'approcha pour la regarder de plus près.

— Fichtre ! dit-il enfin. De qui est-ce ?

— Gobind Singh.

— Et qui est Gobind Singh ?

— Le meilleur paysagiste que Pala ait jamais produit. Il est mort en 48.

— Pourquoi n'avons-nous jamais rien vu de lui ?

— Parce que nous aimons trop son œuvre pour en exporter quoi que ce soit.

— C'est parfait pour vous, dit Will. Mais non pour nous.

Il regarda de nouveau le tableau.

— Cet homme est-il jamais allé en Chine ?

— Jamais. Mais il a étudié auprès d'un peintre cantonais qui vivait à Pala. Il a donc vu de nombreuses reproductions des paysages Sung.

— Un maître Sung qui choisit la peinture à l'huile et s'intéressa au clair-obscur.

— Mais seulement après être allé à Paris. C'était en 1910. Il s'y lia d'amitié avec Vuillard.

Will hocha la tête :

— On aurait pu le deviner, à voir cette texture extraordinairement riche.

Il se remit à contempler le tableau en silence.

— Pourquoi l'avez-vous accroché dans la chambre de méditation ?

demanda-t-il enfin.

— Pourquoi, selon vous ? rétorqua Vijaya.

— Parce que c'est ce que vous appelez un diagramme de l'esprit.

— Le temple est un diagramme. Ceci est bien plus. C'est une véritable manifestation. Une manifestation de l'Esprit, avec un E majuscule, dans un esprit individuel en relation avec le paysage, avec la toile et avec l'expérience du métier. Il s'agit d'une représentation de la vallée de l'ouest. Vue de l'endroit où les lignes maîtresses disparaissent derrière les sommets.

— Quels nuages ! dit Will. Et cette lumière !

— La lumière de la dernière heure avant le crépuscule. La pluie vient de s'arrêter et le soleil se manifeste de nouveau, plus rayonnant que jamais. Rayonnant de cet éclat préternaturel de la lumière qui tombe en oblique d'un plafond de nuages ; le dernier, le suprême éclat de l'après-midi, qui brasille tout ce qu'il touche et épaissit les ombres.

« Épaissit les ombres », se répéta Will tandis qu'il contemplait le tableau. L'ombre d'une haute et puissante masse de nuages assombrissait presque complètement la chaîne de montagnes. Et à mi-chemin, l'ombre d'îlots de nuages. Et entre les ombres projetées, l'embrasement des jeunes pousses de riz, ou l'incandescence de la terre labourée, ou du calcaire nu, les ombres somptueuses et le scintillement diamanté des frondaisons persistantes. Et là, au centre de la vallée, s'élevait un groupe de maisons à toits de chaume, lointaines et minuscules, mais tellement distinctes, tellement parfaites et nettes, si profondément significatives !... Oui, significatives. Mais lorsqu'on se demandait : « Significatives de quoi ? » on ne trouvait aucune réponse. Will posa tout haut sa question muette.

— Ce qu'elles signifient ? répéta Vijaya. Elles signifient précisément ce qu'elles sont. Et il en est de même des montagnes, de même des nuages, de même des lumières et des ombres. Et c'est pour cela que c'est un tableau authentiquement religieux. Les peintures pseudo-religieuses sont toujours liées à quelque chose d'autre, quelque chose au-delà des choses qu'elles représentent, quelque absurdité métaphysique, quelque absurde dogme d'une théologie locale. Un tableau authentiquement religieux est intrinsèquement plein de sens. C'est pour cela que nous avons accroché ce genre de peinture

dans notre chambre de méditation.

— Toujours des paysages ?

— La plupart du temps. Les paysages rappellent aux gens ce qu'ils sont.

— Plus que des scènes de la vie d'un Saint ou d'un Sauveur ?

Vijaya hocha la tête :

— Pour commencer, il existe une différence entre l'objectif et le subjectif. Un tableau du Christ ou de Bouddha n'est que le reflet d'une chose observée par un Behaviouriste et interprétée par un théologien. Mais lorsque vous êtes confronté à un paysage tel que celui-ci, il vous est psychologiquement impossible de le regarder avec les yeux d'un J. B. Watson ou l'esprit d'un Thomas d'Aquin. Vous êtes quasi obligé de vous résigner à votre expérience immédiate ; vous êtes pratiquement contraint de réaliser un acte de connaissance personnelle.

— Connaissance personnelle ?

— Eh oui, insista Vijaya. Cette vision de la vallée voisine est une vision, en quelque sorte, de votre propre esprit, de l'esprit de chacun tel qu'il existe en deçà et au-delà du niveau de l'histoire personnelle. Mystères de l'obscurité ; mais l'obscurité regorge de vie. Apocalypses de lumière ; et la lumière rayonne tout aussi violemment des petites maisons pauvres que des arbres, de l'herbe, des espaces bleus entre les nuages. Nous nous efforçons de repousser le fait, mais le fait demeure ; l'homme est tout aussi divin que la nature, tout aussi infini que le Vide ! Mais nous nous approchons dangereusement de la théologie, et personne ne fut jamais sauvé par une notion. Tenons-nous-en aux données, tenons-nous-en aux faits concrets.

Il pointa le doigt vers le tableau.

— Le fait d'un village à moitié dans le soleil et à moitié dans l'ombre et le secret... Le fait de ces montagnes indigo, et de ces montagnes de vapeur encore plus fantastiques au-dessus d'elles... Le fait de lacs bleus dans le ciel, de lacs vert pâle et terre de Sienne dans la campagne ensoleillée... Le fait de cette herbe au premier plan, de ce bouquet de bambous à quelques mètres seulement au-dessous de la descente, et le fait, simultanément, de ces pics lointains et des petites maisons absurdes six cents mètres plus bas, dans la

vallée... Distance ! ajouta-t-il par parenthèse. Leur pouvoir d'exprimer le fait de la distance !... C'est là une raison supplémentaire de penser que les paysages sont les images le plus authentiquement religieuses.

— Parce que la distance prête de la magie à la vue ?

— Non, parce qu'elle lui prête de la réalité. La distance nous rappelle qu'il y a bien plus dans l'univers que les êtres – qu'il y a bien plus dans les êtres que les êtres eux-mêmes. Elle nous rappelle qu'il existe dans nos crânes des espaces mentaux aussi énormes que les espaces qui s'étendent à l'extérieur. L'expérience de la distance, de la distance intérieure et de la distance extérieure dans l'espace – c'est l'expérience religieuse première, fondamentale. « Ô Mort vivante, les jours qui ne sont plus » – et « Ô les lieux, le nombre infini de lieux qui ne sont pas ce lieu ! ». Plaisirs passés, chagrins et connaissances passés – tous si intensément vivants dans nos mémoires et pourtant tous morts, morts sans espoir de résurrection. Et ce village là-bas au fond de la vallée, si distinct dans l'ombre, si réel, et pourtant si désespérément hors d'atteinte, si isolé... Un tableau tel que celui-ci est la preuve de l'aptitude de l'homme à accepter toutes les morts vivantes, toutes les absences béantes qui entourent toute présence. À mon avis, ajouta Vijaya, le plus grave défaut de votre art non représentatif est sa bidimensionalité systématique, son refus de tenir compte de l'expérience universelle de la distance. En tant qu'objet coloré, une œuvre d'impressionnisme abstrait peut être très belle. Elle peut également tenir lieu de quelque tache d'encre de Rorschach glorifiée. Tout un chacun peut y trouver une expression symbolique de ses propres craintes, de ses désirs, de ses haines et de ses rêveries. Mais est-il possible que l'on y trouve ces faits au-delà de l'humain (on pourrait même dire ces faits différents des faits trop humains) que l'on découvre en soi lorsque l'esprit est confronté aux distances extérieures de la nature, ou simultanément aux distances intérieures et extérieures d'un paysage peint, pareil à celui que nous contemplons ? Tout ce que je sais, c'est que, dans vos abstractions, je ne trouve aucune des réalités qui se révèlent ici, et je doute que quiconque puisse les trouver. C'est pourquoi votre impressionnisme à la mode, abstrait et non figuratif, est si fondamentalement irréligieux. Et je pourrais même ajouter : c'est pourquoi ce qu'il a de meilleur est si profondément ennuyeux, si insondablement trivial.

— Venez-vous souvent ici ? demanda Will après un instant de silence.

— Chaque fois que j'ai envie de méditer en communauté plutôt que seul.

— Cela arrive-t-il souvent ?

— À peu près une fois par semaine. Mais certaines personnes préfèrent évidemment venir plus souvent – et certaines autres beaucoup plus rarement, voire jamais. Cela dépend du tempérament de chacun. Prenez notre amie Susila, par exemple – elle a besoin de larges doses de solitude ; elle fréquente donc très peu la chambre de méditation. Tandis que Shanta (c'est ma femme) aime y venir presque chaque jour.

— Comme moi-même, dit Mme Rao. Mais c'est pour une raison bien simple, ajouta-t-elle en riant. Les gros aiment la compagnie, même lorsqu'ils méditent.

— Est-ce que vous méditez sur ce tableau ? demanda Will.

— Pas sur lui. À partir de lui, si vous voyez ce que je veux dire. Ou plutôt, parallèlement à lui. Je le regarde, les autres le regardent, et il nous rappelle à tous ce que nous sommes et ce que nous ne sommes pas, et comment ce que nous ne sommes pas peut se transformer en ce que nous sommes.

— Y a-t-il quelque rapport, demanda Will, entre ce que vous m'avez expliqué à l'instant et ce que j'ai vu là-haut dans le temple de Shiva ?

— Bien sûr qu'il y a un rapport ! Le remède moksha vous conduit précisément là même où vous mène la méditation.

— Pourquoi faut-il donc s'épuiser à méditer ?

— Vous pourriez aussi bien dire : pourquoi faut-il s'épuiser à manger ?

— Mais, d'après ce que vous dites, le moksha est le repas.

— C'est un banquet, corrigea-t-elle avec emphase. Et c'est précisément pour cela que la méditation est nécessaire. On ne peut faire des banquets tous les jours. Ils sont trop riches et ils durent trop longtemps. D'autre part, les banquets sont fournis par un traiteur ; vous ne jouez aucun rôle dans leur préparation. Votre régime quotidien vous fait élaborer votre propre cuisine. Le moksha est un festin occasionnel.

— En termes théologiques, dit Vijaya, le moksha nous prépare à recevoir des grâces données, visions pré-mystiques ou expériences mystiques parfaites. La méditation est l'un des moyens par lesquels nous coopérons à ces grâces gratuites.

— Comment ?

— En cultivant l'état d'esprit qui permet aux aveuglantes perceptions extatiques de devenir des illuminations permanentes et habituelles. En apprenant par nous-mêmes à ne plus être contraints par notre propre inconscient à commettre toutes les choses laides, absurdes et contradictoires que nous nous surprenons si souvent à faire.

— Vous voulez dire que la méditation nous aide à devenir plus intelligents ?

— Pas plus intelligents par rapport à la science ou par rapport à une argumentation logique – plus intelligents au niveau plus profond des expériences concrètes et des relations personnelles.

— Plus intelligents à ce niveau, intervint Mme Rao, même si l'on est tout à fait stupide aux échelons élevés.

Elle se tapota le haut du crâne.

— Je suis trop sotte pour avoir des compétences là où le Dr Robert et Vijaya en ont – génétique, biochimie, philosophie et tout le reste. Et je n'ai aucun don pour la peinture, la poésie ou le théâtre. Pas de talents ni d'intelligence. Je devrais donc me sentir horriblement inférieure et diminuée. En fait, il n'en est rien – grâce au moksha et à la méditation. Pas de talents ni d'intelligence. Mais, lorsqu'il s'agit de la vie, lorsqu'il s'agit de comprendre les gens et de les aider, je sens que je deviens de plus en plus sensible et habile. Et lorsqu'il s'agit de ce que Vijaya appelle les grâces données...

Elle s'interrompt.

— Vous pourriez être le plus grand génie du monde, mais vous ne posséderiez rien de plus que ce que j'ai reçu. N'est-ce pas vrai, Vijaya ?

— Parfaitement vrai.

De nouveau, elle fit face à Will :

— Vous voyez donc, monsieur Farnaby, que Pala est un endroit pour gens stupides. Le plus grand bonheur pour le plus grand nombre – et nous autres stupides sommes le plus grand nombre. Des êtres tels que le Dr Robert et Vijaya et mon cher Ranga – nous reconnaissons leur supériorité, nous savons très bien que leur type d’intelligence est extrêmement important. Mais nous savons aussi que notre type d’intelligence est tout aussi important. Et nous ne les jalouons pas, parce que nous avons reçu tout autant qu’eux. Parfois même davantage.

— Parfois davantage, approuva Vijaya. Pour la simple raison que le don de manipuler les symboles conduit son détenteur à la tentation d’en faire une habitude, et l’habitude de manipuler les symboles est un obstacle sur la voie de l’expérience concrète et de la réception des grâces données.

— Vous voyez donc, dit Mme Rao, qu’il ne faut pas vous sentir trop triste pour nous.

Elle consulta sa montre.

— Seigneur, je vais être en retard pour le dîner de Dillip, si je ne me presse pas !

Elle se dirigea vers la porte.

— Le temps, le temps, le temps ! ironisa Will. Le temps, jusqu’en ce lieu de méditation éternelle. Le temps du repas rompant incorrigiblement l’éternité.

Il se mit à rire.

— Ne jamais prendre Oui pour une réponse. La nature des choses est toujours Non.

Mme Rao s’arrêta un instant et le regarda.

— Mais parfois, ajouta-t-elle avec un sourire, c’est l’éternité qui rompt miraculeusement le temps – même le temps du dîner. Au revoir.

Elle agita la main et disparut.

— Que vaut-il-mieux ? demanda Will à haute voix tandis qu’il suivait Vijaya à travers l’obscurité du temple vers l’éclat du soleil de midi. Que vaut-il mieux ? Être né stupide dans une société intelligente, ou intelligent dans

une société insensée ?

[1](#) En français dans le texte.

[2](#) En français dans le texte.

[3](#) En français dans le texte.

[4](#) En français dans le texte.

[5](#) Quod Erat Demonstrandum.

[6](#) En français dans le texte.

— Nous voici arrivés, dit Vijaya.

Ils atteignaient le bout de la ruelle qui, partant de la place du marché, descendait la colline. Il ouvrit une porte à claire-voie et introduisit son invité dans un tout petit jardin au fin fond duquel, sur de courts pilotis, s'élevait une petite maison au toit de chaume.

De derrière la maison, un chien bâtard jaune fonça sur eux et les accueillit avec une frénésie de jappements extatiques, de sauts et de frétillements de queue. Un instant après, un grand perroquet vert aux oreillons blancs et au bec de jais poli, sorti d'on ne sait où, se posa, avec un couac et un battement d'ailes bruyant, sur l'épaule de Vijaya.

— Des perroquets pour vous, dit Will, des mynahs pour la petite Mary Sarojini. Vous semblez être en termes remarquables avec la faune locale.

Vijaya hocha la tête :

— Pala est probablement le seul pays où un animal théologien n'aurait aucune raison de croire aux démons. Partout ailleurs, pour les animaux, Satan est très manifestement Homo sapiens.

Ils gravirent les marches, traversèrent la véranda et entrèrent dans le grand salon du bungalow. Assise sur une chaise basse près de la fenêtre, une jeune femme en bleu était en train d'allaiter son petit garçon. Elle leva un visage en forme de cœur, front large et menton délicatement pointu, et leur adressa un sourire de bienvenue.

— J'ai amené Will Farnaby, dit Vijaya, en se baissant pour l'embrasser.

Shanta tendit à l'étranger sa main libre.

— J'espère que monsieur Farnaby ne nourrit aucune objection contre la

nature à l'état pur, dit-elle.

Comme pour souligner ces paroles, le bébé retira sa bouche du mamelon brun et émit un renvoi. Une bulle de soie blanche apparut entre ses lèvres, gonfla, creva. Il éructa de nouveau, puis reprit son suçotement.

— Bien qu'il ait huit mois, ajouta-t-elle, l'attitude de Rama à table est encore assez primitive.

— Un beau spécimen, dit Will poliment.

Il ne s'intéressait pas tellement aux bébés et il avait toujours été reconnaissant aux fausses couches répétées qui avaient frustré les espoirs et le désir de Molly d'avoir un enfant.

— À qui va-t-il ressembler, à vous ou à Vijaya ?

Shanta se mit à rire et Vijaya l'imita, dans un rire énorme, un octave plus bas.

— Il ne ressemblera certainement pas à Vijaya, répondit-elle.

— Pourquoi pas ?

— Pour la raison, dit Vijaya, que je ne suis génétiquement pas responsable.

— En d'autres termes, le bébé n'est pas le fils de Vijaya.

Will porta le regard sur l'un des visages rieurs, puis sur l'autre, et haussa les épaules.

— Je renonce à comprendre.

— Il y a quatre ans, expliqua Shanta, nous avons engendré des jumeaux, qui sont le portrait vivant de Vijaya. Cette fois nous avons pensé qu'il serait amusant de changer complètement. Nous décidâmes d'enrichir la famille d'un physique et d'un tempérament entièrement nouveaux. Avez-vous jamais entendu parler de Gobind Singh ?

— Vijaya vient précisément de me montrer son tableau dans votre chambre de méditation.

— Eh bien, c'est l'homme que nous choisîmes comme père de Rama.

— Mais j'avais cru comprendre qu'il était mort !

Shanta acquiesça :

— Mais son âme continue d'évoluer.

— Que voulez-vous dire ?

— C.I. et I.A... Congélation Intense et Insémination Artificielle.

— Ah, je vois !

— En vérité, dit Vijaya, nous avons exploité les techniques de l'I.A. environ vingt ans avant vous. Mais il est évident que nous ne pouvions pas les appliquer aisément tant que nous ne possédions pas l'énergie électrique et des congélateurs sûrs. Nous en avons depuis une vingtaine d'années, et utilisons aujourd'hui l'I.A. sur une grande échelle.

— Vous voyez donc, intervint Shanta, qu'une fois grand, mon bébé pourrait devenir peintre – dans la mesure où ce genre de talent est héréditaire. Et même si cela n'était pas, il sera infiniment plus endomorphique et viscérotonique que ses frères ou même que ses parents. Ce qui ne manquera pas d'être très intéressant et éducatif pour chacun des intéressés.

— Est-ce que beaucoup de gens s'offrent à ce genre d'expérience ? demanda Will.

— De plus en plus. En fait, je pourrais dire que pratiquement tous les couples qui décident d'avoir un troisième enfant recourent à l'I.A. Il en va de même pour un grand nombre de ceux qui désirent s'arrêter à deux. Prenez ma famille, par exemple. Il y avait eu quelques diabétiques du côté de mon père ; de sorte qu'ils estimèrent préférable – lui et ma mère – d'avoir leurs deux enfants grâce à l'I.A. Mon frère tire son origine de trois générations de danseurs. Et, génétiquement, je suis la fille d'un cousin germain du Dr Robert, Malcolm Chakravarti-MacPhail, secrétaire particulier de l'Ancien Rajah.

— Et l'auteur, ajouta Vijaya, de la meilleure histoire de Pala. Chakravarti-MacPhail était l'un des hommes les plus intelligents de sa génération.

Will regarda Shanta, puis revint à Vijaya.

— L'intelligence a-t-elle été héritée ? demanda-t-il.

— À tel point, répondit Vijaya, que j'ai les plus grandes difficultés à

maintenir ma position de supériorité masculine. Shanta a beaucoup plus de cervelle que moi ; heureusement elle ne peut pas rivaliser avec mes muscles.

— Muscles, répéta sarcastiquement Shanta, muscles... Je crois me souvenir d'une histoire concernant une jeune personne nommée Dalila.

— Notez, poursuivit Vijaya, que Shanta a trente-deux demi-frères et vingt-neuf demi-sœurs. Et plus du tiers d'entre eux sont exceptionnellement brillants.

— Vous améliorez donc la race ?

— Très nettement. Donnez-nous encore un siècle et notre Q.I. moyen atteindra cent-quinze.

— Tandis que le nôtre, dans l'état actuel du progrès, se trouvera réduit à quatre-vingt-cinq. Une médecine meilleure – plus de déficiences congénitales conservées et transmises. Les choses deviendront bien plus faciles pour de futurs dictateurs.

Songeant à cette farce cosmique, il rit bruyamment. Puis, après un instant de silence :

— Et en ce qui concerne les aspects éthique et religieux de l'I.A. ? demanda-t-il.

— Dans les premiers temps, dit Vijaya, il y eut un bon nombre d'objecteurs de conscience. Mais aujourd'hui les avantages de l'I.A. ont été si clairement démontrés que la plupart des couples mariés estiment qu'il est plus moral de tenter d'avoir un enfant d'une qualité supérieure plutôt que de courir le risque de reproduire servilement les malfaçons et les défauts qui pourraient avoir cours dans la famille du mari. Entre-temps, les théologiens s'étaient mis à l'ouvrage. L'I.A. fut justifiée en fonction de la réincarnation et de la théorie du karma. Les pères de famille pieux sont maintenant heureux à l'idée qu'ils ont fourni aux enfants de leurs femmes une chance de créer une destinée meilleure pour eux et pour leur postérité.

— Une destinée meilleure ?

— Parce qu'ils portent le germe d'une race meilleure. Et la race est meilleure parce qu'elle est la manifestation d'un meilleur karma. Nous avons

une banque centrale des races supérieures. Races supérieures de toute espèce de physique et de tempérament. Dans votre milieu, l'hérédité de la plupart des gens n'a aucune chance de s'améliorer. Dans le nôtre, si. Nous avons d'excellentes fiches généalogiques et anthropométriques qui remontent à 1870. Vous pouvez donc constater que nous ne travaillons pas complètement à tâtons. Par exemple, nous savons que la grand-mère maternelle de Gobind Singh était un médium doué et qu'elle a vécu jusqu'à quatre-vingt-seize ans.

— Voyez donc, dit Shanta, nous pourrions même avoir un voyant centenaire dans la famille !

Le bébé éructa de nouveau. Elle rit.

— L'oracle a parlé – comme d'habitude, de façon très énigmatique.

Se tournant vers Vijaya :

— Si tu veux que le déjeuner soit prêt à temps, il vaudrait mieux que tu ailles le préparer. Rama va m'occuper pendant encore au moins dix minutes.

Vijaya se leva, posa une main sur l'épaule de sa femme et caressa doucement de sa main libre le dos brun du bébé.

Shanta s'inclina et passa sa joue sur le sommet duvetoux de la tête de son enfant :

— C'est papa, murmura-t-elle. Gentil papa, gentil, gentil...

Vijaya administra une dernière tape, puis se redressa.

— Vous vous demandiez, dit-il s'adressant à Will, comment il se faisait que nous soyons en si bons termes avec la faune locale. Je vais vous montrer.

Il leva une main :

— Polly ! Polly !

Prudemment, le grand oiseau descendit de son épaule sur son doigt tendu.

— Polly est un bon oiseau, chanta-t-il. Polly est un très bon oiseau.

Il abaissa la main jusqu'à ce qu'un contact s'établît entre le corps de l'oiseau et celui de l'enfant, puis la promena doucement, les plumes contre la peau brune de haut en bas puis de bas en haut en répétant :

— Polly est un bon oiseau, un bon oiseau.

Le perroquet émit une série de petits ricanements sourds, puis se pencha en avant, toujours perché sur le doigt de Vijaya, et mordilla très doucement l'oreille minuscule de l'enfant.

— Un si bon oiseau ! murmura Shanta, reprenant le refrain. Un si bon oiseau !

— Le Dr Andrew trouva l'idée, dit Vijaya, alors qu'il servait comme naturaliste sur le Melampus. Chez une tribu du nord de la Nouvelle-Guinée, peuple néolithique ; mais, de même que vous chrétiens et nous bouddhistes, ils croyaient en l'amour. Et contrairement à vous et nous, ils avaient inventé quelques moyens très pratiques pour transformer leur croyance en vérité. Cette technique était l'une de leurs plus heureuses découvertes. Caressez l'enfant pendant que vous l'allaitiez ; cela double son plaisir. Puis, tandis qu'il tète sous les caresses, présentez-lui l'animal ou la personne que vous voulez qu'il aime. Frottez son corps contre le leur ; établissez un contact physique chaud entre l'enfant et l'objet à aimer. Simultanément répétez un mot tel que « bon ». D'abord il ne comprendra que le ton de votre voix. Plus tard, lorsqu'il aura appris à parler, il en pénétrera tout le sens. Nourriture plus caresses plus contact plus « bon » égale amour. Et amour égale plaisir, amour égale satisfaction.

— Du pur Pavlov.

— Mais du Pavlov dans un dessein bienveillant. Pavlov en vue de la bonté, de la confiance et de la compassion. Tandis que vous préférez utiliser Pavlov pour le lavage de cerveau, Pavlov pour vendre des cigarettes et de la vodka et pour le patriotisme. Pavlov au bénéfice de dictateurs, de généraux et de colosses.

Refusant d'être laissé plus longtemps à l'écart, le bâtard jaune avait rejoint le groupe et s'était mis à lécher avec impartialité toutes les parcelles de substance sensible à sa portée – le bras de Shanta, la main de Vijaya, les pattes du perroquet, le derrière du bébé. Shanta attira le chien plus près et frotta l'enfant contre son flanc poilu.

— Et ça c'est un bon, bon chien, dit-elle. Le chien Toby, le bon, bon chien Toby.

Will se mit à rire.

— Ne devrais-je pas entrer dans le jeu ?

— J'allais vous le suggérer, répondit Shanta, mais je craignais seulement que ce ne fût au-dessous de votre dignité.

— Vous pouvez prendre ma place, dit Vijaya. Je dois aller m'occuper de notre déjeuner.

Portant encore le perroquet, il disparut par la porte qui conduisait à la cuisine. Will avança son siège et, se penchant en avant, se mit à caresser le corps minuscule de l'enfant.

— Ça, c'est un autre homme, murmura Shanta. Un homme bon, petit. Un homme bon.

— Comme j'aimerais que ce fût vrai ! dit-il avec un petit rire triste.

— Ici, et maintenant, c'est vrai.

Puis s'inclinant à nouveau vers l'enfant :

— C'est un homme bon, répéta-t-elle. Un homme bon, bon.

Il contempla le visage serein, éclairé d'un sourire énigmatique, il sentit la douceur et la chaleur du petit corps de l'enfant contre le bout de ses doigts. Bon, bon, bon... Lui aussi aurait dû connaître cette douceur – si seulement sa vie avait été totalement différente de ce qu'en fait, en fait absurde et écœurant, elle était. Ne jamais prendre Oui pour une réponse, même si, comme maintenant, Oui était l'évidence même... Il promena un regard délibérément accordé à la nouvelle échelle des valeurs, et vit la caricature d'un retable de Memling.

« Madone à l'Enfant, Chien, Pavlov et Rencontre fortuite. » Et soudain il eut conscience, intérieurement, de ce qu'il pouvait presque comprendre pourquoi M. Bahu détestait tellement ces gens. Pourquoi il était tellement acharné – et bien entendu, au nom de Dieu, était-il besoin de le dire ? – à leur destruction.

— Bon, continuait de murmurer Shanta à son bébé, bon, bon, bon.

Trop bons, c'était là leur crime. Ce n'était tout simplement pas permis. Et

pourtant comme c'était précieux ! Et comme Will souhaitait passionnément pouvoir participer au phénomène ! Pure sentimentalité ! songea-t-il en lui-même. Puis, tout haut, il reprit ironiquement en écho :

— Bon, bon, bon. Mais que se passe-t-il lorsque l'enfant grandit et découvre qu'une foule de choses et de gens sont totalement mauvais, mauvais, mauvais ?

— La bonté suscite la bonté.

— Venant des bons – oui. Non pas des cupides, des passionnés de puissance, non pas des frustrés ni des aigris. Pour ceux-là, la bonté n'est que faiblesse, qu'une invitation à exploiter, à tyranniser, à se venger impunément.

— Mais on doit courir le risque, on doit bien commencer. Et heureusement personne n'est immortel. Les gens dont le conditionnement a fait des escrocs, des tyrans et des amers seront tous morts d'ici quelques années. Morts, et remplacés par des hommes et des femmes élevés dans la nouvelle voie. Cela s'est produit chez nous ; cela peut se produire chez vous.

— Cela peut se produire, approuva-t-il. Mais, dans le contexte de la bombe H, du nationalisme et de cinquante millions d'êtres naissant chaque année, il est quasi certain que cela ne se produira pas.

— Vous ne pouvez rien affirmer avant d'avoir essayé.

— Nous n'essaierons pas, aussi longtemps que le monde demeurera dans son état actuel. Et il est bien évident qu'il demeurera dans son état actuel tant que nous n'essaierons pas. Essaierons et, bien plus, réussirons au moins aussi bien que vous avez réussi. Ce qui me ramène à ma première question. Qu'arrive-t-il lorsque les bons, bons, bons découvrent que, même à Pala, il existe une foule de mauvais, mauvais, mauvais ? Est-ce que les enfants n'éprouvent pas un choc assez désagréable ?

— Nous tentons de les vacciner contre de tels chocs.

— Comment ? En leur faisant des choses désagréables alors qu'ils sont encore jeunes ?

— Pas désagréables. Disons plutôt réelles. Nous leur apprenons l'amour et la confiance, mais nous les exposons à la réalité, la réalité sous tous ses

aspects. Puis nous leur donnons des responsabilités. Nous leur faisons comprendre que Pala n'est pas l'Éden ni le pays de cocagne. C'est un joli endroit parfait. Mais il ne demeurera joli que si chacun travaille et se conduit décemment. Tandis que les faits de la vie sont les faits de la vie. Même ici.

— Que faut-il penser des faits de la vie tels que ces serpents à vous glacer le sang que j'ai rencontrés à mi-chemin du précipice ? Vous pouvez dire « bon, bon, bon » autant que vous le voudrez, mais les serpents mordront toujours.

— Vous voulez dire, ils peuvent toujours mordre. Mais feront-ils en réalité usage de leur pouvoir ?

— Pourquoi ne le feraient-ils pas ?

— Regardez là-haut, dit Shanta.

Il tourna la tête et vit derrière lui une niche dans le mur. Il s'y trouvait un Bouddha de pierre, de la moitié d'une taille normale, assis sur un piédestal cylindrique curieusement cannelé et surmonté d'une sorte de dais de plomb qui se resserrait derrière lui et descendait pour former une large colonne.

— C'est une petite réplique, poursuivit-elle, du Bouddha qui se trouve à côté de la Station. Vous savez, la grande statue près du bassin aux lotus.

— Un magnifique ouvrage de sculpture, dit-il. Et le sourire vous laisse deviner à quoi doit ressembler la Vision béatifique. Mais quel rapport cela a-t-il avec les serpents ?

— Regardez encore.

Il s'exécuta :

— Je ne vois rien de particulièrement significatif.

— Regardez mieux.

Les secondes passèrent. Puis, dans un sursaut de surprise, il remarqua quelque chose d'étrange et même d'inquiétant. Ce qu'il avait pris pour un piédestal cylindrique bizarrement décoré se révélait être un immense serpent enroulé. Et ce dais rétréci à la base, sur lequel le Bouddha se tenait assis, n'était que le capuchon gonflé d'un cobra géant, dont la tête s'aplatissait au centre de son bord d'attaque.

— Seigneur ! dit-il. Je ne l'avais pas remarqué. Comment peut-on être si peu observateur ?

— Est-ce la première fois que vous voyez le Bouddha dans ce contexte ?

— La première fois. Y a-t-il une légende ?

— Oui. L'une de mes préférées. Vous connaissez l'Arbre Bodhi, bien entendu ?

— Oui, je connais l'Arbre Bodhi.

— Eh bien, ce n'est pas le seul arbre sous lequel Gautama s'assit au moment de son Illumination. Après l'Arbre Bodhi, il s'assit pendant sept jours sous un mûrier, appelé l'Arbre du Chevrier. Après quoi il alla s'installer sous l'Arbre de Muchalinda.

— Qui était Muchalinda ?

— Muchalinda était le Roi des Serpents. Étant dieu, il savait ce qui se passait. Aussi, lorsque Bouddha s'assit sous son arbre, le Roi des Serpents rampa hors de son trou, à des mètres et des mètres de là, pour rendre l'hommage de la Nature à la Sagesse. Alors une grande tempête se mit à souffler de l'ouest. Le divin cobra enroula ses anneaux autour du corps plus que divin de l'homme, recouvrit sa tête au moyen de son capuchon et, pendant les sept jours que dura sa contemplation, protégea le Thathagata du vent et de la pluie. Aujourd'hui encore, il est assis là, avec le cobra au-dessous de lui, le cobra au-dessus de lui, conscient tout à la fois du cobra et de la Lumière claire et de leur identité fondamentale.

— Combien c'est différent, dit Will, de notre vision des serpents !

— Et celle-ci est supposée être celle de Dieu – rappelez-vous la Genèse.

— Je mettrai l'inimitié entre toi et la femme, cita-t-il, entre sa race et la tienne.

— Mais la Sagesse ne met jamais d'inimitié nulle part. Tous ces combats de coqs insensés et absurdes entre l'Homme et la Nature, entre la Nature et Dieu, entre la Chair et l'Esprit !... La Sagesse n'opère pas d'aussi folles séparations.

— Pas plus que la Science.

— La Sagesse emporte la Science dans son mouvement et va plus loin.

— Que faites-vous du Totémisme ? poursuit Will. Que faites-vous des cultes de la fertilité. Eux ne faisaient aucune séparation. Étaient-ils la Sagesse ?

— Bien sûr qu'ils l'étaient – une Sagesse primitive, une Sagesse à l'échelon néolithique. Mais au bout d'un certain temps, les gens commencent à prendre conscience d'eux-mêmes et les anciens Dieux obscurs leur semblent alors méprisables. Aussi le décor change. Alors apparaissent les Dieux de Lumière, apparaissent les Prophètes, apparaissent Pythagore et Zoroastre, apparaissent les Jaïns et les premiers Bouddhistes. De concert, ils annoncent l'Âge des Combats de Coqs Cosmiques – Ormuzd contre Ahriman, Jéhovah contre Satan et Baalim, le Nirvâna opposé au Samsara, l'apparence confrontée à la Réalité idéale de Platon. Et sauf dans l'esprit de quelques Tantriques, Mahayanistes, Taoïstes et Chrétiens hérétiques, le combat de coqs s'est poursuivi pendant près de deux mille ans.

— Après quoi ? interrogea-t-il.

— Après quoi on arrive aux origines de la biologie moderne.

Will se mit à rire :

— Dieu dit : Que Darwin soit ! et il y eut Nietzsche, l'Impérialisme et Adolf Hitler.

— Tout cela, accorda-t-elle. Mais aussi la possibilité d'un nouveau genre de Sagesse pour chacun. Darwin prit le vieux Totémisme et l'éleva au rang de biologie. Les cultes de la fertilité réapparurent en tant que génétique, chez Havelock Ellis. Maintenant, c'est à nous de faire avancer la spirale d'un demi-tour. Le Darwinisme était la vieille Sagesse néolithique transformée en concepts scientifiques. La nouvelle Sagesse consciente – cette espèce de Sagesse prophétiquement entrevue dans les philosophies Zen, Taoïste et Tantrique – est une théorie biologique, réalisée dans la pratique de la vie ; c'est le Darwinisme élevé au rang de la compassion et de la connaissance spirituelle. Vous voyez donc, conclut-elle, qu'il n'y a aucune raison terrestre – et encore moins de raison céleste – pour que Bouddha ou qui que

ce soit, d'ailleurs, ne puisse contempler la Lumière claire telle qu'elle se manifeste dans un serpent !

— Quand bien même le serpent le tuerait ?

— Quand bien même le serpent le tuerait.

— Et quand bien même il serait le symbole phallique le plus ancien et le plus universel ?

Shanta se mit à rire :

— Méditez sous l'Arbre de Muchalinda – c'est le conseil que nous donnons à chaque couple d'amants. Et dans les intervalles entre ces méditations amoureuses, rappelez-vous ce que l'on vous a dit lorsque vous étiez enfants : les serpents sont vos frères ; les serpents ont droit à votre compassion et à votre respect ; les serpents, en un mot, sont bons, bons, bons.

— Les serpents sont aussi venimeux, venimeux, venimeux.

— Mais si vous vous rappelez qu'ils sont tous aussi bons qu'ils sont venimeux, et agissez en conséquence, ils ne feront pas usage de leur venin.

— Qui a dit cela ?

— C'est un fait observable. Les gens qui n'ont pas peur des serpents, ceux qui ne les approchent pas, persuadés qu'un bon serpent est un serpent mort, ont moins de chances de se faire mordre. La semaine prochaine, j'emprunterai à mon voisin son python favori. Pendant quelques jours, je donnerai à Rama son déjeuner et son dîner dans les anneaux du Vieux Serpent.

De l'extérieur de la maison parvint le bruit d'un rire haut perché, puis un tumulte de voix enfantines s'entrecoupant mutuellement en anglais et en palanais. Un instant après, Mary Sarojini, paraissant très grande et très maternelle, comparée à ceux dont elle avait la charge, pénétra dans la pièce, flanquée de deux sosies de quatre ans et suivie du chérubin vigoureux qui l'accompagnait quand Will avait ouvert les yeux pour la première fois à Pala.

— Nous avons trouvé Tara et Arjuna au jardin d'enfants, expliqua Mary Sarojini, tandis que les jumeaux se jetaient sur leur mère.

Portant le bébé sur un bras, et entourant de l'autre les deux petits garçons,

Shanta la remercia d'un sourire.

— C'est très gentil à vous.

C'est Tom Krishna qui répondit :

— Il n'y a pas de quoi.

Il avança, puis, après un instant d'hésitation :

— Je me demandais... commença-t-il.

Il s'interrompit et lança à sa sœur un regard suppliant. Mary Sarojini secoua la tête.

— Que vous demandiez-vous ? questionna Shanta.

— Eh bien, au fait, nous nous demandions tous les deux... si nous pourrions manger avec vous.

— Oh, je vois !

Shanta regarda tour à tour le visage de Tom Krishna, puis celui de Mary Sarojini, puis de nouveau celui de Tom Krishna.

— Allez demander à Vijaya s'il y a assez à manger. C'est lui qui fait la cuisine aujourd'hui.

— D'accord, dit Tom Krishna sans enthousiasme.

Lentement et à regret, il traversa la pièce et entra dans la cuisine. Shanta se tourna vers Mary Sarojini :

— Qu'est-il arrivé ?

— Eh bien, maman lui a dit au moins cinquante fois qu'elle n'aimait pas qu'il apporte des lézards à la maison. Mais ce matin il a recommencé. Si bien qu'elle est très fâchée contre lui.

— Et vous avez décidé qu'il serait préférable de venir déjeuner ici ?

— Si ce n'est pas possible, Shanta, nous essaierons d'aller chez les Rao ou chez les Rajajinnadasas.

— Je suis sûre que ce sera possible, assura Shanta. Je pensais simplement qu'il serait bon pour Tom Krishna d'avoir une petite conversation avec

Vijaya.

— Vous aviez parfaitement raison, répondit gravement Mary Sarojini.

Puis, très pragmatique :

— Tara, Arjuna, appela-t-elle, venez avec moi dans la salle de bains, nous allons faire notre toilette. Ils sont plutôt sales, dit-elle à Shanta, tandis qu'elle les emmenait.

Will attendit qu'ils fussent sortis. Puis il se tourna vers Shanta :

— Je parie que je viens de voir un Club d'Adoption Mutuelle en action.

— Heureusement, répondit Shanta, en action très restreinte. Tom Krishna et Mary Sarojini s'accordent remarquablement bien avec leur mère. Il n'y a là aucun problème personnel. Rien que le problème de la destinée, l'énorme et terrible problème de la mort de Dugald.

— Susila se remariera-t-elle ?

— Je l'espère. Dans l'intérêt de tous. En attendant, il est bon pour les enfants de passer un certain temps avec l'un ou l'autre de leurs parents députés. C'est particulièrement vrai pour Tom Krishna, qui vient d'atteindre l'âge où les petits garçons découvrent leur virilité. Il pleure encore comme un bébé ; mais, l'instant d'après, il se vante, se donne des airs et fait entrer des lézards dans la maison – rien que pour prouver qu'il est un vrai mâle. C'est pour cela que je l'ai envoyé à Vijaya. Vijaya représente tout ce que Tom Krishna aime à imaginer qu'il est. Trois mètres de haut, deux mètres de large, terriblement fort, immensément compétent. Quand il dit à Tom Krishna comment il devrait se conduire, Tom Krishna écoute – comme il n'écouterait jamais ni moi ni sa mère. Or Vijaya dit bien les mêmes choses que nous dirions. Car non seulement il est un vrai mâle, mais encore il possède une part de sensibilité féminine. Ainsi, voyez-vous, Tom Krishna paie les pots cassés. Et maintenant, conclut-elle en baissant les yeux vers le bébé endormi dans ses bras, je dois mettre ce jeune homme au lit et me préparer pour le déjeuner.

Lavés, les cheveux brossés, les jumeaux étaient installés dans leurs chaises hautes. Mary Sarojini les couvait, telle une mère fière mais inquiète. Près du fourneau, Vijaya retirait riz et légumes d'un pot de terre cuite. Tom Krishna, son visage témoignant d'une concentration intense, apportait prudemment chaque bol, à mesure qu'il était empli.

— Voilà ! dit Vijaya.

Le dernier bol rempli à ras bord avait pris le chemin de la table. Il essuya ses mains et prit place.

— Vaudrait mieux expliquer les grâces à notre invité, dit-il à Shanta.

— À Pala, dit Shanta, nous ne disons pas les grâces avant le repas. Nous les disons avec le repas. Ou plutôt nous ne disons pas les grâces : nous les mastiquons.

— Mastiquer ?

— Les grâces sont la première bouchée de chaque plat – mastiquée et remastiquée jusqu'à ce qu'il n'en reste plus rien. Et pendant tout le temps que vous mastiquez, vous faites attention au goût de la nourriture, à sa consistance et à sa température, à la pression de vos dents et à la sensation des muscles de vos mâchoires.

— Et je suppose que, pendant ce temps, vous rendez grâces à l'Illuminé, ou à Shiva, ou à qui que ce soit d'autre ?

Shanta secoua la tête énergiquement :

— Cela distrairait notre attention, et l'attention est le point essentiel. Il faut prêter attention à l'expérience d'une chose donnée, d'une chose réelle. Il ne s'agit pas de se souvenir d'une formule, que vous adressez à quelqu'un dans

votre imagination.

Son regard fit le tour de la table.

— Commençons-nous ?

— Hurrah ! hurlèrent les jumeaux à l'unisson, en s'emparant de leurs cuillères.

Pendant une longue minute ce fut le silence, rompu seulement par les jumeaux, qui n'avaient pas encore appris à manger sans se lécher les lèvres.

— Est-ce qu'on peut avaler, maintenant ? demanda enfin un des petits garçons.

Shanta hocha la tête. Chacun avala. Il y eut un cliquetis de cuillères, et le brouhaha de bouches pleines qui parlaient.

— Eh bien, interrogea Shanta, quel goût avez-vous trouvé à vos grâces ?

— Elles ont un goût qui évoque une longue succession de choses différentes. Ou plutôt une succession de variations sur un thème fondamental de riz, de curcuma, de poivrons rouges, de courgettes et d'herbes que je n'ai pas reconnues. C'est curieux que ce ne soit jamais la même chose. Je ne l'avais jamais remarqué auparavant.

— Et tandis que vous faisiez attention à tout cela, vous étiez momentanément délivré de vos songes, de vos souvenirs, d'anticipations, de notions folles – qui sont tous vos symptômes.

— Ce n'était donc pas mon goût ?

Shanta porta les yeux vers son mari :

— Que dirais-tu, Vijaya ?

— Je dirais que c'est à mi-chemin entre le moi et le non-moi. En goûtant, c'est le non-moi qui accomplit quelque chose pour tout l'organisme. Et en même temps, en goûtant, c'est le moi qui devient conscient de ce qui se passe. Et c'est là le but de nos grâces mastiquées – rendre le moi plus conscient de ce dont est capable le non-moi.

— Très joli, fut le commentaire de Will. Mais quel est le but du but ?

Ce fut Shanta qui répondit :

— Le but du but est qu'en apprenant à prêter davantage attention à un plus grand nombre de non-vous qui vous entourent (par exemple, la nourriture) et à un plus grand nombre de non-vous dans votre propre organisme (par exemple, vos sensations de goût), vous arriviez à prêter une attention plus grande au non-vous au plus profond du conscient, ou mieux encore, poursuivit Shanta, à le faire complètement passer de l'autre côté. Le non-vous profond de votre conscient pourra plus aisément se faire connaître d'un vous qui aura appris à être plus averti de son non-vous sur le plan physiologique.

Elle fut interrompue par le bruit d'une chute, suivi du hurlement d'un des jumeaux.

— Après quoi, poursuivit-elle en essuyant les aliments répandus sur le sol, il faut considérer le problème du moi et du non-moi en fonction de gens qui ont moins d'un mètre de haut. Une récompense de soixante-quatre mille milliards de roupies sera offerte à quiconque apportera une solution à toute épreuve.

Elle essuya les yeux de l'enfant, lui moucha le nez, lui donna un baiser et alla chercher sur le fourneau un nouveau bol de riz.

— Quels devoirs avez-vous pour cet après-midi ? demanda Vijaya lorsque le repas fut terminé.

— Nous devons faire des épouvantails, répondit Tom Krishna d'un air important.

— Dans le champ qui est juste au-dessous de l'école, ajouta Mary Sarojini.

— Alors je vais vous y conduire en voiture, dit Vijaya.

Se tournant vers Will Farnaby, il lui demanda :

— Voulez-vous nous accompagner ?

Will acquiesça.

— Et si c'est permis, dit-il, j'aimerais voir l'école pendant que j'y suis. Peut-être même prendre place dans l'une des classes.

De la véranda, Shanta leur adressa un signe d'adieu. Quelques minutes

plus tard ils arrivaient en vue de la jeep.

— L'école est de l'autre côté du village, expliqua Vijaya en démarrant. Nous devons prendre la déviation. Elle descend d'abord, puis elle grimpe de nouveau.

Ils descendirent à travers des champs en terrasse, de riz, de maïs et de patates douces, puis remontèrent le long d'une ligne de niveau, flanquée à gauche d'un petit étang à poissons boueux et à droite d'un verger d'arbres à pain. Ils montèrent encore à travers d'autres champs, ici verts, là dorés. Enfin, l'école apparut, blanche et spacieuse derrière les ombres hautes des arbres.

— Et tout en bas, dit Mary Sarojini, voilà nos épouvantails.

Will regarda dans la direction qu'elle lui indiquait. Dans le champ le plus proche au-dessous d'eux, le riz jaune était presque prêt pour la moisson. Deux petits garçons vêtus de pagnes roses et une petite fille en jupe bleue tiraient, chacun à son tour, les ficelles qui animaient deux marionnettes, grandeur nature, attachées à deux poteaux à chaque extrémité du champ étroit. Les poupées étaient en bois, admirablement taillées et habillées, non pas avec des haillons, mais avec les draperies les plus splendides. Will les contempla avec étonnement.

— Salomon dans toute sa gloire, s'exclama-t-il, ne fut jamais paré comme l'une d'elles.

Mais Salomon, songea-t-il après réflexion, n'était qu'un roi. Ces superbes épouvantails étaient des êtres d'un ordre supérieur. L'un était un Futur Bouddha, l'autre était une version indienne, délicieusement rutilante, de Dieu le Père ainsi qu'on le voit dans la chapelle Sixtine, se précipitant sur Adam qu'il vient de créer. Chaque fois que la ficelle était tirée, le Futur Bouddha agitait la tête, tendait ses jambes croisées dans la position du lotus, dansait dans l'air un bref fandango puis croisait de nouveau les jambes, immobile, jusqu'à ce qu'une nouvelle secousse de la ficelle vînt déranger ses méditations. Dieu le Père, entre-temps, agitait un bras tendu, en secouant l'index en un avertissement sinistre, ouvrait et refermait sa bouche frangée d'une crinière et roulait une paire d'yeux de verre, qui dardaient des feux comminatoires sur tout oiseau qui osait s'approcher du riz. Pendant tout ce temps, un vent vif agitait ses draperies jaune cru, brodées en brun, blanc et

noir, de tigres et de singes, tandis que la magnifique robe de rayonne rouge et orange du Futur Bouddha se gonflait et claquait autour de lui, en produisant le tintement éolien de douzaines de petites cloches d'argent.

— Tous vos épouvantails sont-ils comme celui-ci ? demanda Will.

— C'était une idée de l'Ancien Rajah, répondit Vijaya. Pour lui, les enfants devaient comprendre que tous les dieux sont fabriqués par l'homme et que c'est nous qui tirons leurs ficelles, leur donnant ainsi le pouvoir de tirer les nôtres.

— Les faire chanter, dit Tom Krishna, les faire frétiler !

Enchanté, il se mit à rire.

Vijaya tendit une main énorme et tapota la tête sombre et bouclée de l'enfant.

— Brave petit bonhomme !

Revenant à Will :

— Guillemets « Les dieux » fermez les guillemets, dit-il en imitant manifestement les manières de l'Ancien Rajah – leur seul grand mérite (outre qu'ils effraient les oiseaux et guillemets « les pêcheurs » fermez les guillemets et, à l'occasion, consolent peut-être les malheureux) consiste en ceci : élevés qu'ils sont sur des poteaux, il faut lever les yeux pour les voir ; or, lorsqu'on lève les yeux, fût-ce vers un dieu, on ne peut manquer de voir le ciel derrière. Mais qu'est-ce que le ciel ? De l'air et de la lumière diffuse ; mais aussi un symbole de ce vide infini et (excusez la métaphore) gravis, hors duquel toutes choses, vivantes et inanimées, les faiseurs de poupées et leurs divines marionnettes, débouchent dans l'univers que nous connaissons – ou plutôt que nous croyons connaître.

Mary Sarojini, qui avait écouté avec attention, hocha la tête :

— Papa avait l'habitude de dire, déclara-t-elle, qu'il était même préférable de regarder les oiseaux là-haut dans le ciel. Les oiseaux ne sont pas des mots, disait-il. Les oiseaux sont réels. Tout aussi réels que le ciel.

Vijaya se gara.

— Amusez-vous bien, lança-t-il.

Les enfants bondirent hors de la voiture.

— Faites-les danser et frétilleur !

En hurlant, Tom Krishna et Mary Sarojini dévalèrent la côte pour rejoindre le petit groupe dans les champs au-dessous de la route.

— Voyons maintenant les aspects plus solennels de l'éducation.

Vijaya engagea la jeep sur la route qui conduisait à l'école.

— Je laisse ici la voiture, et je vais à pied à la Station. Lorsque vous en aurez assez, demandez à quelqu'un de vous conduire à la maison.

Il arrêta le moteur et tendit la clé à Will.

Dans le bureau de l'école, Mme Narayan, la Directrice, bavardait avec un homme aux cheveux blancs, dont le long visage triste ressemblait à la face velue et ridée d'un limier.

— M. Chandra Menon, expliqua Vijaya dès que les présentations furent faites, est notre Sous-Secrétaire à l'Éducation.

— Il nous rend, ajouta la Directrice, l'une de ses visites d'inspection périodiques.

— Et j'approuve fortement ce que je vois, déclara le Sous-Secrétaire en s'inclinant courtoisement dans la direction de Mme Narayan.

Vijaya s'excusa :

— Je dois retourner à mon travail.

— Êtes-vous particulièrement intéressé par l'éducation ? demanda M. Menon à Will.

— Particulièrement ignorant serait plus juste, répondit-il. J'ai tout juste été élevé, jamais éduqué. C'est pourquoi j'aimerais avoir une idée de la chose.

— Eh bien, vous êtes venu au bon endroit. New Rothamsted est l'une de nos meilleures écoles.

— Quel est votre critère d'une bonne école ?

— Le succès.

— En quoi ? Obtenir des diplômes ? Apprendre un métier ? Obéir aux impératifs catégoriques du pays ?

— Tout cela, bien sûr, dit M. Menon. Mais la question fondamentale demeure : à quoi sont destinés les garçons et les filles ?

Will haussa les épaules :

— La réponse dépend du lieu où vous êtes domicilié. Par exemple, à quoi sont destinés les garçons et les filles en Amérique ? Réponse : à la consommation en masse. Et les corollaires de la consommation en masse sont les communications en masse, la publicité en masse, les narcotiques en masse, sous forme de télévision, de tranquillisants, de réflexion positive et de cigarettes. Et maintenant que l'Europe s'est convertie à la production en masse, à quoi sont destinés ses garçons et ses filles ? À la consommation en masse et à tout le reste – exactement comme les garçons et les filles en Amérique. Tandis qu'en Russie la réponse est différente. Les garçons et les filles sont destinés à renforcer la situation nationale. De là tous ces ingénieurs et professeurs de sciences, pour ne rien dire des cinquante divisions prêtes au combat et parfaitement équipées, depuis les tanks jusqu'aux bombes H et aux fusées à longue portée. Et il en est de même en Chine, avec un modèle plus perfectionné encore. À quoi sont destinés les garçons et les filles là-bas ? À devenir de la chair à canon, de la chair à industrie, de la chair à agriculture, de la chair pour construction de routes. Ainsi l'Est est l'Est, et l'Ouest est l'Ouest – pour le moment. Mais les deux peuvent se rencontrer sur l'une ou l'autre voie. L'Ouest pourrait avoir une telle peur de l'Est que, cessant de penser que les garçons et les filles sont destinés à la consommation en masse, il déciderait qu'au contraire ils sont de la chair à canon, faite pour renforcer l'État. Ou bien l'Est subirait une telle pression, de la part des masses guidées par la faim et avides de passer à l'Ouest, qu'il devrait modifier ses vues et déclarer que les garçons et les filles sont réellement destinés à la consommation en masse. Mais cela concerne l'avenir. Quant au présent, les réponses actuelles à votre question s'excluent mutuellement.

— Et les deux réponses, dit M. Menon, sont différentes de la nôtre. À quoi sont destinés les garçons et les filles palanais ? Pas plus à la consommation en masse qu'au renforcement de l'État. L'État doit exister, bien sûr. Et chacun doit y trouver son compte. Cela va sans dire. C'est seulement dans ces

conditions que les garçons et les filles ont la possibilité de découvrir ce à quoi ils sont destinés – et que nous pouvons faire quelque chose pour les y aider.

— Et à quoi, en fait, sont-ils destinés ?

— À se réaliser, à devenir des êtres humains accomplis.

Will hocha la tête :

— Réflexions sur le Pourquoi et le Comment, commentat-il. Devenez ce que vous êtes vraiment.

— L’Ancien Rajah, dit M. Menon, s’intéressait principalement à ce que sont en réalité les gens au-delà de l’individualité. Et nous nous y intéressons évidemment tout autant que lui. Mais notre tâche principale est l’éducation élémentaire, et l’éducation élémentaire doit traiter les individus dans toutes leurs diversités de forme, taille, tempérament, dons et imperfections. Les individus dans leur unité transcendante sont l’affaire d’une éducation supérieure. Elle commence avec l’adolescence et est appliquée simultanément à l’éducation élémentaire avancée.

— Elle commence, je suppose, dit Will, avec la première expérience du remède moksha.

— On vous a donc parlé du remède moksha ?

— Je l’ai même vu agir.

— Le Dr Robert, expliqua la Directrice, lui a fait voir hier une initiation.

— Laquelle, ajouta Will, m’a profondément impressionné. Quand je songe à mon instruction religieuse !...

La phrase inachevée était éloquente.

— Je disais donc, poursuivit M. Menon, que les adolescents reçoivent simultanément les deux types d’éducation. On les aide à expérimenter leur unité transcendante au milieu de tous les autres êtres sensibles, et on leur apprend en même temps, dans les classes de psychologie et de physiologie, que chacun possède sa propre originalité constitutionnelle, que chaque être est différent de tous les autres.

— Lorsque j’allais en classe, dit Will, les pédagogues faisaient de leur

mieux pour faire disparaître ces différences, ou tout au moins pour les couvrir du voile de l'idéal fin-de-l'époque-victorienne – l'idéal de l'érudit, gentilhomme anglican et jouant au football. Mais maintenant, dites-moi ce que vous faites de ce qui en chacun est différent de tous les autres.

— Nous commençons, répondit M. Menon, par évaluer les différences. Qui est ou qu'est précisément, anatomiquement, biochimiquement et psychologiquement, tel enfant ? Dans la hiérarchie organique, qu'est-ce qui domine – son ventre, ses muscles ou son système nerveux ? À quelle distance se trouve-t-il de ces trois pôles extrêmes ? Quelle harmonie ou quelle discordance ressort du mélange des éléments physiques et mentaux qui le composent ? Quelle est l'ampleur de son désir inné de dominer, ou d'être sociable, ou de se retrancher dans son monde intérieur ? Et comment procède-t-il dans la pensée, dans la perception ou dans la mémoire ? Est-il un imaginaire ou un non-imaginaire ? Son esprit fonctionne-t-il avec des images ou avec des mots, ou bien avec les deux à la fois ; ou ni l'un ni l'autre ? Dans quelle mesure sa faculté à mentir s'exteriorise-t-elle ? Voit-il le monde comme Wordsworth et Traherne le voyaient quand ils étaient enfants ? Et, dans ce cas, comment empêcher l'éclat et la fraîcheur de se faner dans la lumière de chaque jour ? Ou, en termes plus généraux, comment pouvons-nous éduquer ces enfants au niveau du concept sans détruire leur aptitude à l'expérience intense et non verbale ? Comment pouvons-nous concilier l'analyse et la vision ?... Il y a des douzaines d'autres questions qui doivent être posées et résolues. Par exemple, cet enfant absorbe-t-il toutes les vitamines de sa nourriture, ou est-il sujet à quelque déficience chronique qui, si elle n'est pas identifiée et traitée, amoindrirait sa vitalité, assombrirait son humeur, le rendrait sensible à la laideur et à l'ennui, et lui donnerait des idées folles et méchantes ? Et le glucose de son sang ? Et son souffle ? Quelles sont son attitude et la manière dont il utilise son organisme lorsqu'il travaille, qu'il joue, qu'il étudie ? Et puis il y a toutes les questions liées aux dons particuliers. Montre-t-il les signes d'un talent pour la musique, pour les mathématiques, pour le maniement des mots, pour l'observation précise et la pensée logique et imaginative, en fonction de ce qu'il observe ? Enfin à quel point sera-t-il influençable en grandissant ? Tous les enfants sont de bons sujets hypnotiques – si bons que quatre sur cinq peuvent être amenés au somnambulisme. Chez les adultes, la proportion est renversée. Quatre sur

cinq ne peuvent jamais être amenés au somnambulisme. Sur cent enfants, quels sont les vingt qui, une fois adultes, seront influençables et au bord du somnambulisme ?

— Pouvez-vous les reconnaître par avance ? demanda Will. À quel signe ?

— Nous pouvons les reconnaître, répondit M. Menon. Et il est très important qu'ils soient reconnus. Particulièrement dans votre partie du monde. Politiquement parlant, les vingt pour cent qui peuvent être facilement hypnotisés sont l'élément le plus dangereux de vos sociétés.

— Dangereux ?

— Ces individus sont en effet les victimes prédestinées des propagandistes. Dans une démocratie démodée et pré-scientifique, n'importe quel orateur disposant d'une bonne organisation peut transformer ces vingt pour cent de somnambules en puissance en une armée de fanatiques, dévoués à la plus grande gloire et au plus grand pouvoir de leur hypnotiseur. Et sous une dictature, ces mêmes somnambules en puissance peuvent être amenés à une mystique implicite et mobilisés comme le noyau vigoureux du parti omnipotent. Vous voyez donc qu'il est très important pour toute société qui tient à la liberté de pouvoir détecter les futurs somnambules lorsqu'ils sont jeunes. Une fois qu'ils ont été détectés, on peut les hypnotiser et les entraîner systématiquement à ne pas se laisser hypnotiser par les ennemis de la liberté. Simultanément, bien entendu, il serait opportun de réorganiser vos dispositions sociales, de façon à rendre difficile ou même impossible la présence ou toute influence des ennemis de la liberté.

— Ce qui est l'état de choses, je présume, à Pala ?

— Précisément, dit M. Menon. Et c'est pourquoi nos somnambules en puissance ne constituent pas un danger.

— Alors pourquoi vous fatiguer à les détecter à l'avance ?

— Parce que, s'il est utilisé convenablement, leur don peut être précieux.

— Pour le contrôle de la destinée ? demanda Will, en songeant aux cygnes thérapeutiques et à toutes les choses que Susila avait dites sur l'utilisation de nos propres boutons.

Le Sous-Secrétaire secoua la tête :

— Le Contrôle de la Destinée n'exige rien de plus qu'une transe légère. Pratiquement tout le monde en est capable. Les somnambules en puissance sont les vingt pour cent qui peuvent atteindre une transe très profonde. Et c'est dans la transe très profonde – et seulement dans ce type de transe – que l'on peut apprendre à décomposer le temps.

— Pouvez-vous décomposer le temps ?

M. Menon secoua la tête :

— Hélas ! Je n'ai jamais pu atteindre à la profondeur nécessaire. Tout ce que je sais, je l'ai appris de la manière longue et lente. Mme Narayan a eu plus de chance. Faisant partie des vingt pour cent de privilégiés, elle a pu emprunter toutes sortes de raccourcis pédagogiques qui demeurent totalement inaccessibles à la plupart d'entre nous.

— Quel genre de raccourcis ? demanda Will, se tournant vers la Directrice.

— Des raccourcis pour apprendre par cœur, répondit-elle. Des raccourcis pour calculer, pour penser, pour résoudre des problèmes. On commence par apprendre comment vivre vingt secondes comme si c'était dix minutes ; une minute comme si c'était une demi-heure. Dans une transe profonde, c'est vraiment très facile. Vous écoutez les suggestions du professeur et vous restez là tranquillement assis, pendant un très long moment. Deux bonnes heures – vous seriez prêt à en jurer. Quand on vous fait revenir à vous, vous consultez votre montre. Votre expérience de deux heures s'est réduite à quatre minutes d'horloge, exactement.

— Comment ?

— Personne ne sait comment, dit M. Menon. Mais les anecdotes au sujet d'hommes qui se noient et voient toute leur vie défiler devant eux en quelques secondes sont vraies en substance. L'esprit et le système nerveux – ou plutôt certains esprits et certains systèmes nerveux – sont parfois capables de ce curieux exploit ; c'est là tout ce que l'on sait. Nous avons découvert le fait il y a environ soixante ans, et nous l'exploitons depuis lors. Nous l'exploitons, entre autres choses, à des fins pédagogiques.

— Par exemple, reprit Mme Narayan, voici un problème de

mathématiques. Dans votre état normal, il vous faudrait presque une demi-heure pour le résoudre. Mais voyez : vous décomposez le temps de telle sorte qu'une minute est subjectivement l'équivalent de trente minutes. Vous vous mettez alors à votre problème. Trente minutes subjectives plus tard, il est résolu. Mais trente minutes subjectives représentent une minute d'horloge. Sans la moindre sensation de hâte ou d'effort, vous avez travaillé aussi vite que l'un de ces extraordinaires calculateurs qui se révèlent de temps à autre. De futurs génies, tels Ampère et Gauss, ou de futurs idiots, tel Dase – mais tous, par quelque incompréhensible tour de décomposition du temps, capables de réaliser un difficile travail d'une heure en deux minutes, parfois en quelques secondes. Je ne suis que moyennement studieuse, mais je puis entrer dans une transe profonde, ce qui signifie que l'on a pu m'apprendre à réduire mon temps à un trentième de sa durée normale. Résultat : je fus en mesure de couvrir un champ intellectuel bien plus vaste que si j'avais dû faire toutes mes études de la manière ordinaire. Vous pouvez imaginer ce qui se passe lorsqu'un être doué d'un Q.I. prodigieux est en même temps capable de décomposer le temps ! Les résultats sont fantastiques.

— Malheureusement, dit M. Menon, le cas n'est pas très répandu. Au cours des deux dernières générations, nous avons eu exactement deux décomposeurs de temps vraiment géniaux, et seulement cinq ou six éliminés. Mais ce que Pala doit à ce petit nombre est inestimable. Il n'est pas étonnant que nous surveillions attentivement les somnambules en puissance !

— Donc, vous vous posez de nombreuses questions minutieuses, concernant vos jeunes élèves, conclut Will après un bref silence. Que faites-vous, lorsque vous avez trouvé les réponses ?

— Nous commençons à les éduquer en conséquence, dit M. Menon. Par exemple, nous posons des questions concernant le physique et le tempérament de chaque enfant. Lorsque nous détenons les réponses, nous trions les enfants les plus timides, les plus crispés, les hypernerveux et les introvertis, et nous les réunissons dans un seul groupe. Puis, peu à peu, le groupe est élargi. D'abord sont introduits quelques enfants possédant une tendance aveugle à la sociabilité. Puis un ou deux petits hommes-muscles et femmes-muscles – des enfants possédant une tendance à l'agressivité et à l'amour du pouvoir. Nous avons trouvé que c'était la meilleure façon

d'amener des petits garçons et filles appartenant aux trois pôles extrêmes à se comprendre et à se tolérer mutuellement. Après quelques mois d'un mélange soigneusement contrôlé, ils sont prêts à admettre que les gens qui ont une complexion héréditaire d'une espèce différente ont tout autant qu'eux le droit d'exister.

— Et le principe, ajouta Mme Narayan, est explicitement enseigné et progressivement appliqué. Dans les petites classes, nous concevons l'enseignement en termes d'analogie avec des animaux familiers. Les chats aiment à être seuls. Les moutons aiment à se rassembler. Les martres sont féroces et ne peuvent être apprivoisées. Les cochons d'Inde sont doux et aimables. Êtes-vous une personne-chat ou une personne-mouton, une personne-cochon d'Inde ou une personne-martre ? Si l'on parle ainsi en paraboles animales, même un tout petit enfant peut comprendre le fait de la diversité humaine et la nécessité de la patience et d'une indulgence mutuelles.

— Plus tard, dit M. Menon, quand ils sont en mesure de lire le Gita, nous leur parlons du lien entre la complexion et la religion. Les personnes-moutons et les personnes-cochons-d'Inde aiment les cérémonies rituelles et publiques et l'émotion revivifiante ; l'inclination de leur tempérament peut être dirigée vers la Voie de la Connaissance de Soi. Les personnes-martres aiment à faire des choses, et le problème consiste dans la manière de transformer leur agressivité maîtresse en Voie de l'Action désintéressée.

— Et la Voie de l'Action Désintéressée est ce que j'ai contemplé hier, dit Will. Le chemin qui passe par la coupe du bois et l'alpinisme, n'est-ce pas ?

— La coupe du bois et l'alpinisme, dit M. Menon, sont des cas spéciaux. Généralisons, et disons que toutes les Voies passent par la réorientation de l'énergie.

— Qu'est-ce que cela ?

— Le principe en est très simple. Vous prenez l'énergie engendrée par la crainte, ou par l'envie, ou par un excès de noradrénaline, ou encore par une impulsion intérieure qui se trouve, à ce moment, être déplacée. Vous prenez cette énergie et, au lieu de l'utiliser en faisant quelque chose de désagréable à autrui, au lieu de la réprimer et de faire ainsi quelque chose de désagréable à vous-même, vous la dirigez sciemment dans un sens où elle peut faire

quelque chose d'utile ou, sinon, au moins d'inoffensif.

— Voici un cas simple, dit la Directrice. Un enfant en colère ou frustré fait preuve d'une énergie suffisante pour éclater en sanglots, pour proférer de méchantes paroles, ou pour se battre. Si l'énergie engendrée est suffisante pour l'une de ces manifestations, elle est suffisante aussi pour courir, ou pour danser, plus que suffisante pour faire cinq aspirations profondes. Je vous montrerai plus tard quelques danses. Pour l'instant, bornons-nous à la respiration. Toute personne irritée qui prend cinq aspirations profondes libère une tension énorme et fait ainsi en sorte qu'il lui soit plus facile de se conduire rationnellement. Nous enseignons donc à nos enfants toutes les sortes de jeux respiratoires, qu'ils accompliront lorsqu'ils sont en colère ou bouleversés. Certains de ces jeux sont compétitifs. Lequel de deux adversaires peut inspirer le plus profondément et dire « OM » en expirant pendant le plus de temps ? C'est un duel qui se termine, presque à coup sûr, par une réconciliation. Mais il existe naturellement de nombreuses occasions où les compétitions respiratoires sont hors de question. Nous avons donc un petit jeu auquel peut s'adonner un enfant exaspéré, isolément, et qui est fondé sur le folklore local. Tous les enfants palanais ont été élevés dans le récit de légendes bouddhistes, et la plupart de ces contes pieux parlent de la vision d'un être céleste reçue par quelqu'un. Un Bodhisattva, par exemple, dans une explosion de lumières, de bijoux et d'arcs-en-ciel. Et la vision glorieuse est toujours accompagnée d'une olfaction tout aussi glorieuse. Les feux d'artifice sont accompagnés d'un parfum indiciblement délicieux. Eh bien, nous prenons ces fantaisies traditionnelles – qui ont toutes leur source, est-il besoin de le dire, dans des expériences visionnaires réelles, provoquées soit par le jeûne, soit par une privation sensorielle, soit par les champignons – et nous les mettons en œuvre. Les sentiments violents, disons-nous aux enfants, ressemblent aux tremblements de terre. Ils nous secouent si fort que des lézardes apparaissent dans le mur qui sépare nos êtres intimes de la Nature universelle, participante de Bouddha. Vous vous irritez, quelque chose à l'intérieur de vous-même craque et, de la lézarde, s'échappe une bouffée de l'odeur céleste de l'illumination. Pareille aux magnolias, pareille aux corossols, pareille aux gardénias – mais infiniment plus merveilleuse. Aussi ne manquez pas ce don du ciel que vous avez accidentellement provoqué. Il est là chaque fois que vous vous irritez. Inspirez-le, aspirez-le, remplissez-en

vos poumons. Encore et encore !

— Et ils le font vraiment ?

— Après quelques semaines d'enseignement, la plupart le font très naturellement. Et, qui plus est, nombreux sont ceux qui sentent réellement ce parfum. La vieille interdiction « Tu ne feras pas » a été traduite par ces mots nouveaux, expressifs et encourageants, « Tu feras ». L'énergie potentiellement malfaisante a été réorientée dans un sens où elle devient non seulement inoffensive, mais où elle peut vraiment produire quelque chose de bon. Cependant que nous prodiguons bien entendu aux enfants une formation systématique et soigneusement dosée, dans la perception et le bon usage de la langue. On leur enseigne à faire attention à ce qu'ils voient et entendent, et on leur demande en même temps d'observer comment leurs sentiments et leurs désirs affectent la façon dont ils ressentent le monde extérieur, et comment leurs habitudes de langage affectent, non seulement leurs sentiments et leurs désirs, mais aussi jusqu'à leurs sensations. Ce que mes oreilles et mes yeux perçoivent est une chose ; ce que les mots que j'emploie, la disposition où je suis et les objectifs que je vise me permettant de percevoir, de comprendre et de faire, en est une autre très différente. Vous voyez donc que tout cela est réuni dans un même procédé d'éducation. Ce que nous donnons aux enfants, c'est, simultanément, une formation dans la perception et l'imagination, une formation dans l'éthique pratique et la religion pratique, une formation dans l'usage convenable du langage, et une formation dans la connaissance de soi. En un mot, une formation de l'esprit-corps total sous tous ses aspects.

— Quelle est l'influence, demanda Will, de cette minutieuse formation de l'esprit-corps sur l'éducation conventionnelle ? Aide-t-elle l'enfant à manier les chiffres, à écrire et à apprendre la grammaire, ou à comprendre la physique élémentaire ?

— Elle l'aide beaucoup, dit M. Menon. Un esprit-corps formé apprend bien plus vite et bien mieux que celui qui n'est pas formé. Il est également plus capable de lier les faits aux idées, et à son propre rythme de vie.

À l'improviste – car ce long visage mélancolique donnait l'impression d'être incompatible avec toute expression de gaieté, au delà d'un sourire plutôt fatigué – il éclata d'un long rire retentissant.

— Qu'y a-t-il de si comique ?

— Je pense à deux personnes que j'ai rencontrées la dernière fois que je suis allé en Angleterre, à Cambridge. L'un était un physicien atomique, l'autre un philosophe. Tous deux extrêmement éminents. Mais l'un possédait, hors de son laboratoire, un âge mental d'environ onze ans, et l'autre était un mangeur invétéré, auquel se posait un problème de poids, qu'il refusait de considérer. Deux exemples extrêmes de ce qui arrive lorsque vous prenez un garçon intelligent, lui donnez quinze années d'une éducation conventionnelle des plus intenses, et négligez totalement de faire quelque chose pour l'esprit-corps qui assume la tâche d'apprendre et de vivre.

— Tandis que votre système, je suppose, ne produit pas un tel genre de monstre académique ?

— Avant d'aller en Europe, je n'avais jamais rien vu de semblable. Ils sont grotesques, ajouta-t-il. Mais, bonté divine, tellement pathétiques ! Et, les pauvres, si curieusement répugnants !...

— Être pathétiquement et curieusement répugnants, voilà le tribut que nous payons à la spécialisation.

— À la spécialisation, convint M. Menon, mais non pas dans le sens où vous autres utilisez ordinairement ce mot. La spécialisation dans ce sens est nécessaire et inévitable. Sans spécialisation, pas de civilisation. Et si l'on formait l'esprit-corps total en même temps que l'on apprend à l'intellect l'usage des symboles, ce genre de spécialisation nécessaire ne serait pas si malfaisant. Mais vous autres ne formez pas l'esprit-corps. Votre remède contre une spécialisation bien trop scientifique consiste à prodiguer quelques cours d'humanités supplémentaires. Excellent ! Toute éducation devrait comprendre des cours d'humanités. Mais ne vous laissez pas duper par le mot. Par elles-mêmes, les humanités n'humanisent pas. Elles ne sont qu'une forme de spécialisation à l'échelon symbolique. Lire Platon ou suivre une conférence sur T. S. Eliot ne forme pas l'être humain entier ; comme les cours de physique ou de chimie, cela ne fait que former le manipulateur de symboles, et laisse le reste de l'esprit-corps dans son état premier d'ignorance et d'incapacité. De là toutes ces créatures pathétiques et répugnantes qui m'ont tant étonné lors de mon premier voyage à l'étranger.

— Et l'éducation conventionnelle ? demanda Will. Et l'information indispensable, et toutes les astuces intellectuelles, si nécessaires ? En faites-vous l'objet d'un enseignement pareil au nôtre ?

— D'un enseignement pareil à celui que vous adopterez sans doute dans dix ou quinze ans. Prenez les mathématiques, par exemple. Historiquement, les mathématiques eurent pour premier objet de résoudre des problèmes pratiques. Elles furent élevées au rang de métaphysique, et enfin se traduisirent en termes de structure et de transformations logiques. Dans nos écoles, nous renversons le processus historique. Nous commençons par la structure et la logique ; puis, sautant la métaphysique, nous passons des principes généraux aux applications particulières.

— Et les enfants comprennent ?

— Infiniment mieux qu'ils ne comprennent quand on commence par les aspects utilitaires. À partir de cinq ans, tout enfant intelligent peut apprendre pratiquement n'importe quoi, à condition que vous lui présentiez la chose d'une manière convenable. La logique et la structure sous forme de jeux et de devinettes. Les enfants jouent et, avec une rapidité incroyable, ils saisissent le sujet du jeu. Après quoi vous pouvez passer aux applications pratiques. Instruits de cette manière, la plupart des enfants peuvent apprendre au moins trois fois plus, quatre fois mieux, en deux fois moins de temps. Considérons encore un autre domaine où l'on peut utiliser les jeux pour faire comprendre les principes de base. Toute pensée scientifique est fonction de la probabilité. Les vieilles vérités éternelles ne sont qu'un degré élevé de vraisemblance ; les lois immuables de la nature ne sont que des moyennes statistiques. Comment faire pénétrer ces notions profondément obscures dans les têtes d'enfants ? En jouant à la roulette avec eux, en jouant à pile ou face, et en tirant au sort. En leur enseignant toutes sortes de jeux avec des cartes, des tapis verts et des dés.

— Le jeu évolutionnaire des Serpents et des Échelles est le plus populaire parmi les tout petits, dit Mme Narayan. Un autre grand favori est le jeu des 7 Familles mendéliennes.

— Plus tard, ajouta M. Menon, nous les initions à un jeu un peu plus compliqué, qui se joue à quatre avec un jeu de soixante cartes spécialement

dessinées, divisées en trois suites. Bridge psychologique, c'est ainsi que nous le nommons. La chance dirige votre main, mais la manière dont vous jouez est une question d'adresse, de bluff et de coopération avec votre partenaire.

— Psychologie, Mendélisme, Évolution : votre éducation semble éminemment biologique, dit Will.

— Elle l'est, approuva M. Menon. Nous mettons l'accent non sur la physique et la chimie, mais sur les sciences de la vie.

— Est-ce une question de principe ?

— Pas entièrement. C'est aussi une question de convenance et de nécessité économique. Nous ne possédons pas l'argent nécessaire à de vastes recherches de physique et de chimie, et nous n'avons en réalité aucun besoin pratique d'un tel genre de recherches – aucune industrie lourde à rendre plus compétitive, aucun armement à rendre plus diabolique, pas le moindre désir de mettre le pied sur la Lune. Rien que la modeste ambition de vivre comme des êtres pleinement humains, en harmonie avec toute autre vie sur cette île, à cette latitude, sur cette planète. Nous pouvons prendre les résultats de vos recherches en physique et en chimie et les appliquer, si nous le désirons et si nous en avons les moyens, à nos propres objectifs. Cependant que nous nous concentrerons sur la recherche qui nous réserve un plus grand bien – la science de la vie et de l'esprit. Si les politiciens des pays nouvellement indépendants possédaient un peu de bon sens, ajouta-t-il, ils agiraient de même. Mais ils veulent faire de l'esbroufe ; ils veulent avoir des armées, ils veulent rivaliser avec les maniaques de télévision motorisés d'Amérique et d'Europe. Vous autres, poursuivit-il, n'avez pas le choix. Vous êtes irrémédiablement voués à la physique et à la chimie appliquées, avec toutes leurs conséquences inquiétantes, militaires, politiques et sociales. Mais les pays sous-développés n'y sont pas voués. Ils n'ont pas à suivre votre exemple. Ils sont encore libres d'emprunter le chemin que nous avons choisi – le chemin de la biologie appliquée, le chemin du contrôle des naissances, le chemin qui mène au bonheur venu de l'extérieur, par la santé, par la conscience, par un changement d'attitude à l'égard du monde ; non pas à l'égard du mirage de bonheur venu de l'intérieur, par les jouets et les pilules et les distractions incessantes. Les pays sous-développés peuvent encore choisir notre chemin ; mais ils ne le veulent pas, ils veulent vous ressembler

en tous points. Que Dieu leur vienne en aide ! Et comme il ne leur est pas possible de faire ce que vous avez fait – en tout cas, pas dans le délai qu'ils ont eux-même fixé –, ils sont d'avance voués à la frustration et aux déboires, prédestinés à l'effondrement social et à l'anarchie, puis à l'asservissement par des tyrans. C'est une tragédie parfaitement prévisible, et ils y courent les yeux ouverts.

— Nous n'y pouvons rien, dit la Directrice.

— Nous n'y pouvons rien, reprit M. Menon, sauf continuer de faire ce que nous faisons, en espérant contre tout espoir que l'exemple d'une nation qui a trouvé un moyen d'être humainement heureuse pourra être suivi. Il y a bien peu de chances à cela ; mais cela peut tout de même arriver.

— À moins que le Grand Rendang n'arrive le premier.

— À moins que le Grand Rendang n'arrive le premier, convint gravement M. Menon. En attendant nous devons poursuivre notre tâche qui est l'éducation. Y a-t-il autre chose que vous aimeriez savoir, monsieur Farnaby ?

— Une multitude de choses, dit Will. Par exemple, en quelle classe commencez-vous à prodiguer votre enseignement scientifique ?

— Nous commençons en même temps que nous enseignons la multiplication et la division. Les premières leçons portent sur l'écologie.

— L'écologie ? N'est-ce pas un brin compliqué ?

— C'est précisément pour ce motif que nous commençons par là. Ne jamais donner aux enfants l'occasion d'imaginer que les choses existent isolément. Laisser clairement entendre dès le début que toute vie est relation. Leur montrer ces relations dans les bois, dans les champs, dans les étangs et les courants, dans le village et la campagne qui l'entoure. Et bien insister.

— Laissez-moi ajouter, dit la Directrice, que nous enseignons toujours la science de la relation conjointement avec l'éthique de la relation. Équilibre, coopération, mesure – c'est la loi de la nature ; et, transporté hors du concret dans la morale, cela devrait être la loi chez les humains. Ainsi que je le disais tout à l'heure, les enfants comprennent très facilement une idée lorsqu'elle leur est présentée sous la forme d'une parabole sur les animaux. Nous leur

donnons une version moderne des fables d'Ésope. Non plus les vieilles fictions anthropomorphiques, mais de vraies fables écologiques avec une morale imbriquée, cosmique. Une autre parabole instructive pour les enfants est l'histoire de l'érosion. Nous n'avons ici aucun bon exemple d'érosion ; nous leur montrons donc des photographies de ce qui est arrivé à Rendang, aux Indes et en Chine, en Grèce et en Orient, en Afrique et en Amérique – autant de lieux où des êtres cupides et stupides ont essayé de prendre sans donner, d'exploiter sans amour et sans compréhension. Traitez convenablement la Nature, et la Nature vous traitera convenablement. Abîmez ou détruisez la Nature, et la Nature ne tardera pas à vous détruire. Sur une Boule de Poussière, « Faites ce que vous voudriez que l'on vous fît » est l'évidence même – vérité bien plus aisée à reconnaître et à comprendre pour un enfant que dans une famille ou dans un village victimes de l'érosion. Les blessures psychologiques ne se transmettent pas – et, n'importe comment, les enfants en savent peu sur leurs aînés. Et comme ils n'ont aucune mesure de comparaison, ils ont tendance à considérer comme naturelles les pires situations, comme si elles faisaient partie de la nature des choses. Tandis que la différence entre dix acres de prairie et dix acres de ravin et de sables mouvants est manifeste. Le sable et le ravin sont des paraboles. En face d'elles, il est facile à l'enfant de constater la nécessité d'une conservation, puis de passer de la conservation à la morale – il lui est facile de passer de la Règle d'Or des plantes, des animaux et de la terre qui les porte, à la Règle d'Or des êtres humains. Et là réside un autre point important. La morale découverte par un enfant à travers les réalités de l'écologie et les paraboles de l'érosion est une éthique universelle. Il n'y a pas de Peuple élu dans la nature, pas de Terre Sainte, pas de Révélations historiques uniques. La morale de la conservation ne sert d'excuse à personne pour se sentir supérieur, ou pour réclamer des privilèges particuliers. « Faites ce que vous voudriez que l'on vous fît » s'applique à nos rapports avec toutes espèces de vie, partout dans le monde. Nous ne pourrions vivre sur cette planète qu'aussi longtemps que nous traiterons toute la nature avec compassion et intelligence. L'écologie élémentaire conduit directement au Bouddhisme élémentaire.

— Il y a quelques semaines, dit Will après un instant de silence, je lisais dans le livre de Thorwald ce qui est arrivé en Allemagne de l'Est entre

janvier et mai 1945. L'un de vous l'a-t-il lu ?

Ils secouèrent la tête.

— Alors ne lisez pas ce livre, conseilla Will. J'étais à Dresde cinq mois après le bombardement de février. Entre cinquante et soixante mille civils – pour la plupart des réfugiés fuyant des Russes – brûlés vifs en une seule nuit. Et tout cela parce que le petit Adolf ne savait rien de l'écologie, n'avait jamais appris les premiers principes de la conservation !

Il sourit, de son féroce sourire d'écorché.

— On en rit parce que c'est trop horrible pour que l'on puisse en parler sérieusement.

M. Menon se leva et ramassa sa serviette :

— Je dois partir.

Il serra la main de Will. Ç'avait été un plaisir, et il espérait que M. Farnaby ferait un agréable séjour à Pala. S'il désirait en savoir davantage sur l'éducation palanaise, il n'avait qu'à s'adresser à Mme Narayan. Personne n'était plus qualifié qu'elle pour servir de guide et de professeur.

— Désirez-vous visiter quelques-unes de nos classes ? demanda Mme Narayan, lorsque le Sous-Secrétaire fut parti.

Will la suivit le long d'un couloir.

— Mathématiques, dit la Directrice en ouvrant une porte. C'est la classe de Cinquième supérieure. Dirigée par Mme Anand.

Le professeur aux cheveux blancs adressa à Will un sourire de bienvenue et murmura :

— Nous sommes plongés, comme vous le voyez, dans un problème.

Il regarda autour de lui. Assis à leurs tables, une vingtaine de garçons et de filles fronçaient les sourcils, dans un silence concentré, rompu par le grincement des plumes sur les cahiers. Les têtes penchées étaient lisses et noires. Au-dessus des shorts blancs ou kaki, au-dessus des longues jupes aux couleurs gaies, les corps dorés luisaient dans la chaleur. Corps de garçons aux côtes saillantes, corps de filles, plus épanouis, plus doux, renflés par de petits

seins fermes, hauts et élégants, comme ceux des nymphes roroco. Et tous prenaient cela tout à fait naturellement. « Quel soulagement, songeait Will, de se trouver dans un lieu où la Chute est une doctrine mensongère ! »

Pendant ce temps, Mme Anand expliquait – sotto voce pour ne pas déranger ceux qui élaboraient une solution – qu'elle divisait toujours ses classes en deux groupes. Le groupe des imaginatifs, qui pensaient en termes géométriques comme les anciens Grecs, et le groupe des non-imaginatifs, qui préféraient l'algèbre et les abstractions non figurées. Quoi qu'il lui en coûtât, Will détacha son attention du bel univers non déchu des jeunes corps et se résigna à prendre un intérêt intelligent dans la diversité humaine et dans l'enseignement des mathématiques.

Enfin ils prirent congé. Dans la salle de classe à côté, une pièce bleu pâle décorée d'animaux tropicaux peints, de Bodhisattvas et de leurs Shaktis aux seins opulents, les élèves de Cinquième inférieure suivaient leur cours bihebdomadaire de Philosophie élémentaire appliquée. Ici les poitrines étaient plus petites, les bras plus maigres et moins musclés. Ceux-là n'avaient quitté l'enfance que depuis un an.

— Les symboles sont publics, disait un jeune homme, qui traçait au tableau noir une rangée de petits cercles, numérotés 1, 2, 3, 4, n. Voici des gens, expliqua-t-il.

Puis, à partir de chaque petit cercle, il tira une ligne qui le reliait à un carré à gauche du tableau. Le jeune homme inscrivit un S au centre du carré.

— S est le système des symboles que les gens utilisent quand ils désirent communiquer entre eux. Ils parlent tous la même langue – anglais, palanais, esquimau, cela dépend de l'endroit où ils vivent. Les mots sont publics ; ils appartiennent à tous ceux qui parlent une langue donnée ; ils sont répertoriés dans les dictionnaires. Et maintenant, regardons ce qui se passe à l'extérieur.

Il tendit un doigt par la fenêtre ouverte. Se découpant avec éclat sur un nuage blanc, une demi-douzaine de perroquets en vol apparurent, passèrent derrière un arbre puis disparurent. Le professeur traça un second carré de l'autre côté du tableau, qu'il désigna par la lettre E, comme « événements », et le relia aux cercles par les lignes.

— Ce qui se passe là-bas, au-dehors, est public – ou tout au moins

moyennement public. Et ce qui arrive quand quelqu'un parle ou écrit des mots – cela aussi est public. Mais ce qui se passe à l'intérieur de ces petits cercles est privé. Privé.

Il posa une main sur sa poitrine. « Privé. » Il se frotta le front. « Privé. » De son index brun, il effleura ses paupières et le bout de son nez.

— Faisons maintenant une expérience simple. Dites le mot « pincer ».

— Pincer, entonna la classe, dans un unisson désordonné.

— P-I-N-C-E-R – pincer. C'est public, c'est un mot que vous pouvez chercher dans le dictionnaire. Mais maintenant pincez-vous. Fort ! Plus fort !

Dans un accompagnement de petits rires, de aïe et de hou, les enfants firent ce qu'on leur demandait.

— Quelqu'un peut-il éprouver ce qu'éprouve la personne assise à côté de lui ?

Il y eut un chœur de « non ».

— Il semble donc, dit le jeune homme, qu'il y ait – voyons, combien sommes-nous ?

Il parcourut des yeux les pupitres.

— Il semble qu'il y ait vingt-trois douleurs distinctes et séparées. Vingt-trois dans cette seule pièce. Près de trois mille millions dans le monde entier. Plus les douleurs de tous les animaux. Et chacune de ces douleurs est strictement privée. Il n'y a aucun moyen de transmettre l'expérience d'un centre de douleur à un autre centre de douleur. Aucune communication, si ce n'est indirectement par S.

Il montra du doigt le carré à gauche du tableau, puis les cercles au centre.

— Douleurs privées en 1, 2, 3, 4 et n. Des nouvelles des douleurs privées extérieures, ici en S, là où vous pouvez dire « pincer », qui est un mot public, répertorié dans le dictionnaire. Et remarquez ceci : il n'y a qu'un mot public, « douleur », pour trois mille millions d'expériences privées, chacune d'elles étant probablement aussi différente de toutes les autres que mon nez est différent des vôtres et que vos nez sont eux-mêmes différents entre eux. Un mot ne fait que signifier la façon dont des choses ou des événements d'un

même ordre général se ressemblent entre eux. C'est pourquoi le mot est public. Étant public, il ne lui est pas possible de signifier la façon dont des événements d'un même ordre général sont dissemblables.

Il y eut un silence. Puis le professeur leva les yeux et posa une question.

— L'un de vous sait-il qui est Mahakasyapa ?

Plusieurs mains se levèrent. Il désigna une petite fille en jupe bleue, portant un collier de coquillages, qui était assise au premier rang.

— Dis-le-nous, Amiya.

Essoufflée et zézayante, Amiya commença :

— Mahakazyapa, dit-elle, était le zeul diziple qui ait compris ze que disait Bouddha.

— Et de quoi parlait-il ?

— Il ne parlait pas. Z'est pourquoi les autres ne comprenaient pas.

— Mais Mahakasyapa comprenait ce que Bouddha disait, bien qu'il ne parlât pas, c'est bien ça ?

La petite fille hocha la tête. C'était exactement ça.

— Ils croyaient qu'il allait faire un zermon, dit-elle, mais il ne le faisait pas. Il cueillait zeulement une fleur et l'élevait, pour que tout le monde la voie.

— Et c'était là le sermon, cria un petit garçon en pagne jaune qui se tortillait sur son siège, incapable de maîtriser son désir de communiquer ce qu'il savait.

— Mais perzonne ne pouvait comprendre ze genre de zermon. Perzonne, zauf Mahakazyapa.

— Et que dit Mahakasyapa lorsque Bouddha éleva cette fleur ?

— Rien ! cria triomphalement l'enfant au pagne jaune.

— Il zourit zimplement, dit Amiya. Et z'est ze qui indiqua au Bouddha qu'il avait compris ce dont il z'agizait. Alors il lui zourit auzi et ils reztèrent azis, zouriant zans zèze.

— Très bien, dit le professeur. Et maintenant, dit-il en se tournant vers le pagne jaune, explique-nous ce que Mahakasyapa avait compris.

Il y eut un silence. L'enfant, penaud, secoua la tête.

— Je ne sais pas, marmonna-t-il.

— Quelqu'un d'autre le sait-il ?

On pouvait faire plusieurs hypothèses. Peut-être le disciple avait-il compris que les gens étaient las des sermons – même des sermons de Bouddha. Peut-être aimait-il les fleurs tout autant que le Compatissant les aimait. Peut-être était-ce une fleur blanche, qui lui rappelait la Lumière claire. Ou peut-être était-elle bleue, qui était la couleur de Shiva.

— Bonnes réponses, dit le professeur. En particulier la première. Les sermons sont plutôt ennuyeux – particulièrement pour le prédicateur. Mais ici une question se pose. Si l'une de vos réponses dit exactement ce que Mahakasyapa avait compris lorsque le Bouddha éleva la fleur, pourquoi celui-ci n'a-t-il pas dit la chose clairement ?

— Peut-être que ze n'était pas un bon orateur.

— C'était un excellent orateur.

— Peut-être avait-il mal à la gorge ?

— S'il avait eu mal à la gorge, il n'aurait pas souri avec autant de plaisir.

— Dites-le-nous, lança une voix aiguë au fond de la classe.

— Oui, dites-le-nous, entonnèrent une douzaine d'autres voix.

Le professeur secoua la tête :

— Si Mahakasyapa et le Compatissant ne purent traduire cela par des mots, comment le pourrais-je ? Mais regardons de nouveau ces diagrammes au tableau. Des mots publics, des événements plus ou moins publics, puis des gens, des centres, totalement privés, de douleur ou de plaisir. Totalement privés ? interrogea-t-il. Peut-être n'est-ce pas tout à fait vrai. Peut-être y a-t-il, après tout, quelque espèce de communication entre les cercles – non de la façon dont je communique maintenant avec vous, grâce à des mots, mais directement. Et peut-être était-ce de cela que parlait Bouddha lorsque son

sermon-fleur muet fut terminé. « Je possède le trésor des enseignements infailibles, disait-il à ses disciples, le merveilleux Esprit du Nirvâna, la forme vraie au-delà de la forme, au-delà de toutes paroles, l'enseignement donné et reçu en dehors de toutes doctrines. Ceci, je l'ai transmis maintenant à Mahakasyapa. »

Reprenant la craie, il traça une ellipse sommaire, qui circoncrivit tous les autres diagrammes du tableau – les petits cercles représentant des êtres humains, le carré figurant les événements et l'autre carré figurant les mots et les symboles.

— Tous séparés, dit-il, et pourtant ne faisant qu'un. Les gens, les événements, les mots – qui sont tous des manifestations de l'Esprit, de l'Essence, du Vide. Ce que Bouddha laissait entendre et ce que Mahakasyapa comprit, c'est que l'on ne peut formuler de tels enseignements, on ne peut qu'être ces enseignements. C'est là une chose que vous découvrirez tous lorsque sera venue l'heure de votre initiation.

— Il est temps de s'en aller, murmura la Directrice.

Dans le couloir, elle dit à Will :

— Nous abordons de la même manière l'enseignement scientifique, en commençant par la botanique.

— Pourquoi la botanique ?

— Parce qu'on peut facilement la rattacher à ce qui vient d'être dit à l'instant – l'histoire de Mahakasyapa.

— Est-ce là votre point de départ ?

— Non, nous commençons prosaïquement par le manuel. Les enfants apprennent tous les faits évidents, élémentaires, classés avec soin en chapitres. Botanique pure – c'est la première phase. Qui dure six ou sept semaines. Après quoi ils passent une matinée entière à ce que nous appelons la construction du pont. Deux heures et demie pendant lesquelles nous essayons de leur faire faire la liaison entre tout ce qu'ils ont appris dans les leçons précédentes et l'art, le langage, la religion et la connaissance de soi.

— Botanique et connaissance de soi – comment construisez-vous un tel

pont ?

— C'est vraiment très simple. Chacun des enfants reçoit une fleur ordinaire – un hibiscus par exemple, ou mieux encore (car l'hibiscus n'a pas de parfum) un gardénia. Scientifiquement parlant, qu'est-ce qu'un gardénia ? En quoi consiste-t-il ? Des pétales, des étamines, un pistil, un ovaire et tout le reste. On demande aux enfants d'écrire une description analytique complète de la fleur, illustrée par un dessin précis. Quand ils ont terminé, on leur donne un petit instant de repos, au terme duquel on leur lit l'histoire de Mahakasyapa qu'on leur demande de méditer. Bouddha faisait-il un cours de botanique ? Ou bien enseignait-il à ses disciples quelque chose d'autre ? Et dans ce cas, quoi ?

— Quoi en réalité ?

— Évidemment, ainsi qu'il apparaît dans l'histoire, aucune réponse ne peut se traduire en paroles. Nous demandons alors aux garçons et aux filles de cesser leurs méditations et de regarder simplement. « Mais ne regardez pas analytiquement, leur disons-nous. Ne regardez pas comme des savants, ni même comme des jardiniers. Libérez-vous de tout ce que vous savez et observez, avec une innocence totale, cette chose infiniment invraisemblable qui est en face de vous. Observez-la comme si vous n'aviez jamais rien vu de semblable auparavant, comme si elle n'avait pas de nom et n'appartenait à aucune espèce identifiable. Observez-la avec vigilance, mais passivement, réceptivement, sans l'étiqueter, la juger ni la comparer. Et tandis que vous la regardez, respirez son mystère, inspirez l'essence de la perception, l'odeur de la sagesse de l'autre rivage !

— Tout cela, dit Will, ressemble beaucoup à ce que le Dr Robert disait pendant la cérémonie d'initiation.

— Bien entendu, dit Mme Narayan. Apprendre à adhérer à la façon de voir de Mahakasyapa est la meilleure préparation à l'expérience du remède moksha. Tout enfant qui arrive à l'initiation n'y vient qu'après une longue éducation dans l'art d'être réceptif. Tout d'abord le gardénia en tant que spécimen botanique. Puis le même gardénia dans son originalité, le gardénia tel que le voit l'artiste, le gardénia encore plus merveilleux que voient Bouddha et Mahakasyapa. Il va sans dire que nous ne nous bornons pas aux

fleurs. Chacun des cours donnés aux enfants est ponctué de sessions périodiques de construction de ponts. Tout, depuis les grenouilles disséquées jusqu'aux nébuleuses hélicoïdales, tout est observé aussi bien sous l'angle scientifique que sous l'angle conceptuel, aussi bien comme une réalité esthétique que comme une expérience spirituelle, ou en fonction de la science, de l'histoire et de l'économie. La formation de la réceptivité est le complément et l'antidote de la formation de l'analyse et de la manipulation des symboles. Les deux espèces de formation sont absolument indispensables. Si vous négligez l'une ou l'autre, vous ne deviendrez jamais un être humain accompli.

Il y eut un silence.

— Comment chacun doit-il considérer les autres ? demanda enfin Will. Doit-on adhérer à la façon de voir de Freud, ou à celle de Cézanne ? À la façon de voir de Proust, ou à celle de Bouddha ?

Mme Narayan se mit à rire.

— Sous quel angle me voyez-vous ? demanda-t-elle.

— En premier lieu, je suppose, sous l'angle du sociologue, répondit Will. Je vous considère comme la représentante d'une culture inconnue. Mais je demeure tout de même conscient de vous réceptivement. En songeant, sans vouloir vous désobliger, que vous avez vieilli remarquablement bien. Bien esthétiquement, bien intellectuellement et psychologiquement, et bien spirituellement, quelle que soit la signification de ce mot. Et si je me rends réceptif, c'est une signification importante. Tandis que si je préfère projeter au lieu de saisir, je puis concevoir ce même mot comme une pure absurdité.

Il émit un petit rire d'hyène.

— Si on le veut, dit Mme Narayan, on peut toujours remplacer une mauvaise notion toute faite par les plus fines subtilités de la réceptivité. La question qui se pose est de savoir pourquoi l'on voudrait faire un tel choix ? Pourquoi ne pourrait-on pas choisir d'entendre les deux causes et de concilier leurs perspectives. Le traditionnel créateur de concepts qui analyse pas plus que le vigilant et passif visionnaire ne sont infaillibles, mais ensemble ils peuvent tous deux faire un travail raisonnablement bon.

— Quelle est l'efficacité de votre formation dans l'art de la réceptivité ?

— Il y a plusieurs degrés de réceptivité. Elle est très mince, par exemple, dans les cours scientifiques. La science commence par l'observation ; mais l'observation est toujours sélective. Vous devez regarder le monde à travers un treillis de concepts projetés. Vous absorbez alors le moksha, et soudain il n'y a plus de concepts. Vous ne sélectionnez et ne classez plus immédiatement ce que vous expérimentez ; vous vous en saisissez simplement. C'est comme ce poème de Wordsworth : Emportez avec vous un cœur qui veille et qui reçoit ! J'ai remarqué que, dans ces sessions de construction de ponts, il y avait encore beaucoup de sélections et de projections actives, mais infiniment moins que dans les précédentes leçons scientifiques. Les enfants ne se transforment pas tout à coup en de petits Tathagatas ; ils n'atteignent pas la réceptivité pure qu'entraîne le remède moksha. Loin de là. Tout ce que l'on peut dire, c'est qu'ils apprennent à ménager les noms et les notions. Pendant quelques instants, ils prennent beaucoup plus qu'ils ne donnent.

— Que leur demandez-vous de faire de ce qu'ils ont pris ?

— Nous leur demandons simplement, répondit Mme Narayan en souriant, de tenter l'impossible. Les enfants sont priés de traduire leur expérience en paroles. En tant que don pur et inconceptualisé, qu'est cette fleur, cette grenouille disséquée, cette planète à l'autre bout du télescope ? Que signifie-t-elle ? Que vous amène-t-elle à penser, à éprouver, à imaginer, à vous rappeler ? Essayez de mettre ça sur le papier. Vous n'y réussirez pas, bien sûr ; mais essayez tout de même. Cela vous aidera à comprendre la différence entre les mots et les événements, entre la connaissance des choses et le contact des choses. « Lorsque vous aurez fini d'écrire, leur disons-nous, regardez la fleur de nouveau et, une fois que vous l'aurez regardée, fermez les yeux une minute ou deux. Puis dessinez ce qui vous est apparu lorsque vous fermiez les yeux. Dessinez quoi que ce soit – une chose imprécise ou vivante, semblable à la fleur elle-même ou entièrement différente. Dessinez ce que vous avez vu, ou même ce que vous n'avez pas vu, dessinez et coloriez cela avec vos pinceaux et vos crayons. Puis reposez-vous de nouveau et après, comparez votre premier et votre second dessin ; comparez la description scientifique de la fleur avec ce que vous avez écrit d'elle

lorsque vous analysiez ce que vous voyiez, lorsque vous feigniez de ne rien savoir de la fleur et permettiez seulement au mystère de son existence de parvenir jusqu'à vous, soudainement. Enfin, comparez vos dessins et vos observations avec les dessins et les observations des autres garçons et filles de la classe. Vous remarquerez que les descriptions analytiques et les illustrations sont très similaires, tandis que les dessins et les observations de l'autre espèce sont très différents les uns des autres. De quelle manière tout cela est-il lié à ce que vous avez appris à l'école, à la maison, dans la jungle, au temple ? » Des douzaines de questions, toutes pressantes... Les ponts doivent être lancés dans toutes les directions. L'on commence par la botanique – ou par tout autre sujet appartenant au programme scolaire – et à la fin d'une session de construction de ponts, l'on se retrouve songeant à la nature du langage, aux différentes espèces d'expériences, à la métaphysique et à la conduite de la vie, à la connaissance analytique et à la sagesse de l'Autre Rivage.

« Il y a cent sept ans que nous avons commencé à instruire des instructeurs, continua Mme Narayan. Des classes de jeunes hommes et de jeunes femmes, qui avaient été élevés dans la tradition palanaise. Vous savez – bonnes manières, bonne agriculture, bons arts et métiers, délayés dans des remèdes de bonne femme, la physique et la chimie de papa et une croyance au pouvoir de la magie et à la véracité des contes. Pas d'histoire, pas de science, pas de connaissance de ce qui se passait dans le monde extérieur. Mais ces futurs instructeurs étaient de pieux Bouddhistes ; la plupart d'entre eux se livraient à la méditation, et tous avaient lu ou entendu des quantités de choses sur la philosophie Mahayana. Cela signifiait que, dans le domaine de la métaphysique et de la psychologie appliquées, ils avaient été formés bien plus profondément et avec bien plus de réalisme qu'aucun groupe de vos futurs enseignants. Le Dr Andrew était un humaniste antidogmatique, de formation scientifique, et il avait découvert le prix du Mahayana pur et appliqué. Son ami le Rajah était un Bouddhiste Tantrique, qui avait découvert le prix de la science pure et appliquée. Tous deux, en conséquence, réalisaient très clairement que, pour être capable de montrer aux enfants comment on devient pleinement humain dans une société faite pour des êtres pleinement humains, un professeur doit avant tout apprendre à concilier au mieux les deux mondes.

— Et que pensaient de cela ces premiers professeurs ? N'ont-ils pas résisté à la méthode ?

— Ils n'ont pas résisté, pour la bonne raison que rien de précieux n'avait été attaqué. Leur Bouddhisme était respecté. Tout ce qu'on leur demandait d'abandonner était la science de bonne femme et les contes de fées. En échange de quoi, ils enseignaient toutes sortes de faits bien plus intéressants et de théories bien plus utiles. Et ces choses passionnantes, venues de votre Monde occidental et concernant le savoir, la puissance et le progrès, devaient maintenant être combinées, et dans un certain sens subordonnées aux théories du Bouddhisme et aux réalités psychologiques de la métaphysique appliquée. Rien, vraiment, dans ce programme de conciliation-au-mieux-des-deux-mondes n'était fait pour offenser les susceptibilités des religieux patriotes les plus ardents et les plus chatouilleux.

— Je songe à nos futurs professeurs, dit Will après un instant de silence. Aujourd'hui, seront-ils éducatibles ? Leur sera-t-il possible d'apprendre à concilier au mieux les deux mondes ?

— Pourquoi pas ? Ils n'auront à abandonner aucune des choses importantes à leurs yeux. Les non-Chrétiens pourront continuer à méditer sur l'homme, et les Chrétiens pourront continuer à adorer Dieu. Pas de changement, sauf en ceci que Dieu devra être considéré comme immanent, et l'homme comme potentiellement auto-transcendant.

— Et vous croyez qu'ils se prêteront de bonne grâce à de tels changements ?

Will se mit à rire.

— Vous êtes optimiste.

— Optimiste, dit Mme Narayan, pour la simple raison que, si l'on affronte un problème de façon intelligente et réaliste, les résultats peuvent être assez bons. Cette île justifie un certain optimisme. Et maintenant, allons jeter un coup d'œil à la leçon de danse.

Ils traversèrent une cour ombragée et, poussant une porte battante, passèrent du silence au martèlement rythmique d'un tambour et au son aigu de fifres, répétant sempiternellement un petit air pentatonique qui, aux

oreilles de Will, sembla vaguement écossais.

— Musique fraîche ou en conserve ?

— Groupe japonais, répondit laconiquement Mme Narayan.

Elle ouvrit une seconde porte qui donnait accès à un vaste gymnase où deux jeunes hommes barbus et une petite vieille dame amusante et agile, en pantalons de satin noir, enseignaient à vingt ou trente petits garçons et filles les pas d'une danse animée.

— Qu'est-ce ? demanda Will. Amusement ou éducation ?

— Les deux, dit la Directrice. Et c'est aussi de l'éthique appliquée. De même que ces exercices respiratoires dont nous parlions à l'instant. Mais ces exercices-ci sont plus efficaces, parce que bien plus violents.

« Alors, écrasons-le ! » chantaient les enfants à l'unisson. Et ils frappaient à terre de toutes leurs forces leurs petits pieds chaussés de sandales. « Alors écrasons-le ! »

Un dernier coup de pied furieux et ils repartaient, se trémoussant et virevoltant, pour un autre mouvement de la danse.

— Cela s'appelle la matelote de Rakshasi, dit Mme Narayan.

— Rakshasi ? interrogea Will. Qu'est-ce que c'est ?

— Un Rakshasi est une espèce de démon. Très grand, et excessivement désagréable. Il personnifie toutes les passions les plus laides. La matelote de Rakshasi est un stratagème pour lâcher les dangereuses colonnes de vapeur nées de la colère et de la frustration.

« Écrasons-le donc ! » La musique avait repris, avec le refrain choral. « Écrasons-le ! »

— Écrasez-le encore ! cria la vieille dame en donnant furieusement l'exemple. Plus fort ! Plus fort !

— Qu'est-ce qui fit davantage, demanda Will, pour la morale et pour la conduite rationnelle ? Les orgies bachiques ou la République ?... L'Éthique nicomachéenne ou les danses corybantiques ?

— Les Grecs, dit Mme Narayan, étaient bien trop sensés pour penser sous

forme de ceci ou cela. Pour eux, c'était toujours non seulement mais encore. Non seulement Platon et Aristote, mais encore les ménades. Sans ces matelotes réductrices de tension, la philosophie morale serait demeurée vaine, et sans la philosophie morale les danseurs de matelote n'auraient pas su où aller ensuite. Tout ce que nous avons fait fut de prendre exemple sur le vieux livre grec.

— Très bien ! dit Will avec chaleur.

Puis (car tôt ou tard, quelque intense que fût son plaisir, quelque sincère que fût son enthousiasme, il se souvenait toujours qu'il était l'homme qui ne prend pas Oui pour une réponse), il éclata de rire.

— Sans que cela fasse une différence à la longue dit-il, le Corybantisme n'empêcha pas les Grecs de se trancher mutuellement la gorge. Et lorsque le colonel Dipa aura décidé de s'agiter, à quoi vous servirez vos matelotes de Rakshasi ? Elles vous aideront peut-être à vous réconcilier avec votre destin – c'est tout.

— Oui, c'est tout, dit Mme Narayan. Mais se réconcilier avec son destin, c'est déjà un bel exploit.

— Vous semblez prendre tout cela avec calme.

— À quoi servirait-il de le prendre avec hystérie ? Cela n'améliorerait pas notre situation politique, et ne ferait que rendre notre situation personnelle bien pire.

« Écrasons-le donc ! » criaient les enfants à l'unisson, et les tableaux tremblaient sous l'effet de leurs piétinements. « Écrasons-le donc ! »

— Ne vous imaginez pas, reprit Mme Narayan, que ce soit là le seul genre de danse que nous enseignions. Réorienter l'énergie engendrée par les mauvais sentiments est une chose importante. Mais il est également important de diriger vers leur expression les bons sentiments et la connaissance exacte. Mouvements expressifs, dans ce cas, gestes expressifs. Si vous étiez venu hier, notre maître externe était là et j'aurais pu vous montrer comment nous enseignons ce genre de danse. Pas aujourd'hui, malheureusement. Il ne reviendra pas avant mardi.

— Quel genre de danse enseigne-t-il ?

Mme Narayan essaya de la décrire. Pas de bonds, ni de gambades, ni de courses. Les pieds toujours fermement à terre. Rien que des flexions et des mouvements de côté sur les genoux et les hanches. Toute expression limitée aux bras, aux poignets et aux mains, au cou et à la tête, au visage et, surtout, aux yeux. Mouvement des épaules vers le haut et l'extérieur – mouvement essentiellement beau et en même temps chargé d'un sens symbolique. Comme s'ils se dessinaient en gestes rituels et stylisés. Le corps tout entier transformé en un hiéroglyphe, une succession d'hiéroglyphes, d'attitudes modulées, de signification en signification, comme un poème ou comme un morceau de musique. Mouvements des muscles figurant des mouvements de la Conscience, le passage de l'Essence dans la multitude, de la multitude dans l'Un immanent et toujours présent.

— C'est une méditation dans l'action, conclut-elle. C'est la métaphysique du Mahayana exprimée, non pas en mots, mais à travers des mouvements et des gestes symboliques.

Ils quittèrent le gymnase par une autre porte que celle par laquelle ils étaient entrés et tournèrent à gauche dans un petit couloir.

— Quelle est la classe suivante ? demanda Will.

— La Quatrième inférieure, répondit Mme Narayan. On y travaille en ce moment la Psychologie pratique élémentaire.

Elle ouvrit une porte verte. Will entendit une voix familière qui disait : « Personne ne doit éprouver une souffrance. Vous vous dites que l'épingle ne piquera pas – et elle ne pique pas. »

Ils pénétrèrent dans la salle de classe où, très haute au milieu d'une vingtaine de petits corps bruns, dodus ou maigres, se tenait Susila MacPhail. Elle leur sourit, montra du doigt deux chaises dans un coin de la pièce et retourna aux enfants.

— Personne ne doit éprouver une souffrance, répéta-t-elle. Mais n'oubliez jamais ceci : la souffrance signifie toujours que quelque chose ne va pas. Vous avez appris à juguler la souffrance, mais ne le faites pas à la légère, ne le faites pas sans vous poser cette question : quelle est la raison de cette souffrance ? Et si cette raison est mauvaise, ou si vous ne trouvez pas de raison évidente, parlez-en à votre mère, ou à votre professeur, ou à une

grande personne de votre Club d'Adoption Mutuelle. Puis jugulez la souffrance. Jugulez-la en sachant que, s'il y a quelque chose à faire, ce sera fait. Comprenez-vous ?... Et maintenant, poursuivit-elle après que toutes les questions posées eurent reçu une réponse – maintenant jouons à faire semblant. Fermez les yeux et voyez ce pauvre vieux mynah qui n'a qu'une patte et qui vient tous les jours à l'école pour qu'on le nourrisse. Pouvez-vous le voir ?

Bien sûr qu'ils pouvaient le voir. Le mynah unijambiste était évidemment un vieil ami.

— Voyez-le aussi distinctement que vous l'avez vu hier au déjeuner. Ne faites aucun effort. Voyez seulement ce qui se présente à vous, laissez bouger vos yeux – de son bec à sa queue, de son petit œil rond et brillant à son unique patte orange.

— Je peux aussi l'entendre, intervint une petite fille. Il dit : « Karuna, Karuna ! »

— Ce n'est pas vrai, dit avec indignation un autre enfant. Il dit : « Attention ! »

— Il dit les deux à la fois, affirma Susila. Et probablement un tas d'autres mots aussi. Maintenant nous allons faire une simulation réelle. Faites comme s'il y avait deux mynahs unijambistes. Trois mynahs unijambistes. Quatre mynahs unijambistes. Pouvez-vous les voir tous les quatre ?

Ils pouvaient.

— Quatre mynahs unijambistes à chacun des coins d'un carré, et un cinquième au milieu. Et maintenant faisons-les changer de couleur. Ils sont blancs à présent. Cinq mynahs blancs avec des têtes jaunes et une jambe orange. Et maintenant les têtes sont bleues. Bleu vif – et le reste de l'oiseau est rose. Cinq oiseaux roses avec des têtes bleues. Et ils continuent de changer. Ils sont violets maintenant. Cinq oiseaux violets avec la tête blanche et une patte vert clair. Bonté divine, qu'est-ce qui se passe ? Ils ne sont pas cinq, ils sont dix. Non, vingt, cinquante, cent. Des centaines et des centaines. Pouvez-vous les voir ?

Quelques-uns le pouvaient – sans la moindre difficulté. À ceux qui ne

pouvaient aller jusqu'au bout de l'exercice, Susila proposa des objectifs plus modestes.

— Prenez seulement douze mynahs, dit-elle. Ou, si c'est trop, prenez-en dix, prenez-en huit. C'est encore une imposante quantité de mynahs. Et maintenant, poursuivit-elle, quand les enfants eurent suscité tous les oiseaux violets que chacun d'eux était capable de créer, maintenant ils sont partis.

Elle frappa dans ses mains.

— Partis ! Chacun est parti. Il n'y a plus rien ici. Et maintenant vous ne verrez plus de mynahs, vous allez me voir. Un moi en jaune. Deux « moi » en vert. Trois « moi » en bleu avec des points roses. Quatre « moi » dans le rouge le plus brillant que vous ayez jamais vu.

Elle frappa de nouveau dans ses mains.

— Tous disparus. Et cette fois c'est Mme Narayan, et ce monsieur si drôle avec une jambe raide qui est arrivé avec elle. Quatre de chacun d'eux. Se tenant dans un grand cercle dans le gymnase. Et maintenant ils dansent la matelote de Rakshasi. « Écrasons-le donc, écrasons-le donc ! »

Il y eut un petit rire général. Les Will et les Directrices dansants devaient paraître joliment comiques.

Susila fit claquer ses doigts.

— Qu'ils s'en aillent ! Disparaissez ! Et maintenant chacun de vous voit trois de ses mères et trois de ses pères courant en rond dans la cour. Plus vite, plus vite, plus vite ! Et soudain ils ne sont plus du tout là. Puis ils sont là. Mais l'instant d'après, ils n'y sont plus. Ils sont là, ils n'y sont plus. Ils sont là, ils n'y sont plus...

Les petits rirent de tout leur cœur, et au plus fort de l'hilarité, une cloche sonna. Le cours de Psychologie pratique élémentaire était terminé.

— Quel est l'objet de tout cela ? demanda Will lorsque les enfants coururent jouer et que Mme Narayan eut regagné son bureau.

— L'objet, répondit Susila, est de faire comprendre aux élèves que nous ne sommes pas complètement à la merci de notre mémoire et de nos caprices. Si nous sommes troublés par ce qui se passe à l'intérieur de nos têtes, nous

pouvons y faire quelque chose. L'important, c'est qu'on nous montre ce qu'il faut faire ; et puis s'entraîner – à la façon dont on écrit ou joue de la flûte. Ce que l'on a appris à ces enfants est une technique très simple – une technique que nous développerons plus tard en une méthode de libération. Pas une libération complète, bien sûr. Mais faute de grives on mange des merles. Cette technique ne vous permettra pas de découvrir votre nature de Bouddha ; mais elle peut vous aider à préparer cette découverte – vous aider en vous libérant des hantises de vos propres souvenirs douloureux, de vos remords, de vos anxiétés immotivées concernant l'avenir.

— Hantises, acquiesça Will, c'est le mot.

— Mais on n'est pas tenu d'être hanté. Certains fantômes peuvent être facilement écartés. Toutes les fois que l'un d'eux apparaît, appliquez-lui simplement le traitement d'imagination. Traitez-le comme nous avons traité le mynah, comme nous vous avons traités, Mme Narayan et vous. Changez ses vêtements, donnez-lui un autre nez, multipliez-le, dites-lui de s'en aller, rappelez-le et faites-lui faire quelque chose de ridicule. Puis supprimez-le. Songez seulement à ce que vous auriez pu faire vis-à-vis de votre père, si quelqu'un vous avait enseigné un de ces petits tours simples lorsque vous étiez enfant ! Vous le considériez comme un ogre terrifiant. Mais ce n'était pas nécessaire. Dans votre imagination, vous auriez pu transformer l'ogre en un être grotesque. En tout un chœur d'êtres grotesques. Vingt êtres grotesques faisant des claquettes et chantant : « J'ai rêvé que j'habitais dans des palais de marbre. » Un court régime de Psychologie pratique élémentaire, et toute votre vie en eût été différente.

Comment Will aurait-il vécu la mort de Molly ? C'est ce qu'il se demandait, tandis qu'avec Susila il se dirigeait vers la jeep en stationnement. Quels rites d'exorcisme imaginatif aurait-il dû pratiquer sur ce blanc succube à l'odeur musquée, qui était l'incarnation de ses désirs forcenés et abhorrés ?

Will tendit les clés à Susila et s'installa péniblement sur le siège. Dans un grand bruit, comme si elle eût obéi à quelque contrainte névrotique destinée à surcompenser sa taille minuscule, une voiture petite et vieille s'approcha, venant du village, s'engagea sur la route et, encore tintinnabulante et brinquebalante, s'arrêta à côté de la jeep.

Au volant de l’Austin Baby royale se tenait Murugan ; et derrière lui, énorme dans les mousselines blanches et flottant comme un cumulus, était assise la Rani. Will s’inclina dans sa direction et suscita le plus gracieux des sourires, qui disparut comme la Rani se tournait vers Susila, dont la salutation fut accueillie par un signe de tête des plus distants.

— En promenade ? demanda poliment Will.

— Pas plus loin que Shivapuram, dit la Rani.

— Si cette misérable petite guimbarde tient debout assez longtemps, ajouta aigrement Murugan.

Il tourna la clé de contact. Le moteur émit un dernier hoquet obscène, puis mourut.

— Nous devons voir des gens, poursuivit la Rani. Ou plutôt Une Personne, ajouta-t-elle sur un ton conspirateur.

Elle sourit à Will et fut sur le point de lui adresser un clin d’œil.

Feignant de n’avoir pas compris qu’elle parlait de Bahu, Will émit un prudent « Très bien » et s’apitoya avec elle sur tout le travail et le souci que les préparatifs du prochain avènement lui imposaient.

Murugan l’interrompit :

— Que faites-vous donc ici ?

— J’ai passé l’après-midi à en apprendre davantage sur l’éducation palanaise.

— Éducation Palanaise, reprit en écho la Rani.

Puis, affligée :

— Éducation (pause) Palanaise.

Elle secoua la tête.

— Personnellement, dit Will, j’ai beaucoup aimé tout ce que m’ont dit M. Menon et la Directrice, jusqu’au cours de Psychologie pratique élémentaire, dirigé (ajouta-t-il en essayant d’introduire Susila dans la conversation) par Mme MacPhail, ici présente.

Ignorant toujours délibérément Susila, la Rani tendit un gros doigt accusateur en direction des épouvantails.

— Avez-vous vu ceux-là, monsieur Farnaby ?

— Oui, bien sûr. Où, si ce n'est à Pala, peut-on trouver des épouvantails qui soient à la fois beaux, efficaces et métaphysiquement significatifs ?

— Et qui, ajouta la Rani d'une voix vibrant d'une indignation sépulcrale, ne font pas qu'éloigner les oiseaux des rizières ; ils éloignent aussi les petits enfants de l'idée véritable de Dieu et de ses Avatars.

Elle leva la main.

— Écoutez !

Tom Krishna et Mary Sarojini avaient été rejoints par cinq ou six petits compagnons et ils s'amusaient à tirer les ficelles qui actionnaient les surnaturelles marionnettes. Du groupe parvint un bruit de voix aiguës chantant à l'unisson. Au deuxième couplet, Will distingua les paroles de la chanson.

Traîne, hale, tire avec entrain.

Les dieux se tortillent, mais le ciel demeure calme.

— Bravo ! dit Will en riant.

— Cela ne m'amuse pas, dit sévèrement la Rani. Ce n'est pas drôle. C'est Tragique. Tragique.

Will n'en démordit pas :

— Je crois savoir que ces charmants épouvantails sont une invention de l'arrière-grand-père de Murugan.

— L'arrière-grand-père de Murugan, dit la Rani, était un homme tout à fait remarquable. Remarquablement intelligent, mais non moins remarquablement pervers. De grands dons – mais, hélas ! si maléfiquement employés ! Et, ce qui rendait tout cela bien pire, il était empli de Fausse Spiritualité.

— Fausse Spiritualité ?

Will fixa le spécimen énorme de Vraie Spiritualité et, dans le relent des produits du pétrole bouillonnant, respira l'odeur d'un autre monde, pareille à l'encens, au bois de santal. « Fausse Spiritualité ? » Soudain, il se surprit à se demander – à se demander puis, avec un frisson d'horreur, à imaginer – à quoi aurait ressemblé la Rani si elle avait été soudain dépouillée de son uniforme mystique et exposée, dans une nudité exubérante et graisseuse, à la lumière. Et maintenant multiplions-la en une trinité d'obésités dévêtues, en deux trinités, en dix trinités... Psychologie pratique appliquée – appliquée avec vengeance !

— Oui, Fausse Spiritualité, répétait la Rani. Cet aïeul parlait de Libération ; mais, par son refus obstiné de suivre le Vrai Chemin, il travaillait toujours à une plus grande Servitude. Il jouait le rôle de l'humilité. Mais dans son cœur, il était si plein d'orgueil, monsieur Farnaby, qu'il refusait de reconnaître toute Autorité Spirituelle Supérieure à la sienne. Les Maîtres, les Avatars, la Grande Tradition – cela ne signifiait rien pour lui. Rien du tout. De là ces effroyables épouvantails. De là ces chansons blasphématoires que les enfants ont appris à chanter. Quand je songe à ces Pauvres Petits Êtres Innocents délibérément pervertis, j'ai peine à me maîtriser, monsieur Farnaby. J'ai peine...

— Écoutez, mère, dit Murugan qui regardait avec impatience et insistance sa montre, si nous voulons être de retour pour le dîner, nous ferions mieux de partir.

Le ton était grossièrement autoritaire. Au volant d'une voiture – même de cette vieille Austin Baby – il se sentait, c'était évident, considérablement plus grand que nature. Sans attendre la réponse de la Rani, il mit le moteur en marche, passa en première et, avec un geste d'adieu, démarra.

— Bon débarras, dit Susila.

— N'aimez-vous donc pas votre chère Reine ?

— Elle me fait bouillir les sangs.

— « Écrasez-la donc », chanta Will pour la taquiner.

— Vous avez parfaitement raison, convint-elle en riant. Malheureusement

il n'était pas possible de danser la matelote de Rakshasi en de telles circonstances.

Son visage s'éclaira d'un brusque éclair de malice, et sans le prévenir, elle lui donna un coup de poing étonnamment puissant dans les côtes.

— Voilà ! dit-elle. Maintenant je me sens beaucoup mieux.

Ils démarrèrent – descendant le long du sentier, puis remontant, en direction de la grand-route à l'autre bout du village, gagnant enfin les bâtiments de la Station Expérimentale. Susila se gara devant un petit bungalow au toit de chaume pareil à tous les autres. Ils gravirent les six marches qui conduisaient à la véranda et pénétrèrent dans un salon blanchi à la chaux.

À gauche s'ouvrait une large fenêtre ; un hamac était suspendu entre les deux montants de bois, de chaque côté de la baie en saillie.

— C'est pour vous, dit-elle en désignant le hamac. Vous pourrez étendre votre jambe.

Puis, quand Will se fut installé :

— De quoi allons-nous parler ? demanda-t-elle en approchant une chaise d'osier et en prenant place près de lui.

— Que pensez-vous du bon, du vrai et du beau ? Ou plutôt, ironisa-t-il, de l'horrible, du mauvais et du plus vrai encore ?

— Je pensais que nous aurions pu reprendre notre conversation, répondit-elle sans prêter attention à cette tentative d'humour, là où nous l'avions laissée la dernière fois, et continuer à parler de vous.

— C'est précisément cela que je suggérais, l'horrible, le mauvais et le vrai plus vrai que la vérité officielle.

— Êtes-vous en train de me faire une démonstration de votre style de conversation, demanda-t-elle, ou bien désirez-vous vraiment parler de vous ?

— Vraiment, affirma-t-il. Désespérément. Tout aussi désespérément que je désire ne pas parler de moi. De là, ainsi que vous l'aurez remarqué, mon

intérêt inlassable pour l'art, la science, la philosophie, la politique, la littérature – n'importe quelle maudite chose plutôt que la seule qui ait en fin de compte quelque importance.

Il y eut un long silence. Puis, comme si elle eût évoqué des souvenirs fortuits, Susila se mit à parler d'une cathédrale galloise, du cri des corneilles, des cygnes blancs flottant sur une eau où se réfléchissaient des nuages qui flottaient aussi. Au bout de quelques minutes, Will flottait également.

— Je fus très heureuse pendant tout le temps que j'ai passé au pays de Galles, dit-elle. Merveilleusement heureuse. Tout comme vous, n'est-ce pas ?

Will ne répondit pas. Il songeait aux jours qu'il avait passés dans la vallée verte, bien des années auparavant, avant qu'il n'épousât Molly, avant qu'ils ne devinssent amants. Quelle paix ! Quel monde solide, vivant, délivré des vers, fait d'herbe naissante et de fleurs ! Entre eux était né ce sentiment naturel, spontané, qu'il n'avait pas éprouvé, depuis ces jours lointains où tante Mary était encore en vie. La seule personne qu'il eût jamais vraiment aimée – et voici qu'en Molly il trouvait sa réincarnation. Quelle bénédiction ! L'amour transposé, changé de clé – mais la mélodie, les harmonies riches et subtiles demeuraient les mêmes. Puis, la quatrième nuit de leur séjour, Molly avait frappé au mur qui séparait leurs chambres ; et il avait trouvé la porte entrebâillée, s'était avancé à tâtons dans l'ombre vers le lit où, consciencieusement nue, la Sœur de Charité faisait de son mieux pour jouer la Femme amoureuse. Faisait de son mieux mais (quel désastre !) échouait.

Tout à coup, comme cela se produisait presque tous les après-midi, le vent se mit à souffler violemment, puis on entendit, assourdi par la distance, le crépitement étouffé des gouttes de pluie sur la végétation épaisse – un crépitement qui devenait de plus en plus fort à mesure que l'averse se rapprochait. Quelques secondes passèrent, et les gouttes se mirent à marteler les vitres avec insistance. À les marteler comme elles avaient martelé les vitres du bureau de Will le jour de la dernière rencontre. « C'est vraiment cela que tu veux, Will ? »

La peine et la honte lui donnaient envie de sangloter. Il se mordit la lèvre.

— À quoi pensez-vous ? demanda Susila.

Il n'était pas question de penser. Il voyait réellement Molly, il entendait

réellement sa voix. « C'est vraiment cela que tu veux, Will ? » Et dans le clapotement de la pluie, il s'entendit répondre : « C'est bien cela que je veux. »

Contre la vitre – était-ce ici ? ou bien était-ce là-bas, était-ce alors ? – le crépitement avait diminué. La bourrasque s'épuisait en un chuchotement affaibli.

— À quoi pensez-vous ? insistait Susila.

— Je pense à ce que j'ai fait à Molly.

— Qu'avez-vous fait à Molly ?

Il ne désirait pas répondre ; mais Susila était implacable.

— Dites-moi ce que vous lui avez fait.

Une violente rafale ébranla de nouveau les vitres. Il pleuvait plus dru maintenant – il pleuvait, songeait Will Farnaby, à dessein, il pleuvait de telle sorte qu'il serait forcé de continuer à se souvenir de ce dont il ne voulait pas se souvenir, qu'il serait forcé de dire tout haut les choses honteuses qu'il devait à tout prix garder pour lui.

— Racontez-moi.

À contrecœur, malgré lui, il raconta.

« C'est vraiment cela que tu veux, Will ? » C'était à cause de Babs – de Babs, grands dieux, croyez-le ou non ! – qu'il voulait cela, et elle s'en était allée sous la pluie.

— Quand je la revis ensuite, ce fut à l'hôpital.

— Pleuvait-il toujours ? demanda Susila.

— Il pleuvait toujours.

— Autant qu'il pleut maintenant ?

— À peu près autant.

Et ce que Will entendait, ce n'était pas l'averse d'un après-midi sous les tropiques, mais le martèlement persistant des gouttes d'eau sur les vitres, dans la petite chambre où se mourait Molly.

« C'est moi, avait-il dit, dans le crépitement de la pluie, c'est Will. » Il ne s'était rien passé ; et puis soudain il avait senti la main de Molly bouger imperceptiblement dans la sienne. Une pression voulue, puis, après quelques secondes, un abandon inconscient, le relâchement total.

— Racontez-moi encore cela, Will.

Il secoua la tête. C'était trop pénible, trop humiliant.

— Racontez-moi encore cela, insista-t-elle. C'est la seule manière.

S'imposant un effort énorme, il se mit à raconter une nouvelle fois l'histoire odieuse. Avait-il vraiment voulu cela ? Oui, il l'avait vraiment voulu – voulu blesser, et même (sait-on jamais ce que l'on désire vraiment ?) voulu tuer. Tout pour Babs, le monde dût-il en périr. Non pas son monde à lui, bien sûr – celui de Molly et, au centre de ce monde, la vie qui l'avait créé... Détruit pour ce délicieux parfum dans la pénombre, pour ces réflexes des muscles, pour cette énormité du plaisir, et pour cet art consommé, contagieusement impudique.

« Adieu, Will. » Et la porte s'était refermée derrière elle, avec un petit bruit sec.

Il avait voulu la rappeler. Mais l'amant de Babs se souvenait de l'art, des réflexes et du corps agonisant, dans son aura de musc, au paroxysme du plaisir. Se souvenait de tout cela et, debout près de la fenêtre, regardait la voiture s'éloigner sous la pluie, regardait et se sentait empli, comme elle disparaissait au coin de la rue, d'une exultation honteuse. Libre enfin ! Plus libre même, comme il s'en aperçut trois heures plus tard à l'hôpital, qu'il ne l'avait supposé. Car il recevait alors la dernière et faible étreinte des doigts de Molly ; il recevait le dernier message de son amour. Puis le message s'interrompait. La main retombait, molle et tout à coup, atrocement, le souffle se taisait. « Morte ! murmurait-il, en éprouvant une sensation d'étouffement. Morte ! »

— Supposez que ce n'eût pas été votre faute, dit Susila pour rompre un long silence. Supposez qu'elle soit morte subitement, sans que vous y soyez pour rien. N'aurait-ce pas été presque aussi terrible ?

— Que voulez-vous dire ?

— Je veux dire qu’il n’est pas juste que vous vous sentiez coupable de la mort de Molly. C’est la mort elle-même, la mort en tant que mort, que vous trouvez si terrible.

Elle songeait à Dugald.

— Si absurdement mauvaise.

— Absurdement mauvaise, répéta-t-il. Oui, c’est peut-être pour cette raison que je devais devenir le témoin professionnel de toutes les exécutions. Simplement parce que tout est si absurde, si absolument bestial ! Flairant l’odeur de la mort, d’un bout à l’autre de la terre. Comme un vautour. Les bonnes gens n’ont pas la moindre idée de ce qu’est le monde. Non pas dans des circonstances exceptionnelles non pas tel qu’il fut pendant la guerre, mais de tout temps !

Tandis qu’il parlait, il revoyait, en une vision brève, totale, intense et circonstanciée, comme un homme qui se noie, toutes les scènes d’horreur dont il avait été le témoin au cours de ces pèlerinages grassement payés, dans toutes les cellules d’enfer, dans tous les abattoirs, abominations assez révoltantes pour mériter de devenir, dans les journaux, des « Nouvelles ». Les noirs en Afrique du Sud, l’homme dans la chambre à gaz de San Quentin, les corps mutilés dans une ferme algérienne ; et partout la populace, partout la police et les paras, partout les enfants à la peau sombre, aux jambes maigres, au ventre ballonné, les paupières mangées par les mouches, partout l’odeur nauséabonde de la faim et de la maladie, l’effroyable relent de la mort... Et brusquement, mêlée au relent de la mort, Will respirait l’odeur musquée de Babs. Respirait son parfum et se souvenait de sa plaisanterie au sujet de la chimie du purgatoire et du paradis. Le purgatoire, c’est de la diamine, mélangée à du tétraéthylène et de l’hydrogène sulfuré ; le paradis c’est, très précisément, du toluène symtrinitropsibutylé, mélangé à une combinaison d’impuretés organiques – ha – ha – ha ! (Ô délices de la vie sociale !). Puis, tout à coup, les odeurs de l’amour et de la mort faisaient place à une violente odeur animale – une odeur de chien.

Le vent s’enfla de nouveau en rafales et la pluie vint cingler les vitres.

— Pensez-vous encore à Molly ? demanda Susila.

— Je pensais à un événement que j’avais complètement oublié. Je ne

devais pas avoir plus de quatre ans quand c'est arrivé, et maintenant toute l'histoire me revient... Pauvre Tiger !

— Qui était le pauvre Tiger ?

Tiger, le beau setter fauve de Will ! Tiger, l'unique source de lumière dans la demeure lugubre où il avait passé son enfance ! Tiger, oh, cher Tiger ! Au milieu de toute cette peur et de toute cette misère, entre les deux pôles qu'étaient la haine cynique du père à l'égard de tout et de tous et l'holocauste conscient de la mère, que de bonne volonté spontanée, quelle amitié candide, quelle joie bondissante, aboyante, irrépressible ! La mère de Will avait coutume de le prendre sur ses genoux et de lui parler de Dieu et de Jésus. Mais il y avait plus de présence divine en Tiger que dans aucun des récits de la Bible. Tiger, en ce qui le concernait, c'était l'Incarnation. Mais un jour l'Incarnation attrapa la maladie des jeunes chiens.

— Qu'arriva-t-il alors ? demanda Susila.

— Son panier est dans la cuisine, et je suis là, à genoux près de lui. Je le caresse – mais son poil a changé, par l'effet de la maladie. Il est devenu comme gluant, et il sent mauvais. Si je n'aimais pas tant Tiger, je me sauverais, je ne pourrais supporter de rester près de lui. Mais je l'aime, je l'aime plus que tout autre chose ou tout autre être. En le caressant, je lui dis qu'il guérira bientôt. Très bientôt – demain matin. Brusquement, il se met à trembler, et j'essaie d'arrêter le tremblement en prenant sa tête entre mes mains. Mais ça ne sert à rien. Le tremblement se transforme en une convulsion horrible. Voir cela me rend malade, et je prends peur. Je suis terriblement effrayé. Puis le tremblement, les contractions s'atténuent et au bout d'un moment, Tiger est absolument immobile. Mais quand je soulève sa tête, puis la laisse retomber, elle s'affaisse – boum – comme un morceau de viande autour d'un os.

La voix de Will se brisa, les larmes ruisselaient le long de ses joues. Il était secoué par les sanglots d'un enfant de quatre ans qui a de la peine pour son chien et qui se trouve en face de la terrible et inexplicable réalité de la mort. Puis, comme s'il y avait eu un déclic mental et une petite secousse, ses sentiments prirent un autre cours. Il était de nouveau un adulte, il avait cessé de rêver.

— Je suis désolé.

Il s'essuya les yeux et se moucha.

— Eh bien, ce fut mon premier contact avec l'Horreur essentielle. Tiger était mon ami, Tiger était mon unique consolation. C'était là une chose que, manifestement, l'Horreur essentielle ne pouvait tolérer. Et ce fut la même chose avec tante Mary. La seule personne que j'aie jamais vraiment aimée et admirée, en qui j'avais mis toute ma confiance. Mais, grand Dieu, ce que l'Horreur essentielle lui a infligé !...

— Racontez-moi, dit Susila.

Will hésita, puis haussant les épaules :

— Pourquoi pas ? Mary Frances Farnaby, la plus jeune sœur de mon père. Mariée à dix-huit ans, un an avant la déclaration de la Guerre mondiale n° I, à un militaire de carrière. Frank et Mary, Mary et Frank – quelle harmonie, quel bonheur !

Il se mit à rire.

— Même hors de Pala, on trouve parfois çà et là des îles de bienséance. De tout petits atolls, ou même, de temps en temps, un Tahiti épanoui – mais toujours totalement encerclé par l'Horreur essentielle. Deux jeunes êtres sur un Pala privé... Puis, un beau matin, c'est le 4 août 1914. Frank s'embarqua avec le Corps expéditionnaire et, la veille de Noël, Mary donna le jour à un enfant difforme, qui vécut juste assez longtemps pour qu'elle comprît de quoi est capable l'Horreur essentielle quand elle s'y met. Seul Dieu peut créer un idiot microcéphale. Trois mois plus tard, bien entendu, Frank reçut un éclat d'obus et mourut comme il se doit de la gangrène... Tout cela, poursuivit Will après un instant de silence, se passait avant ma naissance. Quand je la rencontrai pour la première fois, vers 1920, tante Mary se dévouait pour les vieillards. Vieillards dans des institutions, vieillards reclus chez eux, vieillards si obstinés à vivre qu'ils deviennent un fardeau pour leurs enfants et pour leurs petits-enfants. Des Struldbrug, des Tithon... Et plus leur décrépitude était désespérée, plus leur caractère était acariâtre et querelleur, mieux c'était ! Enfant, comme j'ai détesté les vieillards de tante Mary ! Ils sentaient mauvais, ils étaient effroyablement laids, ils étaient toujours ennuyeux et généralement mal lunés. Mais tante Mary les aimait vraiment –

les aimait envers et contre tous, en dépit de tout. Ma mère parlait beaucoup de charité chrétienne ; mais personne n'a jamais cru ce qu'elle disait, comme personne n'a jamais décelé d'amour dans aucun des actes de sacrifice qu'elle se forçait à accomplir – pas d'amour, rien que le devoir. Tandis qu'avec tante Mary on n'avait pas le moindre doute. Son amour était une sorte de rayonnement physique, quelque chose que l'on pouvait presque sentir, comme la chaleur ou la lumière. Quand elle m'emmena avec elle à la campagne et, plus tard, lorsqu'elle vint vivre en ville, où j'allais la voir presque chaque jour, c'était comme si je m'évadais d'un réfrigérateur pour aller vers le soleil. J'étais comme un ressuscité dans sa lumière, dans sa chaleur irradiante. Mais l'Horreur essentielle se remit à l'ouvrage. Au début, tante Mary plaisanta : « Maintenant, je suis une Amazone », dit-elle après la première opération.

— Pourquoi une Amazone ?

— Les Amazones se faisaient amputer le sein droit. C'étaient des guerrières et leurs seins les gênaient pour tirer à l'arc. « Maintenant, je suis une Amazone », répéta-t-il, en entendant le ton enjoué de la voix claire et vibrante. Mais, quelques mois plus tard, il fallut amputer l'autre sein. Après, il y eut les rayons X, la souffrance des radiations et enfin, peu à peu, le pourrissement.

Le visage de Will prit son expression féroce d'écorché vif.

— Si ce n'avait pas été aussi indiciblement hideux, ç'aurait pu être drôle. Quel chef-d'œuvre d'ironie ! Voilà une âme qui dégageait bonté, amour et charité héroïque. Puis, pour une raison mystérieuse, quelque chose ne va pas. Au lieu de s'en moquer, une parcelle de ce corps se met à obéir à la seconde loi de la thermodynamique. Et au fur et à mesure que le corps se dégradait, l'âme perdait sa vertu, son identité véritable. L'héroïsme l'abandonna, l'amour et la bonté s'évanouirent. Pendant les derniers mois de sa vie, elle n'était plus la tante Mary que j'avais aimée et admirée ; elle était quelqu'un d'autre, quelqu'un (et c'était là le coup de grâce le plus subtil de l'humoriste) que l'on ne pouvait presque plus distinguer de ces vieillards les plus méchants et les plus déshérités dont elle avait été l'amie et le soutien. Elle devait être humiliée et dégradée ; et quand la dégradation devint totale, elle subit lentement, dans de grandes souffrances, une mort solitaire. Solitaire,

insista-t-il. Car bien sûr, personne n'y peut rien, personne ne peut être constamment présent. On peut être près de vous lorsque vous souffrez et que vous agonisez ; mais on se tient dans un autre monde. Dans votre monde, vous êtes absolument seul. Seul avec votre souffrance et votre agonie, tout comme vous êtes seul dans l'amour, seul jusque dans le plaisir le plus totalement partagé.

« L'essence de Babs ; celle de Tiger ; et, quand le cancer eut rongé son foie et que tout son corps dégradé fut imprégné de cette odeur étrange et aromatique de sang corrompu, l'essence de tante Mary agonisante... Et perdue dans toutes ces essences, consciente jusqu'à en être malade ou intoxiquée, la conscience isolée d'un enfant, d'un petit garçon, d'un homme, irrémédiablement seul.

« Et ce qui dépasse tout, poursuivit-il, c'est que cette femme n'avait que quarante-deux ans. Elle ne désirait pas mourir. Elle refusait de se résigner à son sort. L'Horreur essentielle a dû l'emporter de force. J'étais là ; j'ai tout vu.

— C'est pourquoi vous êtes l'homme qui ne prend pas Oui pour une réponse ?

— Comment pourrait-on prendre Oui pour une réponse ? riposta-t-il. Oui n'est qu'une proposition, ce n'est qu'un mode de pensée positif. Les faits, les faits fondamentaux et définitifs, sont toujours Non. Esprit ? Non ! Amour ? Non ! Sens, signification, achèvement ? Non !

Tiger plein de vie exubérante, plein de joie, plein de Dieu. Puis Tiger transformé par l'Horreur essentielle en un amas de pourriture, et il fallut payer le vétérinaire pour qu'il l'emportât. Et après Tiger, tante Mary. Mutilée, torturée, traînée dans la boue, avilie et enfin, comme Tiger, transformée en un amas de pourriture – seulement, cette fois, ce fut le croquemort qui l'emporta, et on dut payer un prêtre pour faire croire que tout cela était – dans quelque sens sublime et pickwickien – parfaitement normal. Vingt ans plus tard, on paya un autre prêtre pour répéter la même absurdité sur le cercueil de Molly : Si c'est dans des vues humaines que j'ai livré combat contre les bêtes à Éphèse, que m'en revient-il ? Si les morts ne ressuscitent pas, mangeons et buvons, car demain nous mourrons¹.

Will émit un de ses rires d'hyène :

— Quelle logique irréprochable ! Quelle sensibilité ! Quel raffinement éthique !

— Mais vous êtes l'homme qui ne prend pas Oui pour une réponse. Alors, à quoi bon faire des objections ?

— Je ne devrais pas, reconnut-il. Mais on demeure un esthète, on aime que le Non soit prononcé avec élégance. Mangeons et buvons, car demain nous mourrons.

Son visage se plissa en une expression de dégoût.

— Et pourtant, dit Susila, dans un certain sens le conseil est excellent. Manger, boire, mourir – trois manifestations primaires de la vie universelle et impersonnelle. Les animaux mènent cette vie impersonnelle et universelle sans en connaître la nature. Le commun des mortels en connaît la nature, mais ne mène pas cette vie ; et même s'ils y songent sérieusement, ils refusent de l'accepter. Un être éclairé la connaît, la vit et l'accepte complètement. Il mange, il boit et il meurt en temps voulu – mais il mange différemment, il boit différemment, il meurt différemment.

— Et il ressuscite d'entre les morts ? demanda-t-il, sarcastique.

— C'est là une des questions que Bouddha a toujours refusé de discuter. Croire en une vie éternelle n'a jamais aidé personne à vivre dans l'éternité. Pas plus, d'ailleurs, que de n'y pas croire. Cessez donc avec vos « pro » et vos « anti » (c'est le conseil de Bouddha) et mettez-vous à l'ouvrage.

— Quel ouvrage ?

— Notre ouvrage à tous – l'Illumination. Ce qui signifie, en l'occurrence, la pratique de tous les yogas qui dilatent notre connaissance.

— Mais je ne veux pas être davantage éclairé, dit Will. Je veux l'être moins. En savoir moins sur les horreurs, telles que la mort de tante Mary et les taudis de Rendang-Lobo. En savoir moins sur les spectacles hideux et les odeurs nauséabondes – même sur les odeurs délicieuses, ajouta-t-il, comme montaient en lui les réminiscences de chien, de cancer du foie et l'odeur, semblable au fumet d'un civet, de l'alcôve rose. En savoir moins sur mes

gros revenus et sur la pauvreté inhumaine des autres. En savoir moins sur ma bonne santé, dans un océan de malaria et d'anémie, sur mon plaisir sexuel sûrement stérilisé, dans un monde de bébés affamés. Pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. Quel bel état de choses ! Malheureusement, je sais fort bien ce que je fais. Trop bien. Et vous êtes là, à me demander d'être plus conscient encore que je ne le suis déjà !

— Je ne vous demande rien. Je ne fais que vous transmettre le conseil d'une succession de vieux sages, qui va de Gautama jusqu'à l'Ancien Rajah. Commencez par être pleinement conscient de ce que vous croyez être. Cela vous aidera à devenir conscient de ce que vous êtes vraiment.

Il haussa les épaules :

— On s'imagine que l'on est quelque chose d'unique et de merveilleux au centre de l'univers. En réalité, on n'est qu'une petite étape dans la marche progressive de l'entropie.

— Et c'est là précisément la première moitié du message de Bouddha. Précarité, non-permanence de l'âme, souffrance inévitable. Mais le message ne se termine pas là ; il a une seconde moitié. Ce ralentissement provisoire de l'entropie, c'est aussi la « qualité » pure et absolue. Cette absence d'une âme permanente, c'est aussi la Nature de Bouddha.

— L'absence d'âme, voilà qui est facile à admettre. Mais que faites-vous de la présence du cancer, de la présence des dégradations lentes ? Que dire de la faim, de la surpopulation et du colonel Dipa ? Sont-ils « qualité » pure ?

— Sans doute. Mais il est terriblement difficile à tous ceux qui subissent ces fléaux de découvrir en eux la Nature de Bouddha. La santé publique et la réforme sociale sont les conditions préliminaires à toute expansion de l'Illumination.

— Pourtant, en dépit de la santé publique et de la réforme sociale, les gens meurent. Même à Pala, ajouta-t-il ironiquement.

— C'est pourquoi le corollaire du bien-être doit être le dhyana – tous les yogas de la vie et de la mort, afin de savoir, jusque dans l'agonie finale, celui qu'en dépit de tout on est vraiment.

Il y eut un bruit de pas sur le plancher de la véranda et une voix d'enfant

appela :

— Maman !

— Je suis ici, chérie, répondit Susila.

La porte d'entrée s'ouvrit toute grande et Mary Sarojini fit irruption dans la pièce.

— Maman, dit-elle hors d'haleine, il faut que tu viennes tout de suite. C'est grand-mère Lakshmi. Elle...

S'apercevant qu'il y avait quelqu'un dans le hamac, elle sursauta et s'interrompit :

— Oh ! Je ne savais pas que vous étiez là.

Will lui adressa un signe de la main sans parler. Elle répondit par un sourire rapide, puis se tournant vers sa mère :

— Grand-mère Lakshmi va très mal tout à coup, et grand-père Robert est toujours à la Station de Haute Altitude, on n'arrive pas à le joindre par téléphone.

— Tu as couru jusqu'ici ?

— Sauf quand ça montait vraiment trop.

Susila passa un bras autour de l'enfant et l'embrassa, puis elle se leva, agitée et grave.

— C'est la mère de Dugald, dit-elle.

— Va-t-elle ?...

Il jeta un coup d'œil à Mary Sarojini, puis à Susila. La mort était-elle taboue ? Pouvait-on en parler devant une enfant ?

— Vous voulez dire, va-t-elle mourir ?

Il hocha la tête.

— Nous nous y attendons, bien sûr, poursuivit Susila. Mais pas pour aujourd'hui. Aujourd'hui elle semblait aller un peu mieux.

Elle secoua la tête.

— Bon, il faut que j’y aille et que je reste auprès d’elle – même si c’est dans un monde différent. En fait, il n’est pas aussi totalement différent que vous le croyez. Je regrette que nous laissions notre ouvrage inachevé ; mais nous trouverons d’autres occasions de le poursuivre. Pendant ce temps, que voulez-vous faire ? Vous pouvez demeurer ici. Ou bien je puis vous déposer chez le Dr Robert. Ou encore vous pouvez nous accompagner, Mary Sarojini et moi.

— Comme observateur professionnel des exécutions ?

— Pas comme observateur professionnel, répondit-elle avec fermeté. Comme un être humain, comme quelqu’un qui a besoin de savoir comment on vit et comment on meurt. Comme quelqu’un qui en a besoin aussi impérieusement que chacun de nous.

— Besoin, dit-il, bien plus impérieusement que beaucoup. Mais ma présence ne va-t-elle pas vous gêner ?

— Si vous réussissez à ne pas vous gêner, vous ne gênez personne d’autre.

Elle lui prit la main et l’aïda à sortir du hamac. Deux minutes plus tard, ils roulaient. La voiture longea le bassin de lotus, avec l’énorme Bouddha méditant sous le capuchon du cobra et le taureau blanc, avant de franchir la grande porte d’enceinte. La pluie avait cessé. Dans un ciel vert, les nuages énormes resplendissaient comme des archanges. Très bas à l’ouest, le soleil brillait d’une splendeur qui semblait surnaturelle.

Soles occidere et redire possunt ;
nobis cum semel occidit brevis lux,
nox est perpetua una dormienda.
Da mi basia mille.

Crépuscule et mort ; mort et donc baisers ; baisers et par conséquent naissance, et puis mort pour une nouvelle génération de spectateurs de crépuscules.

— Que dites-vous à ceux qui vont mourir ? demanda-t-il. Leur dites-vous de ne pas se creuser la tête au sujet de l'immortalité et de faire ce qu'ils ont à faire ?

— S'il vous plaît de l'exprimer ainsi – oui, c'est exactement cela que nous faisons. Continuer à rester conscient, c'est tout l'art de mourir.

— Et vous enseignez cet art ?

— Je préfère une formule différente. Nous les aidons à pratiquer l'art de vivre même lorsqu'ils sont en train de mourir. En sachant ce qu'ils sont en vérité, conscients de la vie universelle et impersonnelle qui se poursuit en chacun de nous – c'est cela l'art de vivre, et c'est ainsi que l'on peut aider le mourant à le pratiquer. Jusqu'à la fin. Peut-être au-delà de la fin.

— Au-delà ? Mais vous disiez que c'était là quelque chose à quoi les mourants ne sont pas supposés penser.

— On ne leur demande pas d'y penser. On les aide, si cela existe, à en faire l'expérience. Si cela existe, répéta-t-elle, si la vie universelle continue, quand la vie isolée de l'individu s'arrête.

— Croyez-vous personnellement qu'elle continue ?

Susila sourit :

— Ce que je crois personnellement n'est pas le propos. Ce qui importe, c'est ce dont je puis impersonnellement faire l'expérience, tandis que je vis, alors que je meurs, peut-être après ma mort.

Elle manœuvra pour garer la voiture et coupa le moteur. Ils pénétrèrent à pied dans le village. La journée de travail était terminée, et la rue principale était si encombrée qu'ils eurent du mal à avancer.

— Je pars seule, déclara Susila.

Puis s'adressant à Mary Sarojini :

— Sois à l'hôpital d'ici une heure. Pas avant.

Elle s'élança et, se frayant un chemin à travers le flot lent des promeneurs, fut vite hors de vue.

— Vous voilà responsable de moi, dit Will en souriant à l'enfant qui

marchait près de lui.

Mary Sarojini hocha la tête gravement et lui prit la main.

— Allons voir ce qui se passe sur la place.

— Quel âge a votre grand-mère Lakshmi ? demanda Will, comme ils avançaient dans la foule.

— Je ne sais pas exactement, répondit Mary Sarojini. Elle semble terriblement vieille. Mais c'est peut-être parce qu'elle a un cancer.

— Savez-vous ce qu'est le cancer ?

Mary Sarojini le savait très bien :

— C'est ce qui se passe quand une partie de vous-même oublie tout le reste et se comporte comme font les gens qui sont fous – elle se met à gonfler et à gonfler encore, comme si elle était seule au monde. Parfois on peut faire quelque chose. Mais en général la partie malade gonfle jusqu'à ce que la personne meure.

— Et, si je comprends bien, c'est ce qui est arrivé à votre grand-mère Lakshmi.

— Et maintenant elle a besoin qu'on l'aide à mourir.

— Votre mère aide-t-elle souvent les gens à mourir ? L'enfant hocha la tête :

— Elle s'y entend très bien.

— Et vous, avez-vous déjà vu mourir quelqu'un ?

— Bien sûr, répondit Mary Sarojini, manifestement surprise qu'on lui posât une telle question. Laissez-moi réfléchir. Elle fit un calcul mental.

— J'ai vu mourir cinq personnes. Six, si je compte le bébé.

— À votre âge, je n'avais vu mourir personne.

— Vraiment ?

— Rien qu'un chien.

— Les chiens meurent mieux que les gens. Ils n'en parlent pas avant.

— Qu'éprouvez-vous lorsque... lorsque les gens meurent ?

— Eh bien, c'est bien moins terrible que d'avoir des enfants. Ça, c'est terrible ! En tout cas ça semble terrible. Mais on doit se dire que ça ne fait pas mal du tout et supprimer la douleur.

— Savez-vous, dit Will, que je n'ai jamais vu naître un bébé ?

— Jamais ?

Mary Sarojini paraissait surprise.

— Même pas quand vous étiez à l'école ?

Will se représenta son Directeur, en tenue sacerdotale, conduisant trois cents garçons, de noir vêtus, pour visiter la maternité.

— Même pas à l'école, dit-il tout haut.

— Vous n'avez jamais vu mourir personne, et vous n'avez jamais vu personne mettre un enfant au monde. Comment arrivez-vous donc à connaître les choses ?

— À l'école où j'allais, dit-il, nous n'apprenions pas à connaître les choses, nous apprenions seulement à connaître des mots.

L'enfant leva les yeux vers lui, hocha la tête, et levant une petite main brune, elle se tapa le front, en un geste significatif.

— C'est de la folie, dit-elle. Ou bien vos maîtres étaient-ils stupides ?

Will se mit à rire :

— C'étaient des éducateurs à l'esprit élevé, voués au mens sana in corpore sano et au maintien de notre sublime Tradition occidentale. Cependant, dites-moi, n'avez-vous jamais eu peur ?

— De voir naître des bébés ?

— Non, de voir des gens mourir. Cela ne vous a-t-il pas effrayée ?

— Eh bien, oui, c'est vrai, répondit-elle après un instant de silence.

— Et qu'avez-vous fait à ce moment ?

— J'ai fait ce qu'on nous apprend à faire. J'ai essayé de découvrir ce qui

en moi avait peur, et pourquoi.

— Et qu’était-ce ?

— Celle-là.

Mary Sarojini montra du doigt sa bouche grande ouverte :

— Celle qui bavarde. La petite Mlle Patati-Patata – c’est comme ça que Vijaya l’appelle. Elle parle tout le temps des vilaines choses que j’ai dans la mémoire, des grands exploits merveilleux et impossibles dont je m’imagine capable. C’est elle qui a peur.

— Pourquoi a-t-elle si peur ?

— Je pense que c’est parce qu’elle ne cesse de parler de tout ce qui pourrait lui arriver de terrible. Parler tout haut ou parler en elle-même. Mais il y en a un autre qui n’a jamais peur.

— Lequel est-ce ?

— Celui qui ne parle pas – qui regarde simplement et écoute et sent ce qui se passe à l’intérieur. Et parfois, ajouta Mary Sarojini, il voit brusquement comme tout est beau. Non, ce n’est pas vrai. Il voit toujours ainsi, mais moi pas – à moins qu’il ne me le montre. C’est comme ça quand ça arrive tout à coup. Beau, beau, beau ! Jusqu’aux crottes de chien.

Elle en désigna, à leurs pieds, un volumineux spécimen.

De la rue étroite, ils débouchaient sur la place du marché. Les derniers rayons du soleil effleuraient encore la tour sculptée du temple et les petits balcons roses qui faisaient saillie sur le toit de la mairie ; mais on devinait le crépuscule, et sous le grand figuier banyan il faisait déjà nuit. Devant les boutiques, aménagées entre les piliers et les cordes tendues, les marchandes avaient allumé des lumières. Dans l’obscurité touffue, on distinguait des îlots de formes et de couleurs ; sortant d’une pénombre à peine visible, des silhouettes à la peau brune s’avançaient dans un monde étincelant, pour retourner ensuite dans le néant. La place entourée de bâtiments élevés résonnait d’un mélange confus d’anglais et de palanais, de conversations et de rires, de cris de la rue, de refrains sifflotés, d’aboiements de chiens, de jacassements de perroquets. Perché sur un des balcons roses, un couple de

mynahs ne cessait de prescrire l'attention et la compassion. D'une cuisine à ciel ouvert, au milieu de la place, se dégageait l'appétissante odeur d'un repas qui cuisait. Oignons, poivre, safran, poisson frit, gâteaux en train de cuire, riz bouillant – et au milieu de ces fortes et bonnes odeurs, comme une réminiscence de l'Autre Rivage, le parfum léger, doux d'une pureté éthérée, qui montait des guirlandes multicolores que l'on vendait près de la fontaine.

Le crépuscule s'assombrit et, soudain, les lampes à arc s'allumèrent. Sur le cuivre rose de la peau des femmes, les colliers, les bagues et les bracelets étincelèrent de mille reflets vivants. Dans cette lumière déversée d'en haut, chaque contour devenait plus dramatique, chaque forme semblait plus substantielle, plus solidement réelle. Les ombres s'accroissaient dans les orbites, sous le nez et sous le menton. Sculptés par l'ombre et la lumière, les jeunes seins devenaient plus généreux, et le visage des vieillards paraissait plus creux, plus ridé.

Main dans la main, Will et Mary avançaient au milieu de la foule.

Une femme entre deux âges salua Mary Sarojini, puis, se tournant vers Will :

— Est-ce vous qui venez de l'Étranger ?

— De l'Étranger le plus lointain.

Elle le regarda quelques instants en silence, lui adressa un sourire encourageant et lui tapota la joue.

— Nous sommes tous désolés de ce qui vous est arrivé, dit-elle.

Ils contournèrent, au bas des marches d'un temple, un attroupement de badauds qui écoutaient un jeune homme. Celui-ci pinçait un instrument à long manche qui ressemblait à un luth, et chantait en palanais. Des déclamations rapides alternaient avec de longues vocalises sur une note, pareilles à un chant d'oiseau, et une psalmodie joyeuse et puissamment rythmée s'achevait par un cri. Un éclat de rire jaillit de la foule. Quelques mesures supplémentaires, puis une ou deux lignes récitatives, et le chanteur plaqua son dernier accord. Il y eut des applaudissements et d'autres rires, puis un chœur de commentaires incompréhensibles.

— De quoi s'agit-il ? demanda Will.

— Il s’agit de filles et de garçons qui couchent ensemble, répondit Mary Sarojini.

— Ah, je vois !

Il fut saisi d’une gêne coupable ; mais, baissant les yeux vers le visage serein de l’enfant, il se rendit compte que cet embarras était inutile. Il était évident que des garçons et des filles couchant ensemble semblait une chose tout aussi naturelle que d’aller à l’école, de prendre trois repas par jour – ou de mourir.

— Ce qui les a fait rire, poursuivit Mary Sarojini, c’est ce qu’a dit le musicien à propos du Futur Bouddha qui n’aurait plus à quitter sa maison pour s’asseoir sous l’Arbre de la Sagesse. Il recevra l’Inspiration en restant au lit avec la princesse.

— Pensez-vous que ce soit une bonne idée ?

Elle opina avec assurance :

— Cela voudrait dire que la princesse serait elle aussi inspirée.

— Vous avez parfaitement raison. Étant un homme, je n’avais pas pensé à la princesse.

Le joueur de luth pinça les cordes de son instrument en une progression étrange, puis joua une succession d’arpèges et se mit à chanter, cette fois en anglais :

Chacun parle de sexe. Ne les écoute pas,
Ni la putain, ni l’ermite, ni Paul, ni Freud.
Aime – et les seins de ton aimée, mystérieusement,
Rendront à tes lèvres leur identité, l’Essence et le Néant.

La porte du temple s’ouvrit toute grande. Une odeur d’encens vint se mêler aux relents d’oignons et de poisson frit. Une vieille femme sortit, balançant précautionneusement son poids chancelant, de marche en marche.

— Qui étaient Paul et Freud ? demanda Mary Sarojini.

Will se lança dans un bref exposé sur le Pêché originel et le Plan de Rédemption. L'enfant l'écouta jusqu'au bout avec une extrême attention.

— Il n'est pas étonnant que la chanson dise : « Ne les écoute pas », dit-elle en manière de conclusion.

— Après quoi, reprit Will, nous en arrivons au Dr Freud et au complexe d'Œdipe.

— Œdipe ? répéta Mary Sarojini. Mais c'est le nom d'un spectacle de marionnettes ! Je l'ai vu la semaine dernière, et on le redonne ce soir. Aimerez-vous y aller ? C'est amusant.

— Amusant ? Même quand on apprend que la reine est la mère d'Œdipe et qu'elle se pend ?... Même quand Œdipe se crève les yeux ?

— Mais il ne se crève pas les yeux !

— Il le fait, dans le pays d'où je viens.

— Ici non. Il dit seulement qu'il va se crever les yeux, et elle essaie seulement de se pendre. Mais on les en empêche.

— Qui ?

— Le petit garçon et la petite fille de Pala.

— Que viennent-ils faire dans cette histoire ?

— Je n'en sais rien. Mais ils sont là. Œdipe à Pala, c'est le titre de la pièce. Qu'est-ce qui les empêcherait d'être là ?

— Et vous dites qu'ils arrivent à convaincre Jocaste de ne pas se suicider, et Œdipe de ne pas se crever les yeux ?

— Oui, à la dernière minute. Elle a déjà passé la corde autour de son cou, et lui tient deux grosses épingles. Mais le petit garçon et la petite fille de Pala leur disent de ne pas faire de bêtises. Après tout, c'était un accident. Il ne savait pas que le vieux monsieur était son père. Et puis, de toute façon, c'est le vieux monsieur qui l'a provoqué, en le blessant à la tête, ce qui a mis Œdipe hors de lui – et personne ne lui avait jamais appris à danser la matelote de Rakshasi. Quand il est devenu roi, il a bien fallu qu'il épouse la vieille reine. Elle était sa vraie mère ; mais ni l'un ni l'autre ne le savait. Et tout ce

qu'ils avaient à faire lorsqu'ils ont découvert le fait, c'était de ne plus vivre comme mari et femme. Toutes ces histoires qui prétendaient qu'on doit mourir d'un virus parce qu'on a épousé sa mère – tout cela était absurde ; une invention de quelques pauvres esprits stupides qui ne voyaient pas plus loin que le bout de leur nez.

— Le Dr Freud affirmait que tous les petits garçons veulent épouser leur mère et tuer leur père. Et qu'il en est de même des petites filles – elles veulent épouser leur père.

— Quels pères et quelles mères ? Nous en avons tant !

— Vous voulez dire, dans votre Club d'Adoption Mutuelle ?

— Dans notre C.A.M., il y a vingt-deux pères et vingt-deux mères.

— La sécurité par le nombre !

— Il est évident que le pauvre vieil Œdipe n'a jamais eu de C.A.M. Et, de plus, on lui a appris un tas d'horribles histoires, à propos d'un dieu qui s'irrite chaque fois qu'on commet une faute.

Se frayant un chemin à travers la foule, ils arrivèrent à l'entrée d'un petit enclos entouré de cordes, dans lequel une centaine de spectateurs avaient déjà pris place. À l'extrémité de l'enclos, l'avant-scène bariolée d'un théâtre de marionnettes étincelait d'un éclat rouge et or, sous les feux de puissants projecteurs. Tirant de sa poche une poignée de monnaie que lui avait donnée le Dr Robert, Will paya deux entrées. Ils allèrent s'asseoir sur un banc.

Le gong retentit, le rideau de la petite scène se leva, découvrant des piliers blancs sur un sol vert purée de pois : la façade du palais royal de Thèbes. Une divinité moustachue trônait sur un nuage au-dessus du fronton. Un prêtre ressemblant au dieu, si ce n'est qu'il était plus petit et vêtu de draperies moins abondantes, entra à droite, s'inclina devant l'assistance, puis se tourna vers le palais et cria : « Œdipe » d'une voix aiguë, qui contrastait comiquement avec sa barbe de prophète. Une fanfare de trompettes, une porte qui s'ouvre ; et, couronné, chaussé de cothurnes, le roi fit son apparition. Le prêtre se prosterna, la marionnette royale lui donna permission de parler.

— Prêtez l'oreille à notre affliction, gémit le vieil homme.

Le roi redressa la tête et écouta.

— J’entends les lamentations des mourants, dit-il. J’entends les cris des veuves, les pleurs des orphelins, le murmure des prières et des supplications.

— Supplications ! dit le dieu sur son nuage. Voilà le mot juste.

Il se tapota la poitrine.

— Ils étaient atteints d’un virus, chuchota Mary Sarojini. Quelque chose comme la grippe asiatique, mais bien pire.

— Nous répétons les litanies prescrites, chevrota le vieux prêtre, nous offrons les sacrifices les plus coûteux, tout notre peuple vit dans la chasteté et se flagelle tous les lundis, mercredis et vendredis. Mais le fléau de la mort se propage toujours davantage. Venez-nous en aide, roi Œdipe, venez-nous en aide !

— Seul un dieu peut vous venir en aide.

— Oyez ! Oyez ! hurla la divinité sur son nuage.

— Mais par quels moyens ?

— Seul un dieu peut le dire.

— Exact, dit le dieu de sa voix de basso profundo, absolument exact.

— Créon, le frère de mon épouse, est allé consulter l’oracle. Dès qu’il sera de retour – aussi vite qu’il le pourra – nous saurons ce que le ciel recommande.

— Ce que le ciel ordonne, bel et bien, corrigea la voix de basso profundo.

— Les gens étaient-ils donc si bêtes ? demanda Mary Sarojini, tandis que le public s’esclaffait.

— Oui, plutôt, avoua Will.

Un phonographe se mit à jouer la Marche Funèbre de Saül.

Traversant la scène de gauche à droite, une procession de pleurants vêtus de noir apparut, portant des cercueils recouverts de linceuls. Les marionnettes se suivaient – et dès que le groupe disparaissait à droite, il réapparaissait à gauche. La procession paraissait sans fin, les cadavres innombrables.

— Un mort, dit Œdipe en les regardant passer. Un autre mort. Un autre encore, un autre.

— Ça leur apprendra ! interrompit la voix de basso profundo. Je vous apprendrai à être des crapules !

Œdipe continua :

La bière du soldat, celle de la putain ; le petit enfant froid comme le marbre
Étreint en des seins douloureux qui n'ont jamais nourri ; l'adolescent horrifié
Qui se détourne de ce visage noir et gonflé,
Dressé pour le voir sur son oreiller baigné de lune,
Avide de baisers. Les morts, tous les morts,
Pleurés par les mourants et les damnés
Portés à contrecœur vers cet abominable
Jardin de noirs cyprès où pour les recevoir
S'ouvre un grand trou fétide et bâillant à la lune.

Tandis qu'il parlait, deux nouvelles marionnettes, un petit garçon et une petite fille, vêtus des plus somptueux atours palanais, entrèrent à droite et, s'avancant vers les pleurants vêtus de noir, allèrent se placer bras dessus bras dessous à l'avant-scène, un peu à gauche du centre.

— Mais nous, cependant, dit le petit garçon quand Œdipe se fut tu :

Partons pour des jardins plus riants, et l'absurde
Rite apocalyptique qui évoque en notre âme,
De cette peau que l'on touche et de cette chair qui fond,
L'immanent Infini.

— Que faites-vous de Moi ? tonna le basso profundo dans son firmament. Vous semblez oublier que je suis Totalement Autre.

Inlassablement, le noir cortège poursuivait son chemin vers le cimetière. Mais, brusquement, la Marche Funèbre fut interrompue au milieu d'une phrase. La musique fit place à une seule note profonde – tuba et contrebasse – qui se prolongea interminablement. Au premier plan, le petit garçon leva une main.

— Écoutez ! La scie, le refrain éternel !

À l'unisson avec tous les instruments invisibles, les pleurants se mirent à chanter : « La mort, la mort, la mort, la mort... »

— Mais la vie connaît plus d'une note, dit le garçon.

— La vie, ajouta la fille, peut chanter dans le grave et dans l'aigu.

— Et votre refrain continuuel de mort ne sert qu'à enrichir la musique.

— À enrichir la musique, répéta la fille.

Là-dessus, lui ténor, elle soprano, ils se mirent à vocaliser une arabesque étonnante, des notes qui s'entrelaçaient, semblait-il, autour de la longue hampe rigide de la basse profonde.

Le bourdon et le chant diminuèrent peu à peu jusqu'au silence ; le dernier pleurant disparut ; et le garçon et la fille quittèrent le premier plan pour se retirer dans un coin où ils purent s'embrasser à leur aise.

Il y eut une nouvelle fanfare de trompettes, et Créon, obèse dans une tunique pourpre, s'avança, venant tout droit de Delphes avec une provision d'oracles. Pendant quelques minutes, le dialogue se poursuivit en palanais et Mary Sarojini dut faire l'interprète :

— Œdipe lui demande ce que Dieu a dit ; et l'autre répond que Dieu a dit que tout était la faute d'un homme qui avait tué l'ancien roi, celui qui avait précédé Œdipe. On ne l'avait pas arrêté et cet homme vivait toujours à Thèbes, et ce virus mortel avait été envoyé par Dieu – c'est ce que Créon prétendait avoir appris – comme châtiment. Je ne sais pas pourquoi tous ces gens qui n'ont jamais rien fait à personne doivent être punis ; mais c'est ce qu'il prétend que Dieu a dit. Et le virus ne disparaîtra pas avant qu'on ne se saisisse de l'homme qui a tué l'ancien roi et qu'on ne le chasse de Thèbes. Et naturellement Œdipe s'engage à faire tout ce qu'il pourra pour retrouver cet

homme et s'en débarrasser.

Du coin avancé où il se trouvait, le garçon se mit à déclamer, cette fois en anglais :

Dieu, d'autant plus Lui-même qu'Il est plus sublimement vague,
S'exprime, quand Son verbe est clair, en termes peu divins.
Repens-toi, rugit-Il, car le Péché fit la peste.
Mais nous disons : "Nous sommes sales – lave-nous."

Tandis que l'assistance riait encore, un nouveau groupe de pleurants sortit des coulisses et traversa lentement la scène.

— « Karuna », dit la fille à l'avant-scène. Compassion. La souffrance des sots est aussi réelle que toute autre souffrance.

Sentant une pression sur son bras, Will se retourna et vit le beau visage maussade du jeune Murugan.

— Je vous ai cherché partout, dit ce dernier avec colère, comme si Will se f t dérobé à dessein, rien que pour le contrarier.

Il parlait si fort que bien des têtes se retournèrent et que l'on réclama le silence.

— Vous n'étiez ni chez le Dr Robert ni chez Susila, continua le garçon, en dépit des protestations.

— Silence, silence...

— Silence ! tonitrua la voix de basso profundo dans les nuages. Les choses vont bien mal, se f cha-t-il, quand Dieu lui-même ne peut même plus s'entendre parler.

—  coutez, écoutez, dit Will, se joignant au rire général.

Il se leva et, suivi de Murugan et de Mary Sarojini, il boitilla vers la sortie.

— Vous ne voulez pas voir la fin ? demanda Mary Sarojini.

Puis, se tournant vers Murugan :

— Vous auriez vraiment pu attendre, dit-elle sur un ton de reproche.

— Occupez-vous de ce qui vous regarde, grinça Murugan.

Will posa une main sur l'épaule de l'enfant :

— Heureusement, dit-il, vous m'avez raconté le dénouement d'une façon si vivante que je n'ai pas besoin de le voir de mes propres yeux. Et puis, naturellement, ajouta-t-il ironiquement, Son Altesse doit toujours passer en premier.

De la poche du pyjama de soie blanche qui avait tellement affolé la petite infirmière, Murugan tira une enveloppe et la tendit à Will :

— De la part de ma mère. C'est urgent.

— Comme elle sent bon ! fit Mary Sarojini, en reniflant le puissant parfum de bois de santal qui se dégageait de la missive de la Rani.

Will déplia trois feuillets de papier bleu ciel, gravés de cinq lotus dorés surmontés d'une couronne princière. Il se mit à lire.

« Ma Petite Voix, cher Farnaby, avait raison² COMME TOUJOURS ! Il m'a été DIT mainte et mainte fois que Notre Ami Commun était prédestiné à œuvrer pour la pauvre petite Pala et (grâce à l'aide financière que Pala lui permettra d'apporter à la Croisade de l'Esprit) pour le MONDE ENTIER. Aussi, lorsque j'ai lu ce câble (qui est arrivé il y a quelques minutes par l'intermédiaire du fidèle Bahu et de son collègue diplomatique de Londres), n'ai-je eu AUCUNE surprise à apprendre que lord A... vous donne Pleins Pouvoirs (et, cela va sans dire, les MOYENS pour négocier en son nom – ou notre nom ; car son intérêt est aussi le nôtre, le mien et (puisque, chacun à sa manière, nous sommes tous des Croisés) celui de l'ESPRIT !

« Mais l'arrivée du câble de lord A... n'est pas l'unique nouvelle que j'ai à vous communiquer. Les événements (ainsi que nous l'avons appris cet après-midi par Bahu) se précipitent vers la Grande Plaque Tournante de l'Histoire Palanaise – se précipitent bien plus rapidement que je ne l'avais d'abord cru possible. Pour des raisons qui sont en partie politiques (la nécessité de compenser un récent recul dans la popularité du colonel D...), en partie

économiques (les charges de la Défense sont trop lourdes pour Rendang seule) et en partie astrologiques (les jours présents, disent les Experts, sont exceptionnellement favorables à une entente entre le Bélier – moi-même et Murugan – et ce Scorpion typique, le colonel D...), il a été convenu que l'on hâterait une Action, prévue à l'origine pour la nuit de l'éclipse lunaire, en novembre prochain. Il est donc essentiel que, tous trois, nous nous réunissions sans délai pour décider de ce qui devra être Fait, dans la rapide évolution de ces nouvelles Circonstances, afin de favoriser nos intérêts particuliers, sur le plan matériel et sur le plan spirituel. Le prétendu "Accident" qui vous a porté sur notre rivage en ce Moment particulièrement Critique était, reconnaissez-le, Manifestement Providentiel. Il nous faut donc collaborer, en tant que Croisés prédestinés, avec cette PUISSANCE divine qui a si incontestablement épousé notre Cause. Aussi VENEZ SUR L'HEURE ! Murugan vous conduira en voiture à notre modeste bungalow où, je vous l'assure, mon cher Farnaby, vous recevrez un très chaleureux accueil de votre bien sincèrement vôtre³. – Fatima R... »

Will replia les trois feuillets parfumés et griffonnés, et les remit dans leur enveloppe. Son visage était impassible. Mais, sous le masque de l'indifférence, il était violemment irrité. Irrité contre ce garçon aux méchantes manières qui se trouvait en face de lui, si ravissant dans son pyjama de soie blanche, si odieux dans sa sottise d'enfant gâté. Irrité, comme lui parvenait un nouvel effluve de la lettre, contre ce grotesque monstre de femme, qui avait commencé par pervertir son fils au nom de la chasteté et de l'amour maternel, et qui maintenant le poussait à son tour, au nom de Dieu et d'une kyrielle de Maîtres Ascendants, à devenir un croisé lanceur de bombes, sous la bannière poisseuse de Joë Aldehyde. Irrité, surtout, contre lui-même pour s'être si hâtivement compromis avec ce couple sinistre et ridicule, dans Dieu sait quelle abjecte conspiration contre la dignité humaine, à laquelle son refus de prendre Oui pour une réponse ne l'avait jamais empêché de croire, et qu'il s'obstinait (avec quelle passion !) à respecter.

— Alors, nous partons ? dit Murugan sur un ton de confiance désinvolte.

Il tenait évidemment pour une vérité première que, dès que Fatima R... lançait un ordre, l'obéissance devait nécessairement être totale et spontanée.

Will sentait que d'abord il devait prendre le temps de se calmer, c'est pourquoi il ne répondit pas tout de suite. Au lieu de cela, il jeta un dernier regard aux marionnettes, maintenant lointaines. Jocaste, Œdipe et Créon étaient assis sur les marches du palais, attendant probablement l'arrivée de Tirésias. Au-dessus d'eux, le basso profundo sommeillait momentanément. Un groupe de pleurants de noir vêtus traversait la scène. Près de la rampe, le garçon de Pala déclamait des vers non rimés :

Lumière et Compassion, disait-il
Lumière et Compassion – indiciblement.
Simple est notre Substance ! Mais la Simplicité a espéré,
Âge après âge, suffisamment de mystères
Pour connaître leur Unité dans la multitude, leur Totalité,
Ici, maintenant, leur Vérité dans la fiction ; Espéré et toujours
Espère l'absurde, incommensurable
Tissu d'incohérences – œstre et
Charité, vérité et fonction rénale, beauté
Et chyle, bile, sperme ; Dieu et festin, Dieu
Et absence de festin ou le son de cloches
Tout à coup – une, deux, trois – aux oreilles sans repos.

On entendit la vibration de cordes qu'on pince, puis les notes longues d'une flûte.

— Nous partons ? répéta Murugan. D'un geste de la main, Will lui imposa le silence.

C'était maintenant la fille qui s'avavançait vers le centre de la scène pour chanter :

La pensée est faite de trois milliards
De cellules qui s'expriment hors du cerveau.
Billions de parties de billard
Sous le signe de la Foi et du Doute.

Ma foi, c'est leur rencontre ;
Ma logique, leur enzyme ;
Leur rose épinéphrine, mes visions ;
Leur blanche épinéphrine, mes crimes.
Puisque je suis cette résultante palpable
De trois fois dix puissance neuf,
Chaque atome en son isolement
Est déjà une prophétie de moi-même.

Perdant toute patience, Murugan saisit Will par le bras et le pinça violemment.

— Venez-vous ? hurla-t-il.

Will se retourna, furieux :

— Que diable attendez-vous de moi, petit sot ?

D'une secousse, il se dégagea de l'étreinte de Murugan.

Intimidé, Murugan changea de ton :

— Je voulais seulement savoir si vous étiez prêt à vous rendre chez ma mère.

— Je ne suis pas prêt, répondit Will, car je n'irai pas.

— Vous n'irez pas ? répéta Murugan sur un ton de stupéfaction incrédule. Mais elle vous attend, elle...

— Dites à votre mère que je suis tout à fait désolé, mais j'ai déjà un engagement. Avec quelqu'un qui va mourir, ajouta Will.

— Mais il le faut, c'est très important !

— La mort l'est tout autant.

Murugan baissa la voix :

— Il se passe quelque chose, murmura-t-il.

— Je ne vous entends pas, hurla Will, dans le brouhaha confus de la foule.

Murugan lui jeta un regard angoissé puis, dans un chuchotement un peu plus fort, il risqua :

— Il se passe quelque chose, quelque chose de terrible.

— Quelque chose de bien plus terrible se passe à l'hôpital.

— Nous venons d'apprendre... commença Murugan.

De nouveau, il regarda autour de lui, puis secoua la tête :

— Non, je ne puis vous le dire – pas ici. C'est pourquoi vous devez m'accompagner au bungalow. Maintenant. Il n'y a pas de temps à perdre.

Will consulta sa montre.

Puis se tournant vers Mary Sarojini :

— Nous devons partir. Quel est le chemin ?

— Je vous montrerai, dit-elle.

Et ils s'en allèrent, main dans la main.

— Attendez ! implora Murugan. Attendez !

Puis, comme Will et Mary Sarojini poursuivaient leur route, il se jeta à leur poursuite.

— Que vais-je lui dire ? gémissait-il, en courant sur leurs talons.

La terreur du jeune garçon était comiquement abjecte. Dans l'esprit de Will, la colère fit place à l'amusement. Il eut un rire sonore. Puis s'arrêtant :

— Que lui diriez-vous, à la Rani, Mary Sarojini ? demanda-t-il.

— Je lui dirais exactement ce qui est arrivé, répondit l'enfant. Je veux dire, si c'était ma mère. Mais voilà, ajouta-t-elle après réflexion, ma mère n'est pas la Rani.

Elle leva les yeux vers Murugan :

— Appartenez-vous à un C.A.M. ?

Évidemment non ! Pour la Rani, l'idée même d'un Club d'Adoption

Mutuelle était un blasphème. Seul Dieu pouvait créer une Mère. La Croisée Spirituelle voulait être seule avec la victime que Dieu lui avait offerte.

— Pas de C.A.M. ?

Mary Sarojini hocha la tête.

— C'est terrible ! Vous auriez pu aller passer quelques jours chez l'une de vos autres mères.

Encore terrorisé par la perspective d'avouer à sa mère l'échec de sa mission, Murugan se mit à ressasser quasi hystériquement une nouvelle variante de son leitmotiv :

— Je ne sais pas ce qu'elle va dire, répétait-il. Je ne sais pas ce qu'elle va dire.

— Il n'y a qu'un moyen de savoir ce qu'elle va dire, lui répondit Will. Rentrez chez vous et écoutez.

— Venez avec moi, supplia Murugan. Je vous en prie.

Il se pendit au bras de Will.

— Je vous ai dit de ne pas me toucher.

La main importune retomba aussitôt. Will sourit :

— Voilà qui est mieux !

Il leva sa canne en signe d'adieu :

— Bonne nuit, Altesse⁴.

Puis, s'adressant à Mary Sarojini :

— En route, MacPhail, dit-il de très bonne humeur.

— Faisiez-vous semblant ? demanda Mary Sarojini. Ou bien étiez-vous réellement en colère ?

— Réellement et pour de bon, assura-t-il.

Puis il se souvint de ce qu'il avait vu dans le gymnase de l'école.

Il fredonna les premières notes de la matelote de Rakshasi en martelant le sol de son bâton ferré.

— Aurais-je dû me maîtriser ?

— C'était peut-être préférable.

— Vous le croyez ?

— Il va vous haïr, dès qu'il aura cessé d'être terrorisé.

Will haussa les épaules. C'était le cadet de ses soucis. Mais, à mesure que le passé s'estompait et que s'approchait le futur, à mesure que disparaissaient derrière Will et Mary les lampes à arc de la place du marché et qu'ils montaient la rue obscure et raide qui conduisait à l'hôpital, l'humeur de Will changeait. « En route, MacPhail ! » Mais où allait-il, que quittait-il ? Se dirigeait-il vers une nouvelle manifestation de l'Horreur essentielle, s'éloignait-il de tout espoir, quant à cette belle année de liberté que Joë Aldehyde lui avait promise et qu'il aurait été si facile et (puisqu'en tout état de cause Pala était condamnée) pas tellement immoral ou déloyal de gagner ? Et il n'abandonnait pas seulement tout espoir de liberté ; car il était évident que, si la Rani se plaignait auprès de Joë, et si Joë s'irritait suffisamment, Will devrait abandonner pratiquement toute nouvelle perspective d'esclavage bien rémunéré, en tant que témoin professionnel des exécutions. Devait-il rebrousser chemin, essayer de retrouver Murugan, lui présenter des excuses, et faire tout ce que cette effroyable femme lui ordonnerait ? À quelque cent mètres au-dessus de la route, on pouvait voir les lumières de l'hôpital briller entre les arbres.

— Reposons-nous un instant, dit-il.

— Êtes-vous fatigué ? s'enquit avec sollicitude Mary Sarojini.

— Un peu.

Il se retourna et, appuyé sur sa canne, il contempla la place du marché, qui s'étendait au-dessous d'eux. Sous la clarté des lampes à arc, la mairie brillait, rose, tel un monumental sorbet à la framboise. Sur la tour du temple, on pouvait distinguer chaque détail de l'exubérant chaos de sculptures indiennes – éléphants, démons, femmes aux seins et aux fesses monstrueux, Shivas gambadant, rangées de Bouddhas passés et à venir, perdus dans une extase paisible. Plus bas, entre le sorbet et la mythologie, grouillait la foule ; et quelque part dans cette foule, il y avait un visage maussade et un pyjama de

satin blanc. Will ferait-il demi-tour ? C'eût été raisonnable, sage, prudent. Mais une voix intérieure – non pas petite, comme celle de la Rani, mais retentissante – hurlait : « Sordide ! Sordide ! » Conscience ?... Non. Morale ?... Le ciel nous en préserve ! Mais l'infamie, la laideur et la vulgarité superfétatoires que masquait l'appel au devoir, c'étaient là des choses auxquelles aucun homme de goût ne pouvait se résoudre.

— Eh bien, si nous repartions ? dit-il à Mary Sarojini.

Dans le hall de l'hôpital, ils trouvèrent l'infirmière de service, qui leur remit un message de Susila. Mary Sarojini devait se rendre directement chez Mme Rao, où elle et Tom Krishna passeraient la nuit. M. Farnaby était prié de se rendre immédiatement à la chambre 34.

— Par ici, dit l'infirmière en poussant une porte battante.

Will s'avança. Le réflexe conditionné de politesse entra automatiquement en action.

— Merci, dit-il en souriant.

Mais ce fut avec une pénible sensation de nausée au creux de l'estomac qu'il clopina vers le Futur redoutable.

— La dernière porte à gauche, dit l'infirmière.

Elle devait retourner à son bureau dans le hall.

— Je vais devoir vous laisser aller seul.

Seul, se répétait-il, seul ! Le redoutable Futur était identique au Passé obsédant, l'Horreur essentielle était intemporelle et ubiquitaire. Ce long couloir aux murs peints en vert était celui-là même qui, un an plus tôt, menait à la petite chambre où Molly agonisait. Le cauchemar recommençait. Conscient qu'il était condamné d'avance, il se dirigea vers l'horrible consommation. La mort, encore une vision de la mort !

Trente-deux, trente-trois, trente-quatre... Il frappa et attendit, écoutant les battements de son cœur. La porte s'ouvrit et il se trouva en face de la petite Radha.

— Susila vous attend, souffla-t-elle.

Will la suivit dans la chambre. Contournant un paravent, il aperçut le profil de Susila, dessiné par une lampe, un lit surélevé, un visage sombre et émacié sur l'oreiller, des bras qui n'étaient plus que des os recouverts de parchemin, des mains pareilles à des serres. Une fois de plus, l'Horreur essentielle... Il se détourna en tressaillant. Radha le conduisit vers une chaise, près de la fenêtre ouverte. Il s'assit et ferma les yeux – les ferma physiquement au Présent, mais, par ce geste même, les ouvrit intérieurement au Passé abhorré, dans lequel le Présent le replongeait. Il était là-bas, dans l'autre chambre, avec tante Mary, ou plutôt avec celle qui avait été tante Mary, mais qui était devenue un être à peine reconnaissable – un être qui n'avait jamais entendu parler de la charité et du courage, naguère son essence même ; un être empli de haine pour tous ceux qui l'approchaient, uniquement parce qu'ils n'avaient jamais eu le cancer, parce qu'ils ne souffraient pas, qu'ils n'avaient pas été condamnés à mourir prématurément. Et, à ce sentiment de jalousie, à l'égard de la santé des autres et de leur bonheur, se mêlaient une pitié envers soi-même, un désespoir abject.

« Pourquoi moi ? Pourquoi cette chose s'est-elle abattue sur moi ? »

Il pouvait entendre cette plainte aiguë, il pouvait voir ce visage mouillé de larmes et déformé. Le seul être qu'il eût jamais vraiment aimé ou admiré de tout son cœur !... Et pourtant, dans sa déchéance, il s'était surpris à la mépriser, à la mépriser et à la détester franchement.

Pour fuir le Passé, il ouvrit les yeux. Il vit que Radha était assise par terre, en tailleur, le buste droit, dans l'attitude de la méditation. Sur une chaise près du lit, Susila semblait plongée dans la même immobilité concentrée. Il regarda le visage sur l'oreiller. Lui aussi était calme ; on y lisait une sérénité très proche de la paix glacée de la mort. Dehors, dans l'obscurité touffue, un paon brailla soudain. Intensifié par le contraste, le silence qui suivit sembla lourd d'une signification mystérieuse et terrifiante.

— Lakshmi !

Susila posa la main sur le bras décharné de la vieille femme.

— Lakshmi ! dit-elle plus fort.

Le visage, paisible comme celui d'une morte, demeura impassible.

— Vous ne devez pas vous endormir.

Pas vous endormir ? Mais, pour tante Mary, le sommeil – le sommeil artificiel qui suivait les piqûres – avait été l’unique répit, au milieu du déchirement et du désespoir qui l’envahissaient, et de la peur obsédante.

— Lakshmi !

Le visage s’anima.

— Je ne dormais pas réellement, murmura la vieille femme. Mais je me sens si faible. Il me semble que je flotte.

— Il faut rester ici, dit Susila. Il faut que vous sachiez que vous êtes ici. Tout le temps.

Elle glissa un oreiller sous les épaules de la malade et tendit la main vers un flacon de sels, posé sur la table de chevet.

Lakshmi respira les sels, ouvrit les yeux et les leva vers le visage de Susila.

— J’avais oublié combien vous êtes belle, dit-elle. Il faut dire que Dugald a toujours eu bon goût.

Le fantôme d’un malicieux sourire flotta un instant sur le visage décharné.

— Que pensez-vous, Susila ? ajouta-t-elle en changeant de ton. Allons-nous le revoir ? Je veux dire, dans l’Au-delà ?

Susila lui caressa la main. Puis, souriant tout à coup :

— Comment l’Ancien Rajah aurait-il posé une telle question ? « Croyez-vous que “nous” (guillemets) “le” (guillemets) reverrons dans “l’Au-delà” (guillemets) ? »

— Mais vous, qu’en pensez-vous ?

— Je pense que nous sommes tous issus de la même lumière, et que nous retournerons tous dans la même lumière.

Des mots, songeait Will, des mots, des mots, des mots ! Dans un effort, Lakshmi tendit une main accusatrice vers la lampe de chevet.

— Elle m’éblouit, murmura-t-elle.

Susila dénoua le foulard de soie rouge qu'elle portait autour du cou et en couvrit l'abat-jour de parchemin. De blanche et impitoyablement révélatrice, la lumière devint aussi estompée et chaudement rose (songeait Will), que celle du lit défait de Babs, lorsque l'enseigne Porter's Gin étalait sa pourpre.

— C'est beaucoup mieux, dit Lakshmi.

Elle ferma les yeux. Puis, après un long silence :

— La lumière, s'écria-t-elle, la lumière. La voilà encore !

Puis, après une pause :

— Oh ! c'est merveilleux, murmura-t-elle, c'est merveilleux !

Soudain, elle fit une grimace et se mordit la lèvre.

Susila prit entre les siennes la main de la vieille femme.

— Avez-vous très mal ?

— J'aurais très mal, expliqua Lakshmi, si c'était vraiment ma souffrance. Mais, en quelque sorte, elle n'est pas à moi. La souffrance est là ; mais je suis ailleurs. C'est pareil à ce qu'on découvre par le remède moksha. Rien ne vous appartient vraiment. Pas même votre souffrance.

— La lumière est-elle toujours là ?

Lakshmi secoua la tête :

— Je puis vous dire exactement quand elle est partie. Elle est partie quand j'ai commencé à parler de la souffrance qui n'est pas vraiment mienne.

— Et pourtant, ce que vous disiez était bien.

— Je sais – mais je le disais.

L'ombre d'une ancienne malice impertinente effleura de nouveau le visage de Lakshmi.

— À quoi pensez-vous ? demanda Susila.

— À Socrate.

— Socrate ?

— Fariboles, fariboles, fariboles... même quand il eut avalé le poison. Ne

me laissez pas parler, Susila. Aidez-moi à me soustraire à ma propre lumière.

— Vous rappelez-vous ce jour de l'an dernier, dit Susila après un silence, où nous sommes tous allés au vieux temple de Shiva, au-dessus de la Station de Haute Altitude ? Vous, Robert, Dugald et moi, et les deux enfants. Vous en souvenez-vous ?

Lakshmi sourit de plaisir à ce souvenir.

— Je songe en particulier à cette vue que l'on a à l'ouest du temple – une vue qui va au-delà de la mer. Bleu, vert, pourpre – et l'ombre des nuages était comme de l'encre. Et les nuages eux-mêmes – de la neige, du plomb, du charbon, du satin. Tandis que nous admirions, vous avez posé une question. Vous en souvenez-vous, Lakshmi ?

— Vous voulez dire, au sujet de la Lumière claire ?

— La Lumière claire, confirma Susila. Pourquoi les gens parlent-ils de l'Esprit en termes de Lumière ? Est-ce parce qu'ils ont vu le soleil et l'ont trouvé si beau qu'il leur a semblé tout naturel d'identifier la Nature de Bouddha à la plus claire de toutes les Lumières claires ? Ou bien trouvent-ils que le soleil est beau parce que, consciemment ou inconsciemment, ils ont reçu sous forme de Lumière les révélations de l'Esprit, depuis le jour de leur naissance ? Je fus la première à répondre, dit Susila se souriant à elle-même. Comme je venais de lire ce qu'avait dit un Behaviouriste américain, je n'avais pas pris le temps de réfléchir, je vous donnais simplement le (guillemets) « point de vue scientifique ». Les gens assimilent l'Esprit (quel qu'il soit) aux effets de lumière, parce qu'ils ont observé de nombreux couchers de soleil et qu'ils les trouvent très impressionnants. Mais Robert et Dugald n'étaient pas de cet avis. Ils prétendaient que la Lumière claire vient d'abord. Vous vous enthousiasmez pour les couchers de soleil parce qu'ils vous rappellent tout ce qui se produit, que vous le sachiez ou non, dans votre cerveau, hors de l'espace et du temps. Vous étiez d'accord avec eux, Lakshmi – vous en souvenez-vous ? Vous disiez : « J'aimerais être de votre avis, Susila, ne serait-ce que parce qu'il n'est pas bon pour nos hommes d'avoir raison tout le temps. Mais dans ce cas – c'est l'évidence même –, dans ce cas, ils ont raison. » Bien sûr, ils avaient raison, et bien sûr j'avais désespérément tort. Et il va sans dire que vous connaissiez la réponse avant même de poser

vosre question.

— Je ne connaissais rien du tout, chuchota Lakshmi. Je ne faisais que voir.

— Je me rappelle ce que vous disiez de la Lumière claire que vous aviez vue, dit Susila. Voulez-vous que je vous le répète ?

La malade hocha la tête.

— Vous aviez huit ans, dit Susila. C'était la première fois. Un papillon orange sur une feuille, ouvrant et refermant ses ailes au soleil – et tout à coup la Lumière claire de l'Essence pure l'embrasa, comme un nouveau soleil.

— Beaucoup plus éblouissant que le soleil, murmura Lakshmi.

— Mais bien moins violent. On peut regarder fixement la Lumière claire sans être aveuglé. Et maintenant, souvenez-vous. Un papillon sur une feuille verte, ouvrant et refermant ses ailes – et c'est la Nature de Bouddha dans sa présence absolue, c'est la Lumière claire éclipsant le soleil. Et vous n'aviez que huit ans.

— Qu'ai-je fait pour mériter cela ?

Will se mit à songer à ce soir, une semaine environ avant sa mort, où tante Mary avait évoqué les moments merveilleux qu'ils avaient passés ensemble dans sa petite maison Régence près d'Arundel, où il avait vécu les meilleures de toutes ses vacances. À enfumer les nids de guêpes en brûlant du soufre, à pique-niquer dans les dunes ou sous les hêtres. Et les petits pains aux saucisses de Bognor, la bohémienne diseuse de bonne aventure qui lui avait prédit qu'il finirait chancelier de l'Échiquier, le bedeau à la robe noire et au nez rouge qui les avait chassés de la cathédrale de Chichester parce qu'ils avaient ri trop fort. « Ri trop fort », répéta amèrement tante Mary. « Ri trop fort... »

— Et maintenant, poursuivait Susila, pensez à cette vue qu'on a du temple de Shiva. Pensez à ces lumières et à ces ombres sur la mer, à ces espaces bleus entre les nuages. Pensez-y et puis cessez de penser. Abandonnez-vous, afin que l'Informulé pénètre en vous. Pensez au Vide, le Vide dans l'Essence. L'Essence dans les choses, de nouveau, dans votre propre esprit. Rappelez-vous ce que dit le Sutra. Ta propre conscience, rayonnante, vide, inséparable du vaste Corps de la Radiancé, n'est pas soumise à la vie ou à la mort, elle

s'identifie à la Lumière immuable, au Bouddha Amitabha.

— S'identifie à la Lumière, répéta Lakshmi. Et pourtant tout est sombre de nouveau.

— Tout est sombre parce que vous cherchez trop passionnément, dit Susila. Sombre parce que vous voulez que ce soit clair. Songez à ce que vous me disiez lorsque j'étais enfant. « Délicatement, petite, délicatement ! Vous devez apprendre à tout faire avec délicatesse. Penser, agir, sentir avec délicatesse. Oui, sentir avec délicatesse, même si vous sentez profondément. Laissez venir les choses avec délicatesse et traitez-les avec délicatesse. » J'étais si sérieuse en ce temps-là, une petite poseuse sans humour ! Délicatesse, délicatesse – ce fut le meilleur conseil que j'aie reçu. Eh bien, aujourd'hui je vais vous dire la même chose, Lakshmi... Délicatement, ma chérie, délicatement ! Même lorsqu'il s'agit de mourir. Rien de pesant, de massif, de lourd. Pas de rhétorique, pas de trémolos, pas de personnage conscient faisant sa petite imitation du Christ ou de Goethe ou de Little Nell. Et, bien sûr, pas de théologie, ni de métaphysique ! Rien que la réalité de la mort et la réalité de la Lumière claire. Débarrassez-vous donc de vos bagages et élansez-vous. Vous êtes au milieu de sables mouvants, qui enserrant vos pieds, qui essaient de vous attirer dans la peur, dans la pitié égoïste et dans le désespoir. C'est pourquoi il faut avancer avec délicatesse. Délicatesse, ma chérie ! Sur la pointe des pieds ; et pas de bagages, pas même un sac à éponge. Complètement désencombrée.

Complètement désencombrée... Will songea à la pauvre tante Mary s'enfonçant toujours davantage, à chaque pas, dans les sables mouvants. Toujours davantage, luttant et protestant jusqu'au bout, jusqu'à ce qu'elle eût été engloutie, complètement et pour toujours, dans l'Horreur essentielle. Il contempla de nouveau le visage décharné sur l'oreiller, et vit qu'il souriait.

— La Lumière, chuchota Lakshmi d'une voix rauque, la Lumière claire. Elle est là – avec la souffrance, malgré la souffrance.

— Et vous, où êtes-vous ?

— Là-haut, dans le coin.

Lakshmi voulut le désigner, mais sa main levée hésita, puis retomba, inerte, sur la couverture.

— Je puis me voir là. Et cet autre moi peut voir mon corps sur le lit.

— Voit-il la Lumière ?

— Non. La Lumière est ici, où est mon corps.

La porte de la chambre s'ouvrit doucement. La petite silhouette maigre du Dr Robert émergea du paravent et entra dans la pénombre rose.

Susila se leva et céda à l'arrivant sa place près du lit. Le Dr Robert s'assit, prit la main de sa femme et caressa son front.

— C'est moi, souffla-t-il.

— Enfin...

Un arbre, expliqua-t-il, était tombé en travers de la ligne téléphonique. Aucune communication avec la Station de Haute Altitude, sauf par la route. Ils avaient envoyé un messenger en voiture, et la voiture était tombée en panne. On avait perdu plus de deux heures.

— Mais grâce au ciel, conclut le Dr Robert, je suis là enfin.

La mourante soupira profondément, ouvrit les yeux un instant et le regarda en souriant, puis les ferma de nouveau.

— Je savais que vous viendriez.

— Lakshmi, dit-il très doucement. Lakshmi.

Il caressait du bout des doigts le front ridé.

— Mon petit amour.

Des larmes coulaient sur ses joues ; mais sa voix était assurée et il parlait avec la tendresse, non du faible, mais du fort.

— Je ne suis plus là-haut, murmura Lakshmi.

— Elle était là-haut dans le coin, expliqua Susila à son beau-père. À regarder son corps sur le lit.

— Mais maintenant je suis redescendue. Moi et la douleur, moi et la Lumière, moi et vous – tous ensemble.

Le paon brailla encore et, à travers les bruits d'insectes qui forment le

silence de la nuit tropicale, lointain mais distinct, arriva le son d'une musique gaie, susurrement de flûtes, vibrations de cordes et battement régulier de tambours.

— Écoutez, dit le Dr Robert. Entendez-vous ?... Ils dansent.

— Dansent, répéta Lakshmi. Dansent.

— Dansent si délicatement, murmura Susila. Comme s'ils avaient des ailes.

La musique s'amplifia, devint plus perceptible.

— C'est la Danse des Accordailles, poursuivit Susila.

— La Danse des Accordailles. Robert, vous en souvenez-vous ?

— Pourrai-je jamais l'oublier ?

Oui, songeait Will, pouvait-on jamais oublier ? Pouvait-on jamais oublier cette autre musique lointaine ; et, tout près, anormalement rapide et haletant, le bruit du souffle qui meurt, à l'oreille d'un enfant ? Dans la maison en face, on jouait une des valse de Brahms que tante Mary aimait interpréter. Un-deux-trois, et un-deux-trois et U-u-n-deux-trois... L'odieuse étrangère qui avait pris la place de tante Mary sortit de sa torpeur artificielle et ouvrit les yeux. Une expression de la plus intense méchanceté apparut sur son visage jaune et décharné. « Allez leur dire d'arrêter », cria la voix, méconnaissable et dure. Puis les rides de méchanceté se transformèrent en rides de désespoir, et l'étrangère, l'odieuse et pitoyable étrangère, se mit à sangloter incoerciblement. Ces valse de Brahms, c'était de tout son répertoire les morceaux que Frank préférait.

Un souffle d'air frais apporta de nouveau, plus perceptibles, des bribes enjouées de l'éblouissante musique.

— Tous ces jeunes êtres dansant ensemble, dit le Dr Robert... Tous ces rires et ce désir, tant de bonheur sans complications... Il nous arrive, comme une atmosphère, comme un champ de force. Leur joie et notre amour – l'amour de Susila, mon amour – se combinant, se fortifiant mutuellement... L'amour et la joie qui vous enveloppent, ma chérie ; l'amour et la joie qui vous élèvent dans la paix de la Lumière claire. Écoutez la musique.

L'entendez-vous encore, Lakshmi ?

— Elle s'est échappée de nouveau, dit Susila. Essayez de la faire revenir.

Le Dr Robert passa un bras sous le corps amaigri et l'assit. La tête dodelina sur les épaules.

— Mon petit amour, murmurait-il. Mon petit amour...

Un instant, les paupières vacillantes s'ouvrirent.

— Encore plus brillant, murmura-t-elle presque imperceptiblement. Encore plus brillant.

Et un sourire de bonheur intense, presque voisin de l'extase, transfigura son visage.

À travers ses larmes, le Dr Robert lui rendit son sourire.

— Maintenant, vous pouvez vous laisser aller, ma chérie.

Il caressa ses cheveux gris.

— Maintenant, vous pouvez vous laisser aller, insista-t-il. Laissez aller ce pauvre vieux corps. Vous n'en avez plus besoin. Laissez-le vous quitter. Abandonnez-le comme un tas de vêtements usés.

Dans le visage décharné, la mâchoire était tombée. Et soudain le souffle devint bruyant.

— Mon amour, mon petit amour...

Le Dr Robert la serra davantage dans ses bras.

— Abandonnez-vous maintenant. Abandonnez-vous. Laissez ici ce vieux corps fatigué, et continuez. Continuez, ma chérie, dans la Lumière, dans la paix, dans la paix vivante de la Lumière claire...

Susila saisit une des mains flasques et la baisa, puis, se tournant vers la petite Radha :

— Il est temps de partir, murmura-t-elle en frôlant l'épaule de la jeune fille.

Interrompue dans sa méditation, Radha ouvrit les yeux, fit un signe de tête

et se releva, puis lentement, sur la pointe des pieds, elle se dirigea vers la porte. Susila fit un signe à Will et ils la suivirent silencieusement dans le couloir. Arrivée à la porte battante, Radha prit congé.

— Merci d’avoir permis que je reste près de vous, murmura-t-elle.

Susila l’embrassa.

— Merci à vous de m’avoir aidée pour Lakshmi.

Will suivit Susila le long du vestibule, puis dans l’obscurité chaude et parfumée. En silence, ils descendirent vers la place du marché.

— Et maintenant, dit-il enfin, poussé par un étrange désir de nier son émotion en faisant preuve d’un cynisme bon marché, je suppose que Radha a filé pour aller faire un petit maithuna avec son bon ami.

— En fait, dit Susila calmement, elle est de service cette nuit. Mais si cela n’était pas, quelle objection pourrait-il y avoir à ce qu’elle passe du yoga de la mort au yoga de l’amour ?

Will ne répondit pas immédiatement. Il songeait à ce qui s’était passé entre lui et Babs, le soir de l’enterrement de Molly. Le yoga de l’antiamour, le yoga de l’intoxication irritante, du désir et du dégoût de soi, qui renforce le soi et le rend encore plus écœurant...

— Je suis désolé d’avoir cherché à être désagréable, dit-il enfin.

— C’est le fantôme de votre père. Il faudra que nous l’exorcisions.

Ils avaient traversé la place du marché, et au bout de la petite rue qui conduisait hors du village ils atteignirent l’endroit où était garée la jeep. Quand Susila déboucha sur la grand-route, les phares de la voiture balayèrent une petite voiture verte qui descendait la pente pour s’engager dans la ruelle.

— J’ai cru reconnaître la petite Baby Austin royale.

— C’était elle, dit Susila.

Elle se demandait où la Rani et Murugan pouvaient bien se rendre à cette heure de la nuit.

— Ils ne préparent rien de bon, supposa Will.

Et, cédant à une impulsion subite, il révéla à Susila le rôle d'éclaireur que lui avait confié Joë Aldehyde, et les pourparlers qu'il avait engagés, lui, Will Farnaby avec la Reine Mère et M. Bahu.

— Vous auriez plein droit de m'expulser dès demain, conclut-il.

— Plus maintenant, puisque vous avez changé de sentiment. Et n'importe comment, rien de ce que vous avez fait ne pouvait modifier le cours des événements. Notre ennemi est le pétrole en général. Que nous soyons exploités par la Compagnie du Pétrole du Sud-Est Asiatique ou par la Standard de Californie, cela ne fait aucune différence.

— Saviez-vous que Murugan et la Rani complotaient contre vous ?

— Ils n'en font pas un secret.

— Alors, pourquoi ne pas vous débarrasser d'eux ?

— Parce qu'ils seraient immédiatement réintégrés par le colonel Dipa. La Rani est princesse de Rendang. Si nous l'expulsions, ce serait un casus belli.

— Que pouvez-vous donc faire ?

— Essayer de les maintenir dans l'ordre, essayer de changer leur sentiment, espérer une issue heureuse et nous préparer au pire.

Puis, après un silence :

— Le Dr Robert vous a-t-il dit que vous pouviez prendre le remède moksha ? demanda-t-elle.

Et quand Will eut acquiescé :

— Désirez-vous l'essayer ?

— Maintenant ?

— Maintenant. Bien entendu, s'il ne vous répugne pas de passer la nuit entière debout.

— C'est mon souhait le plus cher.

— Vous pourriez découvrir que c'est le contraire, l'avertit Susila. Le moksha peut vous transporter au ciel, mais il peut aussi vous mener en enfer. Ou plutôt aux deux, ensemble ou alternativement. Ou encore (si vous avez de

la chance, ou si vous vous y êtes préparé), au-delà des deux. Puis par-delà l'au-delà, là où vous êtes – ici, à New Rothamsted, dans vos occupations quotidiennes. Mais alors, bien sûr, les occupations quotidiennes prennent un sens complètement différent.

[1](#) Saint Paul, Première épître aux Corinthiens, XV, 32.

[2](#) En français dans le texte.

[3](#) En français dans le texte.

[4](#) En français dans le texte.

Un, deux, trois, quatre... La pendule de la cuisine sonna douze coups. Bien incongrûment, puisque le temps avait cessé d'exister. Le tintement absurde, importun, avait retenti au cœur d'un Événement indéfiniment présent, d'un Maintenant qui se transformait sans cesse en une dimension, non de secondes et de minutes, mais de beauté, de sens, d'intensité, de mystère croissant.

« Lumineuse félicité. » Des profondeurs de son esprit, les mots avaient surgi comme des bulles, étaient montés à la surface avant de s'évanouir dans les espaces infinis de la lumière vivante qui palpitait et respirait derrière ses paupières closes. « Lumineuse félicité. » Il s'en était approché autant qu'on peut le faire. Mais cela – cet Événement sans fin et pourtant toujours changeant – était une chose que les mots ne pouvaient que caricaturer ou diminuer, jamais décrire. Cela n'était pas seulement la félicité, c'était aussi l'entendement. L'entendement de toute chose, mais sans la connaissance de rien. La connaissance implique un connaisseur et une diversité infinie de choses connues et connaissables. Mais là, derrière les paupières closes, il n'y avait ni spectacle ni spectateur. Il n'y avait que cette réalité éprouvée de ne faire qu'un, béatement, avec l'unité.

Dans une succession de révélations, la lumière s'intensifia, l'entendement se dilata, la félicité devint plus impossiblement, plus insupportablement intense. « Mon Dieu ! se dit-il. Oh mon Dieu ! » Puis, venant d'un autre monde, il entendit la voix de Susila.

— Aimeriez-vous me raconter ce que vous éprouvez ?

Un long moment s'écoula avant que Will répondît. Parler était difficile. Non qu'il y eût quelque empêchement physique. Mais, tout simplement, les mots semblaient si affectés, si dépourvus de sens...

— Lumière, murmura-t-il enfin.

— Et vous êtes là, à regarder cette lumière ?

— Je ne la regarde pas, répondit-il après un long moment de réflexion. Je suis cette lumière. Je suis cette lumière, répéta-t-il avec insistance.

La présence de la lumière était l'absence de Will. William Asquith Farnaby – en définitive, essentiellement, une telle personne n'existait pas. En définitive, essentiellement, il n'y avait qu'une félicité lumineuse, qu'un entendement sans connaissance, qu'une union avec l'unité dans une conscience illimitée, indiscernable. C'était, manifestement, l'état naturel de l'esprit. Mais il était tout aussi certain que ce témoin professionnel des exécutions, cet intoxiqué de Babs qui se détestait tant, avait existé ; comme existaient aussi trois mille millions de consciences isolées, chacune plongée dans un monde cauchemardesque où il était impossible à quiconque avait des yeux et était honnête avec lui-même de prendre Oui pour une réponse. Par quel sinistre miracle l'état naturel de l'esprit avait-il été transformé en Îles Diaboliques de misère et de dégradation ?

Dans le firmament de la félicité et de l'entendement, telles des chauves-souris se profilant dans le soleil, un enchevêtrement furieux de réminiscences et de survivances de sentiments anciens s'agitait. Pensées-chauves-souris de Plotin et de Gnostiques, de l'Un et de ses émanations, dans un abîme d'effroyables ténèbres. Puis sentiments-chauves-souris de colère et de dégoût, quand les effroyables ténèbres devenaient le souvenir spécifique de ce qu'avait vu et fait, infligé ou subi l'essentiellement non existant William Asquith Farnaby.

Mais au-delà, autour et même à l'intérieur de ces souvenirs vacillants, le firmament de félicité, de paix et d'entendement demeurait. Il pouvait bien y avoir quelques chauves-souris dans le ciel du crépuscule ; il n'en demeurait pas moins que le redoutable miracle de la création avait été inversé. L'être préternaturellement misérable et dégradé était devenu un esprit pur, un esprit dans son état naturel, illimité, indiscernable, lumineusement heureux, qui comprenait sans connaître.

Lumière dans le lieu, lumière dans le temps. Et parce qu'elle était présente infiniment ici, éternellement maintenant, il n'existait personne qui pût la voir de l'extérieur. La réalité était la conscience, et la conscience la réalité.

Venant de l'autre monde, quelque part là-bas, à droite, la voix de Susila s'éleva de nouveau :

— Vous sentez-vous heureux ?

Une vague de radiance plus intense balaya ses pensées et ses souvenirs vacillants. Plus rien n'existait maintenant que la transparence cristalline de la félicité.

Sans parler, sans ouvrir les yeux, il sourit et hocha la tête.

— Eckhart prétendait que c'était Dieu, poursuivit-elle. Une félicité si exaltante, si inconcevablement intense, que personne ne peut la décrire. Et, en son centre, Dieu sans cesse resplendit et brûle.

Dieu resplendit et brûle... C'était d'une vérité si frappante, si comique, que Will se surprit à rire tout haut. « Dieu, telle une maison en feu ! haleta-t-il. Dieu-le-14-juillet. » Et il éclata de nouveau d'un rire cosmique.

Derrière ses paupières closes, un océan de félicité lumineuse s'élevait, comme une cataracte renversée. S'élevait d'une union vers une union plus parfaite, d'une impersonnalité vers une transcendance plus absolue de la personnalité.

— Dieu-le-14-juillet, répéta-t-il, et du cœur de la cataracte, s'échappa un dernier gloussement de conscience et d'entendement.

— Et le 15 juillet ? demanda Susila. Le lendemain matin ?

— Il n'y a pas de lendemain matin.

Elle secoua la tête :

— Voilà qui ressemble étrangement au Nirvâna.

— Qu'auriez-vous à y redire ?

— De l'Esprit pur, titré à cent degrés – une boisson que seuls les amateurs les plus acharnés de contemplation se permettent. Les Bodhisattvas diluent leur Nirvâna dans une dose égale d'amour et de travail.

— Voilà qui est mieux, approuva Will.

— Délicieux, vous voulez dire. C'est pourquoi c'est une telle tentation ! La

seule tentation à laquelle Dieu puisse succomber. Le fruit de l'ignorance du bien et du mal. Quelle délectation céleste, quelle mangue supérieure ! Dieu s'en est nourri pendant des billions d'années. Puis tout à coup surgit l'Homo sapiens, et voilà qu'apparaît la connaissance du bien et du mal. Dieu dut se satisfaire d'un fruit bien moins savoureux. Vous venez de goûter une tranche de la mangue supérieure originale, de sorte que vous pouvez Le comprendre.

Une chaise grinça, il y eut un frou-frou de jupes, puis une série de petits bruits précipités qu'il fut incapable d'interpréter. Que faisait-elle ? Il aurait pu répondre à cette question en ouvrant simplement les yeux. Mais qu'importait, après tout, ce qu'elle pouvait faire ? Rien n'avait plus d'importance que ce déferlement éblouissant de félicité et d'entendement.

— De la mangue supérieure au fruit de la connaissance, je vais vous servir, dit-elle. Étape par étape.

Il y eut un ronflement. Montant des profondeurs, une bulle de reconnaissance creva la surface de la conscience. Susila avait mis un disque sur le plateau d'un gramophone.

— Jean-Sébastien Bach. La musique la plus proche du silence ; la plus proche, bien qu'elle soit savamment orchestrée, de l'Esprit pur, titré à cent degrés.

Le bourdonnement fit place à des sons musicaux. Une nouvelle bulle de reconnaissance fusa ; il écoutait le IV^e concerto brandebourgeois.

C'était évidemment le même IV^e concerto brandebourgeois qu'il avait entendu souvent par le passé – le même et pourtant totalement différent. Cet allegro – il le connaissait par cœur. Ce qui signifiait qu'il était dans le meilleur état possible pour apprécier ce qu'il n'avait jamais entendu auparavant. Pour commencer, ce n'était pas lui, William Asquith Farnaby, qui écoutait. L'allegro se déployait comme un élément du grand Événement présent, une manifestation toute proche de la félicité lumineuse. Ou bien n'était-ce pas assez dire ? En d'autres termes, cet allegro était la félicité lumineuse ; c'était l'entendement sans connaissance de toute chose acquise, par un plan particulier de la connaissance ; c'était une conscience indiscernable, éparpillée en notes et en phrases, et pourtant toujours intacte. Et naturellement tout cela n'appartenait à personne. Tout cela était à la fois

ici, là-bas et nulle part. La musique que William Asquith Farnaby avait entendue cent fois avait été recréée, telle une conscience inaliénée. C'est pourquoi il l'entendait maintenant pour la première fois. Inaliéné, le IV^e concerto brandebourgeois possédait une intensité de beauté, une profondeur de sens intrinsèque incomparablement supérieures à ce que Will avait trouvé dans cette même musique quand elle était sa propriété personnelle.

— Pauvre idiot ! laissa-t-il échapper.

Le pauvre idiot ne voulait prendre Oui pour une réponse dans aucun domaine, sauf celui de l'esthétique. Et il n'avait cessé tout le temps de nier, par le simple fait qu'il était lui-même, toute la beauté et tout le sens auxquels il avait si passionnément désiré dire Oui. William Asquith Farnaby n'était rien de plus qu'un filtre boueux dont les êtres humains, la nature et jusqu'à l'art qu'il aimait, étaient sortis obscurcis, embourbés, diminués, déformés, enlaidis. Ce soir, pour la première fois, la conscience qu'il avait d'un morceau de musique était complètement dégagée. Entre l'esprit et le sens, il n'existait plus de Babel, faite d'absurdités biographiques, qui noie la musique et engendre une dissonance dépourvue de sens. Le IV^e concerto brandebourgeois de ce soir était un don pur – non, un donum béni – que n'altéraient ni l'histoire personnelle, ni les préjugés, ni les sottises invétérées, à cause desquels, comme tout un chacun, le pauvre idiot ne voulait pas (et en matière d'art ne pouvait manifestement pas) prendre Oui pour une réponse.

Et le IV^e concerto brandebourgeois de ce soir n'était pas simplement une Chose inaliénée en Elle-Même ; c'était aussi, de quelque manière extraordinaire, un Événement présent, d'une durée infinie. Ou plutôt (et c'était encore plus extraordinaire, puisqu'il comportait trois mouvements et que le disque tournait à sa vitesse normale), il n'avait pas de durée. Le métronome mesurait chacune de ses phrases ; mais la somme de ces phrases ne s'inscrivait pas en minutes et en secondes. Il y avait un tempo, mais le temps était absent. Qu'était-ce donc ?

« L'Éternité », dut reconnaître Will. C'était là un de ces vilains mots métaphysiques qu'aucun honnête homme n'aimerait prononcer, fût-ce pour lui-même, moins encore en public. « L'Éternité, mes frères, dit-il tout haut. L'Éternité, bla-bla. » Ainsi qu'il aurait pu le prévoir, le sarcasme tomba

complètement à plat. Ce soir, ces quatre syllabes n'avaient pas moins de sens que les cinq lettres d'un autre genre de mot tabou. Il se mit à rire de nouveau.

— Qu'y a-t-il de si drôle ? demanda Susila.

— L'Éternité, répondit-il. Croyez-le ou non, c'est aussi concret que la merde.

— Excellent, approuva-t-elle.

Il restait là, assis, immobile et attentif, écoutant et suivant d'un œil intérieur l'enchevêtrement des courants sonores, l'enchevêtrement des courants de lumières exactes et équivalentes, qui ruisselaient sans fin. Et chaque phrase de cette musique familière était une révélation sans précédent de beauté, qui ne cessait de jaillir, telle une fontaine inépuisable, en une autre révélation, aussi inédite et étonnante que la première. Courant après courant – le courant du violon solo, le courant des deux haut-parleurs, les courants multiples du clavecin et du petit orchestre à cordes. Séparé, distinct, individuel – et pourtant chacun de ces courants était fonction de tous les autres, chacun n'était lui-même que par ses relations avec le tout dont il faisait partie.

— Grand Dieu ! se surprit-il à murmurer.

Pendant le changement de disque, qui lui sembla interminable, les haut-parleurs lancèrent une seule note prolongée. Une note sans harmoniques aigus, une note claire, transparente, divinement vide. Une note (le mot monta comme une bulle) de contemplation pure. Et voici que surgissait une nouvelle obscénité inspirée, qui venait de prendre un sens concret et que Will aurait prononcée sans la moindre honte. Contemplation pure, détachée, au-delà des contingences, extérieure au contexte des jugements moraux. À travers la lumière jaillissante, il entrevit le visage radieux de Radha, parlant de l'amour comme d'une contemplation. Puis de Radha encore, assise en tailleur, dans l'intensité recueillie de l'immobilité, au pied du lit où mourait Lakshmi. Cette longue note pure était le sens de ses paroles, l'expression audible de son silence. Mais, s'écoulant mêlé au vide divin de ce chant de flûte contemplatif, on entendait le son riche, l'enchaînement passionné des vibrations du violon. Et, les enveloppant – les notes du détachement contemplatif et celles de l'élan passionné –, se tissait le réseau des notes aiguës et sèches, issues de la

vibration métallique du clavecin. Esprit et instinct, action et vision – et tout autour la trame de l'intellect. Elles étaient enveloppées d'une pensée discursive, mais enveloppées – cela était évident – de l'extérieur, d'après un ordre d'expérience radicalement différent de celui que la réflexion discursive prétend expliquer.

— On dirait un positiviste logique, dit-il.

— Qui ça ?

— Ce clavecin.

Un positiviste logique, songeait-il dans les hauts-fonds de son esprit, tandis que, dans les profondeurs, le grand Événement de lumière et de sons se déroulait hors du temps. Comme un positiviste logique parlant de Plotin et de Julie de Lespinasse.

La musique changea encore. C'était le violon maintenant qui soutenait (avec quelle passion !) la note prolongée de la contemplation, tandis que les deux haut-parleurs reprenaient le thème de l'élan actif – forme identique, s'imposant à une substance nouvelle – dans le mode du détachement. Puis, dansant de l'un à l'autre, le positiviste logique, absurde mais indispensable, cherchait à expliquer, dans un langage incommensurable aux faits, ce qui se passait.

Dans l'Éternité qui était aussi concrète que la merde, Will continua d'écouter ces courants entremêlés de sons, de regarder ces courants entremêlés de lumière, il continua d'être vraiment (là-bas, ici et nulle part) tout ce qu'il voyait et entendait. Mais voici que s'opérait un changement soudain dans le caractère de la lumière. Ces courants entremêlés, premières différenciations fluides de l'entendement, à l'extrême limite de toute connaissance particulière, avaient cessé d'être continus. Ils étaient brusquement remplacés par une succession sans fin de formes séparées – formes toujours manifestement chargées de la félicité lumineuse de l'être indifférencié, mais maintenant limitées, isolées, individualisées. Argentées et roses, jaunes et vert pâle, bleu gentiane, une suite sans fin de sphères lumineuses jaillissaient d'une source cachée et, au rythme de la musique, s'enchevêtraient à dessein en constellations d'une complexité et d'une beauté incroyables. Fontaine inépuisable qui jaillissait en formes conscientes, en

treillis d'étoiles vivantes.

Tandis qu'il les contemplait, tandis qu'il vivait de leur vie et de celle de cette musique qui était leur équivalent, les formes se transformaient en de nouveaux treillis qui emplissaient les trois dimensions d'un espace intérieur, auquel s'ajoutait une nouvelle dimension intemporelle, pleine de signification.

— Qu'entendez-vous ? demanda Susila.

— J'entends ce que je vois. Et je vois ce que j'entends.

— Comment décririez-vous cela ?

— D'après ce que je vois, répondit Will après un long silence, d'après ce que j'entends, on dirait la création. Mais cette création ne s'accomplit pas d'un seul coup, elle est incessante, perpétuelle.

— Un acte de création perpétuel sortant du néant de nulle part pour former quelque chose quelque part. Est-ce cela ?

— C'est bien cela.

— Vous avez fait du chemin.

Si les mots se fussent présentés plus aisément et si, une fois prononcés, ils eussent été un peu moins fades, Will lui aurait expliqué que l'entendement hors de la connaissance et la félicité lumineuse étaient des expériences diablement supérieures à l'audition, fût-ce de la musique de Jean-Sébastien Bach.

— Certes vous avez fait du chemin, répéta Susila, mais vous avez encore une longue route à parcourir. Si vous ouvriez les yeux ?

Will secoua énergiquement la tête.

— Il est temps que vous saisissiez la chance de découvrir ce que sont les choses.

— Les choses sont cela, grommela-t-il.

— Il n'en est rien, lui assura-t-elle. Tout ce que vous avez vu et entendu et été n'est que le premier degré. Maintenant, il faut que vous leviez les yeux vers le second degré. Regardez, puis unissez les deux degrés en une seule

expérience de ce que sont les choses, qui englobera tout. Ouvrez donc les yeux, Will. Ouvrez-les grands.

— Très bien, dit-il enfin.

Et à regret, comme s'il eût appréhendé que lui advienne quelque malheur, il ouvrit les yeux. La lumière intérieure se fondit en une nouvelle sorte de lumière. La fontaine de formes, les sphères colorées, conscientes de leur splendeur, modifiant à dessein leurs jeux, se transformèrent en une composition statique de droites et de diagonales, de surfaces planes et de cylindres, le tout gravé dans un matériau qui ressemblait à de l'agate vivante, émergeant d'une matrice de nacre palpitante. Tel un aveugle qui vient de recouvrer la vue et se trouve pour la première fois confronté avec le mystère de la lumière et de la couleur, il écarquilla les yeux, dans un étonnement stupéfait. Puis, après vingt mesures du IV^e concerto brandebourgeois, qui semblèrent sans fin, une bulle de compréhension éclata dans sa conscience. Will réalisa subitement qu'il contemplait une petite table carrée, derrière laquelle se trouvaient un fauteuil à bascule, adossé à un mur nu de plâtre, blanchi à la chaux. L'explication était rassurante ; car, durant cette éternité qu'il avait vécue entre le moment où il avait ouvert les yeux et celui où il avait pris conscience de ce qu'il regardait, le mystère d'inexplicable beauté auquel il était confronté s'était épaissi en une consommation de lumineuse étrangeté qui l'emplissait de terreur métaphysique. Eh bien, ce terrifiant mystère consistait en deux meubles et un pan de mur. La crainte s'évanouit, mais l'étonnement ne fit qu'augmenter. Comment était-il possible que ces objets, si familiers, si quelconques, fussent cela ? De toute évidence, c'était impossible. Et pourtant c'était bien cela, c'était bien cela !

L'attention de Will glissa des lignes géométriques d'agate brune vers leur fond nacré. Le nom de ce fond, il le savait, était « mur » ; mais, dans la réalité vécue, il s'agissait d'un processus vivant, d'une série continue de transsubstantiations de plâtre et de chaux en un corps surnaturel – en une chair divine, qui ne cessait, à mesure qu'il la regardait, de passer de gloire en gloire. De ce que les mots-bulles avaient tenté de décrire comme un simple calcin, un esprit créateur de formes tirait une succession infinie de tons le plus subtilement variés, tout à la fois doux et intenses, qui sortaient de leur virtualité pour se répandre avec splendeur sur la peau radieuse du corps divin.

Merveilleux ! Merveilleux !... Et il doit exister d'autres miracles, des mondes nouveaux à conquérir et qui vous conquerront. Il tourna la tête vers la gauche et là (les mots justes avaient jailli presque instantanément) il vit la grande table à plateau de marbre autour de laquelle ils avaient pris leur souper. Puis, épaisses et pressées, d'autres bulles se mirent à bouillonner. Cette chose apocalyptique et palpitante que l'on nommait « table » aurait pu inspirer la peinture de quelque Cubiste mystique, de quelque Juan Gris inspiré, qui aurait possédé l'âme de Traherne, et un don pour représenter les miracles par des gemmes conscientes et par l'aspect changeant de pétales de nénuphar.

Tournant la tête plus à gauche encore, il resta interdit devant l'éclat d'un joyau. Et combien étrange !... De minces tablettes d'émeraude et de topaze, de rubis, de saphir et de lapis-lazuli, flamboyaient rangée par rangée, comme autant de briques sur un mur de la Nouvelle Jérusalem. Puis – à la fin, non au commencement – vint le verbe. Au commencement étaient les bijoux, les vitraux, les murs de paradis. Ce n'était que maintenant, tout à la fin, que le mot « bibliothèque » se proposait à son esprit.

Will leva les yeux de ces livres-joyaux, et se retrouva au cœur d'un paysage tropical. Pourquoi ? Où ?... Puis il se souvint que (dans une autre vie) lorsqu'il avait pénétré pour la première fois dans cette pièce, il avait remarqué, au-dessus de la bibliothèque, une grande aquarelle médiocre. Entre des dunes sablonneuses et un bosquet de palmiers, un large estuaire s'en allait rejoindre la mer, tandis qu'à l'horizon d'énormes nuages en forme de montagnes s'élevaient dans un ciel pâle... Insignifiant, le mot-bulle surgit du fond de son esprit. Il n'était que trop évident que c'était là l'œuvre de quelque amateur peu doué. Mais cela était maintenant hors de propos, car le paysage avait cessé d'être une peinture pour devenir le sujet d'une peinture – une vraie rivière, une vraie mer, du vrai sable étincelant au soleil, de vrais arbres se découpant sur un vrai ciel. Vrais à la puissance Nième, vrais jusqu'à en être absolus. Et ce vrai fleuve se mêlant à une vraie mer, c'était l'être même de Will, consumé en Dieu. « Dieu entre guillemets ? demanda une bulle ironique. Ou bien Dieu (!) dans un sens moderne, pickwickien ? » Will secoua la tête. La réponse était Dieu tout simplement – le Dieu auquel il ne lui était pas possible de croire, mais avec lequel il était manifestement confronté. Et pourtant cette rivière était toujours une rivière, cette mer l'océan Indien. Non pas d'autres choses qui auraient été travesties. Ces

choses-là mêmes, sans équivoque possible. Mais, à la fois, sans équivoque possible, Dieu.

— Où êtes-vous maintenant ? demanda Susila.

Sans lui faire face, Will répondit : « Au paradis, je suppose » et désigna le tableau.

— Au paradis – encore ? Quand pensez-vous revenir ici-bas ?

Une nouvelle bulle-souvenir monta des fonds ensablés.

— Quelque chose de profondément enraciné, Dont la demeure est quelque lumière.

— Wordsworth parlait aussi du chant plaintif et incessant de l'humanité.

— Heureusement, répondit Will, il n'y a aucun être humain dans ce paysage !

— Même pas d'animaux, ajouta-t-elle en riant. Rien que des nuages et des végétaux dont l'aspect inoffensif est des plus décevants. C'est pourquoi vous feriez mieux de regarder ce qui est sur terre.

Will baissa les yeux. Les veines du plancher étaient une rivière sombre, et la rivière sombre était un diagramme tourbillonnant et fluant de la vie divine du monde. Au centre de ce diagramme se trouvait son propre pied droit, nu sous les lacets de la sandale, étonnant dans ses trois dimensions, tel – sous la lumière des projecteurs – le pied de marbre de quelque statue héroïque. « Plancher », « veines », « pied » – à travers l'explication prolixe des mots, le mystère lui était renvoyé, impénétrable et pourtant paradoxalement entendu. Entendu par cet entendement au-delà de la connaissance auquel, malgré sa perception des objets et son souvenir des noms, il demeurerait encore accessible.

Tout à coup, du coin de l'œil, il entrevit un mouvement rapide comme un trait. S'ouvrir à la félicité et à l'entendement, c'était aussi – il s'en rendait compte – s'ouvrir à la terreur, à une totale incompréhension. Comme une créature étrangère enfermée dans la poitrine et se débattant au comble de l'angoisse, son cœur se mit à battre avec une violence qui le fit trembler. Avec l'atroce certitude qu'il allait rencontrer l'Horreur essentielle, Will

tourna la tête et regarda.

— C'est un des lézards favoris de Tom Krishna, dit-elle pour le rassurer.

La lumière était plus vive que jamais ; mais le signe de cet éclat était différent. Un rayon de mal pur luisait sur chacune des écailles gris-vert, au dos de la créature, sur ses yeux d'obsidienne, sur sa palpitante gorge pourpre, sur les plaques bordant ses narines et sur la fente de sa bouche. Will se détourna. En vain. L'Horreur essentielle jaillissait de tout ce qu'il regardait. La composition d'un Cubiste mystique s'était transformée en une complexe machine à faire le mal. Le paysage tropical, dans lequel il avait fondu son être propre avec l'être de Dieu, était maintenant tout à la fois la plus nauséuse oléographie victorienne et la réalité de l'enfer. Sur leurs rayons, les rangées de livres-joyaux étincelaient des mille watts d'une ténèbre visible. Combien vulgaires étaient devenues ces gemmes abyssales ! Là où brillaient l'or, la perle et les pierres précieuses, on ne voyait plus que des ornements d'arbre de Noël, que le mauvais reflet du plastique et du fer-blanc poli. Les choses étaient toujours palpitantes de vie, mais de la vie de ces sous-sols où se négocient de sinistres marchés. Et, la musique l'affirmait maintenant, c'était là ce que créait perpétuellement la Toute-Puissance – un Prisunic cosmique, où s'entassaient des horreurs fabriquées en série. Horreurs de vulgarité et horreurs de souffrance, de cruauté et de faute de goût, d'imbécillité et de perversité délibérée.

— Ce n'est pas un gecko, disait Susila, un de vos gentils petits lézards domestiques. C'est un gros balourd d'étranger, de l'espèce des sangsues. Non qu'ils sucent le sang, évidemment. Ils ont simplement la gorge rouge, et leur face se congestionne quand ils sont excités. De là ce nom stupide. Regardez ! Le voici !

Will baissa de nouveau les yeux. D'une réalité préternaturelle, l'horreur squameuse, avec ses yeux noirs stupides, sa gueule assassine, sa gorge rouge sang battant sans arrêt tandis que le reste du corps gisait sur le sol comme mort, était maintenant à moins de vingt centimètres de son pied.

— Il a aperçu son dîner, dit Susila. Regardez, là, à gauche, au bord du tapis.

Il tourna la tête.

— Gongylus gongyloïdes, poursuivit-elle. Vous souvenez-vous ?

Oui, il se souvenait. La mante religieuse qui s'était installée sur son lit. Mais c'était dans une autre vie. Ce qu'alors il avait vu n'était qu'un insecte à l'aspect étrange. Ce qu'il voyait maintenant, c'était une paire de monstres longs de cinq centimètres, absolument hideux, en train de s'accoupler. Leur pâleur bleutée était rayée et veinée de rose, et les ailes, qui s'agitaient sans cesse comme des pétales sous une brise, étaient ombrées sur le bord de violet foncé. Une contrefaçon de fleurs. Mais leur forme d'insectes n'était pas déguisable. Et voilà maintenant que même leurs tons floraux changeaient. Ces ailes vibrantes étaient les appendices de deux choses brillamment émaillées dans des profondeurs équivoques, deux petites maquettes mobiles d'un cauchemar, deux miniatures de machines à copulation. L'une des machines de cauchemar, la femelle, tourna sa petite tête plate et se mit à dévorer la tête de la machine mâle. Un œil violet fut dévoré, puis la moitié de la face bleutée. Ce qu'il restait de la tête tomba sur le sol. Ayant perdu le contrepoids des yeux et des mâchoires, le cou sectionné fut agité de soubresauts. La machine femelle fit un effort pour happer le tronc dégoûtant, et, tandis que le mâle décapité poursuivait sa parodie d'Arès dans les bras d'Aphrodite, le mastiqua méthodiquement.

Du coin de l'œil, Will vit s'amorcer un autre mouvement. Tournant brusquement la tête, il eut juste le temps d'apercevoir le lézard rampant. Plus près, plus près. Will détourna les yeux, terrorisé. Quelque chose effleura ses orteils, jusque sous la cambrure. Puis le frôlement cessa ; mais il pouvait sentir un poids léger sur son pied, un contact froid et squameux. Il voulut hurler ; mais il n'avait plus de voix ; et, quand il essaya de bouger, ses muscles refusèrent de lui obéir.

Hors de toute notion de durée, la musique avait atteint le presto final. Horreur animée avec la marche, horreur en travesti rococo menant la danse.

Totalement immobile, à l'exception du battement de la gorge rouge, l'horreur squameuse, blottie contre le pied de Will, contemplait, de ses yeux inexpressifs, sa proie prédestinée. Entrelacées, les deux petites maquettes mobiles sorties d'un cauchemar s'agitaient comme des pétales sous la brise, secouées spasmodiquement par l'agonie simultanée de la mort et de la copulation. Un siècle sans fin s'écoula ; mesure après mesure, l'allègre petite

danse macabre se poursuivait. Soudain, des griffes menues égratignèrent la peau de Will. Le sucer de sang s'était glissé sur le sol. Pendant un instant long comme une vie, il resta encore là, absolument immobile. Puis, avec une incroyable rapidité, il fila sur le sol vers le tapis. La fente de la bouche s'ouvrit, puis se referma. Débordant des mâchoires craquantes, le bord d'une aile violette frémissait encore, comme un pétale d'orchidée sous la brise ; une paire de pattes s'agita frénétiquement un instant, puis disparut aux regards.

Will frissonna et ferma les yeux. Mais au-delà de la frontière entre les choses perçues et les choses remémorées, les choses imaginées, l'Horreur le poursuivait. Dans l'éclat fluorescent de la lumière intérieure, une colonne sans fin d'insectes aux reflets métalliques et de reptiles luisants s'avavançait en diagonale, de gauche à droite, échappés à quelque source occulte de cauchemar, vers une consommation inconnue et monstrueuse. *Gongylus gongyloïdes* par millions ; et, au milieu d'eux, d'innombrables sucurs de sang. Dévorant, dévorés – à jamais.

Cependant – violon, flûte et clavecin – le presto final du IV^e concerto brandebourgeois se jouait hors du temps. Quelle joyeuse petite marche funèbre rococo ! Gauche, droite ; gauche, droite... Mais à quels mots d'ordre obéissent les hexapodes ? Tout à coup, il n'y avait plus d'hexapodes ; ils étaient devenus des bipèdes. La colonne sans fin d'insectes s'était brusquement transformée en une colonne sans fin de soldats. Défilant comme les chemises brunes que Will avait vues défiler à Berlin, une année avant la Guerre. Par milliers, drapeaux au vent, en brillants uniformes, sous la lumière infernale comme un excrément illuminé. Innombrables comme des insectes ; et chacun avançant avec la précision d'une machine, la docilité parfaite d'un chien savant... Et les visages, les visages !... Will en avait vu des gros plans dans les nouveaux films allemands ; et voici qu'ils étaient là encore, présents dans leurs trois dimensions, et vivants. Le visage monstrueux d'Hitler vociférant, la bouche ouverte... Puis les visages des auditeurs alignés. Visages énormes d'idiots, vides et réceptifs. Visages de somnambules aux yeux béants. Visages de jeunes anges nordiques, ravis dans une Vision béatifique. Visages de saints baroques, entrant en extase. Visages d'amants au bord de l'orgasme. Un Peuple, Un Royaume, Un Chef. Appel à l'unité d'un essaim d'insectes. Entendement au-delà de la connaissance de l'absurdité et du diabolisme. Puis la caméra était revenue aux rangs serrés,

aux svastikas, aux cuivres, à l'hypnotiseur qui hurlait à la tribune. Puis, de nouveau, dans l'éclat de la lumière intérieure, voici qu'apparaissait la colonne sombre, semblable à un défilé d'insectes, paradant sans fin aux sons rococo de cette musique d'horreur. En avant, soldats Nazis, en avant, soldats Chrétiens, en avant, Marxistes et Musulmans, en avant vous tous, Peuple élu, Croisés et faiseurs de Guerre sainte !... En avant, vers la misère, vers le mal, vers la mort !... Tout à coup, Will eut devant lui le spectacle de ce que cette colonne en marche deviendrait, une fois arrivée à sa destination – milliers de cadavres dans la boue coréenne, innombrables monceaux de pourriture jonchant le désert africain. Puis (car la scène changeait sans cesse, avec une rapidité et une soudaineté terrifiantes) voici que surgissaient les cinq corps couverts de mouches que Will avait vus quelques mois auparavant, sur le dos, la gorge tranchée, dans la cour d'une ferme algérienne. Jaillissant d'un passé vieux de vingt ans, une vieille femme, morte, complètement nue, dans les décombres d'une bâtisse de stuc, au fond des bois de Saint-Jean. Sans transition, la chambre de Will, gris et jaune, où se réfléchissaient, dans l'armoire à glace, deux corps pâles, le sien et celui de Babs, faisant frénétiquement l'amour, accompagnés par le souvenir de l'enterrement de Molly et par les accents, transmis par Radio-Stuttgart, de « L'Enchantement du Vendredi Saint » de Parsifal.

La scène changea de nouveau. Au milieu de guirlandes d'étain étoilées et de lampes féeriques, le visage de tante Mary sourit joyeusement à Will, puis se transforma sous ses yeux en ce visage d'étrangère geignarde et mauvaise qui était apparu durant les terribles dernières semaines qui avaient précédé l'ultime transformation en pourriture. Un rayonnement d'amour et de bonté, puis une persienne avait été tirée, un volet fermé, une clé tournée dans la serrure – et voilà où ils en étaient, elle dans son cimetière, et lui condamné, dans sa prison intime, à la solitude, puis un beau matin à la mort. L'Agonie dans le sous-sol aux marchandages. La Crucifixion au milieu d'arbres de Noël. À l'extérieur comme à l'intérieur, les yeux ouverts ou les yeux fermés, il n'y avait pas d'échappatoire. « Pas d'échappatoire », murmura-t-il, et les mots confirmaient le fait, le transformaient en une certitude hideuse qui s'élargissait et plongeait dans un abîme de vulgarité mauvaise, dans un enfer de souffrance totalement inutile.

Mais cette souffrance (il le sentait avec la puissance d'une révélation),

cette souffrance n'était pas simplement inutile ; elle était aussi cumulative, elle était aussi auto-génératrice. Il n'était que trop certain, que trop effrayant, que, comme pour Molly, pour tante Mary et tous les autres, la mort viendrait aussi pour Will. Viendrait aussi pour lui, mais n'atteindrait jamais cette peur, ce dégoût écœurant, ces lacérations de remords et d'exécration de soi-même. Immortelle dans son inutilité, la souffrance se perpétuerait à jamais. Sur tous les autres plans, un être est grotesquement, méprisablement limité. Non pas sur le plan de la souffrance. Ce sombre petit caillot figé que l'on nomme « Je » était capable de souffrir infiniment ; malgré la mort, la souffrance se perpétuerait à jamais. Les douleurs de la vie et les douleurs de la mort, la routine des supplices successifs dans le sous-sol aux marchandages et la crucifixion finale, dans la rutilance vulgaire de l'étain et du plastique – avec leurs réverbérations, leurs amplifications continues –, seraient toujours là. Et les douleurs étaient incommunicables, l'isolement complet. La conscience de notre existence passe par la conscience de notre incessante solitude. Tout aussi seul dans l'alcôve musquée de Babs que l'on avait été seul avec une oreille malade ou le bras cassé, que l'on serait seul avec le cancer qui vous emporterait, seul, lorsque tout serait consommé, avec l'immortalité de la souffrance.

Il prit conscience, tout à coup, que quelque chose était arrivé à la musique. Le tempo avait changé. Rallentando. C'était la fin. La fin de toute chose pour tous. La petite danse macabre désinvoltée avait entraîné peu à peu la troupe jusqu'au bord de la falaise. Et maintenant c'en était fait, et tout le monde chancelait au bord de l'abîme. Rallentando, rallentando. La chute mortelle, la chute dans la mort. Ponctuellement, inéluctablement, retentirent les deux accords annonceurs de la consommation, la dominante expectante, puis, finis, la tonique sonore et sans équivoque. Il y eut un grattement, un déclic sec, puis le silence. Par la fenêtre ouverte, Will pouvait entendre les grenouilles dans le lointain et le crissement aigu et monotone des insectes. Pourtant, de façon mystérieuse, le silence n'avait pas été rompu. Telles des mouches dans un bloc d'ambre, les sons étaient noyés dans une transparence d'insonorité qu'ils étaient incapables de rompre ou même de modifier, et à laquelle ils demeuraient absolument étrangers. Au-delà du temps, de plus en plus intense, le silence s'épaississait. Silence en embuscade, à l'affût, silence conspirateur, incomparablement plus sinistre que la petite marche funèbre

macabre et rococo qui l'avait précédé. C'était là l'abîme au bord duquel la musique l'avait conduit. Au bord de l'abîme, puis, au-delà de l'abîme, vers ce silence éternel.

— Souffrance infinie, murmura-t-il. Et l'on ne peut parler, l'on ne peut même pas crier.

Une chaise grinça, il y eut un froissement de soie, il sentit le souffle d'un mouvement près de son visage, la proximité d'une présence humaine. Derrière ses paupières fermées, il avait conscience que Susila était agenouillée là, en face de lui. Un instant plus tard, il sentit les mains de la jeune femme qui frôlaient son visage – les paumes contre ses joues, les doigts sur ses tempes.

La pendule de la cuisine fit entendre un petit ronronnement, puis se mit à sonner l'heure. Un, deux, trois, quatre. Dehors, dans le jardin, le vent soufflait dans les feuilles par rafales intermittentes. Un coq chanta, et, de très loin, arriva une réponse, puis presque simultanément une autre, puis une autre. Encore une réponse à ces réponses, et d'autres réponses en retour. Un contrepoint de défis jetés et relevés. Enfin une voix différente se mêla au chœur. Articulée, bien qu'inhumaine. « Attention ! disait-elle, au milieu des cocoricos et des bruissements d'insectes. Attention ! Attention ! Attention ! »

« Attention ! » répéta Susila. Tandis qu'elle parlait, il sentit les doigts se promener sur son front. Légèrement, des sourcils à la racine des cheveux, de chacune des tempes jusqu'au point médian entre les yeux. De haut en bas, de droite à gauche, ils dissipaient les contractions de son cerveau, effaçaient les rides de stupeur et de souffrance. « Attention à cela ! » Et elle pressait plus fort ses paumes contre les pommettes et le bout de ses doigts au-dessus des oreilles. « Attention à ceci, répéta-t-elle. À maintenant. Votre visage entre mes deux mains. » Elle relâcha sa pression, et ses doigts se remirent à lui caresser le front.

« Attention ! » Au milieu du contrepoint éraillé des chants de coqs, l'injonction était répétée avec insistance. « Attention ! Attention ! Atten... » La voix inhumaine s'interrompit au milieu du mot.

Attention aux mains sur son visage ?... Ou bien attention à l'éclat effrayant de la lumière intérieure, à cette invasion d'étoiles d'étain et de

plastique et, au-delà du barrage de la vulgarité, à ce monceau de pourriture qui avait été Molly, au miroir de maison close, à tous ces innombrables cadavres dans la boue, à la poussière, au plâtre... Puis les lézards réapparurent, les *Gongylus gongyloïdes* par millions, les colonnes en marche, les visages extasiés des anges nordiques écoutant avec dévotion...

« Attention ! se remit à crier le mynah de l'autre côté de la maison. Attention ! »

Will agita la tête :

— Attention à quoi ?

— À ceci.

Elle enfonça ses ongles dans la peau de son front.

— Ceci !... Ici et maintenant. Et cela n'a rien d'aussi romantique que la souffrance. Ce n'est que le contact des ongles de mes doigts. Et quand bien même ce serait pire, il n'est pas possible que cela dure toujours ou infiniment. Rien ne dure toujours, rien n'est infini. Sauf, peut-être, la Nature de Bouddha.

Elle bougea les mains, et il ne sentit plus le contact des ongles, mais celui de la peau. Le bout des doigts glissa sur ses sourcils puis, très doucement, vint se poser sur ses paupières closes. Au premier tressaillement, il éprouva une peur atroce. Allait-elle lui arracher les yeux ? Il était assis, prêt à renverser la tête en arrière et à se lever. Mais il ne se passa rien. Peu à peu, sa frayeur se dissipa ; seule persistait la conscience de ce contact intime, inattendu, potentiellement dangereux. Une conscience si aiguë et, comme les yeux sont suprêmement vulnérables, si absorbante, qu'elle lui interdisait d'accorder plus d'attention à la lumière intérieure ou aux horreurs et vulgarités qu'elle lui révélait.

— Faites attention, murmura Susila.

Mais il était sûr de ne pas faire attention. Cependant, doucement, délicatement, les doigts avaient mis sa conscience à vif. Et comme ces doigts, avait-il remarqué, étaient intensément vivants ! Quelle étrange chaleur picotante ils dégageaient !

— On dirait un courant électrique, s'émerveilla-t-il.

— Mais heureusement, dit-elle, les fils ne transmettent aucun message. On établit le contact, et celui qui touche est touché à son tour. Communication complète, mais rien n'est communiqué. Rien qu'un échange de vie, c'est tout.

Puis, après une pause :

— Vous rendez-vous compte, Will, que pendant toutes ces heures que nous venons de passer ici – tous ces siècles en ce qui vous concerne, toutes ces éternités, vous ne m'avez pas regardée une seule fois ? Pas une fois... Avez-vous peur de ce que vous pourriez voir ?

Il réfléchit à la question et finalement hocha la tête.

— Peut-être était-ce cela, dit-il. Peur de voir quelque chose qui m'engagerait, quelque chose qui m'obligerait à prendre position.

— De sorte que vous vous êtes accroché à Bach, et aux paysages, et à la Lumière claire du Néant.

— Que vous m'avez empêché de contempler davantage, reprocha-t-il.

— Parce que le Néant ne vous aurait fait aucun bien, à moins que vous ne puissiez voir sa lumière dans les Gongylus gongyloïdes. Et dans les gens, ajouta-t-elle, ce qui est parfois considérablement plus difficile.

— Difficile ?

Il songea aux colonnes en marche, aux corps reflétés dans la glace, à tous ces autres corps à plat ventre dans la boue, et secoua la tête.

— C'est impossible.

— Non, pas impossible, insista-t-elle. Le Sunyata implique la karuna. Le Néant est lumière ; mais il est aussi compassion. Les contemplatifs insatiables cherchent à s'emparer de la lumière, sans se soucier de la compassion. Seuls les êtres bons recherchent la compassion et refusent de se soucier de la lumière. Comme toujours, il s'agit de tirer le meilleur des deux mondes à la fois. Et maintenant, ajouta-t-elle, il est temps que vous ouvriez les yeux afin de voir à quoi un être humain ressemble réellement.

Ses doigts remontèrent des paupières vers le front, s'étirèrent vers les tempes, puis descendirent le long des joues, jusqu'aux articulations de la mâchoire. Un instant plus tard il sentait leur contact sur ses propres doigts :

elle avait pris ses deux mains.

Will ouvrit les yeux et, pour la première fois depuis qu'il avait absorbé le remède moksha, il regarda son visage.

— Grand Dieu ! murmura-t-il enfin.

Susila se mit à rire.

— Est-ce aussi terrible que le sucer de sang ? demanda-t-elle.

Mais il n'y avait pas lieu de plaisanter. Will secoua la tête avec impatience et continua de la regarder. Les paupières baignaient dans une ombre mystérieuse, de même que tout le profil droit de son visage, excepté un petit croissant lumineux sur la pommette. Le profil gauche rayonnait d'un éclat vivant et doré – préternaturellement éclairé d'une clarté totalement étrangère à celle, vulgaire et sinistre, des ténèbres visibles, ou à l'incandescence béate dont Will avait eu la révélation dans la lointaine aurore de son éternité, derrière ses paupières closes, puis lorsqu'il avait ouvert les yeux, dans les livres-joyaux, dans les compositions de Cubistes mystiques, dans le paysage transfiguré. Ce qu'il voyait à présent, c'était le paradoxe de contrastes indissolublement unis, de la lumière née des ténèbres, des ténèbres au cœur même de la lumière.

— Ce n'est pas le soleil, dit-il enfin, et ce n'est pas Chartres. Pas plus que l'inferral sous-sol aux marchandages, Dieu merci. C'est tout cela à la fois, et vous êtes totalement vous-même, et je suis totalement moi-même. Bien que nous soyons, faut-il le dire, tous deux complètement différents. Vous et moi peints par Rembrandt, mais par un Rembrandt qui serait cinq mille fois plus puissant.

Il se tut un moment ; puis, hochant la tête comme pour confirmer ce qu'il venait de dire :

— Oui, c'est bien cela. Le soleil dans la cathédrale de Chartres, puis les vitraux dans le sous-sol aux marchandages. Et le sous-sol aux marchandages est aussi la chambre des tortures, le camp de concentration, le charnier aux décorations d'arbres de Noël. Et voici maintenant que le sous-sol aux marchandages recule et, emportant Chartres et une parcelle de soleil, se fond en cela – en vous et moi, peints par Rembrandt. Y comprenez-vous quelque

chose ?

— Je comprends parfaitement, assura-t-elle.

Mais Will était trop occupé à la regarder pour prêter attention à ce qu'elle disait.

— Vous êtes si incroyablement belle, dit-il enfin. Mais il importerait peu que vous soyez incroyablement laide ; vous seriez tout de même un Rembrandt multiplié par cinq mille. Belle, belle, répéta-t-il. Pourtant je ne désire pas coucher avec vous. Non, ce n'est pas exact. J'aimerais coucher avec vous. Beaucoup, même. Mais il n'y aurait aucune différence, si cela n'arrive jamais. Je continuerais de vous aimer – de vous aimer comme on est supposé aimer les gens, si l'on est chrétien. Aimer, répéta-t-il, aimer... Encore un de ces mots obscènes. « Amoureux », « faire l'amour » – ces mots-là sont parfaits. Mais « amour » tout seul, c'est là une obscénité, que je me refuse à prononcer. Pourtant à présent, à présent...

Il sourit en hochant la tête.

— Croyez-le ou non, à présent, je puis comprendre le sens de ces paroles : « Dieu est amour. » Quelle absurdité manifeste ! Et pourtant il se trouve qu'elle est vraie. Et il y a cet extraordinaire visage qui est le vôtre.

Il se pencha en avant pour le voir de plus près.

— C'est comme si on regardait à travers une boule de cristal, ajouta-t-il, incrédule. Vous ne pouvez imaginer...

Mais elle pouvait imaginer :

— N'oubliez pas, dit-elle, que je suis moi-même passée par là.

— Avez-vous regardé le visage des gens ?

Elle acquiesça :

— Le mien dans la glace. Et bien sûr celui de Dugald. Dieu, la dernière fois que nous avons pris le moksha ensemble !... Il s'était mis à ressembler à un héros sorti de quelque mythologie impossible – à un Indien en Islande, un Viking au Tibet. Puis, brusquement, il était Maitreya Bouddha. Manifestement, incontestablement Maitreya Bouddha. Quel rayonnement ! Je vois encore...

Elle s'interrompit, et tout à coup Will eut devant lui l'expression de la Douleur incarnée, le cœur percé des sept glaives. À la douleur inscrite dans les yeux sombres, aux commissures de la bouche charnue, il comprit que la blessure avait été presque mortelle et – il en eut le cœur serré – qu'elle était encore béante, encore sanglante. Il étreignit les mains de Susila. Il n'existait bien sûr rien que l'on pût dire, aucun mot, aucune consolation philosophique – rien que le partage de ce mystère du contact, rien que cette communication, d'une peau à l'autre, d'un infini débordant.

— On se laisse aller si facilement ! dit-elle enfin. Bien trop facilement. Et bien trop souvent !

Elle poussa un profond soupir et redressa les épaules.

Sous ses yeux, le visage, le corps entier subirent une nouvelle transformation. Il y avait en elle – il pouvait le constater – assez de force, malgré sa petite taille, pour tenir en échec toute souffrance ; une volonté qui ne se laisserait jamais entamer par tous les coups d'épée que le destin lui assènerait. Quasi menaçante dans sa sérénité résolue, une sombre Circé avait succédé à la Mater Dolorosa. En lui se pressèrent les réminiscences de cette voix calme, qui parlait si irrésistiblement de cygnes et de cathédrales, de nuages et d'eau paisible. À mesure qu'il se souvenait, le visage qui lui faisait face semblait rayonner de la conscience du triomphe. Un pouvoir, un pouvoir intrinsèque – il en voyait l'expression, il en devinait la formidable présence. Il eut un mouvement de recul.

— Qui êtes-vous ? souffla-t-il.

Un moment, elle le regarda sans rien dire. Puis, souriant gaiement :

— Ne soyez pas si effrayé, dit-elle. Je ne suis pas la mante femelle.

Il lui rendit son sourire – rendit son sourire à une jeune femme riante qui avait un faible pour les baisers et qui était assez franche pour les provoquer.

— Le Seigneur en soit béni ! dit-il.

L'amour, que la peur avait écarté, revenait en un flux de bonheur.

— Béni pour quoi ?

— Pour vous avoir donné la grâce de la sensualité.

Elle sourit à nouveau :

— Voilà le mot lâché.

— Tout ce pouvoir, dit-il, toute cette volonté admirable, terrible ! Vous auriez pu être Lucifer. Mais heureusement, providentiellement...

Libérant sa main droite, il effleura les lèvres du bout de son index tendu.

— Le don béni de la sensualité, ç'a été votre salut. La moitié de votre salut, précisa-t-il, en songeant aux effroyables frénésies sans amour de l'alcôve rose, l'un de vos saluts. Car il y a aussi cette autre chose, cette connaissance de ce que vous êtes en réalité.

Il se tut un instant.

— Marie au cœur transpercé de glaives, poursuivit-il, et Circé, et Ninon de Lenclos, et... qui d'autre encore ? Quelqu'un qui ressemblerait à Julienne de Norwich ou à Catherine de Gênes. Êtes-vous vraiment toutes ces femmes ?

— Plus une idiote, assura-t-elle. Plus une mère inquiète et pas très efficace. Plus un soupçon de la petite prétentieuse rêveuse que j'étais, enfant. Plus, potentiellement, la vieille femme mourante qui se refléta dans mon miroir, la dernière fois que nous avons pris le moksha ensemble. Alors Dugald se regarda à son tour, et il vit à quoi lui ressemblerait quarante ans plus tard. Mais, un mois plus tard, ajouta-t-elle, il était mort.

On se laisse aller si facilement, on se laisse aller si souvent !... À moitié plongé dans une pénombre mystérieuse, le visage, à demi rayonnant d'un éclat doré et mystérieux, était de nouveau devenu le masque de la souffrance. Dans les orbites ombrées, Will pouvait voir les yeux clos. Elle s'était retirée dans un autre temps ; elle était seule, quelque part, ailleurs, en compagnie des glaives et de la blessure géante. Dehors, les coqs avaient repris leur chant ; et un deuxième mynah s'était mis à réclamer, un demi-ton plus haut que le premier, la compassion.

— Karuna.

— Attention ! Attention !

— Karuna.

À nouveau, Will leva la main et caressa les lèvres de Susila.

— Entendez-vous ce qu'ils disent ?

Un long moment s'écoula avant qu'elle ne répondît. Puis elle saisit son doigt et le pressa très fort contre sa lèvre inférieure.

— Merci, dit-elle en ouvrant les yeux.

— Pourquoi me remercier ? C'est vous qui m'avez appris ce qu'il faut faire.

— Et c'est vous, à présent, qui devez enseigner votre maître.

Tels deux gourous rivaux vantant chacun sa propre marque de spiritualité : « Karuna... » « Attention ! » criaient les mynahs. Puis leurs voix se mêlèrent dans une compétition où la sagesse de l'un était noyée par celle de l'autre « Runattenkarattention ». Dans le jardin voisin, se proclamant l'infatigable possesseur de toutes les femelles, le concurrent invincible de tout imposteur prétendant à la virilité, un jeune coq annonçait d'un ton strident sa divinité.

Un sourire déchira le masque de souffrance ; quittant son propre monde de glaives et de souvenirs, Susila revenait à la réalité.

— Cocorico, lança-t-elle. Comme je l'aime cet animal ! Tout autant que Tom Krishna, quand il demandait à tout le monde de tâter ses muscles. Et ces mynahs absurdes, qui répètent si fidèlement le bon conseil qu'ils ne peuvent pas comprendre ! Ils sont tous aussi adorables que mon petit poids coq.

— Que pensez-vous de l'autre espèce de bipèdes ? demanda-t-il. La variété moins adorable !

Pour toute réponse, elle le prit par les cheveux, attira son visage et lui donna un baiser sur le bout du nez.

— Il est temps maintenant de vous dégourdir les jambes.

Elle se mit debout et lui tendit la main. Il la prit et elle le tira de sa chaise.

— Cocoricos négatifs et contre-vérités ressassées, dit-elle. Voilà le passe-temps de l'autre espèce de bipèdes.

— Qu'est-ce qui me garantit que je ne retournerai pas à mon vomissement ? demanda-t-il.

— Vous y retournerez probablement, répondit-elle gaiement. Mais vous reviendrez tout aussi probablement à ceci.

À leurs pieds, quelque chose bougea brusquement.

Will se mit à rire : « Voilà que s'agite ma pauvre petite incarnation du mal ! »

Elle lui prit le bras, et ils allèrent ensemble à la fenêtre ouverte. Annonçant l'imminence de l'aurore, une petite brise agitait capricieusement les feuilles des palmiers. Au-dessous d'eux, enracinée dans la terre humide et âcre, apparut une haie d'hibiscus – profusion folle de feuilles glacées et luisantes et de trompes vermillon, révélée dans la double obscurité de la nuit et de la voûte des arbres par le cône de lumière qui venait de la chambre.

— Ce n'est pas possible ! dit-il, incrédule. Will était revenu à Dieu-le-14-juillet.

— Ce n'est pas possible, convint-elle. Mais comme toutes autres choses en ce monde, il se trouve que c'est un fait. Et puisque vous avez fini par reconnaître mon existence, je vais vous permettre de regarder tout votre saoul.

Il resta là, immobile, figé hors du temps, dans une contemplation dont l'intensité croissait et dont le sens devenait de plus en plus profond. Des larmes emplirent ses yeux et se mirent à couler le long de ses joues. Il tira son mouchoir et les essuya.

— Je n'y puis rien, s'excusa-t-il.

Il n'y pouvait rien, car il n'existait pas d'autre moyen d'exprimer sa gratitude. Gratitude pour le privilège d'être vivant et témoin de ce miracle, d'être à vrai dire bien plus qu'un témoin – d'y être associé, d'en être un aspect. Gratitude pour le don de lumineuse félicité et d'entendement au-delà de la connaissance. Gratitude pour avoir été à la fois cette union avec l'unité divine et néanmoins cette créature limitée parmi d'autres créatures limitées.

— Pourquoi faut-il que l'on pleure quand on est rempli de gratitude ? dit-il en rangeant son mouchoir. Nul ne le sait. Sauf l'intéressé.

Une bulle de réminiscences monta du fatras de ses lectures anciennes.

— La gratitude, c'est le ciel même, cita-t-il. Pur galimatias ! Et pourtant je comprends maintenant que Blake ne faisait que rapporter une simple vérité. C'est le ciel même

— Et d'autant plus céleste que c'est le ciel sur la terre, et non le ciel dans le ciel.

Brutalement, au milieu des chants de coqs et des coassements, au milieu du bruissement des insectes et du duo des gourous rivaux, le bruit d'une fusillade s'éleva dans le lointain.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-elle, surprise.

— Ce sont des enfants qui jouent avec des pétards, répondit-il gaiement.

Susila secoua la tête :

— Nous n'encourageons pas de tels jeux. Nous n'avons même pas de pétards.

Venant de la grand-route, au-delà des murs du bâtiment, un grondement de poids lourds gravissant la côte en première leur parvint, de plus en plus puissant. Dominant le grondement, une voix à la fois sonore et criarde vociférait des sons incompréhensibles dans un puissant haut-parleur.

Dans leur décor d'ombre veloutée, les feuilles ressemblaient à de fins copeaux de jade et d'émeraude ; et au cœur de cet amas confus de gemmes lumineuses, des rubis fantastiques étincelaient de cinq feux étoilés. Gratitude ! Gratitude ! Les yeux de Will s'emplirent de nouveau de larmes.

Par bribes, le rugissement perçant se décomposait en mots intelligibles. Malgré lui, Will se mit à écouter.

« Peuple de Pala », entendit-il. Puis la voix explosa en un grondement inarticulé. Cris, grondement, cris, puis : « Votre Rajah vous parle... Demeurez calmes... Faites bon accueil à vos amis d'au-delà du Détroit... »

Will venait de comprendre :

— C'est Murugan.

— Et il est accompagné des soldats de Dipa.

— Le progrès, poursuivait la voix vacillante et excitée. La vie moderne...

Puis, abandonnant Sears Roebuck pour la Rani et Koot-Hoomi :

— Vérité, glapit-elle, valeurs... spiritualité authentique... pétrole.

— Regardez ! dit Susila. Regardez !

Ils pénétrèrent dans le bâtiment.

Dans une trouée entre deux bouquets de bambous, ils pouvaient voir les lueurs d'une procession de phares qui se projetaient un instant sur la joue gauche du grand Bouddha de pierre, près du bassin de lotus. Le cortège disparut, et la voix lança une nouvelle allusion à la bienheureuse possibilité d'une libération, puis tout s'évanouit de nouveau.

— Le trône de mon père, glapissait la voix monstrueusement amplifiée, sera uni au trône des ancêtres de ma mère... Deux nations sœurs s'avancant, main dans la main, vers l'avenir... Connues désormais sous le nom de Royaume-Uni de Rendang et Pala... Le Royaume-Uni aura tout d'abord comme Premier ministre ce grand chef politique et spirituel, le colonel Dipa...

Le cortège de phares disparut derrière une longue rangée de bâtiments, et le hurlement aigu sombra dans l'incohérence. Puis les lumières surgirent de nouveau et la voix redevint articulée.

— Réactionnaires ! vociférait-elle avec fureur. Traîtres au principe de la révolution permanente...

Horriifiée, Susila murmura : « Ils s'arrêtent devant le bungalow du Dr Robert ! »

La voix s'était tue, les phares et le grondement des moteurs s'étaient éteints. Dans le silence obscur et expectatif, les grenouilles et les insectes poursuivaient leur soliloque insouciant, les mynahs ressassaient leur bon conseil : « Attention ! Karuna ! » Will baissa les yeux vers son buisson ardent et vit l'Essence du monde et son être à lui embrasés de la claire lumière qui était aussi (avec quelle évidence, maintenant !) la compassion – la claire lumière à laquelle, comme tout être, il avait toujours choisi de rester aveugle, la compassion à laquelle il avait toujours préféré ses tortures, subies ou infligées, dans le sous-sol aux marchandages, ses solitudes sordides avec, au premier plan, la vivante Babs ou l'agonisante Molly, Joë Aldehyde au

centre et, à l'arrière-plan, le grand monde de forces impersonnelles et de multitudes proliférantes, de paranoïas collectives et de diabolisme organisé. Et toujours, partout, il y aurait des hypnotiseurs vociférants ou calmement autoritaires ; et dans le sillage de ces hypnotiseurs souverains, toujours et partout, les tribus de bouffons et de trafiqueurs, les menteurs professionnels, les pourvoyeurs de divertissements aberrants. Leurs uniformes victimes conditionnées dès le berceau, sans cesse distraites, systématiquement magnétisées, continueraient d'avancer dans l'obéissance, de droite et de gauche, et continueraient, toujours et partout, de tuer et de mourir, avec la parfaite docilité de caniches bien dressés. Et pourtant, en dépit du refus parfaitement justifié de prendre Oui pour une réponse, le fait demeurerait et demeurerait toujours, demeurerait partout, qu'il existe une capacité d'intelligence jusque chez le paranoïaque, d'amour jusque chez l'adorateur du démon ; que l'essence de tout être peut se manifester totalement dans un bourgeon, dans un visage humain ; qu'il existe une lumière et que cette lumière est aussi de la compassion.

On entendit une détonation isolée ; puis une rafale tirée par un fusil automatique.

Susila s'enfouit le visage dans les mains. Elle tremblait sans pouvoir se maîtriser.

Il passa un bras autour de ses épaules et la tint serrée.

Le travail de cent années anéanti en une seule nuit ! Et pourtant le fait demeurerait – le fait que la douleur a un terme et que la douleur existe.

Les démarreurs grincèrent ; l'un après l'autre les véhicules se mirent à gronder. Les phares s'allumèrent. Après une minute de manœuvres bruyantes, les véhicules reprirent lentement le chemin par lequel ils étaient venus.

Le haut-parleur attaqua bruyamment les premières mesures d'un hymne à la fois martial et lascif, dans lequel Will reconnut l'hymne national de Rendang. Puis on coupa le Wurlitzer, et l'on entendit de nouveau la voix de Murugan.

— C'est votre Rajah qui vous parle !

Après quoi, da capo, on entendit une répétition du discours sur le Progrès, les Valeurs, le Pétrole, la Spiritualité authentique. Brusquement, une fois encore, la procession disparut, à la vue et à l'oreille. Une minute plus tard, elle réapparaissait, avec la voix de son bonimenteur, célébrant les louanges du premier Premier ministre du nouveau Royaume-Uni.

La procession avançait lentement et, sur la droite cette fois, les phares de la première voiture blindée éclairèrent le visage serein et souriant de l'Illuminé.

Un instant seulement, puis le faisceau avança. Le Tatha gata reparut une deuxième fois, une troisième, une quatrième, une cinquième. La dernière voiture passa. Replongée dans l'ombre, la réalité de l'Illuminé demeurait. Le grondement des véhicules diminuait, le braillement aigu se transforma en un murmure inarticulé. Et à mesure que les bruits intrus s'évanouissaient, revenaient les grenouilles, revenaient les insectes inintermittents, revenaient les mynahs :

« Karuna ! Karuna ! » Puis, un demi-ton plus bas : « Attention ! »

Table des Matières

Dédicace

Exergue

1

2

3

4

5

I

II

III

6

7

8

9

10

11

12

13

14

15